This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

TAYLOR INSTITUTION

DOMINUS ILLUMINATIO MEA

Vet. Fr. II A. 1340

LES
OEUVRES
DE
MONSIEUR
DE CREBILLON.

Nouvellement augmentée.

A LIEGE,
Chez JEAN-FRANÇOIS BRONCART,
Imprimeur en Souverain Pont, à la Nouvelle
Imprimerie.

M. DCC. XXIX.

TRAGEDIES CONTENUES dans cet Ouvrage.

IDOMENE'E.

ATRE'E & THYESTE.

ELECTRE.

RHADAMISTHE ET ZENOBIE.

LETTRE CRITIQUE sur RHADAMISTHE ET ZENOBIE.

PYRRHUS.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
18 APR 1978
OF OXFORD
LIBRARY

IDOMENÉE,

TRAGEDIE.

Par Mr. DE CREBILLON.

A SON ALTESSE SERENISSIME MONSEIGNEUR LE DUC.

TOY qui par mille explois divers
Soûtiens le poids d'un nom si fameux dans le monde
Heros, à tes bontez souffre que je réponde,
Et reçois l'offre de mes Vers.
Je méditois en vain de t'en faire l'homage,
En vain je me l'étois promis,

Jamais ton nom Sacré n'eût paré mon Ouvrage,
Si toi-même ne l'eût permis.
Non, quel que ſoit pour Toi le zéle qui me guide,
Quel que fut de mes Vers le prix ou le bonheur,
GRAND PRINCE, ma Muſe timide
Ne te les eût offert que dans le fond du cœur
Un Auteur vainement ſous le nom de prémices
Croit ſon hommage en ſûreté;
Dans nos plus humbles Sacrifices
On nous croit ſans humilité.
C'eſt tendre à l'Immortalité
Que de paroître au jour ſous de ſi grands auſpices.
C'eſt rendre enfin mes Vers ou ſuſpects ou complices
D'une coupable vanité,
Heureux, que ma Muſe indiſcrete
N'ait point ſuivi ſa folle ardeur,
Et que prête à livrer le Heros au Poëte,
Elle ait d'un front modeſte épargné la pudeur!
Si plus que toi peut-être inſtruite de ta gloire
Rappellant des perils que tu ne craignis pas,
Te les reprochant même au ſein de la Victoire.

Ma Muse t'apprenoit tout ce que fit ton bras.
Non, ne crains point que son audace,
De Stenkerque, ou Neervinde embrassant les exploits,
Fasse résonner une voix
A peine connuë au Parnasse,
Mais si du Dieu des Vers je me fait avoüer;
Si sur moi d'un rayon il répand la lumiere,
Je ne rentre la carriere,
Que pour apprendre à te loüer.

JOLYOT DE CREBILLON.

ACTEURS.

IDOMENÉE, Roi de Créte.

IDAMANTE, Fils d'Idomenée.

ERIXENE, Fils de Mérion Prince Rebelle.

SOPHRONYME, Miniſtre d'Idomenée.

EGESYPPE, Officier du Palais.

POLYCLETE, Confident d'Idamante.

ISMENE, Confidente d'Erixéne.

SUITE DU ROY.

GARDES.

La Scene eſt à Cydonie Capitale de la Créte, dans le Palais d'Idomenée.

IDOMENE'E,
TRAGEDIE.

ACTE I.
SCENE PREMIERE.

IDOMENÉE.

OU suis-je ! quelle horreur m'épouvante & me suit ?
Quel tremblement ! ô Ciel ! & quelle affreuse nuit ?
Dieux puissans épargnés la Créte infortunée.
Sophronyme est-ce toi ?

SCENE II.
IDOMENE'E, SOPHRONYME.

SOPHRONYME.

QUe vois je ? Idomenée !
Ah! Seigneur, de quel bruit ont retenti ces lieux !

IDOMENÉE.

Eh ! quoi tant de malheurs n'ont point lassez les Dieux ?

Depuis six mois entiers une fureur commune
Agite tour à tour Jupiter & Neptune,
La foudre est l'astre seul qui nous luit dãs les airs
Neptune va bien-tôt nous couvrir de ses mers.
C'en est fait, tout périt, la Créte desolée,
Semble rentrer au sein de la terre ébranlée,
Chaque jour entouré des plus vastes objets,
La mort jusqu'en mes bras moissonne mes Sujets.
Jupiter! sur moi seul épuise ta vengeance,
N'afflige plus des lieux si chers à ton enfance.
Mes Peuples malheureux n'esperét plus qu'en toi.
Si j'ai pû t'offenser ne tonne que sur moi.
Pour les seuls innocens allume tu la foudre?
Sur sonTrône embrasé reduit le Prince en poudre
Epargne les Sujets. Pourquoi les Fraper tous?
Qui d'eux ou de leur Roi, merite ton courroux?

SOPHRONYME.

Quoi toûjours de nos maux, vous croirez vous coupable?
N'armés point contre vous une main rédoutable?
Le Ciel depuis long-tems declaré contre nous,
Semble dans sa fureur ne ménager que vous.
Dans les maux redoublés dont la rigueur nous [presse,
Vôtre seule pieté, Seigneur, vous interesse.

IDOMENE'E.

Les Dieux voudroient en vain ne ménager que [moi
Eh! fraper tout son Peuple, est-ce épargner un Roi?
Hélas! pour me remplir de douleur & de crainte:
Pour accabler mon cœur des plus rudes atteintes;
Il suffiroit des cris de tant d'infortunés
Aux maux les plus cruels chaque jour cõdamnés;
Et c'est moi cependant, c'est leur Roi sacrilege,
Qui répãd dans ces lieux l'horreur qui les assiege.
Je ne gémirois point sur leur destin affreux
Si le Ciel étoit juste, autant que rigoureux.
Mais ce n'est pas le Ciel, c'est moi qui les foudroye,

Juge de quels remords je dois être la proye.
Quels regrets ! quand je vois mes peuples malheureux.
Craindre pour moi les maux que j'attire sur eux;
Prier que pour eux seuls le Ciel inéxorable,
Porte loin de leur Roi le coup qui les accable.

SOPHRONYME.

Quoi ! Seigneur, vous seriés l'auteur de tant de maux ?
Et de vous seul, la Créte attendoit son repos ?
Quoi des Dieux irrités ce Peuple la victime ? ...

IDOMENÉE.

C'est moins de leur courroux, qu'il ne l'est de mon crime,
Cet aveu te surprend. A peine croirois-tu,
Sophronyme, à quel point j'ai manqué de vertu,
Mais telle est désormais ma triste destinée ...

SOPRHONYME.

Quel crime a donc commis le sage Idomenée ?
Fils de Deucalion, petit fils de Minos,
Vos vertus ont passé celle de ces Héros,
Nous trouvions tout en vous un Roi,les Dieux, un Pere,
Seigneur,par quel malheur à vous-même cõtraire
Avez vous pû trahir des noms si glorieux ?
Qui fit donc succomber vôtre vertu ?

IDOMENÉE.

Les Dieux.

SOPHRONYME.

Quel forfait peut sur vous attirer leur colére ?

IDOMENÉE.

On n'est pas innocẽt lorsqu'on peut leur déplaire
Les Dieux sur mes pareils font gloire de leurs coups,
D'illustres malheureux honorent leur couroux.
Entre le Ciel & moi, sois juge Sophronyme.

Il prépara du moins, s'il ne fit pas mon crime:
Par vingt Rois dès long tems vainement rassem-
Les Troyens à la fin se virent accablés; (blés?
De leurs bords désolés, tout pressoit la retraite,
Ainsi loin de nos Grecs je voguai vers la Créte.
Le Prince Merion, promt à m'y devancer,
Sur mon Trône, peut être, auroit pû se placer
Si mon Fils n'eût dompté l'orgueil de ce rebelle,
A Samos, par tes soins, j'en reçus la nouvelle.
Je peindroit mal ici les transports de mon cœur,
Lorsque j'apris d'un traître, Idamante vainqueur.
La gloire de mon Fils, me causa plus de joye,
Que ne firent jamais les dépoüilles de Troye.
Après dix ans d'absence empressé de revoir
Cet appui de ton Trône, & mon unique espoir,
A regagner la Créte aussi tôt je m'apprête,
Ignorant le péril qui menaçoit ma tête.
Sans que je te r'appelle un honteux souvenir,
Ni que de nos affrons, je t'aille entretenir,
Tu sçais de quels forfaits ma race s'est noircie;
Comme Pasiphaé, Phedre au crime endurcie;
Ne signale que trop & Minos, & Venus,
Tous nos malheurs enfin te sont assés connus.
Né de ce sang fatal, à la Déesse en proye,
J'avois encor sur moi la querelle de Troye.
Juge de la vengeance à ce titre odieux.
Ce fut peu de sa haine elle arma tous les Dieux,
La Créte paroissoit, tout flatoit mon envie,
Je distinguois déja le port de Cydonie.
Mais le Ciel ne m'offroit ces objets ravissans,
Que pour rédre toûjours mes desirs plus pressans
Une effroyable nuit sur les eaux répanduë,
Déroba tout à coup ces objets à ma vûë.
La mort seule y parut... Le vaste sein des mers
Nous entr'ouvrit cent fois la route des enfers;
Par des vents opposées les vagues ramassées,

De

De l'abyme profond, jusques au Ciel poussées ;
Dans les airs embrasez agitoit mes vaisseaux,
Aussi prês d'y perir qu'à fondre sous les eaux ;
D'un déluge de feux l'onde comme allumée,
Sembloit rouler sur nous une mer enflammée ;
Et Neptune en courroux, à tant de malheureux
N'offroit pour tout salut que des rochers affreux.
Que te dirai-je enfin... Dans ce peril extrême,
Je tremblai, Sophronyme, & tremblai pour moi-même...
Pour appaiser les Dieux, je priai.... je promis..
Non, je ne promis rien, Dieux cruels.. j'en frémis.
Neptune l'instrument d'une indigne foiblesse,
S'empara de mon cœur & dicta la promesse ;
S'il n'en eût inspiré le barbare dessein,
Non, je n'aurois jamais promis du sang humain.
Sauvé des malheureux si voisins du naufrage,
Dieu puissant, m'écriai-je, & rends nous au rivage ;
Le premier des Sujets rencontré par son Roi,
A Neptune immolé satisfera pour moi ..
Mon sacrilege vœu rendit le calme à l'onde,
Mais rien ne peut le rendre à ma douleur profõde
Et l'effroi succedant à mes premiers transports,
Je me sentis glacer en revoyant ces bords.
Je les trouvai deserts, tous avoit fui l'orage :
Un seul homme allarmé, parcouroit le rivage :
Il sembloit de ses pleurs moüiller quelques desirs
J'en approche en tremblant... helas ! c'étoit mon Fils,
A ce recit fatal tu devine le reste ;
Je demeurai sans force à cet objet funeste.
Et mon malheureux Fils eut le tems de voler,
Dans les bras du cruel qui devoit l'insulter.

SOPHRONYME.

Ai-je bien entendu; quelle horrible promesse !
Ah ! Pere infortuné.

IDOMEN'E.

Rebelle à ma tendresse,
Je fus prêt d'obéïr, mais Idamante enfin
Mit mon ame au dessus des Dieux & du destin;
Je n'envisageai plus le vœu, ni la tempête,
Je baignai de mes pleurs une si chere tête;
Le Ciel voulut en vain me rendre furieux,
La nature à son tour fit taire tous les Dieux.
Sophronyme, qui veut peut braver leur puissance,
Mais ne peut pas qui veut éviter leur vengeance.
A peine de la Créte eus-je touché les bords,
Que je la vis remplir de mourans & de morts.
En vain j'adresse au Ciel une plainte importune.
J'ai trouvé tous les Dieux du parti de Neptune.

SOPHRONYME.

Qu'esperez-vous des Dieux en leur manquant de foy?

IDOMENE'E.

Que du moins leur courroux n'acablera que moi
Que le Ciel fatigué d'une juste vengeance
Plus équitable enfin punira qui l'offence.
Que je ne verrai point la colere des Dieux
S'immoler par mes mains un sang si précieux.

SOPHRONYME.

Seigneur, à ce dessein vous mettez un obstacle;
Pourquoi par Egesippe interroger l'Oracle?
Vos Peuples informez du sort de vôtre Fils
Voudront de leur salut que son sang soit le prix.

IDOMENE'E.

Que le Ciel, que la Créte à l'envi le demandent,
N'attends point que mes mains à leur gré le répandent.
J'interroge les Dieux?... Ce n'est pas sans fraïeur,
L'Oracle est trop écrit dans le fond de mon cœur.
J'interroge les Dieux! que veux-tu que je fasse?
Pouvois-je à mes Sujets refuser cette grace?

Un peuple infortuné m'en presse par ses cris,
J'ai resisté long-tems, à la fin j'y souscris.
Tu vois trop à quel prix il faut le satisfaire,
Ne puis je être son Roi qu'en cessant d'être Pere?
Mais pourquoi m'allarmer: les Dieux pourroient parler?
Non, les Dieux sur ce point n'ont rien à reveler.
Que le Ciel parle ou non sur ce cruel mystere,
Ne puis-je pas forcer Egesipe à se taire?

SOPHRONYME.

Il se tairoit en vain; par le Ciel irrité,
Son silence, Seigneur, sera-t'il imité?
A se taire long-tems pourrés-vous le contraindre
Que je prévois de maux que vous êtes à plaindre!

IDOMENE'E.

Tu me plains. Mais malgré ta sincere amitié,
Tu n'auras pas toûjours cette même pitié.
Quand tu sauras les maux dont le destin m'accable.
Et que l'amour a part à mon sort déplorable.
Je vois à ce nom seul ta vertu s'allarmer,
Et la mienne a long-tems craint de t'en informer
Tu sçais que Merion, à mon retour d'Asie,
De son sang criminel, paya sa perfidie.
Lorsque je refusois une victime aux Dieux,
J'osai bien m'immoler ce Prince ambitieux.
Qu'il m'en coute! Sa fille en ces lieux amenée
Erixene a comblé, les maux d'Idomenée.
Croirois-tu que mon cœur nouri dãs les hazards,
N'a pû de deux beaux yeux soûtenir les regards.
Et que j'adore enfin trop facile & trop tendre,
Les restes de ce sang que je viens de répandre?

SOPHRONYME.

Quoi, Seigneur, vous aimés & parmi tãt de maux?

IDOMENE'E.

Cet amour dãs mon cœur s'est formé dès Samos.
Merion incertain du succés de ses armes,

Y crut mettre sa fille à l'abri des allarmes ?
Je la vis, je l'aimai, conduite par Arcas,
Je la fis dans ces lieux amener sur mes pas.
Il sembloit qu'une fille à mes regards si chere,
Devoit me dérober la tête de son Pere ;
Mais Venus attentive à se vanger de moi,
Fit bien tôt dans mon cœur ceder l'Amāt au Roi,
J'immolai Merion ; & ma naissante flâme
En vain en sa faveur combatit dans mon ame.
Venus qui me gardoit de sinistres amours,
De ce Prince odieux me fit trancher les jours ;
Que dis-je ! dans le sang du pere d'Erixene,
J'esperois étouffer mon amour & ma haine,
Je me flatois ; mon cœur par un triste retour,
Défait de son couroux n'en eut que plus d'amour ;
Si depuis mes malheurs je ne l'ai pas vû naître,
Malgré mes maux du moins je le sens bien s'accroître.

SOPHRONYME.

Menacé chaque jour du sort le plus affreux,
Nourrissez vous, Seigneur, un amour dangereux ?

IDOMENÉE.

Je ne le nourris point puisque je le déteste,
C'étoit des Dieux vengeurs le coup le plus funeste
Que n'a point fait mon cœur pour affoiblir le trait ?
Je vois mon fils, laissons cet entretien secret.
Je t'ai tout découvert, mon amour & mon crime ;
Cache bien mon amour, encor mieux ma victime.

SCENE III.

IDOMENE'E, IDAMANTE, SOPHRONYME, POLYCLETE.

IDOMENE'E.

QUe cherchez-vous, mon Fils, dans cette affreuse nuit ?

IDAMANTE.

Long-tems épouvanté, par un horrible bruit.
Tremblant pour des malheurs qui redoublent sans cesse,
Sans repos, toûjours plein du trouble qui nous presse,
Allarmé pour des jours si chers, si précieux ;
Je vous cherche. Pourquoy détournez vous les yeux ?
Seigneur, qu'ai-je donc fait ? vous craignez ma présence ?
Quel traitement aprés une si longue absence ?

IDOMENE'E.

Non, il n'est pas pour moi de spectacle plus doux :
Mon fils je ne sçais rien de plus aimé que vous ;
Mais je ne puis vous voir, que mon cœur ne frémisse ;
Je crains le Ciel vengeur, & qu'il ne me ravisse
Un bien....

IDAMANTE.

Ah ! puisse t'il aux dépens de mes jours,
A des maux si cruels donner un prompt secours.
La mort du moins, Seigneur, finiroit mes allarmes.
Vous ne paroissez plus sãs m'arracher des larmes.
Triste, desesperé, vous cherché à mourir ;
Et vous m'aimés, Seigneur, est ce là me chérir ?

Le Ciel en vain de vous écarte sa colere,
Vous vous faites des maux, qu'il ne veut pas
vous faire.
Il vous rend à mes pleurs, quand je vous crois
perdu ?
M'ôterés vous, Seigneur, le bien qu'il m'a rendu ?

IDOMENE'E.

Ah! mon fils, nos malheurs ont lassé ma constance
Et de flechir les Dieux, je perds toute esperance.
Trop heureux si le Ciel secondant mes souhaits,
Me rejoignoit bien tôt à mes tristes sujets.

IDAMANTE.

Pour eux plus que le Ciel vous seriez inflexible,
Si vous leur prépariés un malheur si terrible,
Tous les Dieux ne sont point contre vous, n'y
contr'eux,
Puisqu'il nous reste encor un Roy si généreux :
Conservez-le Seigneur, & terminés nos craintes;
Peut-être que le Ciel plus sensible à nos plaintes,
Va s'expliquer bien-tôt & fléchir desormais. . . .

IDOMENE'E.

Ah, mon fils, puisse-t'il ne s'expliquer jamais.
Adieu.

SCENE IV.

IDAMANTE, POLYCLETE.

IDAMANTE.

De cet accueïl qu'attendre Po-
lyclète ?
Que ce silence affreux, me trouble & m'inquiéte;
Que m'anonce mon pere ? il me voit à regret,
Auroit-il pénetré mon funeste secret ?
Sait il par quel amour mon ame est entraînée ?

Hélas ! bien d'autres soins pressent Idomenée ;
Ce Prince connoît peu les amoureux projets,
Et ne s'informe point si j'aime ou si je haïs.
Il ignore qu'un sang qui fit toute sa haine,
Fasse tout mon amour ; que j'adore Erixéne :
Que ne m'est il permis d'ignorer à mon tour,
Que la haine sera le prix de mon amour.
Je déffis Mérion, plus juste, ou plus severe,
Le Roy sacrifia ce Prince téméraire ;
Prémices d'un retour fatal à tous les deux,
Prémices d'un amour encor plus malheureux !
C'est en vain que mon cœur brûle pour Erixéne,
En vain... dás cette nuit. Ciel quel dessein l'amene?

SCENE V.

IDAMANTE, ERIXÉNE, ISMENE.

IDAMANTE.

MAdame, quel bonheur l'eussai-je crû de voir
A la fureur des Dieux le plaisir de vous voir ?

ERIXENE

J'esperois, mais en vain, joüir de leur colere,
J'ai crû que cette nuit alloit venger mon Pere ;
Et que le juste Ciel, de sa mort irrité,
N'en verroit point le crime avec impunité.
D'un courroux légitime, inutile esperance.
Avec trop de lenteur le Ciel sert ma vangeance,
En vain pour vous punir il réplit tout d'horreur,
Puisqu'il peut de mes maux épargner les auteurs.

IDAMANTE.

J'ignore auprès des Dieux ce qui nous rend coupables,
J'ignore quel forfait les rend inéxorables ?
Mais je say que le sang qui fait couler vos pleurs,

N'a point sur nous, Madame, attiré des malheurs.
Avant qu'un sang si cher eut arrosé la terre.
Le Ciel avoit déja fait gronder son tonnerre,
Ainsi pour vous vanger, n'attédés rien des Dieux,
Si ce n'est de l'Amour, qui peut tout par vos yeux:
Que le courroux du Ciel de cent Villes fameuses
Fasse de longs deserts, des retraites affreuses.
Que les ombres du Stix habitent ce séjour,
Tout vous végera moins qu'un téméraire amour.
Seul il a pû remplir vos voeux, & vôtre attente.
Je déffis vôtre Pere, il vous livre Idamante.
Lorsque vous imploriés les traits d'un Dieu vengeur,
Tous les traits de l'Amour vous vengeoient dans mon cœur.

ERIXENE.

Quoy, Seigneur, vous m'aimez?

IDAMANTE.

Jamais l'amour, Madame,
Dãs le cœur des humains n'alluma plus de flâme,
Sans espoir dans vos fers toûjours plus engagé...

ERIXENE.

O, mon Pere, ton sang va donc être vengé?

IDAMANTE.

Si l'amour prés de vous peut expier un crime,
Je rends grace à l'Amour du choix de la victime.
Heureux même à ce prix que vous daigniés souffrir,
Les vœux qu'un tendre cœur brûloit de vous offrir;
Je sçai trop que vos pleurs condamnent ma tendresse,
Au sang que vous pleurés, hélas! tout m'interesse.

ERIXENE.

Qué m'importent aprés Merion expiré,
Les vains regrets du cœur quãd la main l'a livré.

IDAMANTE.

J'ai suivi mon devoir, Madame, & sa défaite,
Importoit à mes soins, importoit à la Créte;
La seureté du Prince ordonna ce trépas,
Et pour comble de maux j'ignorois vos appas.
Merion a rendu sa perte légitime,
Sa mort sans mon amour ne seroit pas un crime.

ERIXENE.

C'est à dire, Seigneur, qu'il mérita son sort?
Sans vouloir demêler les causes de sa mort,
Si de ces tristes lieux le funeste héritage,
Du superbe Minos dût être le partage,
Si mon Pere sorti du sang de tant de Rois,
D'Idomenée enfin a dû subir les loix.
Quel espoir a nourry cet amour qui m'outrage?
Et pourquoy m'en offrir un imprudent homage?
Vainqueur de Mérion, fils de son assassin,
La source de mes pleurs s'ouvrit par vôtre main.
Est-ce pour les tarir, que vos feux se déclarent?
Songez vous que ces pleurs pour jamais nous separent?
Sous le poids de vos fers, je n'arrive en ces lieux?
Que pour y recevoir les plus tristes adieux.
Mérion expiroit, sa tremblante paupiére
A peine luy laissoit un reste de lumiére.
Son sang couloit encor, & couloit par vos coups,
Barbare, en cet état, me parloit-il pour vous?
Qu'il m'est doux de vous voir brûler pour Erixéne
Conservés vôtre amour, il servira ma haine.
Adieu, Seigneur, c'est trop vous permettre un discours
Dont ma seule vengeance a dû souffrir le cours.

SCENE VI.

IDAMANTE, POLYCLETE.

POLYCLETE.

AH! Seigneur, faloit-il découvrir ce mystere?
Avez vous dû parler?

IDAMANTE.

Ay-je donc pû me taire?
Prés de l'objet enfin qui cause mon ardeur,
Pouvois-je retenir tant d'amour dans mon cœur?
Que dis tu toûjours plein de cette ardeur extrême
Le hazard sans témoins m'offre tout ce que j'aime;
Et tu veux de l'Amour que j'étouffe la voix,
Libre de l'expliquer, pour la premiere fois.
D'un attrait si puissant, eh comment se défendre?
Mon amour malheureux vouloit se faire entédre.
Mais quel trouble inconnu remplit mon cœur d'effroy?
Cherchons dans ce Palais à rejoindre le Roy.
Allons, bien tôt la nuit, moins terrible & moins sombre,
Va découvrir les maux qu'elle cachoit dans l'ombre:
Ces lieux sont éclairés d'un triste & foible jour,
Egésippe déja doit être de retour.
Suy moy, prés de mon Pere il faut que je me rende
Sçachons pour s'apaiser ce que le Ciel demande,
Quel présage! & qu'attendre en ces funestes lieux!
Si tout jusqu'à l'Amour sert au courroux des Dieux.

Fin du premier Acte.

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

ERIXENE, ISME'NE.

MAdame, en ce Palais, pourquoy toûjours
errante ?

ERIXE'NE.

Lieux, cruels, soûtenez ma fureur chancelante.
Lieux encor teints du sang qui me donna le jour,
Du Tyran de la Crête, infortuné séjour,
Eternels monumens d'une douleur amére.
Lieux terribles, témoins de la mort de mon Pere:
Lieux où l'on m'ose offrir de coupables amours,
Prêtez à ma colere un utile secours.
Retracez moi sans cesse une triste peinture,
Contre un honteux amour défendez la nature.
O toy ! qui vois la peine où ce feu me réduit,
Vénus suis je d'un sang que ta haine poursuit ?
Ou faut il qu'en des lieux remplis de ta vengeance,
Les cœurs ne puisse plus brûler dans l'innocence.
Laisse au sang de Minos ses affronts ses horreurs;
Sur ce sang odieux signale tes fureurs :
laisse au sang de Minos, Phédre & le labyrinthe,
Au mien sa pureté, sans tâche & sans atteinte.

ISME'NE.

Madame, quel transport ! qu'entends-je & quels
discours !

Quoi vous vous reprochez de coupables amours?

ERIXE'NE.

Tout reproche à mon cœur le feu qui me dévore,
Je respire un amour que ma raison abhorre.
De mon pere en ces lieux, j'ose trahir le sang,
De mon Pere expiré, je viens r'ouvrir le flanc.
A la main des bourreaux, je joins ma main sanglante;
Enfin ce cœur si fier brûle pour Idamante.

ISME'NE.

Vainqueur de vôtre Pere ...

ERIXE'NE.

Isméne ce vainqueur,
Sçut sans aucun effort se soumettre à mon cœur.
Je me défiois peu de la main qui m'enchaîne;
Ayant tant de sujet de vengeance & de haine,
Ni qu'Idamante en dût interrompre le cours,
Avec tant de raisons de le haïr toûjours.
Comptant sur ma douleur, ma fierté, ma colere,
Et pour tout dire, enfin, sur le sang de mon pere,
Et mon Pere en mes bras ne faisoit qu'expirer,
Lorsqu'un autre que lui, me faisoit soupirer.
A des yeux encor pleins d'un spectacle effroyable
Idamante parut & parut trop aimable.
Aujourd'hui même encor l'Amour a prévalu;
J'allois ceder Ismene, ou peu s'en est fallu.
Quand le Prince m'a fait le recit de sa flâme,
Il entraînoit mon cœur; il séduisoit mon ame.
Déja ce foible cœur d'accord avec le sien,
Lui pardonnoit un feu qu'autorise le mien.
Des pleurs que j'ai versez, prête à lui faire grace,
Mon amour m'allioit aux crimes de sa race.
Prés de ce Prince, enfin mon esprit combattu,
Sans un peu de fierté, me laissoit sans vertu.
Et lorsque ma raison a rappellé ma gloire,

Dans

Dans le fonds de mon cœur j'ai pleuré ma victoire.

ISMENE.

Vôtre cœur sans regret ne peut donc triompher?
D'un feu qu'en sa naissance il falloit étouffer?
Ah! du moins s'il n'en peut dompter la violence,
Faites à vos transports succeder le silence.

ERIXENE.

Si je craignois qu'un feu, déclaré malgré moi,
Dût jamais éclater devant d'autre que toi,
Dans la nuit du tombeau, toûjours prête à descendre,
J'irois ensevelir ce secret sous ma cendre
Quoiqu'à mes yeux, peut-être, Idamante ait trop plû,
Il me sera toûjours moins cher que ma vertu.
D'un amour que je crains, il aura tout à craindre
Avec ma haine seule il seroit moins à plaindre.
Non, mon Pere, ton sang lâchement répandu,
A tes fiers ennemis, ne sera point vendu.
Et le cruel vainqueur, qui surprend ma tendresse,
Ajoûte à ses forfaits, celui de ma foiblesse.
Je sçaurai le punir de son crime & du mien...
Le Roi paroît... Fuyons un fâcheux entretien...

SCENE II.

IDOMENÉE, ERIXÉNE, SOPHRONYME, ISMÉNE.

IDOMENÉE.

Madame, demeurez... Demeurez Erixéne.
Mérion par sa mort, vient d'éteindre ma haine.
Ainsi né craignés point ma rencôtre en ces lieux
Vous pouvez y rester sans y blesser mes yeux.
Mérion me fut cher, mais de cet infidéle,

Mes bienfaits redoublez ne firent qu'un rebelle ;
Vous le ſçavez. L'ingrat pour prix de ces bienfaits,
Oſa contre leur Roi ſoûlever mes ſujets.
Son crime fut de près ſuivi par ſon ſuplice,
Et ſon ſang n'a que trop ſatisfait ma juſtice.
Je l'en vis à regret laver ſon attentat,
Mais je devois ſa tête à nos Loix, à l'Etat,
Et près de vous j'oublie une loi trop ſevere,
Qui rend de mes pareils la haine héréditaire.

ERIXE'NE.

Si content de ſa mort vôtre haine s'éteint,
Dans le ſang d'un Heros, dont ce Palais eſt teint,
La mienne, que ce ſang éterniſe en mon ame,
A vôtre ſeul aſpect, ſe redouble & s'enflâme.
J'ai vû mon Pere, hélas ! de mille coups percé,
Tout ſon ſang cependant, n'eſt pas encor verſé...
Que ſa mort fût enfin injuſte ou legitime,
Auprés de moi du moins, ſongez qu'elle eſt un crime.
Mon courroux là deſſus ne connoît point de loi,
Qui puiſſe dans mon cœur juſtifier un Roi.
De maximes d'Etat, colorant ce ſupplice,
Vous prétendez en vain, couvrir vôtre injuſtice.
Le Ciel qui contre vous ſemble avec moi s'unir,
De ce crime odieux va bien tôt vous punir.
Contre vous dès long tems un orage s'apprête,
De mes pleurs chaque jour, je groſſis la tempête.
Puiſſent les juſtes Dieux, ſenſibles à mes pleurs,
A mon juſte courroux égaler vos malheurs.
Et puiſſai-je à regret voir que toute ma haine,
Voudroit en vain y joindre une nouvelle peine..

IDOMENE'E.

Ah ! Madame, ceſſez de ſi contraires vœux,
N'offrez point à nos maux un cœur ſi rigoureux.
Vous ignorez encor ce que peuvent vos larmes,

Ne prêtés point aux Dieux de si terribles armes.
Belle Erixéne, enfin, n'éxigez plus rien d'eux ;
Non ! jamais il ne fut un Roi plus malheureux.
Du destin ennemi je n'ai plus rien à craindre ;
J'éprouve des malheurs dont vous pourriez me plaindre.
Ces beaux yeux, sans pitié, qui pourroient voir ma mort,
Ne refuseront pas des larmes à mon sort.
Sur mon peuple, des Dieux la fureur implacable,
Des maux que je ressens, est le moins rédoutable.
Sur le sang de Minos, un Dieu toûjours vengeur,
A caché les plus grands dans le fond de mon cœur
Objet infortuné d'une longue vengeance,
J'oppose à mes malheurs une longue constance.
Mon cœur sans s'émouvoir les verroit en ce jour,
S'il n'eût brûlé pour vous d'un malheureux amour

ERIXE'NE.

C'étoit donc peu cruel, qu'avéc ignominie,
Mon pere eût terminé sa déplorable vie ;
Ce n'étoit point assés que vôtre bras sanglant,
Eût jetté dans les miens Mérion expirant ?
De son sang malheureux vôtre courroux funeste,
Vient jusques dans mon cœur, poursuivre encor le reste.
Oüi, Tiran, cet amour dont brûle vôtre cœur,
N'est contre tout mon sang qu'un reste de fureur.

IDOMENE'E.

Le reste de ce sang m'est plus cher que la vie ;
Souffrez qu'un tendre amour me le reconcilie.
Madame, je l'aimai je vous l'ai déja dit,
Songez que Mérion lui-même se perdit...
Quoi rien ne peut fléchir vôtre injuste colere ?
Trouverai-je par tout le cœur de vôtre pere ?
Sa revolte à vos yeux eût elle tant d'attraits ;
Mon amour aura-t'il le sort de mes bienfaits ?

Vous verrai-je au moment que cet amour vous flate,
Achever les forfaits d'une famille ingrate ?

ERIXENE.

Achever des forfaits : c'est au sang de Minos,
A savoir les combler, non au sang d'un Heros.

SCENE III.

IDOMENE'E, SOPHRONYME.

QUe faites-vous, Seigneur ? est-il tems que vôtre ame,
S'abandõne aux transports d'une honteuse flâme ?

IDAMANTE.

Pardonne, tu le vois, la raison à son gré,
Ne regle pas un cœur par l'amour égaré.
Je me défends en vain, ma flâme impetueuse
Détruit tous les efforts d'une ame vertueuse.
D'un poison enchanteur tous mes sens prévenus
Ne servent que trop bien le courroux de Venus ?
Je sens toute l'horreur d'un amour si funeste,
Mais je cheris ce feu que ma raison déteste.
Bien plus de ma vertu redoutant le retour,
Je combas plus souvent la raison que l'amour.

SOPHRONYME.

Ah! Seigneur, est ce ainsi que les Heros s'expriment;
Est-ce ainsi qu'un grand cœur cede au joug qui l'opprime ?
Le courroux de Venus, peut il autoriser
Des fers que vôtre gloire a dû cent fois briser ;
Parmi tant de malheurs, est ce au vainqueur de Troye,
A compter un amour dont il se fait la proye ?

Qu'est devenu ce Roi plus grand que ses Ayeux?
Que ses vertus sembloient élever jusqu'aux Dieux:
Et qui seul la terreur d'une orgueilleuse ville,
Cent fois aux Grecs tremblans, fit oublier Achille.
L'amour avilissant l'honneur de ses travaux,
Sous la honte des fers, m'a caché le Heros
Peu digne du haut rang où le Ciel l'a fait naître,
Un Roy n'est qu'un esclave, où l'amour est le maître.
N'allés point établir sur son foible pouvoir,
L'oubly de vos vertus ny de vôtre devoir.
Que l'amour soit en nous ou penchant, ou vengeance;
La foiblesse des cœurs, fait toute sa puissance.
Mais Seigneur, s'il est vrai, que maîtres de nos cœurs,
De nos divers penchans, les Dieux soient les auteurs.
Quãd même vous croiriés, que ces êtres suprêmes
Pourroient déterminer nos cœurs malgré nous-mêmes.
Essayés sur le vôtre un effort glorieux,
C'est-là qu'il est permis de combattre les Dieux.
Ce n'est point en faussant une auguste promesse,
Qu'il faut contre le Ciel vous exercer sans cesse,
Se peut-il que l'amour vous impose des lois?
Et le titre d'Amant, est il fait pour les Rois?
Au milieu des vertus où sa grande ame est née,
Doit-on de ses devoirs instruire Idomenée?

IDOMENEE.

A ma raison du moins laisse le temps d'agir,
Et combas mon amour sans m'en faire rougir.
Avec trop de rigueur, ton entretien me presse,
Plains mes maux, Sophronyme, ou flatte ma foiblesse.
A ce feu que Vénus allume dans mon sein,

Reconnois de mon sang le malheureux destin.
Pouvois-je me soustraire à la main qui m'accable
Respecte des malheurs dont je suis peu coupable
Pasiphaé ny Phedre en proye à mille horreurs,
N'ont jamais plus rougi dãs le fond de leur cœur
Mais que dis-je ? est ce assez, qu'en secret j'en rougisse ?
Lorsqu'il faut de ce feu que mon cœur s'affranchisse.
Eh d'un amour formé, sous l'aspect le plus noir,
Dans mon cœur sans vertu, quel peut être l'espoir
Ennemi malgré moi du panchant qui m'entraîne
Je n'ai point prétendu couronner Erixéne.
Je m'ôte le seul bien qui pouvoit l'ébloüir ;
De ma Couronne enfin un autre va joüir.

SOPHRONYME.

Par tes conseils en vain tu voudrois m'en distraire
A mon fatal amour, tu connoîtras du moins
Que j'ai donné mon cœur sans y donner mes soins.
Car enfin dépoüillé de cet auguste titre,
Ton Roy, de son amour ne seras plus l'arbitre.
Dans ces lieux où bien tôt je ne pourrai plus rien,
Mon Fils va devenir & ton maître & le mien.
Essayons si des Dieux la colere implacable,
Ne pourra s'apaiser par un Roi moins coupable.
Ou du moins sur un vœu que le Ciel peut trahir,
Metons-nous hors d'état de jamais obeïr.
Non, comme une victime aux Autels amenée,
Tu verras couronner le fils d'Idomenée
Le Ciel aprés, s'il veut, se vangera sur moi,
Mais il n'armera point ma main contre mon Roi.
Et si c'est immoler cette tête sacrée,
La victime par moi sera bien-tôt parée.
Ce Prince ignore encor quel sera mon dessein,

Sçait il que je l'attends ?

SOPHRONYME.

Dans le Temple prochain,
Au Ciel par tant d'horreurs qui poursuit son supplice,
Il prépare, Seigneur, un triste sacrifice.
Et moüillant de ses pleurs d'insensibles Autels,
Pour vous, pour vos Sujets, il s'offre aux immortels.

IDOMENE'E.

Vous n'êtes point touché d'une vertu si pure ?
Pardonnez donc, grands Dieux, si mon cœur en murmure.
O ! mon fils, mais que vois-je ! & quel funeste objet !
Egésippe revient tremblant, triste, défait,
Que dois je soupçonner ? Ah ! mon cher Sophronyme :
Le Ciel impitoyable, a nommé sa victime.

SCENE IV.

IDOMENE'E, SOPHRONYME, EGESYPPE.

EGESYPPE.

Quelle victime encor, que de pleurs, de regrets,
Nous vont conter des Dieux les barbares decrets ?
Pourrai-je sans frémir, nommer....

IDOMENE'E

Je t'en dispense,
Couvre plûtôt ce nom d'un fatal silence.
De ton secret fatal, je suis peu curieux,
Et sur ce point, enfin, j'en sai plus que les Dieux.

SOPHRONYME.

Ecoutez cependant.

IDOMENÉE.

Que veux-tu que j'écoute ?
D'un arrêt inhumain tu crois donc que je doute.
Mais poursuis, Egésippe.

EGESIPPE.

Au pied du Mont sacré
Qui fut pour Jupiter un azile asseuré,
J'interroge en tremblant le Dieu sur nos miseres;
Le Prêtre destiné pour les secrets misteres,
Se traîne prosterné, près d'un antre profond,
Ouvre... avec mille cris, le gouffre lui répond :
D'affreux gémissemens & des voix lamentables,
Formoient à long, sanglots, des accens pitoyables.
Mais qui venoient à moi, comme des sons perdus.
Dont résonnoit le Temple en échos mal rendus.
Je prêtois cependant une oreille attentive.
Lorsqu'enfin une voix, plus forte & plus plaintive,
A paru rassembler tant de cris douloureux ;
Et repeter cent fois, ô Roi trop malheureux.
Déja saisi d'horreur, d'une si triste plainte,
Le Prêtre, m'a bien tôt frapé d'une autre crainte.
Quand relevant sur lui mes timides regards,
Je le vois l'œil farouche & les cheveux épars,
Se débattre long-tems sous le Dieu qui l'accable,
Et prononcer enfin cet arrêt formidable.

Le Roi n'ignore pas ce qu'exigent les Dieux
Maître encore de la Crête & de sa destinée,
Il porte dans ses mains le salut de ces lieux
Il faut le sang d'Idomenée.

IDOMENÉE.

Le Roi n'ignore pas ce qu'exigent les Dieux ;
à Sophronyme
Tu vois si les cruels pouvoient s'expliquer mieux

Graces à leur fureur, toute erreur se dissipe.
J'entrevois ... il suffit, laisse-nous Egesippe.
Sur un secret enfin qui regarde ton Roi.
Songe malgré les Dieux à lui garder ta foi.

SCENE V.

IDOMENE'E, SOPHRONIME.

IDOMENE'E.

TU vois sur nos destins ce que le Ciel prononce.
Et redoutois je, à tort la funeste réponse ?
Il demande mon Fils, je n'en puis plus douter,
Ni de mon trépas même un instant me flater.
Mânes de mes Sujets, qui des bords du Cocyte
Plaignez encor celui qui vous y précipite,
Pardonnez, tout mon sang prêt à vous secourir,
Auroit coulé, si seul il me falloit mourir.
Mais le Ciel irrité veut que mon Fils perisse,
Et mon cœur ne veut pas que ma main obéisse.
Moi, je verrois mon Fils, sur l'Autel étendu :
Tout son sang couleroit par mes mains répandu?
Non, il ne mourra point . . Je ne puis m'y résoudre,
Ciel, n'attends rien de qui n'attend qu'un coup de foudre ....

SCENE VI.

IDOMENE'E, IDAMANTE, SOPHRONYME,

IDAMANTE.

PAr vôtre ordre, Seigneur...

IDOMENE'E

Dieux, qu'est-ce que je vois?

IDAMANTE.

Quelles horreurs ici répandent tant d'effroi?
Quels regard! d'où vous vient cette sombre tristesse?
Quelle est en ce moment, la douleur qui vous presse:
Du temple dans ces lieux, aujourd'hui de rétour
Egésippe, dit-on, c'est fait voir à la Cour.
Le Ciel a t'il parlé? sait-on ce qu'il exige?
Est-ce un ordre des Dieux, Seigneur; qui vous afflige?
Sçavons-nous par quel crime...

IDOMENE'E.

Un silence cruel
Avec le crime encor cache le criminel.
Ne cherchons point des Dieux à troubler le silence,
Assez d'autres malheurs éprouvent ma constance.
Ah! mon Fils, si jamais vôtre cœur généreux
A partagé les maux d'un Pere malheureux,
Si vous fûtes jamais sensible à ma disgrace,
Au Trône en ce moment, daignés remplir ma place.

IDAMANTE.

Moi, Seigneur?

IDOMENE'E.

Oüi, mon Fils, mon cœur reconnoissant

Ne veut point que ma mort vous en fasse un présent,
Je sai que c'est un rang que vôtre cœur dédaigne.
Mais n'importe, il le faut... Regnez...

IDAMANTE.

Moi, que je regne?
Et que j'ose à vos yeux me placer dans un rang
Où je dois vous défendre au prix de tout mon sang.
A cet ordre, Seigneur est-ce à moi de souscrire?
Ciel! est-ce à vôtre Fils, à vous ravir l'Empire?

IDOMENE'E.

Regnez mon Fils regnez sur la Crête & sur moi?
Je le demande en pere & vous l'ordonne en Roi.
Cher Prince à mes desirs que vôtre cœur se rende;
Pour la derniere fois, peut-être, je commande.

IDAMANTE.

Si vôtre nom ici ne doit plus commander,
N'attendez point, Seigneur, de m'y voir succeder.
Et qui peut vous forcer d'abandonner le Trône;

IDOMENE'E.

Eh bien, regnez mon Fils... c'est le Ciel qui l'ordonne...

IDAMANTE.

Le Ciel! lui-même, hélas, le garant de ma foi?
Le Ciel m'ordonneroit de détrôner mon Roi?
De tout ce que j'entends que ma frayeur redouble
Ah! par pitié, Seigneur, éclaircissez mon trouble.
Dissipez les horreurs d'un si triste entretien.
Est il dans vôtre cœur des secrets pour le mien?
Parlez, ne craignez point d'augmenter mes allarmes.
C'est trop se taire. Ah! Ciel, je vois couler vos larmes;
Vous me cachés en vain ces pleurs que j'ai surpris
Dieux, que m'annoncez-vous? Ah, Seigneur....

IDOMENE'E.

Ah ! mon Fils,
Voyez où me réduit la colere céleste...
Sophronyme, fuyons cet entretien funeste ...

IDAMANTE.

Où fuyez-vous, Seigneur ?

IDOMENE'E

Je vous fuis à regret,
Mon Fils vous n'en saurez que trop tôt le secret.

SCENE VII.

IDAMANTE.

Dieux! quel trouble est le mien! quel horrible mystere ..
Fait fuir devãt mes yeux Sophronime & mon Pere?
Non, suivons-le... Son cœur encor mal affermi ;
Ne me pourra cacher son secret qu'à demi.
Je l'ai vû s'émouvoir, & contre ma poursuite,
Il se défendoit mal, sans une prompte fuite.
Pénétrons. Mais d'où vient que je me sens glacer
Quelle horreur à mes sangs vient de se retracer ?
Qu'elle invincible main m'arrête & m'épouvãte?
Allons. Où veux-je aller & qu'est-ce que je tente?
De quel secret encor prétends je être informé ?
Eh ! ne connois-je pas le sang qui m'a formé ?
Peu touché des vertus du grand Idomenée,
Le Ciel rendis toûjours sa vie infortunée.
Son funeste courroux l'arracha de sa Cour,
Et n'a que trop dépuis signalé son rétour.
Ah! renfermons plûtôt mon trouble & mes allarmes,
Que d'oser pénétrer dans d'odieuses larmes,
Suivons-le cependant ... Pour calmer mon effroi,
Dieux, faites que ses pleurs ne coulent que pour moi.

Fin du second Acte.

ACTE

ACTE TROISIE'ME.

SCENE PREMIERE.

ERIXENE, ISMENE.

ISME'NE.

ENfin l'Amour soûmet aux charmes d'Erixéne
L'objet de sa tendresse & l'objet de sa haine.
Vous triomphez, Madame, & vos fiers ennemis
Bien-tôt par vos appas se verront desunir.

ERIXE'NE.

Quel triomphe ! peux-tu me le venter encore,
Quand je ne puis dompter le feu qui me devore,
Aprés ce que mon cœur en éprouve en ce jour,
Du soin de me vanger dois-je charger l'Amour?
En me livrant le Fils, s'il flattoit ma colére,
Je ne l'implorois pas pour me venger du Pere.
Tant qu'aux loix de l'amour mon cœur sera soumis,
Que dois-je en esperer contre mes ennemis.

ISME'NE.

Vous pouvez donc, Madame, employant d'autres armes,
Punir sans son secours l'auteur de tant de larmes.
Puisque le juste Ciel de concert avec vous,
Semble sur vos desirs mesurer son courroux;
Tout vous livre à l'envy, le fier Idomenée,
Par un arrêt des Dieux, sa tête est condamnée.
L'oracle la demande, & ce funeste jour

Va le punir des maux que vous fit son retour.
Si vous voulez vous même achevant sa disgrace,
Hâter le coup affreux dont le Ciel le menace,
Répandez le secret qui vous est dévoilé,
Et qu'Egesippe en vain ne l'ait point révelé;
Du Prince vôtre Pere, amy toûjours fidéle,
Vous voyés à quel prix, il vous marque son zéle;
Imitez-le, Madame, & qu'un sang odieux
Par vos soins aujourd'hui se répande en ces lieux.
De l'interêt des Dieux faites vôtre vengeance,
Et d'un peuple expirant faites-en la défense.
Montrez lui son salut, dans ce terrible arrêt.
Lui, vous, les Dieux enfin, n'avez qu'un interêt.
D'où vient que je vous vois interdite & tremblante?
Craignés vous d'exciter les plaintes d'Idamante?

ERIXENE.

Hélas! si prés des maux où je le vais plonger,
Un seul moment, pour lui, ne puis-je m'affliger?
Que veux tu, je frémis du spectacle barbare.
Que mon juste courroux en ces lieux lui prépare
Je sens trop par les pleurs que je verse aujourd'hui.
Quelle est l'horreur du coup qui va tôber sur lui.
Tu sçais que pour le Roi son amour est extrême.

ISMENE.

Il ne vous reste plus; que d'aimer le Roi même.
Qu'entens je! de vos pleurs importunent les Dieux
Vos plaintes chaque jour font retentir ces lieux.
Et quand le Ciel prononce, au gré de vôtre envie
Vous n'osez plus poursuivre une odieuse vie.
Songez, puisque les Dieux vous ouvrent leurs secrets,
Qu'ils vous chargent par là du soin de leurs decrets.
Et qu'auriez-vous donc faits, si trompent vôtre attente,

L'Oracle eût demandé la tête d'Idamante,
Puisque vous balancez.. .

ERIXE'NE.

A quoi bon ces transports;
Je conçois bien sans toy de plus nobles efforts
Malgré tout mon amour mon devoir est le même,
Mais peut on sans trembler, opprimer ce qu'on aime ?
Un je ne sçai quel soin me saisit malgré moi,
Et mon propre courroux redouble mon effroi.
Ne crains rien cependant, mais laisse sans contrainte,
A des cœurs malheureux, le secours de la plainte.
Je n'ai point succombé pour avoir combattu,
Et tes raisons ici ne font point ma vertu.
Egésippe en ces lieux se fait long-tems attendre...

SCENE II.

ERIXÉ'NE, ISMENE, EGESIPPE.

EGÈSIPPE.

MAdame, pardonnez, j'ai dû plûtôt m'y rendre.
Mais un ordre pressant, que je n'attendois pas.
Malgré moi, loin de vous, avoit porté mes pas,
C'en est fait, le Tyran échape à nôtre haine
Hâtons nôtre vengeance, ou sa fuite est certaine.
Ses vaisseaux sont tout prêts & déja sur les flots,
Remontent à l'envi, soldats & matelots.
Un gros de nos amis près d'ici se rassemble,
Tandis que dans ces lieux, tout gémit & tout tremble
On peut dans ce desordre échapper du Palais.

Venés, au peuple enfin vous montrer de plus près.
Mais le Tyran paroît, évitez sa presence,
Je vais dès ce moment servir vôtre vengeance.

SCENE III.

IDOMENE'E, EGESIPE.

IDOMENE'E.

Mes vaisseaux sont ils prêt ;

EGESIPPE.

Oüi, Seigneur, mais les eaux
D'un naufrage assûré menacent vos vaisseaux.
La mer gronde & ses flots font mugir le rivage.
L'air s'enflâme & ses feux n'annocent que l'orage.
De qui doit s'embarquer, je déplore le sort.
Seroit ce vous, Seigneur ?

IDOMENE'E.

Qu'on m'aille attendre au port.

SCENE IV.

IDOMENE'E.

Ainsi donc tout menace une innocente vie ?
O mon Fils, faudra-t'il, qu'elle te soit ravie !
A des Dieux sans pitié ne te puis je arracher ?
Quel azile contr'eux desormais te chercher !
Que n'ai je point tenté ! je t'offre ma couronne,
Un départ rigoureux par moi-même s'ordonne.
Je crois t'avoir sauvé, quand j'y puis consentir.
Et les ondes déja s'ouvrent pour t'engloutir.

Fuis cependant mon Fils . . l'orage qui s'aprête,
Et le moindre péril qui menace ta tête.
Quoique je n'aïe helas rien de plus cher que toi,
Tu n'as point d'ennemis plus à craindre que moi.
O mon peuple! ô mon fils ! promesse redoutable ,
Roi pere malheureux Dieux cruels, vœu coupable
O Ciel! de tant de maux toûjours moins satisfait
Tu n'as jamais tonné pour un moindre forfait.
Et vous fatale objet d'une flâme odieuse ,
Erixene à mon cœur toûjours trop précieuse ,
Fuyez avec mon Fils de ces funestes lieux,
Pour tout ce qui m'est cher, j'y dois craindre les
Dieux.

SCENE V.

IDOMENÉE , IDAMANTE.

IDAMANTE.

MAlgré l'affreux péril du plus cruel naufrage
On dit que vos vaisseaux vont quitter le rivage.
Quoique de ces apprêts, mon cœur soit allarmé,
Je ne viens point, Seigneur, pour en être informé
Je sçais de vos secrets, respecter le mystere ,
Et l'on ne m'en fait plus l'heureux dépositaire.

IDOMENÉE.

Mon cœur que ce reproche accuse de changer,
Vous taît des maux, qu'il craint de vous voir partager.
Il en est cependant dont il faut vous instruire.
Ces vaisseaux... ces apprêts. . . Ciel que lui vais-je dire.
Ah mon Fils... Non, mon cœur n'y sçauroit consentir.

IDAMANTE.

Dieux que vous m'allarmez...

IDOMENE'E.

Mon Fils, il faut partir,

IDAMANTE.

Qui doit partir ?

IDOMENE'E.

Vous.

IDAMANTE.

Moi ! Ciel, qu'entends-je !

IDOMENE'E.

Vous-même

Il falloit accepter l'offre du diadême.
Fuyez, mon Fils, fuyez un Ciel trop rigoureux,
Un rivage perfide, un pere malheureux.

IDAMANTE.

Ciel ! qui m'a préparé cette horrible disgrace ?
La mort même entre nous ne peut mettre un espace
N'accablez point mon cœur d'un pareil desespoir
Je goûte à peine, hélas ! le bien de vous revoir.
Pourquoi regner ? pourquoi faut il que je vous quitte ?
Quel est donc le projet que vôtre ame médite ?

IDOMENE'E.

Voyez par quels perils vos jours sont menacez.
Fuyez, n'insistez plus, je crains, c'en est assez.
Jugez par mon amour, de ce que je dois craindre
Puisqu'à nous separer, ce soin m'a pû contraindre,
Jugez de mes frayeurs.. Ah ! loin de ces climats.
Allez chercher des Dieux qui ne se vengent pas.

IDAMANTE.

Eh ! que pourroit m'offrir une terre étrangere,
Que des Dieux ennemis, si je ne vois mon pere,
Vos Dieux seront les miens, laissez-moy prés de vous.

De ces Dieux irritez, partager le courroux.

IDOMENE'E.

Ah! fuyez moi....fuyez le Ciel qui m'environne.
Fuyez, mon Fils, fuyez... puisqu'enfin je l'ordonne.
Et sans vous informer du secret de mes pleurs,
Fuyez ou redoutez le comble des horreurs.
Avec vous à Samos conduisez Erixéne....

IDAMANTE.

Seigneur...

IDOMENE'E.

Ce ne doit plus être un objet de haine.
Des crimes de son pere immolé par nos loix,
La Fille n'a point dû porter l'injuste poids.
Adieu. Peut être un jour le destin moins sévére,
Vous permettra, mon Fils, de revoir vôtre pere.
Dérobez cependant à des Dieux ennemis,
Une Princesse aimable un si généreux Fils....

IDAMANTE.

Erixéne? eh! pourquoi compagne de ma fuite:
Expliquez... Mais je vois que vôtre ame est instruite.
Erixéne, Seigneur, m'est un present bien doux
Mais tout céde à l'horreur de m'éloigner de vous
A ce triste départ quel astre pourroit luire;
Voyez le désespoir où vous m'allez réduire.
En vain sur cet exil vous croyez me tenter.
Plus vous m'offrez, Seigneur, moins je puis vous quitter.
Je vous dois trop hélas! Quelle tendresse extrême.
M'offrir en même jour, & Sceptre, & ce que j'aime
Non....

IDOMENE'E.

Ce que vous aimez!....

IDAMANTE.

Ah! pardonnez, Seigneur,

Je le voy, vous sçavez les secrets de mon cœur.
Pardonnés, j'en fait un coupable mystere,
Non que pour vous trôper je voulusse m'en taire.
Mais d'un feu qu'en mõ sein j'avois crûrenfermer
Hé qui, Seigneur, encor a pû vous informer?
Ah! quoi qu'il soit trop vrai que, j'adore Erixéne.

IDOMENÉE

Poursuivez Dieux cruels, ajoûtés à ma peine.
Me voilà parvenu par tant de maux divers,
A pouvoir défier le Ciel & les Enfers.
Je ne redoute plus vôtre courroux funeste,
Impitoyables Dieux, ce coup en est le reste.
Sur mon peuple à present signalez vos fureurs,
Et si ce n'est assez, versez-les dans nos cœurs.
Voyez nous tous les deux saisis de vôtre rage,
Egorgez l'un par l'autre achever vôtre ouvrage.
Par de nouveaux dangers arrachés-moi des vœux
Me ferez vous jamais un sort plus malheureux?

IDAMANTE.

Où s'égare, Seigneur, vôtre ame furieuse!
Erixéne cessoit de vous être odieuse,
Disiez vous, & pour elle un reste de pitié
Sembloit vous dépoüiller de toute inimitié.
Haïriez vous toûjours cet objet adorable?

IDOMENÉE.

Si je le haïssois, seriez-vous si coupable;
O de tous mes malheurs, malheur le plus fatal!

IDAMANTE.

Seigneur....

IDOMENÉE.

Ah! Fils ingrat, vous êtes mon rival.

IDAMANTE.

O Ciel!

IDOMENÉE.

De qu'elle main part le trait qui me blesse,
Reserviez vous, cruel, ce prix à ma tendresse?

Je ne verrai donc plus dans mes tristes Etats,
Que des Dieux ennemis & des hommes ingrats?
Quoi toûjours du destin la barbare injustice,
De tout ce qui m'est cher, fera donc mon suplice,
Imprudent que j'étois? & j'allois couronner,
Ce Fils qu'à ma fureur je dois abandonner?
Mais ç'en est fait l'amour de mon devoir décide.

IDAMANTE.

Mon Pere...

IDOMENE'E.

O nom trop doux pour un fils si perfide?

IDAMANTE.

N'accablez point, Seigneur, un fils infortuné.
A des maux infinis par l'Amour condamné.
Puisqu'enfin vôtre cœur s'en est laissé surprendre,
Jugez si d'Erixéne on pouvoit se défendre.
Hélas! je ne craignois adorant ses appas,
Que d'aimer un objet qui ne vous plairoit pas;
Et mon cœur trop épris d'une odieuse chaîne,
Oublioit son devoir dans les yeux d'Erixéne.
Mais si l'aimer, Seigneur, est un si grand forfait,
L'amour m'en punit bien par les maux qu'il me fait.

IDOMENE'E.

Voilà l'unique fruit qu'il en falloit attendre.
D'un amour criminel, qu'osiés-vous donc prétêdre
Et quel étoit l'espoir de vos coupables feux,
Quād chaque jour le crime augmentoit avec eux.
Qu'Erixéne à mes yeux, fût odieuse ou chere,
Vos feux également offensoient vôtre pere
Je veux bien cependant, juge moins rigoureux,
Vous en accorder, Prince, un pardon généreux:
Mais pourvû que vôtre ame à mes désirs soûmise
Renonce à tout l'amour dont je la vois éprise.

IDAMANTE.

Ah! quand même mon cœur oseroit le vouloir,
Aimer ou n'aimer pas est-il en mon pouvoir?

Je combatrois en vain une ardeur téméraire.
L'amour m'en a rendu le crime necessaire.
Malgré moi de ce feu je vis mon cœur atteint,
Peut être malgré moi je l'y verrois éteint.
Mais ce cœur à l'amour, que je n'ai pû soustraire,
Dans le Rival du moins aime toûjours un Pere.
Par un nom si sacré tout autre suspendu...

IDOMENE'E.

Dans le nom de Rival, tout nom est confondu.
Vous n'êtes plus mon Fils, ou peu digne de l'être,
Je vois que tout mon sang n'en a formé qu'un traître.

IDAMANTE.

Où fuirai-grands Dieux! de quels noms ennemis,
Accablez-vous, Seigneur, vôtre malheureux fils?
Ah! quels noms odieux me faites-vous entendre?
Quelle horreur, pour un Fils respectueux & tendre
Songez vous que ce Fils est encor devant vous,
Ce Fils long-tems l'objet de sentimens plus doux.
Brûlant d'un feu cruel que je ne puis éteindre,
Vous me devez, Seigneur, moins haïr que me plaindre,
Et si ma flame enfin, est un crime si noir,
Vous êtes bien vengé par mon seul desespoir.
Cessez de m'envier une importune flame;
Odieux à l'objet qui sçut charmer mon ame,
Abhorré d'un Rival que j'aimerai toûjours,
Seigneur, voilà le fruit de mes tristes amours.
Mais puisque de ce feu qui tous deux nous anime
Sur mon cœur trop éprit, est tombé tout le crime,
Je saurai m'en punir, & je sens que ce cœur,
Vous craint déja bien moins que sa propre fureur.
Désormais tout en proye, au transport qui me guide,
Je vous délivrerai de ce Fils si perfide.
Si mon coupable cœur vous trahit malgré moy,
Mon bras plus innocent saura venger mon Roy.
Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il sert vôtre vengeance.

Et je vais en punir ce cœur qui vous offense.

Il tire son épée.

Soyez donc satisfait... ,

IDOMENÉE, *l'arrêtant.*

Arrêtez furieux..'

IDAMANTE.

Laissez couler le sang d'un Rival odieux.

IDOMENÉE.

Mon Fils....

IDAMANTE.

D'un nom si cher m'honorez vous encore ?
Laissez-moi me punir d'un feu qui me dévore.

IDOMENE'E.

Ma vertu jusques-là ne sçauroit se trahir...
Va Fils infortuné.. je ne te puis haïr...

IDAMANTE.

Ah ! Seigneur ....

IDOMÉNE'E.

Laissez moi, fuyez ma triste vûë,
Ne renouvellons plus un discours qui me tuë.

SCENE VI.

IDOMÈNE'E.

INéxorables Dieux, vous voilà satisfait ?
Pour un nouveaux courroux vous reste-t'il des traits ?
Finis tes tristes jours, Pere, Amant déplorable...
Vengeons-nous bien plûtôt si mon Fils est coupable ;
Que sçai-je si l'ingrat ne s'est point fait aimer ?
Sans doute puisqu'il aime il aura sçû charmer.
Il triomphe en secret de mon amour funeste.
Il est aimé, je suis le seul que l'on deteste,

Tout mon courroux renaît de ce ſeul ſouvenir.
Livrons l'ingrat aux Dieux;qui me peut retenir?
Coule ſur nos Autels tout le ſang d'Idamante,
Coule plûtôt le tient ....

SCENE VII.

IDOMÉNE'E, SOPHRONYME.

IDOMENÉE.

QUel objet ſe preſente :
Ah!c'eſt toi,quel malheur au mien peut être égal;
Sophronyme, mon Fils ...

SOPHRONYME.

Seigneur.

IDOMENÉE.

Eſt mon Rival.

SOPHRONYME.

Il eſt tems pour jamais d'oublier l'inhumaine.
Ignorez-vous, Seigneur, le crime d'Erixéne ?
Celui de Merion ici renouvellé,
L'arrêt des Dieux, enfin, au Peuple eſt revelé.
Par Egéſippe inſtruit ...

IDOMENE'E.

Ciel ! que viens-tu de m'apprendre ?

SOPHRONYME

Du Port où par vôtre ordre il m'a fallu deſcendre.
Je revenois,Seigneur,un grand peuple aſſemblé :
M'attire par ſes cris, par un bruit redoublé.
Par le ſens de l'Oracle Erixéne trompée,
Du ſoin de ſe venger toûjours plus occupée,
De l'interêt des Dieux prétextant ſon courroux,
Tâchoit de ſoûlever vos Sujets contre vous.
De tout par Egéſippe encor plus mal inſtruite,

A

A vos Sujets tremblans réveloit vôtre fuite ;
Leur disoit que le Ciel pour unique secours,
Attachoit leur salut à la fin de vos jours...
Pour eux, par leurs regrets, du grand Idomenée,
Contens de déployer la triste destinée.
Ils sembloient seuls frappez par l'arrêt du destin
Igésippe a voulu les exciter en vain.
Pour moi qui frémissois de tant de perfidie,
Je le poursuis, l'atteins & le laisse sans vie ;
Desabuse le Peuple ; & content désormais,
J'ai ramené, Seigneur, la Princesse au Palais.

IDOMENE'E.

Sujets infortunez qu'en mon cœur je déplore,
Au milieu de vos maux me plaignez vous encore?
Ce qui m'aime à sa perte est par moi seul livré ;
Et tout ce qui m'est cher contre moi conjuré.
Cruel à nôtre tour, qu'Idamante perisse,
De celui d'Erixéne augmentons son suplice.
Faisons-leur du trépas un barbare lien ;
Dans leur sang confondu mélons encor le mien..
Vains transports qu'a formé ma fureur passagere?
Hélas, qui fût jamais plus Amant & plus Pere ;
Mes Peuples cependant par moi seul accablez...

SOPHRONYME.

Ah ! Seigneur, leurs tourmens sont encor redoublez.
Depuis que le destin a fait des miserables,
On n'éprouva jamais des maux plus redoutables.
Je frémis des horreurs où ce Peuple est réduit.
Un gouffre sous Ida s'est ouvert cette nuit ;
Ce roc qui jusqu'aux Cieux sembloient porter sa cime,
Au lieu qu'il occupoit n'a laissé qu'un abîme,
Et de ce roc entier à nos yeux disparu,
Loin d'en être comblé ce gouffre s'est accru.
Nous touchons tous vivans à la rive infernale ;

De ce gouffre profond un noir venin s'exhale,
Et vos Sujets frappez par des feux dévorans,
Tombent de toutes parts déja morts ou mourans;
Aux seuls infortunez le trépas se refuse ....

IDOMENE'E.

Et c'est de tant d'horreurs, les Dieux seuls qu'on accuse ...
Mais quoi toûjours les Dieux! & q[illegible] [illegible]ux ou de moy,
Negligeant sa promesse a donc manqué de foi?
Malheureux! tes sermens qu'à suivi le parjure,
Ont soulevé les Dieux & toute la nature.
Pour sauver un ingrat, tes soins pernicieux,
Trop long-tems sur ton peuple ont exercé les Dieux.
A tes Sujets enfin, cesse d'être contraire,
Eh! que leur sert un Roy, s'il ne leur sert de pere.
Leur salut desormais est ta suprême loi?
Et le sang de son peuple est le vrai sang d'un Roi
Depuis quand tes sujets t'éprouvent ils si tendre?
Depuis quand ce devoir?. L'amour vient te l'apprendre.
Voilà de ces grands soins le retour trop fatal.
Tu n'es Roi que depuis qu'un Fils est ton Rival.
Contre lui l'amour seul arme tes mains impies,
Voilà le Dieu, barbare, à qui tu sacrifies.
Etouffons tout l'amour dont mon cœur est épris,
N'y laissons plus regner que la gloire & mon fils
Sur les mêmes vaisseaux préparez pour sa fuite,
Qu'Erixéne à Samos aujourd'hui soit conduite.
Allons... & que mon cœur libre enfin de ses feux,
Commence par l'Amour à triompher [illegible] Dieux.

Fin du troisiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ERIXE'NE, ISME'NE.

ERIXE'NE.

EN vain tu veux calmer le transport qui m'agite,
Foibles raisonnemens dont ma douleur s'irrite,
Laisse-moi, porte ailleurs tes funestes avis ;
Il m'en a trop coûté pour les avoir suivis.
Voi ce qu'à tes conseils aujourd'hui trop soumise,
Je viens de recüeillir d'une vaine entreprise.
Voi ce que ta fureur & la mienne ont produit,
Mon depart & ma honte en feront tout le fruit,
Je ne reverrai plus ce Prince que j'adore,
Et pour comble d'horreur mon amour croît encor
En armant contre lui mon devoir inhumain,
Cruelle, tu m'a mis un poignard dans le sein.
Cher Prince, pardonnez...

ISME'NE.

Je le vois qui s'avance
De vos transports du moins cachez la violence.

ERIXE'NE.

Eh ! comment les cacher, je sai que je le dois.
Mais le puis-je & le voir pour la derniere fois ?
Fuyons-le cependant, sa présence m'étonne.

SCENE II.

IDAMANTE, ERIXE'NE, ISME'NE.

IDOMENE'E.

OU fuyez-vous, Madame ?

ERIXE'NE.

Où mon devoir l'ordonne.

IDAMANTE.

Du moins à la pitié laissez vous émouvoir.
Vous ne l'avez que trop signalé ce devoir ;
Avec tant de courroux, hélas!qu'a t'il à craindre?
Vous ne m'entendrés plus soupirer ni me plaindre
Vous partez, je vous aime & vous me haïssez.
Mais malheurs dans ces mots, semblét être tracez
Cependant ce départ, mon amour, vôtre haine,
Ne font pas aujourd'hui ma plus cruelle peine.
C'étoit peu que vôtre ame insensible à mes vœux
Eut de tout son courroux, payé mes tendres feux.
Ce malheureux amour que vôtre cœur abhorre,
Malgré tous vos mépris que je cheris encore,
C'est amour qui malgré vôtre injuste rigueur,
N'a jamais plus regné dans le fond de mon cœur.
Cet amour qui faisoit le bonheur de ma vie,
Il faut à mon devoir que je le sacrifie.
Non, que mon triste cœur par ce cruel effort,
Renonce à vous aimer mais je cours à la mort.
Heureux si mon trépas devenu legitime,
Des pleurs que j'ai causez peut effacer le crime.
Mais si ç'en étoit un d'adorer vos beaux yeux.
Je ne suis pas le seul criminel en ces lieux.
Ce qu'en vain Mérion attendoit de ses armes.

Vous seul en un moment l'avez pû par vos charmes.
Tout vous livre à l'envi cet empire fatal.
Regnés, vous le pouvez...mon pere est mon Rival.

ERIXENE.

Je connois les transports & de l'un & de l'autre,
Et je sçai jusqu'où va son audace & la vôtre.
Son téméraire amour n'a que trop éclaté.

IDAMANTE.

Sans vous en offenser, vous l'avez écouté?
Je ne m'étonne plus du malheur qui l'accable;
Ni que vos yeux cruels me trouvent si coupable.
Vôtre cœur à son tour épris pour un heros,
N'a pas toûjours haï tout le sang de Minos,
Pour mon pere en secret, vous brûliés, inhumaine
Et moi seul en ces lieux j'exerçois vôtre haine.
Quoi vous m'abandonnez à mes soupçons jaloux?
Suis-je le malheureux? Madame, l'aimez-vous?

ERIXENE.

Moi je pourrois l'aimer: & dans le fond de l'ame,
J'aurois sacrifié mon devoir à sa flâme:
Dieux: qu'est-ce que j'entends? Seigneur, osez-vous bien
Reprocher à mon cœur l'égarement du sien?
Après ce qu'a produit sa cruauté funeste
Qui, moi: j'approuverois des feux que je deteste!
Un amour par le sang, par mes pleurs condamné,
Et devenu forfait dès l'instant qu'il est né?
Ouvrez vos yeux, cruel, & voyés quel spectacle
A mis à son amour un invincible obstacle.
Son crime dans ces lieux est par tout retracé,
Le sang qui les a teints n'en est point effacé.
Là, mon pere sanglant vint s'offrir à ma vûë,
Et tomber dans les bras de sa fille éperduë.
Vos yeux comme les miens l'ont vû sacrifier,
Faut il d'autres témoins pour me justifier?

Tout ce que j'ai tenté pour immoler sa tête,
L'oracle revelé, mon départ qui s'apprête,
Ma fierté, ma vertu, cent outrages récens,
Voilà pour mon devoir des titres suffisans.
Ne croyez pas, Seigneur, que mon cœur les oublie.
Mais que dis je...& d'où vient que je me justifie?
Gardez tous vos soupçons:bien loin de les banir,
Je dois aider moi-même à les entretenir.

IDAMANTE.

Eh bien pour m'en punir désormais moins severe,
Regardez sans courroux la flâme de mon pere.
Il vous aime, Madame, il est digne de vous.
Si j'ai fait éclater des sentimens jaloux,
Pardonnez au transport de mon ame éperduë,
Je ne connoissois pas le poison qui me tuë.
Mais quel que soit l'amour dont je brûle aujourd'hui,
Ma vertu contre vous deviendra mon appui.
Je verrai sans regret, parer du diadême
Un front que mon amour n'en peut orner lui-même.
Remontez dés ce jour au rang de vos Ayeux,
Vôtre vertu, Madame, appaisera les Dieux.
Que ne pourra sur eux une Reine si belle?
Pour moi jusqu'à la mort toûjours tendre & fidéle
J'irai sans murmurer loin de lui, loin de vous,
Sacrifier au Roi mon bonheur le plus doux...
Mais on vient.. C'est lui même ..Il vous cherche, Madame.
Dieux! quel trouble cruel s'éleve dans mon ame?
Vous ne partirez point,puisqu'il veut vous revoir,
Vous regnerez, ô Ciel quel est mon desespoir!

SCENE III.

IDOMENÉE, ERIXENE, SOPHRONYME, ISMENE.

ERIXENE.

Vous triomphez, Seigneur, ma vengeance échoüée
Par le sort ennemi se voit désavoüée ;
Ainsi ne forcez plus des yeux baignez de pleurs,
A revoir de mes maux les barbares auteurs.
D'un sang qu'il faut venger, par tout environnée.
Et pour toute vengeance, aux pleurs abandonnée,
Pour appaiser la voix de ce sang qui gémit,
Je n'entends que soûpirs dont ma vertu frémit.
Hâtez, par mon départ, la fin de ma misere ;
Laissez-moi, loin de vous aller pleurer mon pere.
Permettez ...

IDOMENÉE.

Vous pouvez libre dans mes Etats,
Au gré de vos souhaits déterminer vos pas,
Mes ordres sont donnez & la mer appaisée,
Offre de toute parts une retraite aisée.
Mes vaisseaux sont tous prêts... Si la fin de mes jours,
De vos pleurs cependant peut arrêter le cours,
Madame, demeurez... Ma tête condamnée,
Du funeste bandeau va tomber couronnée
Je vais pour contenter vous, & les Immortels ...

ERIXENE.

Je vais donc de ce pas vous attendre aux Autels.

SCENE IV.

IDOMENE'E, SOPHRONYME,

SOPHRONYME.

QUel orguëil ! mais quel est ce dessein qui m'étonne ?
Par vos ordres exprès quand son départ s'ordonne
Pourquoi l'arrêtez-vous sur l'espoir d'un trépas ?

IDOMENE'E.

Pour le lui cacher & ne l'en flatter pas ?
Puisque je vais mourir.

SOPHRONYME.

Vous mourir ? Dieux ! qu'entends-je !

IDOMENE'E.

Pour t'étonner si fort qu'a ce dessein d'étrange ?
Plût au sort que mes mains eussent moins differé,
A rendre au Ciel un sang dont il est alteré.
Pour conserver celui que sa rigueur demande
C'est le mien aujourd'hui qu'il faut que je répande.

SOPHRONYME.

Que dites vous, Seigneur quel affreux desespoir,

IDOMENE'E.

D'un nom plus glorieux honore mon devoir.
Quand j'aurai vû mon Fils, je cours y satisfaire.
Je n'attens plus de vous qu'une paix sanguinaire,
Dieux justes ! cependant d'un peuple infortuné,
Détournez le courroux qui m'étoit destiné ;
Cessez à mes sujets de déclarer la guerre ;
Et jusqu'à mon trépas, suspendez le tonnerre;
Tout mon sang va couler.

SOPHRONYME.

D'un si cruel transport
Qu'esperez-vous ?

IDOMENÉE.

Du moins la douceur de la mort.
Je n'obéirai point. Le Ciel impitoyable
M'offre en vain en ces lieux un spectacle effroyable.
Les mortels peuvent ils vous offenser assez,
Pour s'attirer les maux dont vous les punissez ?
Dieux puissans! qu'ay-je vû! quel funeste ravage;
J'ai crû me retrouver dans le même carnage
Où mon bras se plõgeoit sur les bords Phrygiens,
Pour vanger Ménélas des malheureux Troyens.
Les maux des miens, hélas ; sont ils moins mon ouvrage ?
Une seconde Troye a signa'é ma rage.
J'ay revû ces Sujets si tendres pour leur Roy,
Pâles & languissa s, se traîner après moi.
Tu les as vû tous prêts de perdre la lumiere,
S'empresser pour revoir l'auteur de leurs miseres.
Non, j'ai le cœur encor tout percé de leurs cris,
J'ai crû dans chacun d'eux voir expirer mon Fils.
De leur salut enfin cruel dépositaire,
Essayons si ma mort leur sera salutaire.
Meurs du moins, Roi sans foi, pour ne plus resister
A ces Dieux que ta main ne veut pas contenter.

SOPHRONYME.

Dans un si grand projet vôtre vertu s'égare.
A des crimes nouveaux vôtre ame se prépare.
Vous mourrez moins, Seigneur, pour contenter les Dieux,
Que pour vous dérober aux devoirs de vos vœux.
Voulez vous ajoûtant le mépris à l'offense
Porter jusqu'aux Autels la desobéissance ?
Vous vous offrez en vain pour fléchir sa rigueur,

Le Ciel veut moins de nous l'offrande, que le cœur.
Qu'esperés-vous Seigneur, que prétédés-vous faire
Aux Dieux, à vous, à nous, de plus en plus contraire ?
Voulez-vous n'écoutant qu'un transport furieux
Faire couler sans fruit un sang si précieux ?
Eh qui de nous, hélas ! témoin du sacrifice
Voudra de vôtre mort rendre sa main complice ?
Qui prêt à se baigner dans le sang de son Roi,
Voudroit charger sa main de cet horrible emploi?
Qui de nous contre lui n'armeroit pas la sienne.

IDOMENE'E.

Je le sçais, & n'attens ce coup que de la mienne.

SOPHRONYME.

Eh bien, avant ce coup de cette même main
Plongez-moi donc, Seigneur, un poignard dans le sein.
Dût retomber sur moi le transport qui vous guide
Je ne souffrirai point cet affreux parricide.
Nulle crainte en ce jour ne sçauroit m'émouvoir,
Lorsqu'il faut tout sauver de vôtre desespoir.
Je ne vous connois plus ; le grand Idomenée
Laisse à tous ses transports son ame abandonnée.
Ce Héros rebuté d'avoir tant combattu,
A donc mis de lui-même un terme à sa vertu ?
Jettez sur vos Sujets un regard moins sévére ;
Ils vous ont appellé du sacré nom de pere
De cet auguste nom dédaignant : tous les nœuds
Avez-vous condamné vos Sujets malheureux ;
Abandonnerez vous ce peuple déplorable
Que vôtre mort va rendre encor plus miserable?
Que lui destinez-vous par ce cruel trépas,
Qu'un coup de désespoir qui ne le sauve pas ?

IDOMENE'E.

Tu juges mal des Dieux leur courroux équitable

S'appaisera bien-tôt par la mort du coupable.
Je vais enfin pour prix de ce qu'ils ont sauvé
Rendre à ces mêmes Dieux ce qu'ils ont conservé
Mon cœur purifié par le feu des victimes
Mettra fin à vos maux mettant fin à mes crimes.
Je sens même déja dans ce cœur s'allumer
L'ardeur du feu sacré qui le doit consumer.
Chaque pas, chaque instant qui retarde mon zéle,
Plonge de mes sujets dans la nuit éternelle.
Ne m'oppose donc plus d'inutiles discours,
Facilite plûtôt le trépas où je cours.
Veux-tu par les efforts que ton amitié tente
Conduire le coûteau dans le sein d'Idamante?
Si je pouvois, hélas! l'immoler en ce jour,
Je croirois l'immoler moins aux Dieux qu'à l'Amour.
Qu'il regne, que sa tête couronnée,
Redonne à Sophronyme un autre Idomenée.
Que mon Fils à son tour assuré sur ta foi
Retrouve dans tes soins tout ce qu'il perd en moi
Que par toi sous ses pas tournez vers la sagesse;
D'un torrent de flatteurs écarte sa jeunesse.
Accoutumes son cœur à suivre l'équité;
Conserve lui sur tout cette sincérité
Rare dans tes pareils, aux Rois si nécessaire.
Sois enfin à ce Fils, ce que tu fus au Pere.
Surmonte ta douleur en ce dernier moment,
Et reçois mes adieux dans cet embrassement.

SOPHRONYME, *à genoux.*

Non, vous ne mourrés point, vôtre cœur inflexible
Nourrit en vain l'espoir d'un projet si terrible.
Immolez-moi, Seigneur, ou craignez...

IDOMENÉE.

Leve toi.
Quoique prêt à mourir je suis encor ton Roi.
Je veux être obéï; cesse de me contraindre.

Parmi tant de malheurs est ce moi qu'il faut plaindre ?
Vois quels sont les tourmens qui déchirent mon cœur,
Et par pitié du moins laisse moi ma fureur.
Je vois mon Fils. Sur tout que ta bouche fidelle
De mes tristes projets lui cache la nouvelle,
Je n'en mourrois pas moins & tes soins dãgereux
Rendroiēt sans me sauver mon destin plus affreux

SCENE V.

IDOMENE'E, IDAMANTE, SOPHRONYME.

IDOMENE'E.

IDamante approchez, vôtre Roi vous fait grace.
Venés, mon Fils, venés, qu'un Pere vous embrasse,
Ne craignés plus mes feux, par un juste retour
Je vous rẽds tout ce cœur que partageoit l'amour
Oüi, de ce même cœur qui s'en laissa surprendre,
Ce qu'il veut en ravir, je vous le rends plus tendre
Oublions mes transports mon Fils, embrassés moi.

IDAMANTE.

Par quel heureux destin retrouvai-je mon Roi:
Quel Dieu dans vôtre sein étouffant la colére
Me r'ouvre encor les bras d'un si généreux Pere ?
Que cet embrassement pour un Fils a d'appas !
Je le désirois trop pour ne l'obtenir pas.
Idamante accablé des rigueurs d'Erixéne,
N'en a point fait Seigneur, sa plus cruelle peine.

Hélas !

Hélas quel bruit affreux a passé jusqu'à moi,
Vous m'en voïez tremblant & d'horreur & d'éfroi

IDOMENÉE.

Prince, de vôtre cœur que l'éfroi se dissipe,
Ce n'est qu'un bruit semé par le traître Egésippe.
Quoiqu'il en soit je vais pour m'enéclaircir mieux
Aux pieds de leurs Autels interroger les Dieux.
Heureux si pour savoir leur volonté suprême.
Je les eusse plûtôt consulté par moi même.

IDAMANTE

Permèttés-moi, Seigneur, d'accompagner vos pas.

IDOMÉNÉE.

Non, mon Fils; où je vais vous ne me suivrez pas.
D'un mistere ou des miens l'unique espoir se fóde
Je veux seul aujourd'hui percer la nuit profonde.
Vous aprendrez bien tôt quel sang a dû couler;
Jusques-là vôtre cœur ne doit point se troubler.
Rejettez loin de vous une frayeur trop vaine.
J'appaiserai les Dieux.....Fléchissez Erixéne...
Adieux...

IDAMANTE.

Permettez moi...,

IDOMENÉE

Mon Fils... je vous l'ai dit...
Je vais seul aux Autels, & ce mot vous suffit.

SCENE VI.

IDAMANTE, SOPHRONYME.

IDAMANTE.

ENfin à mes desirs on ne mét plus d'obstacle.
Mais que vois-je grands Dieux, quel funeste spectacle!
Qui fait couler ces pleurs qui me glacent d'éfroi
Sophronyme parlez...

Parmi ta
plai
Vois quel
cœu
Et par pit
Je vois n
De mes tr
Je n'en m
Rendroiét

IDOMEN

Idamant
grac
Venés, mo
brasse
Ne craignés
Je vous réds
Oüi, de ce n
Ce qu'il veut
Oublions me

Par quel heu
Quel Dieu d
Me r'ouvre
Pere ?
Que cet embr
Je le désirois
Idamante acc
N'en, à point f

quel horrible

de mon Pere!

A la fin sans nuage il éclate à mes yeux
Ce sacrilege vœu, ce mystere odieux.
Vous, Peuples, qui craignés d'immoler la victime
Dont le sang doit fléchir le Ciel qui vous oprime;
Peuples, cessés de plaindre un choix si glorieux,
Il est beau de mourir pour appaiser les Dieux.

à Polyclete.

éche ces pleurs honteux où ta douleur te livre,
Que servent tes regrets que te sert de me suivre?
Dissipe tes soupçons, ne crains rien, laisse moi,
e te l'ordonne enfin va retrouver le Roi.
Hélas! quoi que sa main par mes soins désarmée,
Ne laisse aucune crainte à mon ame allarmée,
Quoique par tout sa garde accompagne ses pas;
Cependant s'il se peut ne l'abandonne pas.
e voudrois, avec toi, le réjoindre moi même,
Mais je crains les trâsports de sa douleur extrê[illegible]e
e me sens penetré de ses tendres regrets,
e ne puis, sans mourir, voir ces tristes objets.

SCENE II.

IDAMANTE.

ENfin loin des témoins dont l'aspect m'importune,
Je puis en liberté plaindre mon infortune.
Et mon cœur déchiré des plus cruels tourmens.
Peut donc joüir en paix de ses derniers momens?
Ciel, quel est mon malheur, quelle rigueur extrême
Quel sort pour ennemis m'offre tout ce que j'aime
Je trouve en même jour conjurez contre moi
Les implacables Dieux ma Princesse & mon Roi.
Pardônés Dieux puissans si je vous fais attendre.
Je le retiendrai peu ce sang qu'on va répandre.
Mon cœur de son destin n'est que trop éclairci,
Est cé pour mes forfaits que vous tonnez ici!

SOPHRONYME.

Qu'exigez-vous de moi ?
O déplorable sang, famille infortunée,
Fils trop digne des pleurs du grand Idomenée.

IDAMANTE.

A mon cœur éperdu quel soupçon vient s'offrir ;
Parlez, où va le Roi ?

SOPHRONYME.

Seigneur, il va mourir.

IDAMANTE.

Ah Ciel !

SOPHRONYME.

A sa fureur mettez un prompt obstacle,
Et ce n'est pas son sang que demande l'Oracle.

IDAMANTE

Quoi ce n'est pas son sang ! qu'entens-je ! quelle horreur !
C'est donc le mien ?

SOPHRONYME.

Hélas, j'en ai trop dit, Seigneur.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE CINQUIE'ME.

SCENE PREMIERE.

IDAMANTE, POLYCLETE.

IDAMANTE.

QU'ai-je entendu grands Dieux! quel horrible mystére :
M'avoit long-tems voilé l'amitié de mon Pere!

A la fin sans nuage il éclate à mes yeux
Ce sacrilege vœu, ce mystere odieux.
Vous, Peuples, qui craignés d'immoler la victime
Dont le sang doit fléchir le Ciel qui vous oprime;
Peuples, cessés de plaindre un choix si glorieux,
Il est beau de mourir pour appaiser les Dieux.

à Polyclete.

Séche ces pleurs honteux où ta douleur te livre,
Que servent tes regrets que te sert de me suivre?
Dissipe tes soupçons, ne crains rien, laisse moi,
Je te l'ordonne enfin va retrouver le Roi.
Hélas! quoi que sa main par mes soins désarmée,
Ne laisse aucune crainte à mon ame allarmée,
Quoique par tout sa garde accompagne ses pas;
Cependant s'il se peut ne l'abandonne pas.
Je voudrois. avec toi, le réjoindre moi même,
Mais je crains les trásports de sa douleur extrême
Je me sens penetré de ses tendres regrets,
Et ne puis, sans mourir, voir ces tristes objets.

SCENE II.

IDAMANTE.

ENfin loin des témoins dont l'aspect m'importune,
Je puis en liberté plaindre mon infortune.
Et mon cœur déchiré des plus cruels tourmens.
Peut donc joüir en paix de ses derniers momens?
Ciel, quel est mon malheur, quelle rigueur extrême
Quel sort pour ennemis m'offre tout ce que j'aime
Je trouve en même jour conjurez contre moi
Les implacables Dieux ma Princesse & mon Roi.
Pardónés Dieux puissans si je vous fais attendre.
Je le retiendrai peu ce sang qu'on va répandre.
Mon cœur de son destin n'est que trop éclairci,
Est cé pour mes forfaits que vous tonnez ici!

Dieux cruels ! Que dis tu miserable victime ?
Né d'un sang criminel, te manque-t'il un crime ?
Qu'avoient fait plus que toi ces peuples malheureux.
Que le Ciel à couvert des maux les plus affreux?
Va, termine aux Autels une innocente vie,
Sans accuser les Dieux de te l'avoir ravie.
Et songe, te flatant de leur choix rigoureux,
Que le sang le plus pur est le plus digne d'eux.
Pourrois tu regreter, objet de tant de haine,
Quelques jours échapez aux rigueurs d'Erixéne ?
A qui peut éprouver un sort comme le mien,
La mort est-elle un mal ? la vie est-elle un bien ?
Hélas, si je me plains, & si mon cœur murmure,
Mes plaintes ne sont point l'effet de la nature.
Je crains bien moins le coup qui m'ôtera le jour,
Que le coup qui me doit priver de mon amour.
Allons, c'est trop tarder.. D'où vient que je frissonne?
Est ce qu'en ce moment ma vertu m'abandonne?
Hélas ! il en est tems, courons où je le doy,
Je n'attens que la mort, & l'on n'atend que moy.
Assez sur ses projets mon ame combatuë,
A cedé. . Quel objet vient s'offrir à ma vuë ?
Ah ! fuyons.. mon devoir parleroit vainement
Si je pouvois encore...

SCENE III.

IDAMANTE, ERIXE'NE, ISME'NE, ERIXE'NE.

ARrêtez un moment,
Vous me voyez, Seigneur, inquieté éperduë,
De mortelles frayeurs je me sens l'ame émuë.

De mon devoir toûjours prête à subir la loi,
Je courois aux Autels peut être malgré moi.
J'allois voir immoler dans ma juste colére,
Le sang d'Idomenée aux manes de mon Pere.
Qu'ai-je fait? & de quoi se flattoit mon courroux?
On dit que les effets n'en tombent que sur vous.
De grace, éclaircissés mon trouble & mes alarmes:
D'un peuple qui gémit, & les cris & les larmes;
Des pleurs qu'en ce moment je ne puis retenir,
Tout dans ce trouble affreux sert à m'entretenir.

IDAMANTE.

Il est vrai que le Ciel, juste, quoique sévére,
Semble enfin respecter la tête de mon Pere.
Sous le coûteau mortel la mienne va tomber,
Et sous l'arrêt fatal je dois seul succomber.
Madame trop heureux, si la mort que j'implore
Appaise le courroux de tout ce que j'adore.
Si je puis désarmer le Ciel & vos beaux yeux,
Je vais par un seul coup contenter tous mes Dieux

ERIXE'NE.

Seigneur, il est donc vrai qu'une promesse affreuse
Vous livre aux Dieux vangeurs: Qu'ai je fait malheureuse?
J'ai revelé l'Oracle, & ma funeste erreur,
A d'un arrêt barbare appuyé la fureur.
Mais pouvois je des Dieux pénétrer le mystere?
Et croire vos vertus l'objet de leur colére?
Me défier, enfin, qu'avec eux de concert,
J'eusse pû me prêter à la main qui vous perd?
Non, Seigneur, non jamais vôtre fiére ennemie
N'auroit voulu poursuivre une si belle vie.
Moi, la poursuivre! hélas! les Dieux me sont témoins,
Que mon cœur malheureux ne haït jamais moins.

IDAMANTE.

Quel bonheur est le mien! près de perdre la vie,

Qu'il m'est doux de trouver Erixéne attendrie.

ERIXE'NE.

Oüi, malgré mon devoir je ressens vos malheurs,
Et ne puis les causer sans y donner des pleurs.
Je ne puis sans frémir voir le coup qui s'aprête.
Je ne le verrai point tomber sur vôtre tête.
Je vais quitter des lieux si terribles pour moy,
Mais je n'y crains pour vous, ni les Dieux, ni le
Roy.
Non je ne puis penser qu'avec tant d'innocence
On ne puisse du Ciel suspendre la vengeance.

IDAMANTE.

Ah! plûtôt s'il se peut demeurez en des lieux
Où je vais appaiser la colére des Dieux.
Madame s'il est vrai qu'Erixéne sensible
Ait laissé désarmer son courroux inflexible,
Au nom d'un tendre amour, conservés pour le Roi
Cette même pitié que vous marquez pour moi.
Le coup cruel qui va trancher ma destinée,
Tombera moins sur moi, que sur Idomenée.
Il n'a que trop souffert d'un devoir rigoureux,
N'accablez plus, Madame, un Roi si malheureux.
Laissez-vous attendrir à ma juste priere,
J'ôse enfin implorer vos bontez pour mon Pere.

ERIXE'NE.

Ciel qu'est ce que j'entends! & que me dites vous?
Je sens à ce nom seul rallumer mon courroux.
Lui vôtre Pere? ô Ciel! après son vœu funeste!
Gardez de proposer des nœuds que je déteste.
Que jusques-là mon cœur portât l'égarement;
Qui lui.. le meurtrier d'un Pere, d'un Amant.
Ma haine contre lui sera toûjours la même,
Je l'abhorre.. ou plûtôt je sens que je vous aime.
Où s'égare mon cœur!... de ce que je me dois,
Quel oubli; mes remords ont étouffé ma voix....
Quand je crois rejetter des nœuds illégitimes,

Mon cœur au même instant respire d'autres cri-
Qu'ai je dit, quel secret osai-je revéler ?(mes
Me reste-t'il encor la force de parler ?
Ah! Seigneur, puisqu'enfin je n'ai pû m'en deffen-
dre.
A d'éternels adieux vous devez vous attendre.

IDAMANTE

Que dites vous, ô Ciel ! ainsi donc vôtre cœur
Garde même en aimant sa premiere rigueur ?
Calmez de ce transport l'injuste violence,
Vôtre amour est il donc un reste de vengeance ?
Faut il en voir, hélas, tous mes maux redoubler ?
Ne le déclarez-vous que pour m'en accabler ?
Ha ! cruelle, du moins au moment qu'il éclatte
Cessez de m'envier le bonheur qui me flatte.

ERIXENE.

Si ce foible bonheur vous flatte, il vous séduit,
Seigneur, de cet aveu ma mort sera le fruit.
Si je céde au transport où mon amour me livre,
A ma gloire du moins je ne sçais point survivre.
Mon malheureux amour passe tous vos forfaits,
Je ne survivrai pas à l'aveu que j'en fais
Faut-il jusqu'à ce point que ma gloire s'oublie ?
Ah ! Seigneur, cet aveu me coûtera la vie.
Que le destin épargne, ou termine vos jours,
Oüi, cet aveu des miens doit terminer le cours.
Et quel que soit le sort que vous devés attendre,
Je ne vous verrai plus, je n'en veux rien aprendre.
Adieu, Seigneur, adieu: qu'à jamais vôtre cœur
Garde le souvenir d'une si tendre ardeur.
Pour moi dès ce moment je vais fuïr de la Créte,
Heureuse si ma mort prévenoit ma retraite.

IDAMANTE.

Eh quoi, vous me fuyez, ah ! du moins dans ces
lieux
Laissez moi la douceur d'expirer à vos yeux.

Ne les détournez point dans ce moment funeste,
Laissés-moi voir encor le seul bien qui me reste.
Demeurez... ou ma mort ...

ERIXENE.

Ah ! de grace, Seigneur,
Par ce cruel discours, n'accablés point mon cœur.
Mon devoir, malgré moi, vous défend de me suivre
Mais l'Amour malgré lui vous ordonne de vivre.

SCENE IV.

IDAMANTE.

Vous l'ordonez en vain je remplirai mon sort
Et vôtre seul départ suffiroit pour ma mort.
Rien ne s'oppose plus au devoir qui m'entraine.
Jusques là Dieux puissans, suspendez vôtre haine.
Mais qu'est-ce que j'entens?.. Je tremble je frémis

SCENE V.

IDOMENÉE, IDAMANTE, SOPHRONYME, POLICLETE, Gardes.

IDOMENE'E.

Vous m'arrêtez en vain, je veux revoir mon Fils.
Portez ailleurs les soins d'une amitié cruelle,
Respectés les transports de ma douleur mortelle,
Enfin je le revois... Je ne vous quitte pas.
Les Dieux auront en vain juré vôtre trépas.
Ils ordonnent en vain cet affreux Sacrifice,
Ma main de leur fureur ne sera point complice.

IDAMANTE.

Ah Seigneur, c'en est trop, n'irritez plus les Dieux.

N'attirez plus enfin la foudre dans ces lieux;
Venez sans murmurer sacrifier ma vie.
Vous ignorez les maux dont elle est poursuivie,
Ah! si je vous suis cher, d'une tendre amitié
Je n'implore, Seigneur, qu'un reste de pitié
Terminés les malheurs d'un Fils qui vous en press-
Accomplissés enfin une auguste promesse. (se
De vos retardemens voyez quel est le fruit.
D'ailleurs de vôtre vœu tout le peuple est instruit.
Chaque instant de ma vie est au Ciel un outrage;
Acquitez en ce vœu puisqu'elle en fut le gage.

IDOMENE'E.

Inéxorables Dieux! par combien de détours
Avez-vous de mes soins sçu traverser le cours,
Que de vôtre courroux la fatale puissance
A bien sçû se joüer de ma vaine prudence;
Barbares! quand je meur, qu'éxigé vous de moi,
N'étoit ce pas assez pour victime qu'un Roi?
Par un sang que versoit un répentir sincere,
Je courois aux Autels près de vous satisfaire
Hélas! quand j'ai crû voir la fin de mes malheurs,
Vous avez craint de voir la fin de vos fureurs.
Il eût fallu vous rendre au sang de la victime,
Gardez donc vos fureurs, & je reprens mon crime
Je désavoüe enfin d'inutiles remords.

IDAMANTE.

Désavoüez plûtôt ces horribles transports,
Voyez-en jusqu'ici l'audace infructueuse,
Et revenez aux soins d'une ame vertueuse [roux
De ces Dieux dont en vain vous bravez le cour-
Examinez, Seigneur, sur qui tombent les coups.
Faut-il pour attendrir vôtre ame impitoyable,
Ramener sous vos yeux ce spectacle effroyable?
Tout périt, ce n'est plus qu'aux seuls gémissemens
Qu'on peut ici des morts, distinguer les vivans.
Dans la nuit du tôbeau vos Sujets vont décendre,

Un seul soupir encor semble les en défendre,
Seigneur, & ses Sujets prêts de s'immoler tous
Offrent aux Dieux vengeurs ce seul soupir pour vous.
D'un Peuple pour son Roi, si tendre, si fidéle,
Du sang de vôtre Fils récompensez le zéle.
Ces Peuples que le Ciel soûmit à vôtre Loi,
Ne sont-ils pas, Seigneur, vos enfans avant moi?
Terminez par ma mort l'excés de leur misere,
Dans ces tristes momens soyés plus Roi que pere.
Songez que le devoir de vôtre auguste rang
Ne permet pas toûjours les tendresses du sang.
Versez enfin le mien puisqu'il faut le répandre,
Par d'éternels forfaits voulez-vous le défendre?

IDOMENE'E.

Dût le Ciel irrité nous r'ouvrir les enfers,
Dût la foudre à mes yeux embrazer l'Univers,
Dût tout ce qui respire étouffé dans la flâme,
Servir de monument aux transports de mon ame,
Dûssai-je enfin de tout destructeur furieux
Voir ma rage égaler l'injustice des Dieux.
Je n'immolerai point une tête innocente.

IDAMANTE

Ah! c'est donc trop long tems épargner Idamante:
Aprés ce que je sçais, aprés ce que je voi,
Qui fut jamais Seigneur, plus criminel que moi?
Chaque moment qui suit vôtre vœu redoutable
Rejette mille horreurs sur ma tête coupable.
Complice du refus que l'on en fait aux Dieux
Tout mon sang désormais me devient odieux.
Disputez vous au Ciel le droit de le reprendre?
M'enviez-vous, Seigneur, l'honneur de vous le rendre?
Ah; d'un vœu qui vous rend aux vœux de vôtre Fils
Trop heureux que ce sang puisse faire le prix.
Sans ce vœu, triste objet de ma douleur profonde,

Je ne vous revoyois que le joüet de l'onde.
Le Ciel plus doux enfin vous rend à mes souhaits,
Puis je assés lui payer le plus grand des bienfaits?
Venez-en aux Autels consacrer les prémices,
Signalons de grands cœurs par de grãds sacrifices
Et montrez vous aux Dieux plus grand que leur courroux
Par un présent, Seigneur, digne d'eux & de vous.

IDOMENE'E.

Pour ne t'immoler pas quand je me sacrifie,
Oses tu me prier d'attenter à ta vie?
Fils ingrat, Fils cruel, à périr obstiné,
Viens toi-même immoler ton pere infortuné,
N'attens pas que touché d'une indigne priére
J'arme contre tes jours une main meurtriere.
Je sçaurai malgré toi t'en sauver désormais,
Et de ces tristes lieux je vais fuïr pour jamais.

IDAMANTE.

Que dites vous, Seigneur, & quel dessein barbare..

IDOMENE'E.

N'acusez que vous seul du coup qui nous sépare,
Mes Peuples par vous même instruits de vôtre sort
Ne laisse à mon choix que la fuite ou la mort.

IDAMANTE.

Si l'interêt d'un Fils peut vous toucher encore,
Accordez à mes pleurs la grace que j'implore.

IDOMENEE.

Vous tentez sur mon cœur des efforts superflus.
Adieux, mon Fils... mes yeux ne vous reverront plus.

IDAMANTE. *à genoux.*

Ah, Seigneur, permettez qu'à vos desirs contraire
J'ose encore opposer les efforts ....

IDOMENÉE.

Téméraire,
Arêtez, ou craignez que mon juste courroux ....

IDAMANTE

Puisque par ma douleur je ne puis rien sur vous.
Soyez donc le témoin du transport qui m'anime.

Il se tuë.

Dieux recevez mon sang, voilà vôtre victime ...

IDOMENÉE.

Inhumain, juste Ciel! ... Ah pere malheureux,
Qu'ai je vû,

IDAMANTE.

C'est le sang d'un Prince généreux,
Le Ciel pour s'appaiser n'en demandoit point d'autre.

IDOMENE'E.

Qu'avez-vous fait; mon Fils?

IDAMANTE.

Mon devoir & le vôtre.
Telle en étoit, Seigneur, l'irrévocable loi,
Il falloit le rempli ou par vous ou par moi.
Les Dieux vouloient mon sang, ma main obéissante
N'a pas dû plus long temps épargner Idamante.
De son sang répandu voyez quel est le fruit;
Le Ciel est appaisé l'astre du jour vous luit.
Trop heureux, de pouvoir dans mon malheur extrême,
Goûter avant ma mort les fruits de ma mort même.

IDOMENE'E.

Hélas, du coup affreux qui termine ton sort.
N'attens point d'autre fruit que celui de ma mort
Dieux cruels, falloit il qu'une injuste vengeance
Pour me punir d'un crime, opprimât l'innocence?

FIN.

ATRÉE
ET
THYESTE,
TRAGEDIE.

A

PREFACE.

QUoique je ne connoiſſe que trop combien il eſt inutile de répondre au Public, cette tendreſſe ſi naturelle aux hommes pour leurs Ouvrages l'a emporté ſur mes réflexions. Toute la prudence humaine eſt un frein leger pour un Auteur qui ſe croit lézé. Ce n'eſt pas que je ne ſache qu'il n'y a plus de ſalut à faire dans quelque Préface que ce ſoit. Le Public ſemble être devenu d'airain pour nous: inacceſſible deſormais à tous ces petits traitez de paix que nous faiſions autrefois avec lui dans nos Préfaces, il nous fait de ſa critique une eſpece de Religion inconteſtable, & veut nous forcer de reconnoître en lui une infaillibilité, dont nous ne conviendrons que quand il nous loüera. Cela n'empêche pas qu'avec les meilleures raiſons du monde nous n'ayons ſouvent tort. Plus nous voulons nous juſtifier, plus on nous croit entêtez. Si nous ſommes humbles on nous trouves rampans; ſi nous ſommes modeſtes, hypocrites, ſi nous répondons avec fermeté, nous manquons de reſpect. Un auteur eſt préciſément comme

un esclave qui dépend d'un maître capricieux, qui le maltraite souvẽt sans sujet, & qui veut pourtant le maltraiter sans replique. Que le Lecteur ne me sçache point mauvais gré si je me trouve aujourd'hui entre ses mains, ce n'est assûrément point par ma faûte. Je proteste avec toute la bonne foi qu'on peut exiger de moi en pareille occasion, que j'avois renoncé pour jamais à la tentation de me faire mettre sous la presse. Il y a prés de trois ans que je refusois constamment mon Atrée; & je ne l'aurois effectivement jamais donné, si on ne me l'eût fait voir imprimé en Hollande avec tant de fautes, que les entrailles de pere s'émûrent; je ne pûs sans pitié le voir ainsi mutilé. Les fautes d'un Imprimeur, avec celles d'un Auteur c'est trop de moitié: c'est ce qui me determina en même tems à donner Electre, pour qui je craignois un sort semblable; & avec une Preface, qui pis est. Pour Idomenée, ce fut une témerité de jeune homme, qui ne connoît point le risque de l'impression. Mais ce n'est pas cela dont il s'agit c'est d'Atrée. Il n'y a presque personne qui ne se soit soulevé contre ce sujet. Je n'ai rien à répondre; si ce n'est que je ne suis pas l'Inventeur. Je vois bien que j'ai eu tort de

concevoir trop fortement la Tragedie cõme une action funeste qui devoit être presentée aux yeux des Spectateurs sous des images intéressantes, qui doit les conduire à la pitié par la terreur, mais avec des mouvemens & des traits qui ne blessent ni leur délicatesse, ni les bienséãces. Il ne reste plus qu'à sçavoir si je les ai observées ces bienséances si nécessaires; J'ai crû pouvoir m'en flater. Je n'ai rien oublié pour adoucir mon sujet, & pour l'acommoder à nos mœurs. Pour ne point offrir Atrée sous une figure désagréable, je fais enlever Ærope aux Autels même, & je mets ce Prince (s'il m'est permis d'en faire ici la comparaison) justement dans le cas de la Coupe enchantée de la Fontaine :

L'étoit-il ? ne l'étoit-il point ?

J'ai alteré par tout la Fable, pour rendre sa vangeance moins affreuse; & il s'en faut bien que mon Atrée ne soit aussi cruel que celui de Seneque. Il m'a suffi de faire craindre pour Thyeste toutes les horreurs de la Coupe que son frere lui prépare; & il n'y porte pas seulement les levres. J'avoüerai cependant que cette Scene me parut terrible à moi-même, elle me fit frémir; mais ne m'en sembla pas moins digne de la Tragedie. Je ne vois pas qu'on

doive plûtôt l'en exclure que celle *où* Cleopatre, dans Rodogune, aprés avoir fait égorger un de ses fils, veut empisonner l'autre aux yeux des Spectateurs. De quelque indignation qu'on se soit armé contre la cruauté d'Atrée, je ne crois pas qu'on puisse mettre sur la Scene tragique un tableau plus parfait que celui de la situation où se trouve le malheureux Thyeste, livré sans secours à la fureur du plus barbare de tous les hommes. Quoi qu'on se fût laissé attendrir aux larmes & aux regrets de ce Prince infortuné, on ne s'en éleva pas moins contre moi. On me fit pour lors tout l'honneur de l'invention, on me chargea de toutes les iniquitez d'Atrée; & l'on me regarde encore dans quelques endroits comme un homme noir, avec qui il ne fait pas sûr de vivre, comme si tout ce que l'esprit imagine devoit avoir sa source dans le cœur. Belle leçon pour les Auteurs, qui ne peut trop leur apprendre avec quelles circonspections il faut comparoître devant le Public. Une jolie femme obligée de se trouver parmi des prudes ne doit pas s'observer avec plus de soin. Enfin, je n'aurois jamais crû que dans un païs où il y a tant de maris maltraitez, Atrée eût eu si peu de

partisans. Pour ce qui regarde la double reconciliation qu'on me reproche, je declare par avance que je ne me rendrai jamais sur cet article. Atrée éleve Plisthene pour faire périr un jour Thyeste par les mains de son propre fils; surprend un serment à ce jeune Prince, qui desobéit cependant à la vûë de Thyeste. Atrée n'a donc plus de ressource que dans la dissimulation; il feint une pitié qu'il ne peut sentir; il se sert ensuite des moyens les plus violens pour obliger Plisthene à executer son serment ce qu'il refuse de faire. Atrée qui veut se vanger de Thyeste, d'une maniere digne de lui, ne peut donc avoir recours qu'à une seconde reconciliation. J'ose dire que tout ce qu'un fourbe peut employer d'adresse, est mis en œuvre par ce Prince cruel. Il est impossible que Thyeste lui-même, fut-il aussi fourbe que son frere, ne donne dans le piege qui lui est tendu. On n'a qu'à lire la Piece sans prévention, l'on verra que je n'ai point tort; & si cela est, plus Atrée est fourbe, & mieux j'ai rempli son caractere, puisque la trahison & la dissimulation sont presque toûjours inséparables de la cruauté.

ACTEURS.

ATRE'E, Roy d'Argos.

THYESTE, Roy de Micene, frere d'Atrée.

PLISTHENE, Fils d'Ærope & de Thyeſte, crû Fils d'Atrée.

THEODAMIE, Fille de Thyeſte.

EURITHENE, Confident d'Atrée.

ALCIMEDON, Officier de la flote.

TESSANDRE, Confident de Pliſthene.

LEONIDE, Confidente de Theodamie.

SUITE D'ATRE'E.

GARDES.

La Scene eſt à Chalcys Capitale de l'Iſle d'Eubée, dans le Palais d'Atrée.

ATRÉE ET THIESTE.

TRAGEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

ATRÉE, EURISTHENE, ALCIMEDON, GARDES.

ATRÉE.

AVec l'éclat du jour, je vois enfin renaître
L'espoir & la douceur de me vanger d'un traître.
Les vents qu'un Dieu contraire enchaînoit loin de nous,
Semblent avec tes flots exciter mon couroux.

Le calme si long-temps fatal à ma vangeance,
Avec mes ennemis n'est plus d'intelligence
Le soldat ne craint plus qu'un indigne repos
Avilisse l'honneur de ses derniers travaux,
Allés, Alcymedon ; que la flotte d'Atrée
Se prépare à voguer loin de l'Isle d'Eubée.
Puisque les Dieux jaloux ne la retiennent plus.
Portés à tous ses Chefs mes ordres absolus.

A ses Gardes.

Que tout soit prêt. Et vous, que l'on cherche Plisthene,
Je l'attens en ces lieux; toy demeure, Euristhene.

SCENE II.

ATRE'E, EURISTHENE.

ATRÉE.

ENfin ce jour heureux, ce jour tant souhaité
Ranime dans mon cœur l'espoir & la fierté
Athenes trop long-tems l'azile de Thyeste,
Eprouvera bien-tôt le sort le plus funeste.
Mon fils prêt à servir un si juste transport,
Va porter dans ses murs & la flâme & la mort.

EURISTHENE.

Ainsi, loin d'épargner l'infortuné Thyeste,
Vous détruisés encor l'azile qui lui reste :
Ah ! Seigneur, si le sang qui vous unit tous deux
N'est plus qu'un titre vain pour ce Roy malheureux :
Songés [si rien ne peut fléchir vôtre colére]
A prolonger des jours coulez dans la misere ;
Accablé des malheurs qu'il éprouve aujourd'hui,
Le laisser vivre encor c'est se vanger de lui.

ATRÉE.

Que je l'épargne, moy ! lassé de le poursuivre ?
Pour me vanger de lui, que je le laisse vivre ?
Ah ! quels que soient les maux que Thyeste ait soufferts,
Il n'aura contre moy d'azile qu'aux enfers :
Mon implacable cœur l'y poursuivroit encore,
S'il pouvoit s'y vanger d'un traître que j'abhorre.
Après l'indigne affront que m'a fait son amour,
Je serai sans honneur tant qu'il verra le jour :
Un ennemi qui peut pardonner une offence,
Ou manque de courage, ou manque de puissance.
Rien ne peut arrêter mes transports furieux,
Je voudrois me vanger, fût-ce même des Dieux;
Du plus puissant de tous j'ai reçû la naissance,
Je le sens au plaisir que me fait la vangeance :
Et s'il a des vertus, ce n'est pas la pitié.
Ne m'oppose donc plus un sang que je deteste;
Ma raison m'abandonne au seul nom de Thyeste:
Instruit par ses fureurs à ne rien ménager,
Dans les flots de son sang je voudrois le plonger,
Qu'il n'accuse que lui du malheur qui l'accable,
Le sang qui nous unit me rend-il seul coupable ?
D'un criminel amour le perfide enyvré,
A-t'il eu quelque égard pour un nœud si sacré,
Mon cœur, qui sans pitié lui declare la guerre,
Ne cherche à le punir qu'au défaut du tonnerre.

EURISTHENE.

Depuis vingt-ans entiers ce courroux affoibli
Sembloit pourtant laisser Thyeste dans l'oubli.

ATRÉE.

Dis plûtôt, qu'à punir mon ame ingénieuse
Méditoit dès ce temps une vangeance affreuse,
Je n'épargnois l'ingrat que pour mieux l'acabler;
C'est un projet enfin à te faire trembler.

Instruit des noirs trāsports où mon ame est livrée,
Lis mieux dans le secret & dans le cœur d'Atrée.
Je ne veux découvrir l'un & l'autre qu'à toy,
Et je te les cachois sans soupçonner ta foy.
Ecoute. Il te souvient de ce triste hymenée
Qui d'Ærope à mon sort unit la destinée :
Cet hymen me mettoit au comble de mes vœux,
Mais à peine aux autels j'en eu formé les nœuds,
Qu'à ces mêmes autels, & par la main d'un frere
Je me vis enlever une épouse si chere.
Tes yeux furent témoins des transports de mon cœur :
A peine mon amour égaloit ma fureur,
Jamais amant trahi ne l'a plus signalée.
Mycenes tu le sçais, sans pitié, désolée,
Par le fer & le feu vit déchirer son sein ;
Mon amour outragé me rendit inhumain.
Enfin, par ma valeur Ærope recouvrée
Revint aprés un an entre les mains d'Atrée ;
Quoique déja l'hymen, ou plûtôt le dépit
Eussent depuis ce tems mis une autre en mon lit.
Malgré tous les appas d'une épouse nouvelle,
Ærope à mes regards n'en parut que plus belle :
Mais en vain mon amour brilloit de nouveaux feux,
Elle avoit à Thyeste engagé tous ses vœux;
Et liée à l'ingrat d'une secrete chaîne,

EURISTHENE.

Dieux ! qu'est-ce que j'entens ? quoi Plisthene, Seigneur,
Reconnu dans Argos pour vôtre successeur ?
Pour vôtre fils enfin !

ATRE'E.

C'est lui-même, Euristhene,
C'est ce même Guerrier, c'est ce même Plisthene,
Que ma Cour aujourd'hui croit encor sous ce nom,

Frere

Frere de Menélas, frere d'Agamemnon,
Tu sçais, pour me vanger de sa perfide mere,
A quel excés fatal me porta ma colere :
Heureux si le poison qui servit ma fureur
De mon indigne amour eût étouffé l'ardeur !
Celui de l'infidéle éclatoit pour Thyeste,
Au milieu des horreurs du sort le plus funeste ;
Je ne puis, sans frémir, y penser aujourd'hui,
Ærope, en expirant, brûloit encor pour lui.
Voilà ce qu'en un mot surprit ma vigilance,
A ceux qui de l'ingrate avoient la confidence.

Il lui montre en ce moment une lettre d'Ærope.

LETTRE D'ÆROPE.

D'Atrée en ce moment j'éprouve le courroux,
Cher Thyeste, & je meurs sans regreter la vie ;
Puisque je ne l'aimois que pour vivre avec vous,
Je ne murmure point qu'elle me soit ravie,
Plisthene fut le fruit de nos tristes amours,
S'il passe jusqu'à vous prenez soin de ses jours,
Qu'il fasse quelquefois ressouvenir son pere,
Du malheureux amour qu'avoit pour lui sa mere.

Juge de quel succés ses soins furent suivis,
Je retins à la fois son billet & son fils :
Je voulus étouffer ce monstre en sa naissance :
Mais mon cœur plus prudent l'adopta par vengeance :
Et méditant dès lors le plus affreux projet,
Je le fis au Palais apporter en secret.
Un fils venoit de naître à la nouvelle Reine,
Pour remplir mes projets je le nommai Plisthene,
Et mis le fils d'Ærope au berceau de ce fils,
Dont depuis m'ont privé les Destins ennemis.
C'est sous un nom si cher qu'Argos l'a vû paroître
Je fis périr tous ceux qui pouvoient le connoître;
Et laissant ce secret entre les Dieux & moy,
Je ne l'ai jusqu'ici confié qu'à ta foy.

Aprés ce que tu ſçais, ſans que je te l'apprenne ;
Tu vois à quel deſſein j'ai conſervé Pliſthene ;
Et puiſque la pitié n'a point ſauvé ſes jours,
A quel uſage enfin j'en deſtine le cours.

EURISTHENE.

Quoi, Seigneur, ſans frémir du tranſport qui vous guide,
Vous pourriez reſerver Pliſthene au parricide ?

ATRÉE.

Oüi, je veux que ce fruit d'un amour odieux
Signale quelque jour ma fureur en ces lieux ;
Sous le nom de mon fils utile à ma colere,
Qu'il porte le poignard dans le ſein de ſon pere :
Que Thyeſte en mourant de ſon malheur inſtruit
De ſes lâches amours reconnoiſſe le fruit.
Oui, je veux que baigné dans le ſang de ce traître,
Pliſthene verſe un jour le ſang qui l'a fait naître,
Et que le ſien aprés par mes mains répandu,
Dans ſa ſource à l'inſtant ſe trouve confondu.
Contre Thyeſte enfin tout paroît legitime,
Je n'arme contre lui que le fruit de ſon crime ;
Son forfait mit au jour un Prince malheureux,
Il faut par un forfait les en priver tous deux.
Thyeſte eſt ſans ſoupçon, & ſon ame abuſée
Ne me croit occupé que de l'Iſle d'Eubée :
Je ne ſuis en effet deſcendu en ces lieux,
Que pour mieux dérober mon ſecret à ſes yeux :
Athenes diſpoſée à ſervir ma vangeance,
Avec moi dès long tems agit d'intelligence ;
Et ſon Roi craignant tout de ma juſte fureur,
De ſon nom ſeulement cherche à couvrir l'honneur,
Du jour que mes vaiſſeaux menaceront Athénes,
De ce jour tu verras Thyeſte dans mes chaînes,
Ma flote me répond de ce qu'on m'a promis,

Je répondrai bien-tôt & du pere & du fils.

EURISTHENE.

Eh bien ; sur vôtre frere épuisez vôtre haine :
Mais du moins épargnez les vertus de Plisthene.

ATRÉE.

Plisthene né d'un sang au crime accoûtumé,
Ne démentira point le sang qui l'a formé :
Et comme il a déja tous les traits de sa mere,
Il auroit quelque jours les vices de son pere.
Quel que peut être le fruit d'un coupable incestueux ?
Moi même j'avois crû Thyeste vertueux :
Il m'a trompé son fils me tromperoit de même.
D'ailleurs, il lui faudroit laisser mon diadême :
Le titre de mon fils l'assûre de ce rang,
En faudra-t'il pour lui priver mon propre sang !
Que dis je? pour vanger l'affront le plus funeste,
En dépoüiller mes fils pour le fils de Thyeste ?
C'est ma seule fureur qui prolonge ses jours,
Il est tems désormais qu'elle en tranche le cours:
Je veux par les forfaits où ma haine le livre,
Me payer des momens que je l'ai laissé vivre.
Que l'on approuve ou non un dessein si fatal,
Il m'est doux de verser tout le sang d'un rival.
Mais Plisthene paroît, songe que ma vengeance
Renferme des secrets consacrez au silence.

SCENE III.

ATRE'E, PLISTHENE, EURISTHENE, THESSANDRE, Gardes.

ATRÉE.

PRince, cet heureux jours, mais si lent à mon gré,
Dresse enfin un départ trop long tems differé;
Tout semble en ce moment proscrire un infidéle,
La mer mugit au loin, & le vent vous appelle :
Le soldat dont ce bruit a réveillé l'ardeur,
Au seul nom de son Chef se croit déja vainqueur:
Il n'en attend pas moins de sa valeur suprême :
Que ce qu'en vit Elis, Rhodes, cette Isle même.
Et moy que cet Héros ne sert point à demi,
J'en attens encor plus que n'en craint l'ennemi.
Je connois de ce Chef la valeur & le zéle,
Je sai que je n'ai point de Sujet plus fidéle ;
Aujourd'hui cependant souffrez sans murmurer,
Que vôtre pere encor cherche à s'en assurer.
L'affront est grand, l'ardeur de s'en venger extrême,
Jurez-moy donc, mon fils, par les Dieux, par moy même,
[Si le destin pour nous se déclare jamais]
Que vous me vangerez au gré de mes souhaits :
Oüi, je puis m'en flater, je connois trop Plisthene,
Plus ardent que moy même, il servira ma haine,
A peine mon courroux égale son grand cœur,
Il vangera son pere.

PLISTHENE

En doutez-vous, Seigneur?
Eh! depuis quand ma foy vous est-elle suspecte?
Avez vous des desseins que mon cœur ne respecte?
Ah! si vous en doutiez, de mon sang le plus pur?

ATRÉE.

Mon fils, sans en douter, je veux en être sûr.
Jurez-moy qu'à mes loix vôtre main asservie,
Vangera mes affronts au gré de mon envie.

PLISTENE.

Seigneur, je n'ai point crû que pour servir mon Roy,
Il falut exciter ni ma main, ni ma foy,
Faut-il par des sermens que mon cœur vous rassûre,
Le soupçonner, Seigneur, c'est lui faire une injure:
Vous me verrez toûjours contre vos ennemis
Remplir tous les devoirs de Sujet & de Fils.
Oüi, j'atteste des Dieux la Majesté sacrée,
Que je serai soûmis aux volontez d'Atrée;
Que par moy seul enfin son courroux assouvi,
Fera voir à quel point je lui suis asservi.

ATRÉE.

Ainsi, prêt de punir l'ennemi qui m'offense,
Je puis tout esperer de vôtre obéissance,
Et le lâche à mes yeux par vos mains égorgé,
Ne triomphera plus de m'avoir outragé.
Allez, que vôtre bras à l'Itaque funeste,
S'aprête à m'immoler le perfide Thyeste,

PLISTHENE.

Moy, Seigneur!

ATRÉE.

Oüi, mon fils, d'où naît ce changement?
Quel répentir succede à vôtre empressement?
Quelle étoit donc l'ardeur que vous faisiez paroître?

Tremblez vous, lorsqu'il faut me délivrer d'un traître ?

PLISTHENE.

Non. Mais daignés m'armer pour un employ plus beau,
Je serai son vainqueur, & non pas son bourreau.
Songez vous bien quel nœud vous unit l'un à l'autre ?
Et répandant son sang je répandrois le vôtre.
Ah! Seigneur, est-ce ainsi que l'on surprend ma foi?

ATRÉE.

Les Dieux m'en sont garants, c'en est assez pour moy.

PLISTHENE.

Juste Ciel !

ATRÉE.

J'entrevois dans vôtre ame interdite
Des secrets sentimens dont la mienne s'irrite.
Etouffez des regrets désormais superflus,
Partez, obéissez, & ne repliquez plus
Des bords Atheniens j'attens quelque nouvelle,
Vous cependant volez où l'honneur vous appelle?
Que ma flote avec vous se dispose à partir,
Et quand tout sera prêt, venez m'en avertir :
Je veux de ce départ être témoin moi-même.

SCENE IV.

PLISTHENE, THESSANDRE.

PLISTHENE.

QU'ai je fait malheureux ! quelle imprudence extrême !
Je ne sçai quel effroy s'empare de mon cœur :

Mais tout mon ſang ſe glace,& je frémis d'horreur.
Dieux! que dans mes ſermens, malgré moi, j'intereſſe,
Perdez le ſouvenir d'une indigne promeſſe,
Ou recevez ici le ſerment que je fais,
En dûſſai-je perir; de n'obéir jamais.
Mais pourquoi m'allarmer d'un ſerment ſi funeſte
Que peut craindre un grand cœur quand ſa vertu lui reſte?
Athenes me répond d'un trépas glorieux,
Et j'y cours m'affranchir d'un ſerment odieux;
Survivre aux maux cruels dont le deſtin m'acable;
Ce ſeroit plus que lui m'en rendre un jour coupable,
Haï, perſecuté; chargé d'un crime affreux,
Devoré ſans eſpoir d'un amour malheureux,
Malgré tant de mépris que je cheris encore,
La mort eſt déſormais le ſeul Dieu que j'implore;
Trop heureux de pouvoir arracher en un jour,
Ma gloire à mes ſermens,mon cœur à ſon amour.

THESSANDRE.

Que dites-vous, Seigneur? quoi, pour une inconnuë...

PLISTHENE.

Peux-tu me condamner, Theſſandre?tu l'as vûë,
Non, jamais plus de grâce, & plus de majeſté
N'ont diſtingué les traits de la divinité;
Sa beauté,tout enfin,juſqu'à ſon malheur même,
N'offre en elle qu'un front digne du diadême:
De ſuperbes débris, cette noble fierté,
Tout en elle du ſang marque la dignité;
Je te dirai bien plus, cette même inconnuë
Voit mon ame à regret dans les fers retenuë;
Et qui peut dédaigner mon amour & mon rang
Ne peut être formé que d'un illuſtre ſang.

Sauvez l'en s'il se peut, grands Dieux, vôtre courroux.
Poursuit-il des mortels si semblables à vous ?
Ciel ! puisqu'il faut punir, vange-toy sur son frere ;
Atrée est un objet digne de ta colere.
Je tremble à chaque pas que je fais en ces lieux.
Helas! Thyeste en vains s'y cache à tous les yeux:
Quoiqu'absent dès long-temps, on peut le reconnoître,
Heureux que sa langueur l'empêche d'y paroître,

LEONIDE.

Esperez du destin un traittement plus doux.
Que craindre d'un Tyran quand son fils est pour vous ?
Attendés tout d'un cœur & généreux & tendre,
La main qui nous sauva peut encor vous défédre;
Tout n'est pas contre vous dans ce fatal séjour,
Puisque déja vos yeux y donnent de l'amour.

THEODAMIE.

Ne comptes-tu pour rien un amour si funeste ?
Le fils d'Atrée aimer la fille de Thyeste !
Hélas ! si cet amour est un crime pour lui,
Comment nommer le feu dont je brûle aujourd'hui ?
Car enfin ne crois pas que j'y sois moins livrée,
La fille de Thyeste aime le fils d'Atrée.
Contre tant de vertus mon cœur mal affermi,
Craint plus en lui l'Amant qu'il ne craint l'Ennemi :
Mais mon pere m'attend, allons lui faire entédre
Pour un départ si prompt le parti qu'il faut prendre ;
Heureuse cependant si ce funeste jour
Ne voit d'autres malheurs que ceux de nôtre amour.

ACTE

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

THYESTE, THEODAMIE, LEONIDE.

THYESTE.

Ce n'est plus pour tenter une grace incertaine,
Mais avant son départ je voudrois voir Plisthene;
Leonide, sachez s'il n'est point de rétour.
Ma fille, il faut songer à fuïr de ce séjour.
Tout menace à la fois l'azyle de Thyeste,
Défendons, s'il se peut, le seul bien qui nous reste:
D'un pere infortuné que prétendent vos pleurs?
Voulez-vous dans ces lieux voir combler mes malheurs?
Pourquoi sur mes désirs cherchant à me contraindre
Ne point voir le Tyran, qu'en avez vous à craindre,
Sans lui, sans son secours quel sera mon espoir?
Vous voyez que Plisthene est ici sans pouvoir,
Qu'il va bien tôt voguer vers le Port de Pyrée,
Voulez vous qu'à ma fuite il en ferme l'entrée?
La voile se déploye & flote au gré des vents,
Laissez moi profiter de ces heureux instans:
Voyez, puisqu'il le faut, l'inéxorable Atrée.

Si sa flote une fois abandonne l'Eubée,
Par quel autre moyen me sera-t'il permis
De sortir désormais de ces lieux ennemis ?

THEODAMIE.

Ne précipitez rien, quel interêt vous presse ?
Pourquoi, Seigneur pourquoi vous exposer sans cesse ?
A peine enfin sauvé de la fureur des eaux,
Ne vous rejettez point dans des périls nouveaux:
A partir de Chalcys le Tyran se prépare,
Les vents vont de cette Isle éloigner ce Barbare:
D'un secours dangereux sans tenter le hazard,
Cachez-vous avec soin jusques à son départ.

THYESTE.

Ma fille, quel conseil! Eh quoi! vous pouvez croire
Que je veüille à mes jours sacrifier ma gloire?
Non, non, je ne puis voir désoler sans secours,
Des Etats si long temps l'azyle de mes jours,
Moy qui ne prétendois m'emparer de Mycenes,
Que pour forcer Atrée à s'éloigner d'Athenes;
Je l'abandonnerois lorsqu'elle va périr ?
Non je cours dãs ses murs la défendre ou mourir
Vous m'opposez en vain l'impitoyable Atrée,
Peut il me soupçonner d'être en cette contrée ?
Sans apui, sans suite dans ces lieux,
Sans éclat qui sur moi puisse attirer les yeux,
Dans l'état où m'a mis la colére céleste,
Hélas! & qui pourroit reconnoître Thyeste ?
Voïez donc le Tyran; quel que soit son courroux
C'est assez que mon cœur n'en craigne rien pour vous :
Ma fille vous sçavez que sa main meurtriere.
Ne poursuit point sur vous le crime d'une mere.
C'est moy seul, c'est Ærope enlevée à ses vœux,
Et vous ne sortez point de ce sang malheureux :
Allez vôtre frayeur qui dans ces lieux m'arrête,

Et le plus grand péril qui menace ma tête ;
Démandés un vaisseau, quel qu'en soit le danger ;
Mon cœur au desespoir n'a rien à ménager.

THEODAMIE.

Ah ! perisse plûtôt l'azyle qui nous reste,
Que de tenter, Seigneur, un secours si funeste.

THYESTE.

En dûssai je périr, songez que je le veux,
Sauvez moi par pitié de ces bords dangereux ?
Du Soleil à regret j'y revois la lumiere,
Malgré moi le sommeil y ferme ma paupiere ;
De mes ennuis secrets rien n'arrête le cours,
Tout à de tristes nuits joint de si tristes jours.
Une voix, dont en vain je cherche à me défendre,
Jusqu'au fond de mon cœur semble se faire entendre :
J'en suis épouvanté. Les songes de la nuit
Ne se dissipent point par le jour qui les suit :
Malgré ma fermeté, d'infortunez présages
Asservissent mon ame à ces vaines images ;
Cette nuit même encor, j'en senti dans mon cœur
Tout ce que peut un songe inspirer de terreur :
Prés de ces noirs détours, que la rive infernale
Forme à replis divers dans cette Isle fatale,
J'ai crû long-tems errer parmi des cris affreux,
Que des Mânes plaintifs poussoient jusques aux Cieux :
Parmi ces tristes voix, sur ce rivage sombre,
J'ai crû d'Ærópe en pleurs entendre gemir l'ôbre.
Bien plus, j'ai crû la voir s'avancer jusqu'à moi,
Mais dans un appareil qui me glaçoit d'effroy,
Quoy, tu peux t'arrêter dans ce séjour funeste ?
Sui moi, m'a-t'elle dit, infortuné Thyeste
Le Spectre, à la lueur d'un triste & noir flambeau,
A ces mots m'a traîné jusques sur son tombeau ;
J'ai frémi d'y trouver le redoutable Atrée,

Le geſte menaçant, & la vûë égarée :
Plus terrible pour moi dans ces cruels momens,
Que le tombeau, le ſpectre, & ſes gemiſſemens.
J'ai crû voir le barbare entouré de Furies.
Un glaive encor fumant armoit ſes mains impies
Et ſans être attendri de ſes cris douloureux,
Il ſembloit dans ſon ſang plonger un malheureux
Ærope à cet aſpect plaintive & déſolée,
De ſes lambeaux ſanglans à mes yeux s'eſt voilée
Alors j'ai fait pour fuir des efforts impuiſſans;
L'horreur a ſuſpendu l'uſage de mes ſens.
A mille affreux objets l'ame entiere livrée,
Ma frayeur m'a jetté ſans force aux pieds d'Atrée
Le cruel d'une main ſembloit m'ouvrir le flanc,
Et de l'autre, à longs traits m'abreuver de mon ſang :
Le flambeau s'eſt éteint, l'ombre a couvert la terre,
Et le ſonge a fini par un coup de tonnerre.

THEODAMIE.

D'un ſonge ſi cruel quelle que ſoit l'horreur,
Ce phantôme peut-il troubler vôtre grand cœur?
C'eſt une illuſion . . .

THYESTE.

J'en croirois moins un ſonge
Sans les ennuis ſecrets où ma douleur me plonge,
J'en crains plus d'un Tyran qui regne dans ces lieux,
Que d'un ſonge funeſte, & peut être des Dieux :
Je ne connois que trop la fureur qui l'entraîne.

THEODAMIE.

Vous connoiſſez auſſi les vertus de Pliſthène . . .

THYESTE.

Quoiqu'il ſoit né d'un ſang que je ne puiſſe aimer
Sa générosité me force à l'eſtimer :
Ma fille a ſes vertus je ſçai rendre juſtice :
Des fureurs du Tyran ſon fils n'eſt point complice.

Je sens bien quelquefois que je dois la haïr ;
Mais mon cœur sur ce point a peine à m'obéir.
Helas ! & plus je vois ce généreux Plisthene,
Plus j'y trouve des traits qui désarment ma haine :
Mon cœur qui cependant craint de lui trop devoir,
Ni ne veut, ni ne doit compter sur son pouvoir.
Quoi que sur sa vertu vous soyez rassûrée ;
Je suis toûjours Thyeste, & lui fils d'Atrée.
Je crois voir le Tyran je vous laisse avec lui,
Ma fille, devenez vous-même nôtre appui ;
Tentés tout sur le cœur de mon barbare frere,
Songez qu'il faut sauver & vous & vôtre pere.

SCENE II.

ATRE'E, THEODAMIE, EURISTHENE, ALCIMEDON, LEONIDE, Gardes.

ALCIMEDON.

Vous tenteriez, Seigneur, un inutile effort,
Je le sçai d'un vaisseau qui vient d'entrer au port :
On ne sçait s'il a pris la route de Mycenes :
Mais depuis prés d'un mois il n'est plus dans Athenes ;
Vous en pourrez vous même être mieux éclairci.
Le Chef de ce vaisseau sera bien tôt ici.

ATRE'E.

Qu'il vienne Alcimedon allez qu'on me l'amene,
Je l'attens ; avec lui faites venir Plisthene,
Il doit être déja de retour en ces lieux.

Theodamie.

Madame, quel dessein vous presente à mes yeux?

THEODAMIE.

Prête à tenter, Seigneur, la route du Bosphore,
Souffrez qu'une Etrangere aujourd'hui vous implore.
J'éprouve dés long-temps qu'un Roi si généreux
Ne voit point sans pitié le sort des malheureux.
Sur ces bords échapée au plus cruel naufrage;
Les flots, de mes débris ont couvert ce rivage;
Sans appui, sans secours dans ces lieux écartez,
J'attens tout désormais de vos seules bontez.
Vous parûtes sensible au destin qui m'accable,
Puis-je esperer, Seigneur, qu'un Roy si redoutable
Daigne, de mes malheurs plus touché que les Dieux,
M'accorder un vaisseau pour sortir de ces lieux?

ATRÉE.

Puisque la mer vous laisse une libre retraite,
Ordonnez, & bien tôt vous serez satisfaite;
Disposez de ma flote avec autorité,
Un vaisseau suffit il pour vôtre sûreté?
Prête à sortir des lieux qui sont sous ma puissance?
Où vous conduira t-il?

THEODAMIE.

Seigneur, c'est à Bizance,
Où je prétens bien-tôt, aux pieds de nos Autels,
Du prix de vos bienfaits charger les Immortels.

ATRÉE.

Mais Bizance, Madame, est-ce vôtre patrie?

THEODAMIE.

Non, j'ai reçû le jour peu loin de la Phrygie.

ATRÉE.

Par quel étrange sort, si loin de ces climats,
Vous retrouvez vous donc dans mes nouveaux Etats?

Ce vaisseau que les vents jetterent dans l'Eubée,
Sortoit il de Bizance, ou du port de Pirée ?
En vous sauvant des flots, mon fils, je m'en souviens,
Ne trouva sur ses bords que des Atheniens.

THEODAMIE.
Peut être comme nous le joüet de l'orage ;
Ils furent comme nous poussez sur ce rivage :
Mais ceux qu'en ce Palais a sauvez vôtre fils ;
Ne sont point nez, Seigneur parmi vos ennemis.

ATRÉE.
Mais, Madame, parmi cette troupe étrangere,
Plisthene sur ces bords rencontra vôtre pere :
Dédaigne t'il un Roi qui devient son appui ?
D'où vient que devât moi vous paroissés sans lui.

THEODAMIE.
Mon pere infortuné, sans amis, sans patrie,
Traîne à regret Seigneur, une importune vie,
Et n'est point en état de paroitre à vos yeux.

ATRÉE.
Gardes, faites venir l'Etrangere en ces lieux.

THEODAMIE.
On doit des malheureux respecter la misere.

ATRÉE.
Je veux de ses malheurs consoler vôtre pere ;
Je ne veux rien de plus mais quel est vôtre effroi
Vôtre pere, Madame, est il connu de moi ?
A-t'il quelques raisons de redouter ma vûë ?
Quelle est donc la fraïeur dont je vous vois émuë?

THEODAMIE.
Seigneur, d'aucune effroi mon coeur n'est agité :
Mon pere, peut ici paroître en sûreté.
Hélas ! à se cacher qui pourroit le contraindre ?
Etranger dans ces lieux, eh! qu'auroit il à craindre
A ses jours languissans le peril attaché
Le retenoit, Seigneur, sans le tenir caché.

Le voilà, je succombe, & me soûtiens à peine :
Dieux ! cachez-le au Tyran, ou ramenez Plisthene.

SCENE III.

ATRÉE, THYESTE, THEODAMIE, EURISTHENE, LEONIDE, Gardes.

ATRÉE.

Etranger malheureux, que le sort en courroux,
Lassé de te poursuivre, a jetté parmi nous ;
Quel est ton nom, ton rang, quels humains t'ont vû naître ?

THYESTE.

Les Thraces.

ATRÉE.

Et ton nom ?

THYESTE.

Pourriez-vous le connoître ?
Philoclete.

ATRÉE.

Ton rang ?

THYESTE.

Noble, sans dignité,
Et toûjours le joüet du destin irrité.

ATRÉE.

Où s'adressoient tes pas & de quelle contrée
Revenoit ce vaisseau brisé près de l'Eubée ?

THYESTE.

De Sestos, & j'allois à Delphes implorer
Le Dieu dont les rayons daignent nous éclairer.

ATRÉE.

Et tu vas de ces lieux à....

THYESTE.

Seigneur, c'est dans l'Asie.
Où je vais terminer ma déplorable vie,
Espérant aujourd'hui que de vôtre bonté,
J'obtiendrai le secours que les flots m'ont ôté.
Daignez....

ATRÉE.

Quel son de voix a frapé mon oreille?
Quel transport tout à coup dans mon cœur se reveille?
D'où naissent à la fois des troubles si puissans?
Quelle soudaine horreur s'empare de mes sens?
Toy, qui poursuis le crime avec un soin extrême,
Ciel, rends vrais mes soupçons & que ce soit lui-même.
Je ne me trompe point, j'ai reconnu sa voix,
Voilà les traits encore. Ah! c'est lui que je vois.
Tout ce déguisement n'est qu'une adresse vaine,
Je le reconnoîtrois seulement à ma haine:
Il fait pour se cacher des efforts superflus,
C'est Thyeste lui même, & je n'en doute plus.

THYESTE.

Moy Thyeste, Seigneur!

ATRÉE.

Oüi, toy-même, perfide,
Je ne sens que trop au transport qui me guide,
Et je haïs trop l'objet qui paroît à mes yeux,
Pour que tu ne sois point ce Thyeste odieux,
Tu fais bien de nier un nom si méprisable,
En est il sous le Ciel un qui soit plus coupable?

THYESTE.

Eh bien reconnois moi, je suis ce que tu veux;
Ce Thyeste ennemi, ce frere malheureux.
Quand même tes soupçons, & ta haine funeste
N'eussent point découvert l'infortuné Thyeste,
Peut être que la miene, esclave malgré moi,
Aux dépens de tes jours m'eût découvert à toi.

ATRE'E.

Ah traître, c'en est trop le courroux qui m'anime
T'apprendra si je sçai comme on punit un crime,
Je rends graces au Ciel qui te livre en mes mains
Sans doute que les Dieux aprouvent mes desseins,
Puisqu'avec ma fureur leur soin d'intelligence,
T'amenent dans des lieux tous pleins de ma vangeance.
Perfide, tu montras; Oüi, c'est fait de ton sort;
Ton nom seul en ces lieux est l'arrêt de ta mort:
Rien ne t'en peut sauver, la foudre est toute prête
J'ai suspendu long tems sa chûte sur sa tête;
Le tems qui t'a sauvé d'un vainqueur irrité,
A grossi tes forfaits par leur impunité.

THYESTE.

Que tardes tu, cruel, à remplir ta vangeance?
Attens tu de Thyeste une nouvelle offense?
Si j'ai pû quelque tems te déguiser mon nom,
Le soin de me vanger en fut seul la raison.
Ne crois pas que la peur des fers ou du suplice,
Ait à mon cœur tremblant dicté cet artifice.
Ærope par ta main a vû trancher ses jours,
La même main des miens doit terminer le cours:
Je n'en puis regreter la triste destinée.
Précipite, inhumain, leur course infortunée,
Et sois sûr que cous' eux l'attentat le plus noir
N'égale point pour moi l'horreur de te revoir.

ATRE'E.

Vil rebut des mortels, il te sied bien encore

De braver dans les fers un frere qui t'abhorre !
Hola, Gardes, à moy

THEODAMIE.

Que faites vous, Seigneur?
Dieux ! sur qui va tomber vôtre injuste rigueur?
Ne suivrez-vous jamais qu'une aveugle colere ;
Ah ! dans un malheureux reconnoissez un frere.
Que sur ses noirs projets vôtre cœur combatu
Ecoute la nature ; ou plûtôt la vertu.
Immolez donc, Seigneur, & le pere & la fille,
Baignez-vous dans le sang d'une triste famille :
Thyeste par vous seul accablé de malheurs,
Peut-il être un objet digne de vos fureurs ?

ATRE'E.

Vous prétendés en vain que mon cœur s'attendrisse
Qu'on lui donne la mort: Gardes, qu'on m'obeisse
De son sang odieux qu'on épuise son flanc ...
Mais non: une autre main doit verser tout son sãg
Oubliois-je ? ....Arrêtez, qu'on me cherche Plisthene.

SCENE IV.

ATRE'E, THYESTE, PLISTHENE, THEODAMIE, URISTHENE, THESSANDRE, LEONIDE, Gardes.

PLISTHENE.

Ciel ! qu'est ce que j'entens ; quelle fureur soudaine
De vôtre voix, Seigneur, a rempli tous ces lieux,

Qui peut causer ici ces transports furieux ;

THEODAMIE.

Ces transports où l'emporte une juste colére.
Ne menace, Seigneur, que mon malheureux pere
Sauvez le, s'il se peut des plus funestes coups.

PLISTHENE.

Vôtre pere, Madame ! ô Ciel, que dites vous ?

à Atrée.

A l'immoler, Seigneur, quel motif vous engage ?
De quoi l'accuse t'on ? quel crime, quel outrage
De l'hospitalité vous fait trahir les droits ?
Auroit-il à son tour violé ceux des Rois ;
Etranger dans ces lieux, que vous a t'il fait craindre,
A le priver du jour qui puisse vous contraindre ?

ATRÉE.

Etranger dans ces lieux ; que tu le connois mal,
De tous mes ennemis tu vois le plus fatal ;
C'est de tous les humains le seul que je deteste,
Un perfide, un ingrat, en un mot c'est Thyeste.

PLISTHENE.

Qu'ai-je entendu, grands Dieux ! lui, Thyeste, Seigneur ?
Eh bien, en doit-il moins fléchir vôtre rigueur ?
Calmez, Seigneur, calmez cette fureur extréme.

ATRE'E.

Que vois-je ? quoi mon fils arme contre moi même
Quoi celui qui devoit m'en vanger aujourd'hui,
Ose à mes yeux encor m'interesser pour lui !
Lâche, c'est donc ainsi qu'à ton devoir fidéle,
Tu dispose ton bras à servir ma querelle ?

PLISTHENE.

Plûtôt mourir cent fois : je n'ai point à choisir
Dans mon sang ; s'il le faut, baignez-vous à loisir ;
Seigneur ; par ces genoux que vôtre fils embrasse,

Accor

Accordez à mes vœux cette derniere grace :
Après l'avoir sauvé des ondes en courroux,
M'en coûtera-t'il plus de le sauver de vous ?
A mes justes desirs que vos transports se rendent,
Voyez quel est le sang que mes pleurs vous demandent :
C'est le vôtre, Seigneur, non un sang étranger,
C'est en lui pardonnant qu'il faut vous en vanger.

ATRE'E.

Le perfide, si près d'éprouver ma vengeance,
Daigne t'il seulement implorer ma clemence ?

THYESTE.

Qui pourroit me servir d'implorer son secours,
Si ton cœur qui me haït me veut haïr toûjours ?
Eh, que n'ai-je point fait pour fléchir ta colére ;
Qui de nous deux, cruel, poursuit ici son frere ?
Depuis vingt-ans entiers que je n'ai point tenté
Pour calmer les transports de ton cœur irrité ;
Surmonte comme moi la vangeance & la haine,
Regle tes soins jaloux sur les soins de Plisthene,
Et tu verras bien-tôt, si j'en donne ma foy,
Que tu n'as point d'amis plus fidéle que moy.

ATRÉE.

Quels seront tes garants, lorsque le nom de frere
N'a pû garder ton cœur d'un amour téméraire ?
Quand je t'ai vû soüiller par tes coupables feux
Les Autels où l'hymen alloit combler mes vœux ?
Que peux-tu m'opposer qui parle en ta défense,
Les droits de la nature, ou bien de l'innocence.

THYESTE.

Ne me reproche plus mon crime ni mes feux,
Tu m'as vendu bien cher cét amour malheureux,
Pour t'attendrir enfin auteur de ma misere,
Considere un moment ton déplorable frere ;
Que peux tu souhaiter qui te parle pour moy ?
Regarde en quel état je parois devant toy.

PLISTHENE.

Ah rendez-vous, Seigneur, Je vois que la nature
Dans vôtre cœur sensible excite un doux murmure
Ne la combattez point par des soins odieux,
Elle n'inspire rien qui ne vienne des Dieux :
C'est vôtre frere enfin, que rien ne vous arrête,
De sa fidelité je répons sur ma tête.

ATRE'E.

Plisthene, c'en est fait, je me rends à ta voix,
Je me sens attendri pour la premiere fois.
Je veux bien oublier une sanglante injure ;
Thyeste, sur ma foy que ton cœur se rassûre :
De mon inimitié ne crains point les retours,
Ce jour même en verra finir le triste cours,
J'en jure par les Dieux, j'en jure par Plisthene ;
C'est le sçeau d'une paix qui doit finir ma haine:
Ses soins & ma pitié te répondront de moy,
Et mon fils à son tour me répondra de toy.
Je n'en demande point de garant plus sincere:
Prince, c'est donc sur vous que s'en repose un pere
Allez, & que ma Cour témoin de mon courroux,
Soit témoin aujourd'hui d'un entretien plus doux.
Toy fais les avec soin observer, Euristhene,
Disperse les soldats les plus chers à Plisthene,
Ecarte les amis de cet audacieux,
Et viens sans t'arrêter me réjoindre en ces lieux.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ASTRE'E, EURISTHENE.

ATRÉE.

ENfin, graces aux Dieux, je tiens en ma puissance
Le perfide ennemi que poursuit ma vangeance :
On l'observe en ces lieux, il ne peut échaper,
La main qui l'a sauvé ne sert qu'à le tromper.
Vangeons-nous, il est tems que ma colere éclate,
Profitons avec soin du moment qui la flate,
Et que l'ingrat Thyeste éprouve dans ce jour
Tout ce que peut un cœur trahi dans son amour.

EURISTHENE.

Et qui vous répondra que Plisthene obéïsse,
Que de cette vangéance il veüille être complice?
Ne vous souvient-ils pas que prêt à la trahir,
Il n'a point balancé pour vous désobéir ?

ATRÉE.

Il est vrai qu'au refus qu'il a fait de s'y rendre,
Je me suis vû contraint de n'oser l'entreprendre,
D'en differer enfin le moment malgré moy :
Mais qui l'a pû porter à me manquer de foy ?
M'avoit-il pas juré de servir ma colére ?
Tant de soins redoublez pour la fille & le pere,
Ne sont ils les effets que d'un cœur généreux ?
Non, non, la source en est dans un cœur amoureux ;

Tant d'ardeur à ſauver cette race ennemie,
Me dit trop que Pliſthene aime Theodamie :
Je n'en puis plus douter, il la voit chaque jour,
Il a pris dans ſes yeux ce deteſtable amour,
Et je m'étonne encor d'une ardeur ſi funeſte ;
Que pouvoit-il ſortir d'Ærope & de Thyeſte,
Qu'un ſang qui dût un jour aſſouvir mon couroux
Le crime eſt fait pour lui, la vangeance pour nous
Livrons-le aux noirs forfaits où ſon penchant le guide,
Joignons à tant d'horreurs, l'horreur d'un parricide
Puis je mieux me vanger de ce ſang odieux,
Que d'armer contre lui ſon forfait & les Dieux ?
Heureux qu'en ce moment le crime de Pliſthene
Me laiſſe ſans regret aux courroux qui m'entraine
Qui vienne ſeul ici.

SCENE II.

ATRE'E *ſeul.*

Le ſoldat écarté
Permet à ma fureur d'agir en liberté :
De ſon amour pour lui ma vangeance allarmée
Déja loin de Chalcys a diſperſé l'armée :
Tout ce que ce Palais raſſemble autour de moy,
Sont autant de ſujets dévoüez à leur Roy.
Mais pourquoi contre un traître exercer ma puiſſance ?
Son amour me répond de ſon obéiſſance :
Par un coup ſi cruel je m'en vais l'éprouver,
Et de ſi près encor je m'en vais l'obſerver,
que malgré tous ſes ſoins ma vangeance aſsûrée
Lavera par ſes mains les injures d'Atrée :

Je le vois, & pour peu qu'il ose la trahir.
Je sçais bien le secret de le faire obéir.

SCENE III.

ATRE'E, PLISTHENE.

ATRE'E.

LAssé des soins divers dont mon cœur est la proye,
Prince, il faut à vos yeux que mon cœur se déploye;
Tout semble offrir ici l'image de la paix,
Cependant ma fureur s'accroit plus que jamais.
L'amour qui si souvent loin de nous vous entraîne
N'est point dans ses retours aussi prompt que la haine.
J'avois crû par vos soins mon courroux étoufé:
Mais je sens qu'ils n'en ont qu'à demi triomphé.
Ma fureur désormais ne peut plus se contraindre,
Ce n'est que dans le sang qu'elle pourra s'éteindre
Et j'attens que le bras chargé de la servir,
Loin d'arrêter son cours, soit prêt à l'assouvir.
Plisthene, c'est à vous que ce discours s'adresse;
J'avois crû, sur la foi d'une sainte promesse.
Voir tomber le plus fier de tous mes ennemis:
Mais Plisthene tient mal ce qu'il m'avoit promis,
Et bravant sans respect & les Dieux & son Pere,
Son cœur pour eux & lui n'a qu'une foy legere.

PLISTHENE.

Où sont vos ennemis? J'avois crû que la paix
Ne vous en laissoit point à craindre en ce Palais:
Je n'y vois que des cœurs pour vous remplis de zéle,

Et qu'un fils pour son Roi respectueux, fidéle;
Qui n'a point merité ces cruels traitemens:
Où sont vos ennemis? & quels sont mes sermens.

ATRÉE.

Où sont mes ennemis? Ciel! que viens-je d'entendre?
Thyeste est dans ces lieux, & l'on peut s'y méprendre?
Vous deviez l'immoler à mon ressentiment:
Voilà mon ennemi, voilà vôtre serment.

PLISTHENE.

Quoi que soit la foi que je vous ai jurée,
J'aurois crû que la vôtre eût été plus sacrée,
Qu'un frere dans vos bras, à la face des Dieux,
M'eût assez acquité d'un serment odieux:
D'un pareil souvenir ma vertu me dispense,
Je ne me souvient plus que de vôtre clemence:
Mon devoir a ses droits, mais ma gloire a les siens:
Et vos derniers sermens m'ont dégagé des miens.

ATRE'E

Sans vouloir dégager un serment par un autre,
Veux-tu que tous les deux nous remplissions le nôtre?
Et tu verras bien tôt, si j'explique le mien,
Que ce dernier serment ajoûte encore au tien.
J'ai juré par les Dieux, j'ai juré par Plisthene
Que ce jour qui nous luit mettroit fin à ma haine,
Fait couler tout le sang que j'exige de toi,
Ta main de mes sermens aura rempli la foi.
Regarde qui de nous fait au Ciel une injure,
Qui de nous deux enfin est ici le parjure?

PLISTHENE.

Ah Seigneur puis je voir vôtre cœur aujourd'hui
Descendre à des détours si peu dignes de lui?
Non, par de feints sermens je ne crois point qu'Atrée

Ait pû braver des Dieux la majesté sacrée,
Se joüer de la foy des crédules humains,
Violer en un jour tous les droits les plus saints.
Enchanté d'une paix si long-tems attenduë,
Je vous loüois déja de nous l'avoir renduë,
Et je m'aplaudissois dans des momens si doux
D'avoir pû d'un héros désarmer le courroux.
J'admirois un grand cœur au milieu de l'offense,
Qui maître de punir méprisoit la vangeance :
Thyeste est criminel; voulez-vous l'être aussi?
Sont-ce là vos sermens? pardonnez vous, ainsi?

ATRE'E.

Qui moi, lui pardonner ! les fieres Eumenides
Du sang des malheureux sont cent fois moins avides,
Et leur farouche aspect inspire moins d'horreur,
Que Thyeste aujourd'hui n'en inspire à mon cœur
Quels que soient mes sermens, trop de fureur m'anime :
Perfide, il te sied bien d'oser m'en faire un crime?
Laisse là ces sermens : si j'ai pû les trahir,
C'est au Ciel d'en juger, à toy de m'obéir.
Dans un fils qui faisoit ma plus chere esperance:
Je ne vois qu'un ingrat qui trahit ma vangeance:
Plisthene est un héros, son pere est outragé,
Il a de la valeur, je ne suis pas vangé,
Ah : ne me force point dans ma fureur extrême.
Que sçais je, hélas ! peut-être à t'immoler toy-même;
Car enfin puisqu'il faut du sang à ma fureur,
Malheur à qui trahit les transports de mon cœur;

PLISTHENE.

Versez le sang d'un fils s'il peut vous satisfaire,
Mais n'en attendez rien à sa vertu contraire,
S'il faut voir vôtre affront par un crime effacé,
Je ne me souviens plus qu'on vous ait offensé:

Oüi, Seigneur, & ma main loin d'être meurtriere,
Défendra contre vous les jours de vôtre frére :
Seconder vos fureurs ce ſeroit vous trahir ;
Vôtre gloire m'engage à vous déſobéir.

ATRÉE.

Enfin j'ouvre les yeux, ta lâcheté, perfide,
Ne me fait que trop voir l'interêt qui te guide :
Va, trahir pour Thyeſte & les Dieux & ta foy,
Ce n'eſt pas d'aujourd'hui qu'il eſt cõnu de toy :
Oſe encor me jurer que pour Theodamie
Ton cœur ne brûle point d'une flâme ennemie.

PLYSTHENE.

Ah ! ſi c'eſt là trahir mon devoir & ma foy,
Non, jamais on ne fut plus coupable que moy.
Oüi, Seigneur, il eſt vrai la Princeſſe m'eſt chere ;
Jugez ſi c'eſt à moy d'aſſaſſiner ſon pere :
Vous connoiſſez le feu qui dévore mon ſein,
Et pour verſer ſon ſang vous choiſiſſez ma main.

ATRÉE.

Ce n'eſt pas la vertu, c'eſt donc l'amour parjure,
Qui te force au refus de vanger mon injure ?
Voyons ſi cet amour qui t'a fait me trahir,
Servira maintenant à me faire obéir ?
Tu n'auras pas en vain aimé Theodamie,
Vange moy dés ce jour, ou c'eſt fait de ſa vie.

PLISTHENE

Ah, grands Dieux !

ATRÉE.

Tu frémis, je t'en laiſſe le choix,
Et te le laiſſe, ingrat, pour la derniere fois.

PLISTHENE.

Ah ! mon choix eſt tout fait dans ce moment funeſte,
C'eſt mon ſang qu'il vous faut, non le ſang de Thyeſte.

ATRÉE.

Quand l'amour de mon fils semble avoir fait le sien,
Il ne m'importe plus de son sang ou du tien :
Obéis cependant, acheve ma vangeance,
L'instant fatal approche, & Thyeste s'avance ;
S'il n'est mort lorsqu'enfin je reverrai ces lieux,
J'immole sans pitié ton amante à tes yeux.
Rappelle tes esprits, avec lui je te laisse,
Au secours de ta main appelle ta Princesse ;
Le soin de la sauver doit exciter ton bras.

PLISTHENE.

Quoy, vous l'immoleriez ! je ne vous quitte pas.
Je crois voir dans Thyeste un Dieu qui m'épouvante :
Ah, Seigneur !

ATRE'E.

Viens donc voir expirer ton amante :
Du moindre mouvement sa mort sera le fruit.

PLISTHENE *seul.*

Dieux ! plongez-moi plûtôt dans l'éternelle nuit.
Non, cruel, n'attens pas que ma main meurtriere
Fasse couler le sang de ton malheureux frere,
Assouvis si tu veux ta fureur sur le mien :
Mais, dussai-je en périr, je défendrai le sien.

SCENE IV.

THYESTE, PLYSTHENE.

THYESTE.

PRince, qu'un tendre ſoin dans mon ſort intereſſe,
Héros dont les vertus charment toute la Grece,
Qu'il m'eſt doux de pouvoir embraſſer aujourd'hui
De mes jours malheureux l'unique & ſûr appui,

PLISTHENE.

Quel appui, juſte Ciel! quel cœur impitoyable
Ne ſeroit point touché du ſort qui nous accable!
Ah plût aux Dieux pouvoir aux dépens de mes jours,
D'une ſi chere vie éterniſer le cours.
Que je verrois couler tout mon ſang avec joye,
S'il terminoit les maux où vous êtes en proye!
Ce n'eſt point la pitié qui m'attendrit Seigneur,
Je ſens des mouvemens inconnus à mon cœur.

THYESTE.

Seigneur, ſoit amitié, ſoit pitié qui l'inſpire,
Tout m'eſt cher d'un Héros que l'univers admire:
Que ne puis-je exprimer ce que je ſens pour vous!
Non, l'amitié n'a pas de ſentimens ſi doux.

PLISTHENE.

Ah! ſi je vous ſuis cher, que mon reſpect extrême
M'acquitte bien Seigneur, de ce bonheur ſuprême
On n'aima jamais plus, le Ciel m'en eſt témoin,
A peine la nature iroit elle auſſi loin,
Et m'a tendre amitié par vos maux conſacrée,
A ſemblé redoubler par les rigueurs d'Atrée.

Vous m'aimez : le Ciel sçait si je puis vous haïr,
Ce qu'il m'en coûteroit s'il falloit obéïr.

THYESTE.

Seigneur, que dites-vous? qui fait couler vos larmes?
Que tout ce que je vois fait renaître d'allarmes!
Vous soûpirez, la mort est peinte dans vos yeux,
Vos régards attendris se tournent vers les Cieux:
Quel malheur si terrible a pû troubler Plisthene?
Jusqu'au fond de mon cœur je ressens vôtre peine
Voulez vous dérober ce secret à ma foy?
Quand je suis tout à vous, n'êtes-vous point à moi?
Cher Prince, ignorez-vous à quel point je vous aime?
Ma fille ne m'est pas plus chere que vous-même.

PLISTENE.

Faut-il la voir périr dans ces funestes lieux?

THYESTE

Quel étrange discours! cher Prince, au nom des Dieux,
Au nom d'une amitié si sincere & si tendre,
Daignez m'en éclaircir.

PLISTHENE.

Ah! dois-je vous l'apprendre?
Mais dû tomber sur moi le plus affreux courroux,
Je ne puis plus trahir ce que je sens pour vous.
Fuyez, Seigneur, fuyez.

THYESTE.

Quel est donc ce mystere,
Cher Prince, & qu'ai-je encor à craindre de mon frere?

PLISTHENE *appercevant Atrée.*

Ah Ciel!

SCENE V.

ATRE'E, THYESTE, PLYSTHENE.

ATRE'E.

C'Est donc ainsi que fidéle à son Roy....
Mais je sais de quel prix récompenser la foy...

PLISTHENE.

Ah! Seigneur, si jamais...

ATRE'E.

Que voulez-vous me dire?
Sortez, en d'autres lieux vous pourrez m'en instruire:
Vôtre frivole excuse exige un autre tems,
Et mon cœur est rempli de soins plus importans.

SCENE VI.

THYESTE, PLISTHENE.

THYESTE.

DE ce transport, Seigneur, que faut-il que je pense?
Qui peut vous emporter à tant de violence?
Qu'a fait ce fils? qui peut vous armer contre lui,
Ou plûtôt contre moi qui vous arme aujourd'hui?

Ne

Ne m'offrez-vous la paix . . . .

ATRÉE.

Quel est donc ce langage ?
A me l'oser tenir quel soupçon vous engage ?
Quelle indigne frayeur a troublé vos esprits ?
Quel interest enfin prenez vous à mon fils ?
Ne puis-je ménacer un ingrat qui m'offense,
Sans aigrir de vos soins l'injuste défiance ?
Allez, de mes desseins vous serez éclairci,
Et d'autres interêts me conduisent ici.

SCENE VII.

ATRÉE *seul.*

QUoi même dans ces lieux soûmis à ma puissance
J'aurai tanté sans fruit, une juste vangeance !
Et le lâche qui doit la servir en ce jour,
Trahit pour la tromper jusqu'à son amour !
Ah ! je le punirai de l'avoir differée,
Comme fils de Thyeste, ou comme fils d'Atrée.
Meriter ma vangeance est un moindre forfait,
Que d'oser un moment en retarder l'effet :
Perfide, malgré toi je t'en ferai complice ;
Ton Roy pour tant d'affronts n'a pas pour un supplice :
Je ne punirois point vos forfaits differens,
Si je ne m'en vangeois par des forfaits plus grands,
Où Thyeste paroit tout respire le crime ;
Je me sens agité de l'esprit qui l'anime.

Je ſuis déja coupable ! étoit ce me vanger
Que de charger ſon fils du ſoin de l'égorger ?
Qui vive, ce n'eſt plus ſa mort que je médite:
La mort n'eſt que la fin des tourmens qu'il merite
Que le perfide en proye aux horreurs de ſon ſort
Implore comme un bien la plus affreuſe mort ;
Que ma triſte vengeance à tous les deux cruelle,
Etonne juſqu'aux Dieux qui n'ont rien fait pour elle :
Vangeons tous nos affronts, mais par un tel forfait,
Que Thyeſte lui-même eût voulu l'avoir fait.
Lâche & vaine pitié que ton murmure ceſſe:
Dans les cœurs outragés tu n'es qu'une foibleſſe.
Abandonne le mien, qu'exiges-tu d'un cœur
Qui ne reconnoît plus de Dieux que ſa fureur :
Courons tout préparer, & par un coup funeſte
Surpaſſons s'il ſe peut, les crimes de Thyeſte :
Le Ciel pour le punir d'avoir pû m'outrager,
A remis à ſon ſang le ſoin de m'en vanger.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

PLISTHENE, THESSANDRE.

THESSANDRE.

Où courez vous, Seigneur, qu'allez vous entreprendre ?

PLISTHENE.

D'un cœur au desespoir tout ce qu'on peut attendre.

THESSANDRE.

Quelle est donc la fureur dont je vous vois épris?
Ciel! dans quel trouble affreux jettez-vous mes esprits
D'où naît ce desespoir que chaque instant irrite?
Pour qui préparez vous ces vaisseaux, cette fuite?
Quel interêt enfin arme ici vôtre bras,
Et ces amis tout prêts à marcher sur vos pas ?
Parlez, Seigneur; le Roi désormais plus severe...

PLISTHENE.

Qu'avois je fait aux Dieux pour naître d'un tel Pere ?
O devoir dans mon cœur trop long-tems respecté,
Laisse un moment l'amour agir en liberté.
Les rigoureuses loix qu'impose la nature
Ne sont plus que des droits dont la vertu murmure :
Secrets persécuteurs des cœurs nez vertueux.

Remords, qu'exigés-vous d'un amāt malheureux.

THESSANDRE.

Que dites-vous, Seigneur? quelle douleur vous presse?

PLISTHENE.

Thessandre, il faut périr, ou sauver ma Princesse.

THESSANDRE.

La sauver! & de qui?

PLISTHENE.

Du Roy, dont la fureur
Va lui plonger peut-être un poignard dās le cœur
C'est pour la dérober au coup qui la menace,
Que je n'écoute plus qu'une coupable audace.
Non, cruel ce n'est point pour la voir expirer,
Que du plus tendre amour je me sens inspirer.
Croirois tu que du Roy la haine sanguinaire
A voulu me forcer d'assassiner son frere?
Que pour mieux m'obliger à lui percer le flanc;
De sa fille au refus il doit verser le sang?
Ah! je me sens épris d'une fureur nouvelle,
Courons pour la sauver où mon amour m'apelle.
Mais où la rencontrer? eh quoy, les justes Dieux
M'ont-ils déja puni d'un projet odieux?
Que fait Thyeste? hélas! qu'est elle devenuë
Qui peut dans ce Palais la soustraire à ma vuë;
Je frémis, retournons les chercher en ces lieux,
Les en sauver Thessandre ou perir à leurs yeux.
Allons, ne laissons point dans l'ardeur qui l'anime
Un cœur comme le mien réflechir sur un crime:
Etouffons des remords que j'avois dû prévoir,
Lorsque je n'attens rien que de mon desespoir.
Suis-moi c'est trop tarder, & d'un péril extrême
On doit moins balancer à sauver ce qu'on aime:
Ce n'est point un forfait, c'est imiter les Dieux
Que de remplir son cœur du soin des malheureux
Mais que vois-je, Thessandre? ô Ciel quelle est ma joye:

SCENE II.

PLISTHENE, THEODAMIE, THESSANDRE, LEONIDE.

PLISTHENE.

Se peut il qu'en ces lieux Plisthene vous revoye,
Unique objet des soins de mon cœur éperdu,
Hélas ! par quel bonheur nous êtes vous rendu?
Quoy c'est vous, ma Princesse ! Ah, ma fureur calmée
Fait place à la douceur dõt mon ame est charmée
Dieux, qu'allois je tenter ! mais quel est vôtre effroi ?
Qui fait couler vos pleurs,& qu'est-ce que je voi?

THEODAMIE.

Seigneur, vous me voyés les yeux baignés de larmes,
Et le cœur agité des plus vives allarmes :
Thyeste va bien-tôt ensanglanter ces lieux,
Si vous ne retenez ce Prince furieux
Trop sûr que vôtre mort, que la sienne est jurée,
Il veut la prévenir par la perte d'Atrée;
Il erre en ce Palais dans ce cruel dessein,
Tout prêt de lui plonger un poignard dans le sein.
Il est perdu, Seigneur, ce Prince qui vous aime,
Si vous ne le sauvés d'Atrée ou de lui-même.
Il voit de tous côtez qu'on observe ses pas,
Le peril cependant ne l'épouvante pas :
Si la pitié pour nous peut émouvoir vôtre ame,
Si moi-même en secret j'approuvai vôtre flame,
S'il est vrai que l'amour ait pû vous attendrir,

Au nom de cet amour, daignez le secourir.
Je vous dirois qu'un cœur plein de recõnoissance,
D'un service si grand sera la récompense,
S'il avoit attendu que tant de soins pour nous
Vinssent justifier ce qu'il sentoit pour vous.

PLISTHENE.

Dissipez vos frayeurs & calmez vos allarmes,
Vos yeux pour m'attendrir n'ont pas besoin de larmes:
Hélas! qui plus que moi doit plaindre vos malheurs!
Ne craignés rien, mes soins ont prévenu vos pleurs:
De ces funestes lieux vôtre fuite asseurée,
Va vous mettre à couvert des cruautez d'Atrée!
Et je vais, s'il le faut, aux dépens de ma foy
Prouver à vos beaux yeux ce qu'ils peuvent sur moy.
Oüi croyez en ces Dieux que mon amour atteste,
Croyez-en ces garants du salut de Thyeste.
Il m'est plus cher qu'à vous, sans me donner la mort
Le Roi ne sera point l'arbitre de son sort:
Vôtre pere vivra, vous vivrez, & Plisthene
N'aura point eu pour vous une tendresse vaine.
Je sauverai Thyeste. Eh que n'ai je point fait!
Hélas! si vous sçaviez d'un barbare projet
A quel prix j'ai déja tenté de le défendre....
Venés, pour lui pour vous je vais tout entreprédre.
Heureux si je pouvois en vous sauvant tous deux
Prés de ne vous voir plus, expirer à vos yeux.
Mais Thyeste paroît, quel bonheur est le nôtre!
Quel favorable sort nous réjoint l'un & l'autre.

SCENE III.

THYESTE, PLISTHENE, THEODAMIE, THESSANDRE, LEONIDE.

THYESTE *appercevant Plysthene.*

QUe vois-je ! Dieux puissans, aprés un si grand bien,
Non, Thyeste de vous ne demande plus rien,
Quoy, Prince, vous vivez ! Eh comment d'un perfide
Avez-vous pû fléchir le courroux parricide ?
Que faisiez-vous, cher Prince, & dans ces mêmes lieux
Qui pouvoit si long-tems vous cacher à nos yeux
Effrayé des fureurs où son ame est livrée,
Je vous croyois déja la victime d'Atrée :
Plisthene dans ces lieux n'étoit plus attendu.
Je l'avouë à mon tour, je me suis crû perdu :
J'allois tenter....

PLISTHENE.

Calmez le soin qui vous dévore,
Vous n'êtes point perdu, puisque je vis encore.
Tant que l'astre du jour éclairera mes yeux,
Il n'éclairera point vôtre perte en ces lieux :
Malgré tous mes malheurs je vis pour vous défendre ;
De ces bords cependant fuyez sans plus attendre.
Et sans vous informer d'un odieux secret,
Croyez en un ami qui vous quitte à regret.
Adieu, Seigneur, adieu ; mon ame est satisfaite
D'avoir pû vous offrir une sûre retraite.

Thessandre doit guider au sortir du Palais
Des pas que je voudrois n'abandonner jamais.

THYESTE.

Moi fuir, Prince, qui moi que je vous abandonne!
Ah! ce n'est pas ainsi que ma gloire en ordonne.
Instruit par vos bontés pour un sang malheureux,
Je n'en trahirai point l'exemple généreux:
Accablé de malheurs où le destin me livre,
Je veux mourir en Roy, si je n'y puis plus vivre.
Laissez-moi près de vous, je ne puis vous quitter,
De noirs pressentimens viennent m'épouventer:
Je sens à chaque instant que mes craintes redoublent,
Que pour vous en secret mes entrailles se troublent
Je combats vainement de si vives douleurs,
Un pouvoir inconnu me fait verser des pleurs:
Laissez moi partager le sort qui vous menace,
Au couroux du Tyran la tendresse a fait place,
Les noms de fils pour lui sont des noms superflus,
Et ce n'est pas son sang qu'il respecte le plus.

PLISTHENE.

Ah! qu'il verse le mien; plû au Ciel que mon pere
Dans le sang de son fils eût éteint sa colére!
Fuyez, Seigneur, fuyez, & ne m'exposez pas
A l'horreur de vous voir égorger dans mes bras,
Hélas! je ne crains point pour vôtre seule vie,
Ne fuyez pas pour vous, mais pour Theodamie:
C'est vous en dire assez, Seigneur, sauvés du moins
L'objet de ma tendresse, & l'objet de mes soins,
Et ne m'exposez point à l'horreur legitime
D'avoir sans fruit pour vous oser tenter un crime.
Fuyez, n'abusez point d'un moment précieux,
Cherchez-vous à perir dans ces funestes lieux;
Thessandre, conduisez...

THESSANDRE.

Seigneur, le Roy s'avance.

PLISTHENE.

Il en est teins encor, évitez sa presence.

SCENE IV.

ATRE'E, THYESTE, PLISTHENE, THEODAMIE, EURISTHENE, THESSANDRE, LEONIDE, Gardes.

ATRÉE.

D'Où vient à mon abord le trouble où je vous voy ?
Ne craignés rien, les Dieux ont flechi vôtre Roy,
Ce n'est plus ce cruel guidé par sa vangeance,
Et le Ciel dans son cœur a pris vôtre défense.

à Thyeste.

Ne crains rien pour des jours par ma rage proscrits,
Gardes, éloignez-vous, rassure tes esprits,
D'une indigne frayeur je vois ton ame atteinte.
Thyeste, chassez-en les soupçons & la crainte :
Ne redoute plus rien de mon inimitié,
Toute ma haine cede à ma juste pitié ;
Ne crains plus une main à te perdre animée,
Tes malheurs sont si grands, qu'elle en est desarmée,
Et les Dieux effrayez des forfaits des humains,
Jamais plus à propos n'ont trahi leurs desseins.
Quelle étoit ma fureur: & que vais-je t'aprendre ?
Ton cœur déja tremblant va frémir de l'entendre.
Je le repete encor tes malheurs sont si grands,
Qu'à peine je les crois, moi qui te les apprens.

Il lui montre un Billet d'Ærope.

Ce billet seul contient un secret si funeste...
Mais avant que l'ouvrir, écoute tout le reste.
Tu n'a pas oublié les sujets odieux
D'un courroux excité par tes indignes feux:
Souviens t'en, c'est à toi d'en garder la memoire
Pour moi je les oublie, ils blessent trop ma gloire.
Cependant contre toi que n'ai je point tenté?
J'en sens encor frémir mon cœur épouvanté:
En vain sur mes sermens ton ame rassurée,
Comptoit sur une paix que je t'avois jurée;
Car dans l'instant fatal où j'attestois les Cieux,
Je me jurois ta mort, & j'imposois aux Dieux.
Je n'en veux pour témoin que ce même Plisthene,
Par de pareils sermens qui sût tromper ma haine:
C'étoit lui qui devoit me vanger aujourd'hui
D'un crime dont l'affront réjaillissoit sur lui!
Et pour mieux l'engager à t'arracher la vie,
J'en devois, au refus, priver Theodamie.
De ce récit affreux ne prens aucun effroy,
Tu dois te rassurer en le tenant de moy.

à Plisthene.

Et toi dont la vertu m'a garanti d'un crime,
Ne crains rien d'un couroux peut être legitime;
Si c'est un crime à toi de ne le point servir.
Quelle eût été l'horreur d'avoir pû l'assouvir?
Enfin c'eût été peu que d'immoler mon frere,
Le malheureux auroit assassiné son pere?

THYESTE.

Moy, son pere?

ATRÉE.

Ces mots vont t'en instruire, lis.

Il lui donne la lettre d'Ærope.

THYESTE.

Dieux! qu'est ce que je vois! c'est d'Ærope. Ah! mon fils!
La nature en mon cœur éclaircit ce mystere:

Thyeste t'aimoit trop pour n'être point ton pere.
Cher Plisthene, mes vœux sont enfin accomplis.

PLISTHENE.

Ciel! qu'est ce que j'entends? Moy, Seigneur, vôtre fils!
Tout sembloit réserver, dans un jour si funeste,
Ma main au parricide, & mon cœur à l'inceste.
Grands Dieux! qui m'épargnés tant d'horreurs en ce jour;
Dois-je benir vos soins ou plaindre mon amour?

à Atrée.

Vous qui trompé long-tems dãs une injuste haine
Du nom de vôtre fils honorâtes Plisthene,
Quand je ne le suis plus, Seigneur, il m'est bien doux
D'être du moins sorti d'un même sang que vous:
Je ne suis consolé de perdre en vous un pere,
Que lorsque je deviens le fils de vôtre frere.
Mais ce fils près de vous, privé d'un si haut rang,
L'est toûjours par le cœur, s'il ne l'est par le sang.

ATRE'E.

C'eût été pour Atrée une perte funeste,
S'il eût falu te rendre à d'autres qu'à Thyeste,
Le Destin ne pouvoit qu'en te donnant à lui,
Me consoler d'un bien qu'il m'enleve aujourd'hui

à Thyeste.

Thyeste, aprés ce fils que je viens de te rendre,
Tu vois si désormais je cherche à te surprendre,
Reçois-le de ma main pour garant d'une paix
Que mes soupçons jaloux ne troubleront jamais.
Enfin pour t'en donner une entiere assurance,
C'est par un fils si cher que ton frere commence:
En faveur de ce fils, qui fut long-tems le mien,
De mon sceptre aujourd'hui je détache le tien.
Rentre dans tes Etats sous de si doux auspices,
Qui de nôtre union ne sont que les prémices:

Je prétens que ce jour que soüilloit ma fureur,
Acheve de bannir les soupçons de ton cœur ;
Thyeste, en croiras-tu la Coupe de nos peres ?
Est-ce offrir de la paix des garans bien sinceres
Tu sais qu'aucun de nous, sans un malheur soudain,
Sur ce gage sacré n'ose jurer en vain,
C'est sa perte en un mot ; cette Coupe fatale
Est le serment du Styx pour le fils de Tantale.
Je veux bien aujourd'hui pour lui prouver ma foi,
En mettre le péril entre Thyeste & moi.
Veut il bien à son tour que la Coupe sacrée
Acheve l'union de Thyeste & d'Atrée ;

THYESTE.

Pourriez-vous m'en offrir un gage plus sacré,
Que de me rendre un fils ? Mon cœur est rassuré
Et je ne pense pas que le don de Plisthene
Soit un presẽt, Seigneur que m'ait fait vôtre haine,
J'accepte cependant ces garans d'une paix
Qui fait depuis long-tems mes plus tendres souhaits.
Non, que d'aucun détour un frere vous soupçône.
A la foy d'un grand Roi Thyeste s'abandonne :
S'il en reçoit enfin des gages en ce jour,
C'est pour vous rassurer sur la sienne à son tour.

ATRÉE.

Pour cet heureux moment qu'en ces lieux tout s'aprête,
Qu'un pompeux sacrifice en précede la fête ;
Trop heureux, si Thyeste assuré de la paix,
Daigne la regarder comme un de mes bien-faits,
Vous qui de mon courroux avez sauvé Plisthene.
C'est vous de ce grand jour que je charge, Euristhene,
J'en remets à vos soins la fête & les apprêts,
Courez tout préparer au gré de mes souhaits,

Mon

Mon frere n'attend plus que la Coupe sacrée,
Offrons lui ce garant de l'amitié d'Atrée :
Puisse le nœud sacré qui doit nous réunir,
Effacer de son cœur un triste souvenir !
Pourra-t'il oublier ? ...

THYESTE.

Tout, jusqu'à sa misere ;
Il ne se souvient plus que d'un fils & d'un frere.

PLYSTHENE *à Tessandre.*

Dés ce moment au port précipite tes pas,
Que le vaisseau sur tout ne s'en écarte pas ;
De mille affreux soupçon j'ai peine à me défendre :
Cours, & que nos amis viennent ici m'attendre.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

PLISTHENE *seul.*

THessandre ne vient point, rien ne l'offre à
mes yeux,
Tout m'abandonne-t'il dans ces funestes lieux?
Tristes pressentimens que le malheur enfante,
Que la crainte nourrit, que le soupçon augmente;
Secrets avis des Dieux, ne pressez plus un cœur
Dont toute la fierté combat mal la frayeur:
C'est en vain qu'elle veut y mettre quelque obstacle,
Le cœur d'un malheureux n'est qu'un trop sûr oracle.
Mais pourquoi m'alarmer, & quel est mon effroy?
Puis-je sans l'outrager me défier d'un Roy,
Qui semble désormais, cedant à la nature,
Oublier qu'à sa gloire on ait fait une injure?
L'oublier! ah moi-même oubliai je aujourd'hui
Puis-je en croire une paix déja sans fruit jurée?
Dés qu'il faut pardonner, n'attendons rien d'Atrée
Je ne connois que trop ses transports furieux,
Et sa fausse pitié n'éblouït point mes yeux.
C'est en vain de sa main que je reçois un pere,

Tout ce qui vient de lui cache quelque mystere;
J'en ai trop éprouvé de son perfide cœur,
Pour oser sur sa foy déposer ma frayeur.
Je ne sçai quel soupçon irrite mes alarmes :
Mais du fond de mon cœur je sens couler mes
larmes.
Thessandre ne vient point ; tant de retardemens
Ne confirme que trop mes noirs pressentimens.
Mais je le vois.

SCENE II.

PLISTHENE, THESSANDRE.

PLISTHENE.

Eh bien en est ce fait, Thessandre.
Sur les bords de l'Euripe est il tems de nous rendre ?
Pour cet heureux moment as tu tout préparé ?
De nos amis secrets t'es-tu bien assuré ?

THESSANDRE.

Il ne tient plus qu'à vous d'éprouver leur courage
Je les ai dispersez, ici, sur le rivage,
Tout est prêt: cependant si Plisthene aujourd'hui
Veut en croire des cœurs pleins de zele pour lui,
Il ne partira point, ce dessein téméraire
Pourra causer sa perte & celle de son pere.

PLISTHENE.

Ah ! je ne fuirois pas, quel que fût mon effroi,
Si mon cœur aujourd'hui ne trembloit que pour
moi.
Thessandre, il faut sauver mon pere & la Princesse
Ce n'est plus que pour eux que mon cœur s'intéresse.

Cherche Theodamie, & ne la quitte pas,
Moy je cours retrouver Thyeste de ce pas.

THESSANDRE.

Eh ! que prétendez-vous, Seigneur, lorsque son
frere.
Semble de sa presence accabler vôtre pere ?
Il ne le quitte point ; ses longs embrassemens
Sont toûjours resserrés par de nouveaux sermens.
Un superbe festin par son ordre s'apprête,
Il appelle les Dieux à cette auguste fête.
Mon cœur à cet aspect qui s'est laissé charmer,
Ne voit rien dont le vôtre ait soin de s'alarmer.

PLISTHENE.

Et moi je ne vois rien dont le mien ne frémisse.
De quelque crime affreux cette fête est complice:
C'est assez qu'un tyran la consacre en ces lieux,
Et nous sommes perdus s'il invoque les Dieux.
Va cours avec ma sœur nous attendre au rivage,
Moi je vais à Thyeste ouvrir un sûr passage.
Dieux puissans : secondez un si juste dessein,
Et dérobez mon pere aux coups d'un inhumain.

SCENE III.

ATRE'E, PLISTHENE, GARDES.

ATRE'E.

Demeure, digne Fils d'Ærope & de Thyeste,
Demeure, reste impur d'un sang que je de-
teste.
Pour remplir de tes soins le projet important,
Demeure, c'est ici que Thyeste t'attend,
Et tu n'iras pas loin, pour réjoindre, perfide,
Les traîtres qu'en ces lieux arme ton parricide.

Prince indigne du jour, voilà donc les effets
Que dans ton ame ingrate ont produit mes bienfaits ?
A peine le destin te redonne à ton pere,
Que ton cœur aussi-tôt en prend le caractere ;
Et plus ingrat que lui, puisqu'il me devoit moins,
L'attentat le plus noir est le prix de mes soins :
Va, pour le prix des tiens, retrouver tes complices,
Va perir avec eux dans l'horreur des supplices.

PLISTHENE.

Pourquoi me supposer un indigne forfait ?
Est-ce pour vos pareils que le prétexte est fait ?
Vos reproches honteux n'ont rien qui me surprenne.
Et je ne sai que trop ce que peut vôtre haine.
Aurois je prétendu, né d'un sang odieux,
Vous être plus sacré que n'ont été les Dieux ?
A travers les détours de vôtre ame parjure.
J'entrevois des horreurs dont frémit la nature.
Dans la juste fureur dont mon cœur est épris ...
Mais non, je me souviens que je fus vôtre fils :
Malgré vos cruautez, & malgré ma colere,
Je crois encor ici m'adresser à mon pere ;
Quoique trop assuré de ne point l'attendrir,
Je sens bien que du moins je ne dois point l'aigrir.
Dans l'espoir que ma mort pourra vous satisfaire,
Que vous épargnerés vôtre malheureux frere.
Le crime supposé qu'on m'impute aujourd'hui,
Tout, jusqu'à son départ, est un secret pour lui.
Sur la foy d'une paix si saintement jurée,
Il se croit sans péril entre les mains d'Atrée.
J'ay pénétré moi seul au fond de vôtre cœur,
Et mon Malheureux pere est encore dans l'erreur.
Je ne vous parle point d'une jeune Princesse,
A la faire périr rien ne vous intéresse.

ATRÉE.

Va, tu prétens en vain t'éclaircir de leur sort,
Meurs dans ce doute affreux plus cruel que la mort.
De leur sort aux enfers va chercher qui t'instruise
Où l'on doit l'immoler. Gardes, qu'on le conduise.
Versez à ma fureur ce sang abandonné.
Et songez à remplir l'ordre que j'ai donné.

SCENE IV.

ATRE'E *seul.*

VA perir, malheureux: mais dans ton sort funeste
Cent fois moins malheureux que la lâche Thyeste
Que je suis satisfait! que de pleurs vont couler
Pour ce fils qu'à ma rage on est prêt d'immoler!
Quel que soit en ces lieux son suplice barbare,
C'est le moindre tourment qu'à Thyeste il prépare
Ce fils infortuné cet objet de ses vœux,
Va devenir pour lui l'objet le plus affreux:
Je ne te l'ai rendu que pour te le reprendre;
Et ne te le ravis que pour mieux te le rendre.
Oüi, je voudrois pouvoir, au gré de ma fureur,
Le porter tout sanglât jusqu'au fond de ton cœur
Quoi qu'en soit le forfait, un dessein si funeste.
S'il n'est digne d'Atrée est digne de Thyeste.
De son fils tout sanglant, de son malheureux fils
Je veux que dans son sein il entende les cris;
C'est en toi-même, ingrat, qu'il faut que ma victime,
Ce fruit de tes amours, aille expier ton crime.
Je frissonne, & je sens mon ame se troubler:

C'est à mon ennemi qu'il convient de trembler.
Qui cede à la pitié, mérite qu'on l'offense,
Il faut un terme au crime,& non à la vangeance.
Tout est prêt, & déja dans mon cœur furieux
Je goûte le plaisir le plus parfait des Dieux,
Je vais être vangé. Thyeste, quelle joie !
Je vais joüir des maux où tu vas être en proye.
Ce n'est de ses forfaits se vanger qu'à demi,
Que d'accabler de loin un perfide ennemi :
Il faut, pour bien joüir de son sort déplorable,
Le voir dans le moment qu'il devient miserable,
De ses premiers transports irriter la douleur,
Et lui faire à long traits sentir tout son malheur.
Thyeste vient,feignons. Il semble à sa tristesse,
Que de son sort affreux quelque soupçon le presse

SCENE V.

ATRE'E, THYESTE, EURISTHENE, GARDES.

ATRÉE.

CHer Thyeste approchez : d'où naît cette frayeur ?
Quel déplaisir si prompt peut troubler vôtre cœur;
Vous paroissez saisi d'une douleur secrete,
Et ne me montrez plus cette ame satisfaite,
Qui sembloit respirer la douceur & la paix :
Ne seroit-elle plus vos plus tendres souhaits ?
Quoy, de quelques soupçons vôtre ame est-elle atteinte ?
Ce jour,cet heureux jour est-il fait pour la crainte

Mon frere, vous devez la banir désormais,
La Coupe va bien-tôt nous unir pour jamais.
Goutez vous la douceur d'une paix si parfaite,
Et la souhaitez-vous comme je la souhaite ?
N'êtes-vous plus sensible à ce rare bonheur ?

THYESTE.

Qui moy, vous soupçonner, ou vous haïr, Seigneur ?
Les Dieux m'en sont témoins, ces Dieux qu'ici j'atteste,
Qui lisent mieux que vous dans l'ame de Thyeste,
Ne vous offensez point d'une vaine terreur,
Qui semble malgré moi s'emparer de mon cœur,
Je le sens agité d'une douleur mortelle,
Ma constance succombe en vain je la rappelle,
Et depuis un moment mon esprit abattu,
Laisse d'un poids honteux accabler sa vertu.
Cependant prés de vous un je ne sai quel charme
Suspend dans ce moment le trouble qui m'alarme,
Pour rassurer encor mes timides esprits,
Rendez-moi mes enfans, faites venir mon fils :
Qu'il puisse être témoin d'une union si chere,
Et partager, Seigneur, les bontez de mon frere.

ATRÉE.

Vous serez satisfait, Thyeste, & vôtre fils
Pour jamais en ces lieux va vous être remis.
Oüi, mon frere, il n'est plus que la Parque inhumaine.
Qui puisse separer Thyeste de Plisthene :
Vous le verrez bien-tôt, un ordre de ma part
Le fait de ce Palais hâter vôtre départ.
Pour donner de ma foi des preuves plus certaines,
Je veux vous renvoyer dés ce jour à Mycenes.
Malgré ce que je fais, peu sûr de cette foy,
Je vois que vôtre cœur s'allarme auprés de moy?
J'avois crû cependant qu'une plaine assûrance
Devoit suivre . . .

THYESTE.

Ah ! Seigneur, ce reproche m'offense.

ATRÉE.

Qu'on cherche la Princesse, allés & qu'en ces lieux
Plisthene sans tarder se presente à ses yeux.
Il faut . . .

On apporte la Coupe.

Mais j'apperçois la Coupe de nos Peres:
Voici le nœud sacré de la paix des deux freres.
Elle vient à propos pour rassûrer un cœur
Qu'allarme en ce moment une indigne terreur.
Tel qui pouvoit encor se défier d'Atrée,
En croira mieux peut être à la Coupe sacrée.
Thyeste veut il bien qu'elle acheve en ce jour
De réunir deux cœurs désunis par l'amour ?
Pour engager un frere à plus de confiance,
Pour le convaincre enfin, donnés que je commẽce.

Il prend la Coupe de la main d'Euristhene.

THYESTE.

Je vous l'ai déja dit, vous m'outragez, Seigneur
Si vous vous offencez d'une vaine frayeur.
Que voudroit désormais me ravir vôtre haine,
Aprés m'avoir rendu mes Etats & Plisthene ?
Du plus affreux courroux quel que fût le projet,
Mes jours infortunez valent-ils ce bienfait ?
Euristhene donnez, laissez-moi l'avantage,
De jurer le premier sur ce précieux gage.
Mon cœur à son aspect de son trouble est remis ;
Donnés, mais cependant je ne vois point mon fils.

Il prend la Coupe de la main d'Atrée.

ATRÉE.

à ses Gardes.

Il n'est point de retour Rassûrez vous mon frere?
Vous reverrez bientôt une tête si chere :
C'est de nôtre union le nœud le plus sacré ;
Craignez moins que jamais d'en être separé.

THYESTE.

Soyez donc les garants du ſalut de Thyeſte,
Coupe de nos Ayeux, & vous Dieux que j'atteſte,
Puiſſe vôtre courroux foudroyer déſormais.
Le premier de nous deux qui troublera la paix.
Et vous, frere, auſſi cher que ma fille, & Pliſthene,
Recevez de ma foy cette preuve certaine.
Mais que vois-je, perfide! Ah, grands Dieux, quelle horreur!
C'eſt du ſang! Tout le mien ſe glace dans mon cœur:
Le Soleil s'obſcurcit, & la Coupe ſanglante
Semble fuir d'elle-même à cette main tremblante.
Je me meurs. Ah! mon fils, qu'êtes-vous devenu?

SCENE DERNIERE.

ATRE'E, THIESTE, THEODAMIE, EURISTHENE, LEONIDE, GARDES.

THEODAMIE.

J'Avez-vous pû ſouffrir, Dieux cruels! Qu'ai-je vû?
Ah, Seigneur! vôtre fils, mon déplorable frere,
Vient d'être pour jamais privé de la lumiere.

THYESTE.

Mon fils eſt mort, cruel, dans ce même Palais,
Et dans le même inſtant où l'on m'offre la paix:
Et pour comble d'horreurs, pour comble d'épouvante,
Barbare, c'eſt du ſang que ta main me preſente:

O terre, en ce moment peux-tu nous soûtenir?
O! de mon songe affreux triste ressouvenir!
Mon fils, est-ce ton sang qu'on offroit à ton pere.

ATRÉE.

Méconnois tu ce sang?

THYESTE.

Je reconnois mon frere,

ATRÉE.

Il falloit le connoître, & ne point l'outrager,
Ne point forcer ce frere, ingrat, à se vanger.

THYESTE.

Grands Dieux! pour quels forfaits lancez-vous le tonnerre,
Monstre, que les Enfers ont vomi sur la terre,
Assouvis la fureur dont ton cœur est épris,
Joins un malheureux peré à un malheureux fils:
A ses Mânes sanglans donne cette victime,
Et ne t'arrête point au milieu de ton crime:
Barbare, peux-tù bien m'épargner en des lieux
Dont tu viens de chasser & le jour & les Dieux?

ATRÉE.

Non, à voir les malheurs où j'ai plongé ta vie;
Je me répentirois de te l'avoir ravie.
Par tes gémissemens je connois ta douleur,
Comme je le voulois tu ressens ton malheur:
Et mon cœur qui perdoit l'espoir de sa vangeance,
Retrouve dans tes pleurs son unique esperance.
Tu souhaites la mort tu l'implores, & moy
Je te laisse le jour pour me vanger de toy.

THYESTE.

Tu t'en flates en vain, & la main de Thyeste
Sçaura bien te priver d'un plaisir si funeste.

Il se tuë.

THEODAMIE.

Ah Ciel:

THYESTE.

Consolez-vous, ma fille, & de ces lieux
Fuyez, & remettez vôtre vangeance aux Dieux.
Contente par vos pleurs d'implorer leur justice,
Allez loin de ce traître attendre son supplice :
Les Dieux que ce parjure ont fait pâlir d'effroy,
Le rendront quelque jour plus malheureux que moy.
Le Ciel me le promet, la Coupe en est le gage,
Et je meurs.

ATRÉE.

A ce prix j'accepte le présage.
Ta main en t'immolant a comblé mes souhaits,
Et je joüis enfin du fruit de mes forfaits.

FIN.

ELECTRE,

Tragedie de Monſieur de
CRÉBILLON.

PREFACE.

SE loüer, ou se plaindre du Public, style ordinaire des Préfaces. Jamais Auteur Dragmatique n'eut une plus belle occasion de suivre un usage, que la vanité de ses Confréres a consacré dès long-tems. En effet; je sçais peu de Pieces dont on ait parlé plus diversement, que celle-ci! & il n'y en a peut être point qui ait moins merité tout le bien & tout le mal qu'on en a dit. Mes amis d'une part, les Critiques de l'autre, on outré la matiere sur cet article. C'est donc aux gens indiferens que ceci s'adresse;puisque ce sont eux qui doivent être précisément à nôtre égard, ce qu'on appe le Public On me reproches des longueurs dans mes deux premiers Actes: trop de complication dans le Sujet. Je passe condamnation La sortie d'Electre de dessus la Scene dans le premier Acte y laisse un vuide qui le fait languir dãs tout le reste. Une bonne partie du second tient plus du Poëme Epique que du Tragique:en un mot les descriptions y sont trop fréquentes trop de complication. A cela je n'ai qu'une chose à répondre; le Sujet d'Electre est si simple de lui-même, que je ne crois pas qu'on puisse le traiter, avec quelque esperance de succès, en le dénuant d'Episodes. Il s'agit de faire perir les Meurtriers d'Agamenon, on n'attend pour cela que le retour d'Oreste, Oreste arrivé, sa reconnoissance faite avec sa Sœur, voilà la Piece à son dénoüement. Quelque peine

qu'ait l'action à être une, parmi tant d'interêts divers, j'aime mieux encore avoir chargé mon Sujet d'Episodes, que de déclamations. D'ailleurs nôtre Théatre soûtient mal-aisément cette simplicité si cherie des Anciens; non qu'elle ne soit bonne: mais on n'est pas toûjours seur de plaire en s'y attachant exactement. Pour l'Anachronisme qu'on m'impute sur l'âge d'Oreste, ce seroit faire injure à ceux qui ont fait cette critique que d'y répondre. Il faut ne pas entendre le Théatre pour ne savoir pas quels sont nos droits sur les Epoques. Je renvoye là-dessus à Xipharés dans Mithridate, à Narcisse dans Britannicus. Faire naître Oreste aprés ou avant le Siege de Troye, n'est pas un point qui doive être litigieux dans un Poëme J'ai bien un autre Procés à soûtenir contre les Zélateurs de l'Antiquité, plus considerable selon eux, plus leger encor selon moi que le précedent. C'est l'amour d'Electre, c'est l'audace que j'ai euë de lui donner des sentimens que Sophocle s'est bien gardé de lui donner. Il est vrai qu'ils n'étoient point en usage sur la Scene de son tems; que s'il eût vêcu du nôtre, il eût peut-être fait comme moi. Cela ne laisse pas que d'être un attentat jusques là inouï, qui a soulevé contre un Moderne inconsideré toute cette Region idolâtre, où il ne manque plus au culte qu'on y rend aux Anciens, que des Prêtres & des Victimes En vain quelques Sages protestent contre cet abus; les préjugés prévalent, & la prévention va si loin, que tels qui ne connoissent les Anciens que de nom, qui ne savent pas seulement si Sophocle étoit Grec ou François, sur la foi des Dévots de l'Antiquité, ont prononcé hardiment contre moi. Ce n'est point la Tragedie de Sophocle, ni celle d'Euripide que je donne, c'est la mienne. A t'on fait le Pro-

ceraux Peintres, qui depuis Apelle ont peint Alexandre autrement que la foudre à la main ?

Dussent les Grecs encor fondre sur un rebelle.

je dirai que si j'avois quelque chose à imiter de Sophocle, ce ne seroit assurément pas son Electre qu'aux beautez prés, desquelles je ne fais aucune comparaison, il y a peut être dans sa Piece bien autant de défauts que dans la mienne. Loin que cet amour dont on fait un monstre, en soit un, je prétends qu'il donne encore plus de force au caractere d'Electre, qui a dans Sophocle plus de ferocité ; que de veritable grandeur ; c'est moins la mort de son Pere qu'elle venge, que ses propres malheurs. Triste objet des fureurs d'Egysthe & de Clytemnestre, n'y a t'il pas bien à s'étonner qu'Electre ne soit occupée que de sa vengeance. Ne faire précisément que ce qu'on doit, quand rien ne s'y opose en secret, n'est pas une vertu : mais vaincre un penchant presque toûjours insurmontable dans le cœur humain, pour faire son devoir ; en est une des plus grandes. Une Princesse dans un état aussi cruel que celui où se trouve Electre, dira t'on, être amoureuse ! Oüi, amoureuse. Quels cœurs sont inaccessibles à l'amour ? Quelles situations dans la vie peuvent nous mettre à l'abri d'une passion si involontaire ? Plus on est malheureux, plus on a le cœur aisé à attendrir. Ce n'est point un grand fonds de vertu qui nous garantit de l'amour, il nous empêche seulement d'y succomber. Il y a bien de la difference, d'ailleurs de la sensibilité d'Electre à une intrigue amoureuse. Les soins de son amour ne sont pas de ces soins ordinaires qui font la matiere de nos

Romans. C'eſt pour ſe punir de la foibleſſe qu'elle a d'aimer le fils du Meurtrier de ſon pere, qu'elle veut précipiter les momens de ſa vengeance, ſans attendre le rétour de ſon frere. Enfin, ſelon le ſyſtême de mes Cenſeurs : s'il ne s'agit que de rendre Electre tout à fait à plaindre, je crois avoir mieux réuſſi que Sophocle, Euripide, Eſchile, & tous ceux qui ont traité le même Sujet. C'eſt ajoûter à l'horreur du ſort de cette Princeſſe, que d'y joindre une paſſion, dont la contrainte & les remords ne font pas toûjours les plus grands malheurs. Le ſeul défaut de l'amour d'Electre, ſi j'en crois mes amis qui me flatent le moins, c'eſt qu'il ne produit pas aſſez d'évenemens dans toute la Piece, & c'eſt en effet tout ce qu'on peut raiſonnablement me reprocher ſur ce chapitre.

ACTEURS.

CLYTEMNESTRE, Veuve d'Agamemnon & Femme d'Egyste.

ORESTE, Fils d'Agamemnon & de Clytemnestre, Roi de Micénes, élevée sous le nom de Tydée.

ELECTRE, Sœur d'Oreste.

EGYSTHE, Fils de Thyeste, Meurtrier d'Agamemnon.

ITYS, Fils d'Egysthe, mais d'une autre mere que Clytemnestre.

IPHIANASSE, Sœur d'Itys.

PALAMEDE, Gouverneur d'Oreste.

ARCAS, ancien Officier d'Agamemnon.

ANTENOR, Confident d'Oreste.

MELYTE, Confident d'Iphianasse.

Gardes.

La Scene est à Micéne dans le Palais de ses Rois.

ELECTRE, TRAGEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

ELECTRE.

TEMOIN du crime affreux que suit ma vengeance,
O Nuit, dont tant de fois j'ay troublé le silence,
Insensible témoins de mes vives douleurs,
Electre ne vient plus te confier des pleurs.
Son cœur las de nourrir un desespoir timide.
Se livre enfin sans crainte au trãsport qui le guide
Favorisés, grands Dieux, un si juste courroux ;
Electre vous implore, & s'abandonne à vous.
Pour punir les forfaits d'une race funeste,
J'ai compté trop long-tems sur le retour d'Oreste.

C'est former des projets & des vœux superflus.
Mon frère malheureux, sans doute. ne vit plus.
Et vous, Mânes sanglants du plus grand Roy du monde,
Triste & cruel objet de ma douleur profonde,
Mon pere s'il est vrai que sur les sombres bords
Les malheurs des vivãs puissent toucher les morts
Ah, combien doit frémir ton ombre infortunée
Des maux où ta famille est encor destinée!
C'étoit peu que le tient alterés de ton sang
Eussent osé porter le coûteau dans ton flanc;
Qu'à la face des Dieux le meurtre de mon pere
Fût pour comble d'horreurs le crime de ma Mére;
C'est peu qu'en d'autres mains la perfide ait remis
Le Sceptre qu'après toi devoit porter son Fils,
Et que dans mes malheurs Egysthe qui me brave,
Sans respect, sans pitié traite Electre en esclave.
Pour m'accabler encor, son Fils audacieux,
Itys jusqu'a ta Fille ose lever ses yeux,
Des Dieux & des Mortels Electre abandonnée,
Doit ce jour à son sort s'unir par l'Hymenée;
Si ta mort m'inspirant un courage nouveau,
N'en éteint pas mes mains le coupable flambeau.
Mais qui peut retenir le courroux qui m'anime?
Clyténestre osa bien s'armer pour un grand crime
Imitons sa fureur par des plus nobles coups :
Allons à ces Autels, où m'attend son Epoux,
Immoler avec lui l'Amant qui vous outrage :
C'est là le moindre effort digne de mon courage.
Je le dois.. d'où vient donc que je ne le fait pas?
Ah si c'étoit l'amour qui me retînt le bras !
Pardonne, Agamemnon, pardonne, Ombre trop chere,
Mon cœur n'a point brûlé d'une flâme adultére;
Ta Fille de concert avec tes Assassins,
N'a point porté sur toi de parricides mains.

J'ai tout fait pour vanger ta perte déplorable;
Electre, cependant, n'en est pas moins coupable.
Le vertueux Itys à travers ma douleur
N'en a pas moins trouvé le chemin de mon cœur.
Mais, Arcas ne vient point! Fidéle en apparence,
Trahit-il en secret le soin de ma vengeance?
Il vient, rassurons nous.

SCENE II.

ELECTRE, ARCAS.

ELECTRE.

Pleine d'un juste effroi,
Je me plaignois déja qu'on me manquoit de foy;
Je craignois qu'un ami qui pour moi s'interesse,
N'osât plus.. Mais, quoi, seul!

ARCAS.

Malheureuse Princesse!
Hélas, que vôtre sort est digne de pitié!
Plus d'amis, plus d'espoir.

ELECTRE.

Quoi, leur vaine amitié,
Aprés tant de sermens..

ARCAS.

Non; n'attendez rien d'elle,
Madame, en vain pour vous j'ay fait parler mon zéle.
Eux-mêmes, à regret ces trops prudens amis.
S'en tiennent au secours qu'on leur avoit promis;
Qu'Oreste, disent-ils vienne par sa presence
Rassurer des amis armez pour sa vengeance.
Palamede chargé d'élever ce Héros,
Promettoit avec lui de traverser les flots

Son Fils même, avant eux devoit icy se rendre,
C'est se perdre sans eux qu'oser rien entreprendre
Bien-tôt de nos projets la mort seroit le prix.
D'ailleurs, pour achever de glacer leurs esprits,
On dit que ce guerrier dont la valeur funeste
Ne se peut comparer qu'à la valeur d'Oreste,
Qui de tant d'ennemis délivre ces Etats,
Qui les a sauvez seul par l'effort de son bras.
Qui chassant les deux Rois de Corinthe & d'Athénes,
Des morts & de mourans vient de couvrir nos plaines,
Hier avant la nuit parut dans ce Palais:
Cet Etranger qu'Egysthe a comblé de bienfaits,
A qui ce Tyran doit le salut de sa Fille,
De lui, d'Itys, enfin de toute sa famille,
Est un rempart si sûr pour vos persécuteurs,
Que de tous nos amis il a glacé les cœurs,
Au seul nom du Tyran que vôtre ame deteste;
On frémit; cependant, on veut revoir Oreste.
Mais, le jour qui paroît, me chasse de ces lieux;
Je crois voir même Itys; Madame, au nom des Dieux,
Loin de faire éclater le trouble de vôtre ame,
Flatez plûtôt d'Itys l'audacieuse flâme.
Faites que vôtre Hymen se differe d'un jour,
Peut-être, verrons-nous Oreste de retour.

ELECTRE.

Cessez de me flater d'une esperance vaine.
Allez, lâches amis qui trahissés ma haine;
Electre sçaura bien sans Oreste, & sans vous,
Ce jour même à vos yeux signaler son courroux.

SCENE III.

ELECTRE, ITYS.

ELECTRE.

En des lieux où je suis; trop seur de me déplaire
Fils d'Egysthe, ose-tu mettre un pied téméraire.

ITYS.

Madame, pardonnez à l'innocente erreur
Qui vous offre un Amant guidé par sa douleur.
D'un amour malheureux la triste inquiétude
Me faisoit de la nuit chercher la solitude;
Pardonnés si l'amour tourne vers vous mes pas,
Itys vous souhaittoit, mais ne vous cherchoit pas.

ELECTRE.

Dans l'état où je suis, toûjours triste, quels charmes
Peuvent avoir des yeux presqu'éteints dans les larmes ?
Fils du Tyran cruel qui fait tous mes malheurs,
Porte ailleurs ton amour, & respecte mes pleurs.

ITYS.

Ah, ne m'enviez pas cette amour, inhumaine !
Ma tendresse ne sert que trop bien vôtre haine.
Si l'amour cependant, peut desarmer un cœur.
Quel amour fut jamais moins digne de rigueur?
A peine je vous vis, que mon ame éperdue
Se livra sans reserve au poison qui me tuë.
Depuis dix ans entiers que je brûle pour vous.
Qu'ay-je fait qui n'ait dû fléchir vôtre courroux ?
De vôtre illustre sang conservant ce qui reste.
J'ai de mille complots sauvé les jours d'Oreste.
Moins attentifs au soin de veiller sur ses jours,
Déja plus d'une main en eût tranché le cours.

Plus accablé que vous du sort qui vous opprime,
Mon amour malheureux fait encor tout mon crime.
Enfin pour vous forcer à vous donner à moy,
Vous savez si jamais j'exigeai rien du Roy
Il prétend qu'avec vous un nœud sacré m'unisse
Ne m'en imputez point la cruelle injustice ;
Au prix de tout mon sang je voudrois être à vous
Si c'étoit vôtre aveu qui me fit vôtre Epoux.
Ah ! par pitié pour vous Princesse infortunée,
Payez l'amour d'Itys par un tendre Hymenée ?
Puisqu'il faut l'achever ou descendre au tombeau
Laissez en à mes feux allumer le flambeau.
Regnés donc avec moi, c'est trop vous en défendre
C'est un Sceptre qu'un jour Egyste veut vous rendre.

ELECTRE.

Ce Septre est-il à moi pour me le destiner ?
Ce Septre est-il à lui pour te l'oser donner ;
C'est en vain qu'en esclave il traite une Princesse.
Jusqu'à le redouter que le Traitre m'abaisse
Qu'il fasse que ces fers dont il s'est tant promis.
Soient moins honteux pour moi que l'Hymen de son Fils,
Cesse de te flater d'une esperance vaine.
Ta vertu ne te sert qu'à redoubler ma haine.
Egyste ne prétend te faire mon Epoux.
Que pour mettre sa tête à couvert de mes coups;
Mais sais tu que l'Hymen dont la pompe s'aprête,
Ne se peut achever qu'aux dépens de sa tête ?
A ces conditions je souscrits à tes vœux ;
Ma main sera le prix d'un coup si généreux,
Electre n'attend point ces efforts de la tienne ;
Je connois ta vertu, rends justice à la mienne.
Crois moi, loin d'écouter ta tendresse pour moy,
De Clytemnestre icy crains l'exemple pour toy.
Romps toi-même un Hymen où l'on veut me contraindre ;

Les femmes de mon ſang ne ſont que trop à
craindre.
Malheureux de tes vœux quel peut être l'eſpoir?
Hélas! quand je pourrois, rebelle à mon devoir,
Brûler un jour pour toy des feux illegitimes,
Ma vertu t'en feroit bien tôt les plus grands crimes.
Je te haïray moins Fils d'un Prince odieux;
Ne ſois point, s'il ſe peut, plus coupable à mes
yeux.
Ne me peins plus l'ardeur dont ton ame eſt épriſe;
Que peux tu ſouhaiter? Itys, qu'il te ſuffiſe
Qu'Electre toute entiere à ſon inimitié,
Ne fait point tes malheurs ſans en avoir pitié.
Mais Clytemneſtre vient! Ciel quel deſſein l'amene?
Te ſers tu contre moi du pouvoir de la Reine?

SCENE IV.

CLYTEMNESTRE, ELECTRE, ITYS, Gardes.

CLYTEMNESTRE.

Dieux puiſſans, diſſipez mon trouble & mon
effroy,
Et chaſſez ces horreurs loin d'Egyſthe & de moy.

ITYS.

Quelle crainte eſt la vôtre où courez vous, Madame?
Vous vous plaignez; quel trouble à pû ſaiſir vôtre
ame?

CLYTEMNESTRE.

Prince, jamais effroi ne fut égal au mien.
Mais ce recit demande un ſecret entretien;
Jamais ſort ne parut plus à craindre & plus triſte.

[A ses Gardes.]

Qu'on sache en ce moment si je puis voir Egysthe
Mais vous, qui vous guidoit aux lieux où je vous voy ;
Electre se rend t'elle aux volontez du Roy ?
A vôtre heureux destin la verrons-nous unie ?
Sait-elle, à resister qu'il y va de sa vie ?

ITYS.

Ah, d'un plus doux lãgage empruntons le secours,
Madame, épargnez lui de si cruels discours
Adoucissez plûtôt sa triste destinée ;
Electre n'est déja que trop infortunée.
Je ne puis la contraindre & mon esprit confus...

CLYTEMNESTRE.

Par ce raisonnement je conçois ses refus
Mais, pour former l'Hymen & de l'un & de l'autre.
On ne consultera ni son cœur, ni le vôtre.
C est pour vous de son sort prendre trop de soucis.
Allez dites au Roy que je l'attens ici.

SCENE V.

CLYTEMNESTRE, ELECTRE.

CLYTEMNESTRE.

Insi, loin de répondre aux bontés d'une mere.
Vous bravez de ce nom le sacré caractére ?
Et lors que ma pitié lui fait un sort plus doux
Electre semble encor défier mon courroux.
Bravés le mais du moins, du sort qui vous accable.
N'accusez donc que vous Princesse inexorable.
Je fléchissois un Roy de son pouvoir jaloux ;
Un Héros: par mes soins devenoit vôtre Epoux.
Je voulois par l'Hymen d'Itys & de ma Fille
Voir rentrer quelque jour le Sceptre en sa Famille

Mais, l'ingrate ne veut que nous immoler tous.
Je ne dis plus qu'un mot, Itys brûle pour vous ;
Ce jour même à son sort vous devez être unie ;
Si vous n'y souscrivez, c'est fait de vôtre vie.
Egysthe est las de voir son Esclave en ces lieux
Exciter par ses pleurs les hommes & les Dieux.

ELECTRE

Contre un Tyran si fier, justes Ciel, quelles armes!
Qui brave les remords, peut il craindre mes larmes?
Ah! Madame, est-ce à vous d'irriter mes ennuis ?
Moy son Esclave, Hélas! d'où vient que je le suis:
Moi, l'Esclave d'Egyste ! Ah, Fille infortunée !
Qui m'a fait son Esclave, & de qui suis-je née ?
Etoit-ce donc à vous de me le réprocher ?
Ma Mere, si ce nom peut encor vous toucher :
S'il est vrai qu'en ces lieux ma honte soit jurée;
Ayez pitié des maux où vous m'avez livrée.
Précipitez mes pas dans la nuit du tombeau,
Mais, ne m'unissez point au Fils de mon Boureau,
Au Fils de l'Inhumain qui me priva d'un Pere,
Qui le poursuit sur moi, sur mon malheureux frere
Et de ma main encor il ose disposer !
Cet Hymen sans horreur se peut il proposer ?
Vous m'aimâtes ; pourquoi ne vous suis-je plus chére ?
Ah, je ne vous haïs point, & malgré ma misere,
Malgré les pleurs amers dont j'arrose ces lieux,
Ce n'est que du Tyran dont je me plains aux Dieux.
Pour me faire oublier qu'on m'a ravi mon Pere,
Faites moi souvenir que vous êtes ma Mere.

CLYTEMNESTRE.

Que veux tu desormais que je fasse pour toy,
Lorsque ton hymen seul peut desarmer le Roy ?
Souscris, sans murmurer, au sort qu'on te prépare ;

Et cesse de gémir de la mort d'un barbare,
Qui s'ils eût pû trouver un second Ilion,
T'auroit sacrifié à son ambition.
Le cruel qu'il étoit bourreau de sa famille,
Osa bien à mes yeux faire égorger ma fille.

ELECTRE.

Tout cruel qu'il étoit, il étoit vôtre époux,
S'il falloit l'en punir, Madame, étoit ce à vous?
Si le Ciel, dont sur lui la rigueur fut extrême,
Réduisit ce Héros à verser son sang même;
Du moins, en se privant d'un sang si précieux,
Il ne le fit couler, que pour l'offrir aux Dieux,
Mais vous, que de ce sang immolez ce qui reste,
Mere dénaturée & d'Electre & d'Oreste,
Ce n'est point à des Dieux jaloux de leurs Autels,
Vous nous sacrifiez au plus vil des mortels.
Il paroît l'inhumain: à cette affreuse vuë,
Des plus cruels transports je me sens l'ame émuë.

SCENE VI.

EGYSTE, CLYTEMNESTRE, ELECTRE.

EGYSTHE.

MAdame, quel malheur troublant vôtre sommeil,
Vous a fait de si loin dévancer le soleil;
Quel trouble vous saisit, & quel triste présage
Couvre encor vos régards d'un si sombre nuage?
Mais Electre avec vous? que fait elle en ces lieux?
Auriez vous pû fléchir ce cœur audacieux?
A mes justes désirs aujourd'hui moins rebelle,
A l'hymen de mon fils Electre consent elle?
Voit elle sans regret préparer ce grand jour.

Qui doit combler d'Itys & les vœux & l'amour.

ELECTRE.

Oüi, tu peux désormais en ordonner la fête.
Pour cet heureux hymen ma main est toute prête?
Je n'en veux disposer qu'en faveur de ton sang,
Et je la . egarde à qui te percera le flanc.

EGYSTE.

Cruelle, si mon fils n'arrêtoit ma vengeance,
J'éprouverois bien-tôt jusqu'où va ta constance.

SCENE VII.

EGYSTE, CLYTEMNESTRE.

CLYTEMNESTRE.

Seigneur, n'irritez point son orgueil furieux.
Si vous saviez les maux que m'annoncent les Dieux,
J'en frémis. Non, jamais le Ciel impitoyable
N'a menacé nos jours d'un sort plus déplorable;
Deux fois mes sens frappez par un triste réveil,
Pour la troisiéme fois se livroient au sommeil;
Quand j'ai crû par des coups terribles & funébres
Me sentir entraîner dans l'horreur des ténébres.
Je suivois malgré moi de si lugubres cris;
Je ne sai quel remord agitoit mes esprits.
Mille foudres grondoient dans un épais nuage.
Qui sembloit cependant ceder à mon passage.
Sous mes pas chancelans un gouffre s'est ouvert;
L'affreux séjour des Morts à mes yeux s'est offert.
A travers l'Achéron la malheureuse Electre
A grands pas où j'étois sembloit guider un spectre.
Je fuyois, il me suit. Ah! Seigneur, à ce nom
Mon sang se glace! helas, c'étoit Agamemnon.

Arrête m'a-t'il dit d'une voix formidable ;
Voici de tes forfaits le terme redoutable ,
Arrête , épouse indigne, & frémis à ce sang
Que le cruel Egisthe a tiré de mon flanc.
Ce sang qui ruisseloit d'une large blessure ,
Sembloit,en s'écoulant pousser un long murmure.
A l'instant j'ai crû voir couler aussi le mien.
Mais;malheureuse ! à peine a-t'il touché le sien,
Que j'en ay vû renaître un monstre impitoyable,
Qui m'a lancé d'abord un régard effroyable.
Deux fois le Styx frappé par ses mugissens ,
A long-tems répondu par des gémissemens.
Vous êtes accouru;mais le monstre en furie,
D'un seul coup à mes pieds vous a jetté sans vie;
Et m'a ravi la mienne avec le même effort,
Sans me donner le tems de sentir vôtre mort.

EGYSTHE.

Je conçois la douleur où la crainte vous plonge,
Un présage si noir n'est cependant qu'un songe,
Que le sommeil produit,& nous offre au hazard,
Où bien plus que les Dieux;nos sens ont souvent part.
Pourroi je craindre un songe à vos yeux si funeste,
Moi,qui compte plus d'autre ennemi qu'Oreste ?
Au gré de sa fureur qu'il s'arme contre nous ,
Je saurai lui porter d'inévitables coups
Ma haine à trop haut prix vient de mettre sa tête.
Pour redouter encor les malheurs qu'il m'aprête.
C'est en vain que Samos la deffend contre moi.
Qu'elle tremble à son tour pour elle & pour son Roi.
Athenes désormais de ses pertes lassée ,
Nous menace bien moins qu'elle n'est menacée:
Et le Roi de Corinthe épris plus que jamais ,
Me demande aujourd'hui ma fille avec la paix.
Quel que soit son pouvoir, quoi qu'il en ose attendre.

Sans la tête d'Oreste il n'y faut point prétendre.
D'ailleurs, pour cet hymen le Ciel m'offre une main,
Dont j'attends pour moy même un secours plus certain.
Ce Héros deffenseur de toute ma famille,
Est celui qu'en secret je destine à ma fille.
Ainsi je ne crains plus qu'Electre & sa fierté,
Ses reproches, ses pleurs, sa fatale beauté,
Les transports de mon fils; mais s'il peut la contraindre.
A recevoir sa foy, je n'aurai rien à craindre;
Et la main que prétend employer mon courroux,
Mettra bien tôt le comble à nos vœux les plus doux.
Mais, ma fille paroît, Madame, je vous laisse,
Et je vais travailler au repos de la Grece.

SCENE VIII.

CLYTEMNESTRE, IPHIANASSE, MELYTE.

IPHIANASSE.

On dit qu'un noir présage, un songe plein d'horreur,
Madame, cette nuit a troublé vôtre cœur.
Dans le tendre respect qui pour vous m'intéresse,
Je venois partager la douleur qui vous presse.

CLYTEMNESTRE.

Princesse, un songe affreux a frappé mes esprits,
Mon cœur s'en est troublé, la frayeur la surpris,
Mais pour en détourner les funestes auspices,
Ma main va l'expier par de prompts sacrifices.

SCENE IX.

IPHIANASSE, MELYTE.

IPHIANASE.

Mélyte, plût au Ciel, qu'en proye à tant d'ennuis,
Un songe seul eût part à l'état où je suis
Plût au Ciel, que le Sort, dont la rigueur m'outrage.
N'eût fait que menacer!

MELYTE.

Madame, quel langage;
Quel malheur, de vos jours a troublé la douceur,
Et la constante paix que goûtoit vôtre cœur?

IPHIANASSE.

Tes soins n'ont pas toûjours conduit Iphianasse,
Et ce calme si doux a bien changé de face.
Quelques jours malheureux écoulés sans te voir.
D'un cœur qui s'ouvre à toi font tout le desespoir.

MELYTE.

A finir nos malheurs, quoi, lorsque tout conspire;
Qu'un Roi jeune & puissant à vôtre hymen aspire,
Vôtre cœur désolé consume en regrets!
Quels sont vos déplaisirs, ou quels sont vos souhaits?
Corinthe avec la paix vous demande pour Reine
Ce grand jour doit former une si belle chaîne.

IPHIANASSE.

Plût aux Dieux, que ce jour qui te paroît si beau,

Dût des miens à tes yeux éteindre le flambeau !
Mais lorsque tu sauras mes mortelles allarmes.
N'irrite point mes maux, & fait grace à mes larmes.
Il te souvient encor de ces tems où sans toy,
Nous sortîmes d'Argos à la suite du Roy ?
Tout sembloit menacer le Trône de Mycénes,
Tout cedoit aux deux Rois de Corynthe & d'Athénes.
Pour retarder du moins un si cruel malheur ?
Mon frere sans succés fit briller sa valeur ;
Egysthe fut défait, & trop heureux encore
De pouvoir se jetter dans les murs d'Epidaure.
Tu sais tout ce qu'alors fit pour nous ce Héros,
Qu'Itys avoit sauvé de la fureur des flots
Peins tois le Dieu terrible adoré dans la Thrace;
Il en avoit du moins & les traits & l'audace.
Quels exploits;Non, jamais avec plus de valeur
Un mortel n'a fait voir ce que peut un grãd cœur
Je le vis, & le mien illustrant sa victoire,
Vaincu, quoiqu'en secret, mit le comble à sa gloire.
Heureuse ! si mon ame en proye à tant d'ardeur,
Du crime de ses feux faisoit tout son malheur.
Mais hier je revis ce Vainqueur redoutable,
A peine s'honorer d'un accuëil favorable.
De mon coupable amour l'art déguisant la voix.
En vain sur sa valeur je le loüai cent fois.
En vain, de mon amour flatant la violence,
Je fis parler mes yeux & ma reconnoissance.
Je soûpire, Mélite, inquiet & distrait,
Son cœur paroît frappé d'un déplaisir secret.
Sans doute, il aime ailleurs;& loin de se contraindre ....
Que dis-je, mal heureuse ! est-ce à moi de m'en plaindre ?

Esclave d'un haut rang, victime du devoir,
De mon indigne amour quel peut être l'espoir?
Ai-je donc oublié tout ce qui nous sépare?
N'importe, détournons l'Hymen qu'on me prépare.
Je ne puis y souscrire; allons trouver le Roy.
Faisons tout pour l'amour, s'il ne fait rien pour moy.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

TYDÉE, ANTENOR.

TYDE'E.

EMbrasse-moi, reviens de ta surprise extrême.
Oui mon cher Anténor, c'est Tydée, oui lui-même.
Tu ne te trompes point.

ANTENOR.

Vous, Seigneur, en ces lieux!
Parmi des ennemis défiants, furieux!
Au plaisir de vous voir, Ciel! quel trouble succede!
Dans le Palais d'Argos, le fils de Palamede!
D'une pompeuse Cour attirant les régards,
Et de vœux & d'honneurs comblé de toutes parts!
Je sai jusques où va la valeur de Tydée;
D'un heureux sort toûjours qu'elle fut secondée;
Mais, ce n'est pas icy qu'on la doit couronner.
A la Cour d'un tyran...

TYDE'E

Cesse de t'étonner.
Le vainqueur des deux Rois de Corynthe d'Athénes,
Le guerrier Défenseur d'Egysthe & de Mycenes,
N'est autre que Tydée.

ANTENOR.

Et quel est vôtre espoir?

TYDE'E.

Avant que d'éclaircir ce que tu vœux savoir;

N'est autre que Tydée.

ANTENOR.

Et quel est vôtre espoir ?

TYDE'E.

Avant que d'éclaircir ce que tu veux sçavoir,
Dans ce fatal séjour dis moi ce qui t'amene ?
Que dit-on à Samos? que fait l'heureux Tirthéne?

ANTENOR.

Ce grand Roy qui chérit Oreste avec transport,
Depuis plus de six mois incertain de son sort,
Allarmé chaque jour, & du sien, & du vôtre,
M'envoye en ces climats vous chercher l'un & l'autre.
Mais, puisque je vous vois, tous mes vœux sont comblez ;
Le fils d'Agamemnon... Seigneur, vous vous troublez !
Malgré tous les honneurs qu'ici l'on vous adresse
Vos yeux semblent voilez d'une sombre tristesse.
De tout ce que je vois mon esprit éperdu ....

TYDE'E.

Antenor, c'en est fait. Tydée a tout perdu.

ANTENOR.

Seigneur, éclaircissez ce terrible mystére.

TYDE'E.

Oreste est mort.

ANTENOR.

Grands Dieux !

TYDE'E.

Et je n'ai plus de Pere,

ANTENOR.

Palaméde n'est plus ! Ah, Destins rigoureux !
Et qui vous l'a ravi ? Par quel malheur affreux...

TYDE'E.

Tu sçais ce qu'en ces lieux nous venions entreprendre.

Tu sçais que Palamede, avant que de s'y rendre,
Ne voulut point tenter son retour dans Argos,
Qu'il n'eût interrogé l'Oracle de Délos.
A de si justes soins on souscrivit sans peine :
Nous partîmes comblés des bienfaits de Tirthéne :
Tout nous favorisoit, nous voguâmes long tems
Au gré de nos desirs bien plus qu'au gré des vents :
Mais signalant bien-tôt toute son inconstance,
La Mer en un moment se mutine & s'élance.
L'air mugit, le jour fuit ; un épaisse vapeur
Couvre d'un voile affreux les vagues en fureur.
La foudre éclairant seule une nuit si profonde,
A sillons redoublez ouvre le Ciel & l'Onde ;
Et comme un tourbillon embrasant nos vaisseaux,
Semble en source de feu boüillonner sur les eaux.
Les vagues quelquefois nous portant sur leurs
cimes
Nous font rouler aprés sous de vastes abîmes
Où les éclairs pressez pénétrant avec nous,
Dans des gouffres de feux sembloient nous plonger tous.
Le Pilote effrayé, que la flâme environne,
Aux rochers qu'il fuyoit lui même s'abandonne.
A travers les écüeils nôtre vaisseau poussé,
Se brise, & nâge enfin sur les eaux dispersé.
Dieux! que ne fis-je point dans ce moment funeste
Pour sauver Palaméde, & pour sauver Orêste ?
Vains efforts: La lueur qui partoit des éclairs,
Ne m'offrit que des flots de nos débris couverts.
Tout périt.

ANTENOR.

Eh comment, dans ce desordre extrême
Pûtes vous au péril vous dérober vous même ?

TYDE'E.

Tout offroit à mes yeux l'inévitable mort.
Mais j'y courois en vain; la rigueur de mon sort

A de plus grands malheurs me reservoit encore,
Et me jetta mourant vers les murs d'Epidaure,
Itys me secourut, & de mes tristes jours
Malgré mon desespoir il prolongea le cours.
Juge de ma douleur, quand je sçûs que ma vie
Etoit le prix des soins d'une main ennemie.
Des périls de la Mer Tydée enfin remis,
Une nuit alloit fuïr loin de ses ennemis ;
Lorsque la même nuit, d'un vainqueur en furie
Epidaure éprouva toute la barbarie.
Figure toi les cris, le tumulte & l'horreur.
Dans ce trouble soudain, je m'arme avec fureur,
Incertain du parti que mon bras devoit prendre,
S'il faut presser Egysthe, ou s'il faut le défendre.
L'ennemy, cependant, occupoit les remparts,
Et sur nous à grands cris fondoit de toutes parts.
Le Sort m'offrit alors l'aimable Iphianasse ;
Et ma haine bien-tôt à d'autres soins fit place.
Ses pleurs, son desespoir, Itys prêt à perir,
Quels objets pour un cœur facile à s'attendrir !
Oreste ne vit plus; mais pour la Sœur d'Oreste,
Il faut de ses Etats conserver ce qui reste,
Me disois je à moi-même;& loin de l'accabler,
Secourir le Tyran qu'on devoit immoler,
Je chasserai plûtôt Egysthe de Mycénes,
Que d'en chasser les Rois de Corynthe & d'Athénes.
Par ce motif secret mon cœur determiné,
Ou par des pleurs touchants bien plûtôt entraîné,
Du soldat qui fuyoit ranimant le courage.
A combattre du moins mon exemple l'engage.
Et le vainqueur pressé pâlissant à son tour,
Vers son camp à grands pas médite son retour.
Que ne peut la valeur où le cœur s'intéresse !
J'en fis trop Anténor, je revis la Princesse ;

C'est t'en apprendre assez, le reste t'est connu.
D'un péril si pressant Egysthe revenu.
Me comble de bienfaits, me charge de poursuivre
Deux Rois épouvantez, dont mon bras le délivre.
Je porte la terreur chez des peuples heureux;
Et la paix va se faire aux dépens de mes voeux.

ANTENOR.

Ah! Seigneur, falloit-il, à l'amour trop sensible
Armer pour un Tyran vôtre bras invincible?
Et que prétendez vous d'un succez si honteux?

TYDÉE

Anténor, que veux tu? prends pitié de mes feux,
Plains mon sort; non, jamais on ne fut plus à plaindre;
Il est encor pour moi des maux bien plus à craindre.
Mais apprens des malheurs qui te feront frémir
Des malheurs dont Tydée à jamais doit gémir.
Entraîné, malgré moi, dans ce Palais funeste;
Par un désir secret de voir la Sœur d'Oreste,
Hier avant la nuit j'arrive dans ces lieux;
La superbe Mycene offre un Temple à mes yeux;
Je cours y consulter le Dieu qu'on y révere,
Sur mon sort, sur celui d'Oreste & de mon Pere;
Mais à peine aux Autels je me fus prosterné,
Qu'à mon fatal abord tout parut consterné.
Le Temple retentit d'un funebre murmure;
[Je ne suis cependant, meurtrier, ni parjure.]
J'embrasse les Autels rempli d'un saint respect.
Le Prêtre épouvanté recule à mon aspect;
Et sourd à mes souhaits, refuse de répondre;
Sous ses pieds & les miens tout semble se confondre.
L'Autel tremble, le Dieu se voile à nos régards,
Et de pâles éclairs s'arme de toutes parts.
L'Antre ne nous répond qu'à grands coups de Tonnerre.

Que le Ciel en courroux fait gronder sous la Terre
Je l'avoüe, Antenor, je sentis la frayeur,
Pour la premiere fois s'emparer de mon cœur.
A tant d'horreurs enfin succede un long silence;
Du Dieu qui se voiloit, j'implore l'assistance.
Ecoute-moi, grand Dieu, sois sensible à mes cris;
D'un Ami malheureux, d'un plus malheureux Fils,
Dieu puissant, m'écriai-je, exauce la priére,
Daigne, sur ce qu'il craint lui prêter ta lumiere.
Alors, parmi les pleurs & parmi les sanglots
Une lugubre voix fit entendre ces mots :

Cesse de me presser sur le destin d'Oreste,
Pour en être éclairci tu m'implore en vain,
Jamais destin ne fut plus triste & plus funeste,
Redoute pour toi-même un semblable destin.
Appaise, cependant, les Mânes de ton Pere,
Ton bras seul doit venger ce Héros malheureux,
D'une main qui lui fut bien fatale & bien chère,
Mais, crains en le vengeant le sort le plus affreux.

Une main qui lui fut bien fatale & bien chere ?
Ma Mere n'est plus, & je n'ai point de Frere.
Juste Ciel ! sur qui doit tomber mon courroux ?
De ces lieux cependant fuyons arrachons nous.
Allons trouver le Roi... Mais je vois la Princesse.
Ah fuyons; mes malheurs, mon devoir, tout m'en presse.
Partons, dérobons-nous la douceur d'un adieux.

SCENE II.

IPHIANASSE, TYDE'E, MELYTE, ANTENOR.

IPHIANASSE.

AH, Melite, que vois-je: on disoit qu'en ce lieu
En ce moment, Seigneur, mon Pere devoit être

Je croyois ...

THYDE'E.

En effet, il y devoit paroître.
Madame, même soin nous conduisoit icy,
Vous y cherchez le Roi, je l'y cherchois aussi.
Penetré des bienfaits qu'Egysthe me dispense,
Je venois plein de zéle & de reconnoissance,
Rendre grace à la main qui les répand sur moy.
Et dans le même tems prendre congé du Roy.

IPHIANASSE.

Ce départ aura lieu, Seigneur, de le surprendre.
Moi-même en ce moment, j'ai peine à le comprendre.
Et pourquoi de ces lieux vous bannir aujourd'hui,
Et dépoüiller l'Etat de son plus ferme appui?
Vous le savez, la paix n'est pas encor jurée,
La victoire, sans vous seroit elle assurée?

THYDE'E.

Oüi, Madame, & vos yeux n'ont ils pas tout soumis
Le Roi peut-il encor craindre des ennemis?
Que ne vaincrez vous point? quelle haine obstinée
Tiendroit contre l'espoir d'un illustre Hymenée?
Du bonheur qui l'attend Téléphonte charmé,
Sur cet espoir flateur a déja desarmé;
Et si j'en crois la Cour, cette grande journée
Doit voir Iphianasse à son lit destinée.

IPHIANASSE.

Non, le Roi de Corynthe en est en vain épris,
Si la tête d'Oreste en doit être le prix.

THYDE'E.

Quoi, la tête d'Oreste! Ah, la paix est concluë:
Madame, & de ces lieux ma fuite est résoluë
Vous n'avez plus besoin du secours de mon bras;
Ah, quel indigne prix met on à vos appas;
Juste Ciel, se peut il qu'une loi si cruelle
Fasse de vous le prix d'une main criminelle?

Ainsi, dans sa fureur le plus vil assassin
Pourra donc à son gré prétendre à vôtre main?
Lors qu'avec tout l'amour qu'un doux espoir anime,
Un Héros ne pourroit l'obtenir sans un crime!
Ainsi pour se flater de plaire à vos beaux yeux,
Il suffisoit d'un bras toûjours victorieux,
Peut être, à ce bonheur aurois-je pû prétendre.
Avec quelque valeur, & le cœur le plus tendre,
Quels efforts, quels travaux, quels illustres projets,
N'eut point tentés ce cœur charmé de vos atraits?

IPHIANASSE.

Seigneur!

TYDÉE.

Je le vois bien, ce discours vous offence.
Je n'ay pû vous revoir, & garder le silence.
Mais, je vais m'en punir par un exil affreux,
Et cacher loin de vous un Amant malheureux,
Qui trop plain d'un amour qu'Iphianasse inspire;
En dit moins qu'il ne sent, mais plus qu'il n'en doit dire.

IPHIANASSE.

J'ignore quel dessein vous a fait réveler
Un amour que l'espoir semble avoir fait parler:
Mais, Seigneur, je ne puis recevoir sans colere
Ce téméraire aveu que vous osez me faire.
Songez qu'on n'ose icy se declarer pour moy,
Sans la tête d'Oreste ou le titre de Roy;
Qu'un Amant comme vous, quelque feu qui l'inspire,
Doit soupirer du moins sans oser me le dire.

SCENE III.

TYDE'E, ANTENOR.

TYDE'E.

QU'ai je dit où laissai je égarer mes esprits ?
Moi parler pour me voir accabler de mépris!
Les ay-je merités cruelle Iphianasse ?
Mais, quel étoit l'espoir de ma coupab'e audace ?
Que venois je chercher dans ce cruel séjour ?
Mais, dans la Cour d'Argos entraîné par l'amour,
Rappellons ma fureur. Oreste, Palaméde ...
Ah, contre tant d'amour inutile remede !
Que servent ces grands noms dans l'état où je suis
Qu'à me couvrir de honte, & m'accabler d'ennuis?
Ah, fuyons Anténor ; & loin d'une cruelle,
Courons où mon devoir, où l'Oracle m'appelle.
Ne laissons point joüir de tout mon desespoir
Des yeux indifferens que je ne dois plus voir.
Le Roi vient; dãs mon trouble il faut que je l'évite

SCENE IV.

EGYSTHE, TYDE'E, ANTENOR.

EGYSTHE.

DEmeurez & souffrez qu'envers vous je m'acquitte
Ainsi que le Héros brille par ses exploits,
La grandeur des bienfaits doit signaler les Rois.
Tout parle du Guerrier qui prit nôtre défense,

Mais, rien ne parle encor de ma reconnoissance.
Il est tems, cependant, que mes heureux Sujets
Témoins de sa valeur, le soient de mes bien faits.
Que pourriés-vous penser, & que diroit la Grece?
Mais, quoi, vous soûpirez! quelle douleur vous presse?
Malgré tous vos efforts elle éclate, Seigneur;
Un déplaisir secret trouble vôtre grand cœur.
Même icy mon abord a paru vous surprendre.
Ayés vous des secrets que je ne puisse aprendre?

TYDÉE

De tels secrets, Seigneur, sont peu dignes de vous.
Je crains peu qu'un grãd Roi puisse en être jaloux:
Permettés, cependant qu'à mon devoir fidéle,
Je retourne en des lieux où ce devoir m'apelle;
J'ay peu fait pour Egysthe, & de quelque succés
Sa bonté chaque jour s'acquite avec excés.
S'il est vray que mon bras eût part à la victoire,
Il suffit à mon cœur d'en partager la gloire.
Ne m'arrêtez donc plus sur l'espoir des bienfaits;
Les vôtres n'ont ils pas surpassé mes souhaits?
J'en suis comblé, Seigneur, mon ame est satisfaite:
Je ne demande plus qu'une libre retraite.

EGYSTHE.

Un interêt trop cher s'oppose à ce départ.
Argos perdroit en vous son plus ferme rempart;
Des Héros tels que vous, si tôt qu'on les possede,
Sont pour les plus grands Rois d'un prix à qui tout cede.
Heureux, si je pouvois par les plus forts liens
Attacher pour jamais vos interêts aux miens.
Je vous dois le salut de toute ma famille,
Et ne veux point sans vous disposer de ma Fille.

TYDÉE.

Ciel! où tend ce discours,

EGYSTHE.

Oüy, Seigneur. C'est en vain.

Qu'avec la paix un Roy me demande sa main.
Quelqu'éclatant que soit un pareil Hymenée,
Au sort d'un autre Epoux ma Fille est destinée.
Seur de vaincre avec vous, je crains peu desormais
Tout le péril qui suit le refus de la paix.
Il ne tient plus qu'à vous d'affermir ma puissance;
J'ay besoin d'une main qui serve ma vengeance,
Et qui fasse tomber dans l'éternelle nuit
L'ennemi déclaré que ma haine poursuit :
Qui me poursuit moy même, & que mon cœur détește :
Point d'Hymen, quel qu'il soit, sans la tête d'Oreste.
Ma Fille est à ce prix ; & cet effort si grand
Ce n'est que de vous seul que ma haine l'attend.

TYDÉE.

De moy, Seigneur, de moy ? juste Ciel !

EGYSTHE.

De vous-même.
Calmez de ce transport la violence extrême.
Quelle horreur vous inspire un si juste dessein ?
Je demande un vengeur & non un assassin;
Lors que pour détourner ma mort qu'il a jurée,
J'exige tout le sang du petit Fils d'Atrée,
Je n'ay point prétendu, Seigneur, que vôtre bras
Le vît couler ailleurs qu'au milieu des combats.
Oreste voit par tout voler sa renommée,
La Grece en est remplie, l'Asie allarmée.
Ses exploits seuls devroient vous en rendre jaloux?
C'est le seul ennemi qui soit digne de vous ;
Courez donc l'immoler, c'est la seule victoire,
Parmi tant de Lauriers qui manque à vôtre gloire
Dites un mot, Seigneur ; Soldats & Matelots
Seront prêts avec vous de traverser les flots.
Si ma Fille est un bien qui vous paroisse digne
De porter vôtre cœur à cet effort insigne,

Pour vous associer à ce rang glorieux,
Je ne consulte point quels furent vos Ayeux
Lors qu'on a les vertus que vous faites paroître,
On est du sang des Dieux, ou digne au moins d'en être.
Quoi qu'il en soit, Seigneur, pour servir mon courroux
Je ne veux qu'un Héros, & je le trouve en vous.
Me serois je flaté d'une vaine esperance,
Quand j'ay fondé sur vous l'espoir de ma vengeance ?
Vous ne répondés point? Ah; qu'est ce que je voy?

TYDE'E.

La juste horreur du coup qu'on exige de moy.
Mais il faut aujourd'hui, par plus de confiance
Payer de vôtre cœur l'affreuse confidence.
Vôtre Fille, Seigneur, est d'un prix à mes yeux,
Au dessus des Mortels, digne même des Dieux.
Je vous diray bien plus, j'adore Iphianasse;
Tout mon respect n'a pu surmonter mon audace:
Je l'aime avec transport, mon trop sensible cœur
Peut à peine suffire à cette vive ardeur.
Mais, quand avec l'espoir d'obtenir ce que j'aime,
L'Univers m'offriroit la puissance suprême;
Contre vôtre ennemi bien loin d'armer mon bras
Je ne sais point quel sang je ne répandrois pas.
Revenez d'une erreur à tous les deux funeste
Qui moy, grands Dieux : qui moy, vous immoler Oreste,
Ah quand vous la croyés seul digne de mes coups
Savez-vous qui je suis, & me connoissez-vous
Quand même ma vertu n'auroit pû l'en défendre
N'eût il pas eu pour lui l'amitié la plus tendre ?
Ah, plût aux Dieux cruels jaloux de ce Héros,
Aux dépens de mes jours l'avoir sauvé des flots !
Mais, hélas, c'en est fait; Oreste & Palamede ..

EGYSTE.

Ils sont morts? quelle joie à mes craintes succede?
Grands Dieux qui me rendez le plus heureux des Rois,
Qui pourra m'acquiter de ce que je vous dois,
Mon ennemi n'est plus, ce que je viens d'entendre
Est il bien vrai, Seigneur? Daignés au moins m'apprendre
Comment le juste Ciel a terminé son sort;
En quels lieux, quels témoins vous avez de sa mort?

TYDE'E.

Mes pleurs; mais, au transport dont vôtre ame est éprise,
Je me répens déja de vous l'avoir apprise,
Vous voulés de son sort en vain vous éclaircir,
Il me fait trop d'horreur, à vous trop de plaisir.
Je ne ressens que trop sa perte déplorable,
Sans m'imposer encor un recit qui m'accable,

EGYSTHE.

Je ne vous presse plus, Seigneur, sur ce récit,
Oreste ne vit plus, son trépas me suffit.
Vôtre pitié pour lui n'a rien dont je m'offense;
Et quand le Ciel, sans vous a rempli ma vengeãce,
Puisque c'est vous du moins qui me l'avés appris,
Je crois vous en devoir toûjours le même prix;
Je vous l'offre, acceptés le aimons-nous l'un & l'autre.
Vous fites mon bonheur, je veux faire le vôtre.
Sur le Trône d'Argos désormais affermi,
Qu'Egysthe en vous, Seigneur, trouve un Gendre, un Ami.
Si sur ce choix vôtre ame est encore incertaine,
Je vous laisse y penser, & je cours chés la Reine.

TYDE'E.

Et moi de toutes parts de rémords combattu,
Je vais sur mon amour consulter ma vertu.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

TYDE'E.

ELectre veût me voir! Ah mon ame éperduë
Ne soûtiendra jamais ni ses pleurs, ni sa vûë.
Trop infidéle Ami du fils d'Agamemnon,
Oserai-je en ces lieux lui déclarer mon nom?
Lui dire que je suis le fils de Palaméde;
Qu'aux devoirs les plus saints un lâche amour succede?
Qu'Oreste me fut cher; que de tant d'amitié
L'amour me laisse à peine un reste de pitié?
Que loin de secourir cette triste victime,
J'abandonne sa Sœur au Tyran qui l'opprime,
Que cette même main qui dut trancher ses jours,
Par un coupable effort en prolonge le cours?
Et que prête à former des nœuds illegitimes,
Peut être cette main va combler tous mes crimes?
Qu'elle n'a désormais qu'à répandre en ces lieux
Le reste infortuné d'un sang si précieux?
Mais, seroit-ce trahir les Mânes de son Frere,
Que de vouloir d'Electre adoucir la misere?
D'Iphianasse enfin si je deviens l'Epoux,
Je puis dans ses malheurs lui faire un sort plus doux,
D'ailleurs, un Roi puissant m'offre son alliance;
Je n'ai pour l'obtenir dignité ni naissance:
Que me sert ma valeur étant ce que je suis,
Si ce n'est pour joüir d'un sort... Lâche poursuis.
Je ne m'étonne plus si les Dieux te punissent;
A ton fatal aspect si les Autels frémissent.
Ah! cesse sur l'amour d'excuser le devoir,

Pour être vertueux on n'a qu'à le vouloir,
D'Electre en ce moment, foible cœur, cours l'apprendre,
Qu'attens tu ? que l'amour vienne encor te surprendre ?
Qu'un feu... Mais quel objet se présente à mes yeux ?
Dieux! quels tristes accents font retentir ces lieux?
C'est un Esclave en pleurs : Hélas, qu'elle a de charmes :
Que mon ame en secret s'attendrit à ses larmes :
Que je me sens touché de ses gémissement !
Ah ! que les malheureux éprouvent de tourments

SCENE II.

ELECTRE, TYDE'E.

ELECTRE. *à part.*

Dieux puissants, qui l'avez si long-tems poursuivie ?
Epargnez vous encore une mourante vie ;
Je ne verrai plus, inéxorables Dieux,
D'une éternelle nuit couvrez mes tristes yeux.

TYDÉE.

Je sens qu'à vôtre sort la pitié m'interesse.
Ne pourray je sçavoir quelle douleur vous présse ?

ELECTRE.

Hélas: qui ne connoit mon nom & mes malheurs,
Et qui peut ignorer le sujet de mes pleurs ?
Un desespoir affreux est tout ce qui me reste.
O déplorable sang, ô malheureux Oreste,

TYDE'E.

Ah, juste Ciel, quel nom avez vous prononcé ?
A vos pleurs, à ce nom que mon cœur est pressé
Qu'il porte à ma pitié de sensibles atteintes,

Ah: je vous reconnois à de si tendres plaintes,
Malheureuse Princesse; est ce vous que je voi?
Electre, en quel état vous offrez vous à moi:

ELECTRE.

Et qui donc s'atendrit pour une infortunée,
A la fureur d'Egysthe, aux fers abandonnée?
Mais, Oreste, Seigneur, vous étoit-il connu?
A mes pleurs, à son nom vôtre cœur s'est émû.

TYDE'E.

Dieux, s'il m'étoit connu: Mais dois-je vous l'apprendre,
Après avoir trahi l'amitié la plus tendre?
Dieux, s'il m'étoit connu ce Prince généreux,
Ah, Madame, c'est moi qui de son sort affreux
Viens de répandre ici la funeste nouvelle.

ELECTRE.

Il est donc vrai, Seigneur; & la Parque cruelle
M'a ravi de mes vœux & l'espoir & le prix?
Mais, quel étonnement vient fraper mes esprits:
Vous, qui mõtrés un cœur à mes pleurs si sensible.
N'étes vous point, Seigneur ce guerrier invincible
D'un Tyran odieux trop zélé défenseur?
Qui peut donc pour Electre attendrir vôtre cœur?
Pouvez vous bien encor plaindre ma destinée,
Tout rempli de l'espoir d'un fatal Hymenée?

TYDE'E.

Eh que diriez vous donc si mon indigne cœur
De ses coupables feux vous découvroit l'horreur;
De quel œil verriés-vous l'ardeur qui me possede,
Si vous voyez en moi le fils de Palamède?

ELECTRE.

De Palamède: vous; qu'ai je entendu: grãds Dieux:
Mais vous ne l'êtes point, Tydée est vertueux;
Il n'eût point fait rougir les Mânes de son pere,
Il n'auroit point trahi l'amitié de son frere,
Ma vengeance; mes pleurs; ni le sang dont il sort:
Si vous étiez Tydée Egysthe seroit mort.

Bien-loin de consentir à l'Hymen de sa fille.
Il eût de ce Tyran immolé la famille.
De Tydée, il est vrai, vous avez la valeur,
Mais, vous n'en avez pas la vertu ni le cœur.

TYDE'E.

A ces remors, du moins faites graces, Madame,
Il est vrai, j'ai brûlé d'une coupable flâme ;
Il n'est point de devoirs plus sacrés que les miens,
Mais, l'amour connoît-il d'autres droits que les siens ?
Ne me reprochés point le feu qui me dévore,
Ni tout ce que mon bras a fait dans Epidaure.
J'ai dû tout immoler à vôtre inimitié,
Mais, que ne peut l'amour, que ne peut la pitié ?
Itys alloit perir, je lui devois la vie,
Sa mort bien-tôt d'une autre auroit été suivie ;
L'amour & la pitié confondirent mes coups ;
Tydée en ce moment crut combattre pour vous.
D'ailleurs à la fureur de Corynthe & d'Athenes
Pouvois je abandonner le Thrône de Mycenes ?

ELECTRE.

Juste Ciel, & pour qui l'avez-vous conservé ?
Cruel, si c'est pour moi que vous l'avez sauvé,
Venez donc de ce pas immoler un Barbare.
Il n'est point de forfaits que ce coup ne répare.
Oreste ne vit plus, achevez aujourd'hui
Tout ce qu'il auroit fait pour sa Sœur & pour lui.
A l'aspect de mes fers, êtes-vous sans colere ?
Est ce ainsi que vos soins me rapellent mon Frere ?
Ne m'offrirez vous plus, pour essuyer mes pleurs,
Que la main qui combat pour mes persécuteurs ?
Cessez de m'opposer une funeste flâme.
Si je vous laissois voir jusqu'au fôds de mon ame,
Vôtre cœur excité par l'exemple du mien,
Detesteroit bien-tôt un indigne lien.
D'un cœur que malgré lui l'amour a pû séduire.

Il apprendroit du moins comme un grand cœur
soûpire.
Vous y verriez l'amour esclave du devoir,
Lãguir parmi les pleurs sans force & sans pouvoir
Occupé comme moi d'un soin plus legitime.
Faites-vous des vertus de vôtre propre crime.
Du sort qui me poursuit pour détourner les coups
Non, je n'ai plus ici d'autre frere que vous.
Mon frere est mort, c'est vous qui devez me le
rendre,
Vous qu'un sermét affreux engage à me défendre
Ah, Cruel, cette main, si vous m'abandonnez,
Va trancher à nos yeux mes jours infortunez.

TYDE'E.

Moi, vous abandonner, Ah, qu'elle ame endurcie
Par des pleurs si touchants ne seroit adoucie;
Moy, vous abandonner, plûtôt mourir cent fois.
Jugez mieux d'un Amy dont Oreste fit choix.
Je conçois quand je vois les yeux de ma Princesse
Jusqu'où peut d'un Amant s'étendre la foiblesse;
Mais, quand je vois vos pleurs je conçois encor
mieux
Ce que peut le devoir sur un cœur vertueux.
Pourvû que vôtre haine épargne Iphianasse,
Il n'est rien que pour vous ne tente mon audace.
Je ne sais; mais je sens qu'à l'aspect de ces lieux
Egysthe à chaque instant me devient odieux.

ELECTRE.

A l'ardeur dont, enfin, ma haine est secondée,
A ces nobles transports je reconnois Tydée.
Malgré tous mes malheurs que ce moment m'est
doux,
Je pourrai donc venger... Mais, quelqu'un vient à
nous [prendre
Il faut que je vous quitte, on pourroit nous sur-
En secret chés Arcas, Seigneur, daignés vous rēdre
Seul espoir que le Ciel m'ait laissé dans mes maux.

Courez en me vengeant signaler un Héros,
Pour peu qu'à ma douleur vôtre cœur s'interesse.

TYDE'E.

Mais qui venoit à nous ! Ah Dieux, c'est la Princesse
Quel dessein en ces lieux peut conduire ses pas ?
Dans le trouble où je suis, que lui dirai je, hélas !
Que je crains les transports où mon ame s'égare !

SCENE III.

IPHIANASSE, TYDE'E, MELYTE.

IPHIANASSE.

Quel trouble à mon aspect de vôtre cœur s'empare ?
Vous ne répondés point, Seigneur, je le vois bien,
J'ai troublé la douceur d'un secret entretien.
Electre, comme vous s'offensera peut être,
Qu'ici, sans son aveu, quelqu'un ôse paroître ?
Elle semble, à regret, s'éloigner de ces lieux.
La douleur qu'elle éprouve est peinte dãs vos yeux
Interdit & confus... quel est donc ce mystere ?

TYDE'E.

Madame, vous savez qu'elle a perdu son frere;
Que c'est moi seul qui viens d'en informer le Roi
Electre a souhaité s'en instruire par moi.
Mon cœur toûjours sensible au sort des miserables
N'a peu sans s'attendrir à ses maux déplorables,
Aprés le coup affreux qui vient de la frapper ...

IPHIANASSE.

N'est il que sa douleur qui vous doive occuper ?
Ce n'est pas que mon cœur veüille vous faire un crime.
D'un soin que ses malheurs rendent si legitime.
Mais, Seigneur, je ne sais si ce soin généreux
A dû seul vous toucher, quand tout flate vos vœux

TYDE'E.

Non, des bontés du Roy mon ame énorgueillie,
Ne se méconnoit point, quãd lui-même il s'oublie
S'il décend jusqu'à moi pour le choix d'un époux
Mon respect me défend l'espoir d'un bien si doux
Et tel est de mon sort la rigueur infinie,
Que lorsqu'à mon destin vous deviez être unie,
Vôtre rang ma naissance, un barbare devoir.
Tout défend à mon cœur un si charmant espoir.

IPHIANASSE.

Je comprends la rigueur d'un devoir si barbare,
Et conçois mieux que vous tout ce qui nous sépare
Plus que vous ne voulez j'entrevois vos raisons;
Si ma fierté pouvoit descendre à des soupçons..
Mais, non, sur vôtre amour que rien ne vous contraigne;
Je ne vois rien en lui que mon cœur ne dédaigne:
Cependant, à mes yeux, fier de cet attentat,
Gardez-vous pour jamais de montrer un ingrat.

SCENE IV.

TYDE'E.

QUai-je fait, malheureux! y pourrai-je survivre
Mais, quoi! l'abandonner... Non, non il faut la suivre.
Allons. Qui peut encor m'arrêter en ces lieux?
Courõs ou mon amour... Que vois-je, justes Dieux
O sort à tes rigueurs qu'elle douceur succede:
O mon pere est ce vous? est ce vous, Palamede?

SCENE V.

PALAMEDE, TYDE'E.

PALAMEDE.

EMbrassez moi mon fils, après tant de malheurs
Qu'il m'est doux de revoir l'objet de tant de

pleurs ?

TYDE'E.

S'il est vrai que les biens qui nous coûtent des larmes
Doivent pour un cœur tendre avoir le plus de charmes,
Hélas ! après les pleurs que j'ai versés pour vous,
Que cet heureux instant me doit être bien doux!
Ah, Seigneur, qui m'eût dit qu'au moment qu'un oracle
Sembloit mettre à mes vœux un éternel obstacle,
Palaméde à mes yeux s'offriroit aujourd'hui,
Malgré le sort affreux dont j'ai tremblé pour lui
Est ce ainsi que des Dieux la suprême sagesse,
Doit braver des Mortels la crédule foiblesse?
Mais puisqu'enfin ici j'ai pû vous retrouver,
Je vois bien que le Ciel ne veut que m'éprouver:
Qu'avec vous sa bonté va désormais me rendre
Un ami, qu'avec vous je n'osois plus attendre,
Mais, vous versés des pleurs! ah, n'est ce que pour lui,
Que les Dieux sans détour s'expliquêt aujourd'hui

PALAMEDE

N'accusons point des Dieux la sagesse suprême,
Croyés, mon fils, croyés qu'elle est toûjours la même
Gardons-nous de vouloir foibles & curieux,
Pénétrer des secrets qu'ils voilent à nos yeux.
Ils ont du moins parlé sans détour sur Oreste ;
Un triste souvenir, est tout ce qui m'en reste :
J'ai vû ses yeux couverts des horreurs du trépas,
Je l'ay tenu long temps mourant entre mes bras;
Sa perte de la mienne alloit être suivie,
Si l'interêt d'un fils n'eût conservé ma vie ;
Si j'eusse, dans l'horreur d'un transport furieux,
Soupçonné, comme vous, la sagesse des Dieux,
Conduit par elle seule au sein de la Phocide,
Cette même sagesse auprés de vous me guide :
Trop heureux désormais, si le sort moins jaloux

M'eût rendu tout entier mon eſpoir le plus doux
Mais hélas! que le Ciel qui vers vous me renvoye
Méle dans ce moment d'amèrtume à ma joye !
D'un fils que j'admirois, que mon fils eſt changé
Tydée, Oreſte eſt mort, Oreſte eſt il vengé ?
Depuis quel temps ſi prés de l'objet de ma haine
Arrêtez-vous vos pas à la Cour de Mycéne ?
Arcas ne m'a point dit que vous fuſſiez icy.
Mon fils d'où viẽt qu'Arcas n'en eſt point éclairci
Pourqui ne le point voir vous cõnoiſſés ſon zéle,
Deviez-vous vous cacher à cet amy fidéle ?
Parlez enfin, quel ſoin vous retient en des lieux,
Où vous n'oſez punir un tyran odieux ?

TYDE'E.

Prévenu des malheurs d'une tête ſi chere,
Ma premiere vengeance étoit dûë à mon pere.
Mais, Seigneur, n'eſt ce point dãs ce funeſte lieux
Trop expoſer des jours qu'ont reſpeċté les Dieux?
N'eſt ce point trop cõpter ſur une longue abſence
Que d'oſer s'y montrer avec tant d'aſſûrance ?

PALAMEDE.

Mon fils, j'ai tout prévu, calmez ce vain effroy.
C'eſt à mes ennemis à trembler, non à moy.
Et comment en ces lieux craindrois je de paroître
Moy que d'abord Arcas a paru méconnoître ?
Moy que davance icy le bruit de mon trépas;
Moy, donc enfin le Ciel ſemble y guider les pas;
D'ailleurs, un ſang ſi cher m'apelle à la déſenſe,
Que tout cede en mon cœur au ſoin de ſa vengeance.
La ſœur d'Oreſte, en proye à ſes perſécuteurs,
Doit ce jour éprouver le comble des horreurs.
Je viens contre un tyran, prêt à tout entreprendre,
Reconnoître les lieux où je veux le ſurprendre ;
Puiſqu'il faut l'immoler, ou perir cette nuit,
Qu'importe à mes deſſeins le péril qui me ſuit,
Mon fils, ſi même ardeur eût guidé vôtre audace

Vous n'auriés point pour moy ce soucy qui vous
glace :
Comment dois-je expliquer vos regards interdits?
Je ne trouve par tout que des cœurs attiedis,
Que des amis troublez, sans force & sans courage
Accoûtumés au joug d'un honteux esclavage.
Par ma presence en vain j'ay crû les rassembler,
Un guerrier les retient, & les fait tous trembler.
Mais, moy seul au dessus d'une crainte si vaine,
Je prétends immoler ce guerrier à ma haine.
C'est par là que je veux signaler mon retour.
Un deffenseur d'Egysthe est indigne du jour.
Parlez, connoissez-vous ce guerrier rédoutable,
Pour le tyran d'Argos rempart impénétrable?
Pourquoi sous vos efforts n'a-t'il pas succombé;
Parlez, mon fils, qui peut vous l'avoir dérobé;
Vôtre haute valeur désormais ralentie,
Pour lui seul aujourd'hui s'est elle démentie?
Vous rougissez, Tydée, Ah! quel est mon effroi!
Je vous l'ordonne enfin, parlez, répondez-moi?
D'un désordre si grand que faut il que je pense?

TYDE'E.

Ne pénétrez vous point un si triste silence;

PALAMEDE.

Qu'entends je! quel soupçon vient s'offrir à mon
cœur?
Quoy, mon fils!.. Dieux puissant, laissez-moy
mon erreur.
Ah, Tydée est ce vous qui prenés la défense
De l'indigne ennemi que poursuit ma vengeance,
Puis je croire qu'un fils ait prolongé les jours
Du cruel qui des miens cherche à trancher le cours
Faloit-il vous revoir, pour vous voir si coupable;

TYDE'E.

N'irrités point Seigneur la douleur qui m'accable
Vôtre vertu toûjours constante en ses projets,
Ne fait que redoubler l'horreur de mes forfaits?

Il suffit qu'à vos yeux la honte m'en punisse ;
Ne m'en souhaittés pas un plus cruel supplice.
D'un malheureux amour ayés pitié, Seigneur.
Le Ciel qui m'en punit avec tant de rigueur,
Sait les tourmens afreux où mon ame est en proïe
Mais vainement sur moi son courroux se déploïe;
Je sens que les remords d'un cœur né vertueux,
Souvét, pour le punir, vont plus loin que les Dieux.

PALAMEDE.

Qu'importe à mes desseins le rémord qui l'agite;
Croïés-vous qu'évers moi le rémord vous acquite?
Perfide, il est donc vrai je n'en puis plus douter,
Ny de vôtre innocence un moment me flatter ;
Quoi, pour le sãg d'Egyste, aux yeux de Palaméde
Tydée ose avoüer l'amour qui le possede !
S'il vous rend, malgré moi, criminel aujourd'hui,
Cette main vous rendra vertueux, malgré lui.
Fils ingrat, c'est du sang de vôtre indigne amante.
Qu'à vos yeux trop charmés je veux l'offrir fumãte

TYDE'E.

Il faudra donc, avant que de verser le sien,
Commencer aujourd'hui par répandre le mien.
Puisqu'à vôtre courroux il faut une victime,
Frapés, Seigneur, frapés voilà l'auteur du crime.

PALAMEDE.

Juste Ciel : se peut-il qu'à l'aspect de ces lieux
Fumant encor d'un sang pour lui si précieux,
Dans le fond de son cœur, la voix de la nature
N'excite en ce moment ny trouble ny murmure ;

TYDE'E.

Et que m'importe à moi le sang d'Agamemnon ?
Quel interêt si saint m'attache à ce grand nom,
Pour lui sacrifier les transports de mon ame,
Et le prix glorieux qu'on propose à ma flâme ?
Et pourquoi vôtre fils lui doit-il immoler? ..

PALAMEDE.

Si je disois un mot, je vous ferois trembler.

Vous n'êtes point mon fils, ni digne encor de l'être
Par d'autres sentimens vous le feriés connoître.
Mon fils infortuné, soûmis, respectueux,
N'offroit à mon amour qu'un Héros vertueux.
Il n'auroit point brûlé pour le sang de Thyeste,
Un si coupable amour n'est digne que d'Oreste.
Mon fils de son devoir eût été plus jaloux.

TYDEE.

Et quel est donc, Seigneur, cet Oreste?

PALAMEDE.

C'est vous.

ORESTE.

Oreste, moi, Seigneur! Dieux! qu'entends-je?

PALAMEDE.

Oüy, vous-même,
Qui ne devés vos jours qu'à ma tendresse extrême.
Le traître, dont ici vous protegés le sang,
Auroit sans moi du vôtre épuisé vôtre flanc.
Ingrat, si désormais ma foi vous paroît vaine,
Retournez à Samos interroger Trithene.
Instruit de vôtre sort, sa constante amitié
A secondé pour vous mes soins & ma pitié.
Il sçait, pour conserver une si chere vie,
Par le tyran d'Argos sans cesse poursuivie,
Que sous le nom d'Oreste à des traits ennemis
J'offris, sans balancer, la tête de mon fils.
C'est sous un nom si grand, que de vengeâce avide
Il venoit en ces lieux punir un parricide.
Je l'ai vû ce cher fils, triste objet de mes vœux,
Mourir entre les bras d'un pere malheureux.
J'ai perdu pour vous seul cette unique esperance.
Il est mort, j'en attends la même récompense.
Sacrifiés ma vie au tyran odieux,
A qui vous immolés des noms plus précieux;
Qu'à vôtre lâche amour tout autre interêt cede,
Il ne vous reste plus qu'à livrer Palaméde.

Il vivoit pour vous seul, il seroit mort pour vous.
C'en est assez, cruel, pour exciter vos coups.

ORESTE.

Poursuivez, ce transport n'est que trop legitime.
Egalez, s'il se peut le reproche à mon crime;
Accablez-en, Seigneur, un amour odieux,
Trop digne du couroux des hommes & des Dieux.
Qui moi, j'ai pû brûler pour le sang de Tyeste,
A quels forfaits grāds Dieux reservez-vous Oreste
Ah, Seigneur, je frémis d'une secrete horreur.
Je ne sai quelle voix crie au fond de mon cœur.
Hélas, malgré l'amour qui cherche à le surprendre
Mon pere mieux que vous a sçu s'y faire entēdre.
Courons, pour apaiser son Ombre & mes remords,
Dans le sang d'un barbare éteindre mes transports
Honteux de voir encor le jour qui nous éclaire,
Je m'abandonne à vous; parlez, que faut il faire.

PALAMEDE.

Arracher vôtre sœur à mille indignitez;
Appaiser d'un grand Roi les Mânes irritez.
Les venger des fureurs d'une barbare mere,
Venir sur son tombeau jurer à vôtre pere
D'immoler son bourreau, d'expier aujourd'huy
Tout ce que vôtre bras osât tenter pour luy;
Rassûrer vôtre sœur, mais lui cacher son frere.
Ses craintes, ses transports trahiroient ce mystere:
Vous offrir à ses yeux sous le nom de mon fils,
Sous le vôtre, Seigneur, rassembler nos amis.
Que vous dirai-je enfin; contre une amour funeste
Reprendre avec le nom des soins dignes d'Oreste.

ORESTE.

Ne craignez point qu'Oreste indigne de ce nom,
Démente la fierté du sang d'Agamemnon.
Venez, si vous doutez qu'il méritât d'en être,
Voir couler tout le mien; pour le mieux reconoître.

Fin du troisiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ELECTRE.

OU laissai-je égarer mes vœux & mes esprits?
Juste Ciel qu'ay je vû! mais hélas, qu'ay-je apris!
Oreste ne vit plus, tout veut que je le croye!
Le trouble de mon cœur les pleurs où je me noye.
Il est mort; cependant, si j'en crois à mes yeux,
Oreste vit encor, Oreste est en ces lieux.
Ma douleur m'entrainoit au tôbeau de mon pere,
Pleurer auprès de lui mes malheurs & mon frere.
Qu'ai je vû? quel spectacle à mes yeux s'est offert?
Son tombeau de presens & de larmes couvert.
Un fer, signe certain qu'une main se prépare
A venger ce grand Roi des fureurs d'un Barbare.
Quelle main s'arme encor contre ses ennemis?
Qui jure ainsi leur mort, si ce n'est pas son fils?
Ah, je le reconnois à sa noble colére,
Et c'est du moins ainsi qu'auroit juré mon frere.
Quelque ardent qu'il paroisse à venger nos malheurs
Tydée eût il couvert ce tombeau de ses pleurs?
Ce ne sont point non plus les pleurs d'un adultere:
Qui ne veut qu'insulter aux mânes de mon pere.
Ce n'est que pour braver son époux & les Dieux,
Qu'elle éléve à sa cendre un tôbeau dans ces lieux:
Non, elle n'a dressé ce monument si triste,
Que pour mieux signaler son amour pour Egysthe.

TAYLOR OXFORD

Pour lui rendre plus chers son crime & ses fureurs.
Et pour mettre le comble à mes vives douleurs:
Qu'ils tremblent cependant ces meurtriers impies,
Qu'il semble que déja poursuivent les Furies,
J'ai vû le fer vengeur, Egysthe va périr,
Mon frere ne revient que pour me secourir.
Flateuse illusion, à qui l'éfroi succede ;
Puis je encor soupçonner le fils de Palamède ?
Un témoin si sacré peut-il m'être suspect ?
On vient; c'est lui, mon cœur s'émût à son aspect.
Mon frere...quel transport s'empare de mon ame!
Mais, hélas, il est seul !

SCENE II.

ORESTE, ELECTRE.

ORESTE.

Je vous cherche, Madame.
Tout semble désormais servir vôtre couroux ;
Vôtre indigne ennemi va tomber sous nos coups.
Savez-vous quel Heros vient à vôtre défense ?
Quelle main avec nous frape d'intelligence ?
Le Ciel à vos amis vient de joindre un vengeur
Que nous n'attendions plus.

ELECTRE.

Et quel est-il, Seigneur ?
Que dis je? puis-je encor méconnoitre mon frere?
N'en doutons plus, c'est lui.

ORESTE.

Madame, c'est mon pere:

ELECTRE.

Vôtre pere. Seigneur! & d'où vient qu'aujourd'hui
Oreste à mon secours ne vient point avec lui ?
Peut-il abandonner une triste Princesse ?
Est-ce ainsi qu'à me voir son amitié s'empresse ?

ORESTE.

Vous le savez, Oreste a vû les sombres bords;
Et l'on ne revient point de l'empire des Morts.

ELECTRE.

Et n'avez-vous pas crû, Seigneur, qu'avec Oreste,
Palaméde avoit vû cet empire funeste?
Il revoit cependant la clarté qui nous luit;
Mon frere est-il le seul que le destin poursuit?
Vous-même, sans espoir de revoir le rivage,
Ne trouvâtes vous pas un Port dans le naufrage?
Oreste, comme vous, peut en être échapé.
Il n'est point mort, Seigneur; vous vous êtes trōpé:
J'ai vû dans le Palais, une marque assurée
Que ces lieux ont reçû le petit fils d'Atrée;
Le tombeau de mon pere encor mouillé de pleurs
Qui les auroit versez, qui l'eût couvert de fleurs;
Qui l'eût orné d'un fer quel autre que mon frere,
L'eût osé consacrer aux mânes de mon pere;
Mais, quoi, vous vous troublez! ah, mon frere est ici!
Hélas qui mieux que vous doit en être éclairci?
Ne me le cachez point, Oreste vit encore.
Pourquoi me fuïr; pourquoi vouloir que je l'ignore:
J'aime Oreste, Seigneur, un malheureux amour
N'a pû de mon esprit le bannir un seul jour.
Rien n'égale l'ardeur qui pour lui m'interesse;
Si vous savez pour lui jusqu'où va ma tendresse,
Vôtre cœur frémiroit de l'état où je suis,
Et vous termineriez mon trouble & mes ennuis.
Hélas, depuis vingt ans que j'ai perdu mon pere,
N'ay je donc pas assez éprouvé de misere;
Esclave dans les lieux d'où le plus grād des Rois
A l'Univers entier sembloit donner des Loix;
Qu'a fait aux Dieux cruels sa malheureuse fille?
Quel crime contre Electre, arme enfin sa famille?
Une mere en fureur la haït & la poursuit;

Ou son frere n'est plus, ou le cruel la fuit.
Ah ! donnés-moi la mort, où me rendez Oreste ;
Rendés-moi par pitié le seul bien qui me reste.

ORESTE.

Eh bien, il vit encore, il est même en ces lieux ;
Gardez vous cependant ...

ELECTRE.

Qu'il paroisse à mes yeux.
Oreste, se peut-il qu'Electre te révoye ;
Montrez le moi, dûssai je en expirer de joye.
Mais, hélas ! n'est-ce point lui-même que je voi ?
C'est Oreste, c'est lui, c'est mon Frere & mon Roi.
Aux transports qu'en mon cœur son aspect à fait naître,
Et comment si long-tems l'ai-je pû méconnoître ?
Je vous revois enfin, cher objet de mes vœux !
Momens tant souhaités ! ô jour trois fois heureux !
Vous vous attendrissez : je vois couler vos larmes.
Ah, Seigneur ! que ces pleurs pour Electre ont de charmes !
Que ces traits, ces régards pour elle ont de douceur
C'est donc vous que j'embrasse, ô mon Frere !

ORESTE.

Ah, ma Sœur !
Mon amitié trahit un important Mystére.
Mais hélas ! que ne peut Electre sur son Frere ;

ELECTRE.

Est-ce de moi, Cruel, qu'il faut vous défier ;
D'une Sœur qui voudroit tout vous sacrifier ?
Et quelle autre amitié fut jamais si parfaite ?

ORESTE.

Je n'ai craint que l'ardeur d'une joye indiscrete.
Dissimulés des soins, quoique pour moi si doux.
Ma Sœur, à me cacher, j'ai souffert plus que vous.
D'ailleurs, jusqu'à ce jour je m'ignorois moi-même
Palaméde pour moi rempli d'un zéle extrême,
Pour conserver des jours à sa garde commis,

M'élevoit à Samos sous le nom de son fils.
Le sien est mort, ma Sœur; la colere céleste
A fait perir l'ami le plus chéri d'Oreste;
Et pour être sans vous moins sensible à vos maux
J'envierois je le sort qu'il trouva dans les flots.

ELECTRE.

Se peut-il qu'en regrets vôtre cœur se consume;
Ah, Seigneur! laissés-moi joüir sans amertume
Du plaisir de revoir un frere tant aimé,
Quel entretien pour moi! que mon cœur est charmé!
J'oublie en vous voyant qu'ailleurs peut-être on m'aime,
J'oublie, auprés de vous jusques à l'Amant même.
Surmontés comme moi ce penchant trop flateur,
Qui semble malgré vous entraîner vôtre cœur.
Quelque soit vôtre amour: les traits d'Iphianasse.
N'ont rien de si charmant que la vertu n'éface.

ORESTE.

La vertu sur mon cœur n'a que trop de pouvoir,
Ma Sœur, & mon nom seul suffit à mon devoir.
Non, ne redoutez rien du feu qui me possede.
On vient. Separõs-nous. Mais, non, c'est Palaméde.

SCENE III.

ORESTE, ELECTRE, PALAMEDE, ANTENOR.

PALAMEDE.

ANténor, demeurez, observés avec soin;
Que de nôtre entretien quelqu'un ne soit témoins.

ORESTE.

Vous revoyés, ma Sœur, cet Ami si fidéle.
Dõt nos malheurs, les tems, n'ont pû lasser le zéle,

ELECTRE.

Qu'avec plaisir, Seigneur, je revois aujourd'hui
D'un sang infortuné le généreux appui !
Ne soyez point surpris; attendri par mes larmes
Mon Frere a dissipé mes mortelles allarmes;
De cet heureux secret mon cœur est éclairci.

PALAMEDE.

Je rends graces au Ciel qui vous réjoint icy.
Oreste m'est témoin avec quelle tendresse.
J'ai déploré le sort d'une illustre Princesse;
Avec combien d'ardeur j'ai toûjours souhaité
Le bien-heureux instant de vôtre liberté.
Je vous rassemble enfin, famille infortunée;
A des malheurs si grands trop long-tems condamnée.
Qu'il m'est doux de vous voir, où régnoit autrefois
Ce Pere vertueux, ce Chef de tant de Rois
Que fit perir le Sort trop jaloux de sa gloire;
O jour, que tout ici rapelle à ma memoire;
Jour cruel, qu'on suivi tant de jours malheureux;
Lieux terribles, témoins d'un parricide affreux,
Retracez-nous sans cesse un spectacle si triste.
Oreste, c'est ici que le barbare Egysthe,
Ce Monstre detesté, soüillé de tant d'horreurs,
Immola vôtre Pere à ses noires fureurs.
Là plus cruelle encor, pleine des Eumenides,
Son épouse sur lui porta ses mains perfides;
C'est ici que sans force, & baigné de son sang,
Il fut long-tems traîné le couteau dans le flanc.
Mais, c'est-là que du sort lassant la barbarie,
Il finit dans mes bras ses malheurs & sa vie.
C'est-là que je reçûs, impitoyables Dieux,
Et ses derniers soupirs & ses derniers adieux.
A mon triste destin puisqu'il faut que je cede;
Adieu, prens soin de toi, fuis, mon cher, Palamede.
Cesse de m'immoler d'odieux ennemis.
Je suis assez vengé, si tu sauves mon Fils.

Va. de ces inhumains sauve mon cher Oreste ;
C'est à lui de venger une mort si funeste :
Vos amis sont tout prêts;il ne tient plus qu'à vous.
Une indigne terreur ne suspend plus leurs coups.
Chacun à vôtre nom, & s'excite & s'anime,
On n'attend pour fraper que vous, & la Victime.

[*à Electre*]

De vôtre part, Madame, on croit que vôtre cœur
Voudra bien seconder une si noble ardeur.
C'est parmi les flâbeaux d'un coupable Hymenée,
Que le Tiran doit voir trancher sa destinée.
Princesse, c'est à vous d'asseurer nos projets,
Flatez-le d'un Hymen si doux à ses souhaits.
C'est sous ce faux espoir qu'il faut que vôtre haine
Au Téple où je l'attends,ce jour même l'entraîne.
Mais en flatant ses vœux, dissimulez si bien,
Que de tous nos desseins il ne soupçonne rien.

ELECTRE.

L'entraîner aux Autels; Ah,projet qui m'accable ;
Itys y périroit. Itys n'est point coupable.

PALAMEDE.

Il ne l'est point, grands Dieux ; né du sang dont il sort,
Il l'est plus qu'il ne faut pour mériter la mort.
Juste Ciel;est-ce ainsi que vous vengez un Pere ?
L'un tremble pour la Sœur & l'autre pour le Frere.
L'amour triomphe ici;quoi dans ces lieux cruels,
Il fera donc toûjours d'illustres criminels ?
Est ce donc sur des cœurs livrés à la vengeance,
Qu'il doit un seul moment signaler sa puissance;
Rompés l'indigne joug qui vous tient enchaînés.
Eh l'amour est il fait pour les Infortunez ?
Il a fait les malheurs de toute vôtre race,
Jugez, si c'est à vous d'oser lui faire grace.
Songez,pour mieux dompter le feu qui vous surprend.
Que le crime qui plaît est toûjours le plus grand.

Faites voir qu'un grand cœur que l'amour peut séduire,
Ne manque à son devoir que pour mieux s'en instruire.
Ne vous attirez point le reproche honteux
D'avoir pû mériter d'être si malheureux.
Peut-être sans l'amour seriez-vous plus séveres.
Vous sçavez, sur les fils, si l'on poursuit les peres.
Songez, si le suplice en est trop odieux,
Que c'est du moins punir à l'exemple des Dieux.
Mais, je vois que l'honneur qui vous en sollicite,
De nos amis en vain rassemble ici l'élite.
C'en est fait, de ce pas je vais les disperser,
Et conserver ce sang que vous n'osez verser.
En effet, que m'importe à moy de le répandre ?
Ce n'est point malgré vous que je dois l'entreprendre.
Pour venger vos affronts, j'ai fait ce que j'ai pû,
Mais vous n'avés point fait ce que vous avez dû.

ÉLECTRE.

Ah ! Seigneur, arrêtés, remplissez ma vengeance.
Je sens de vos soupçons que ma vertu s'offence.
Percés le cœur d'Itys, mais respectés le mien,
Il n'est point retenu par un honteux lien
Et quoique ma pitié fasse pour le défendre,
Tout ce qu'eût fait l'amour sur le cœur le plus tendre,
Ce feu, ce même feu dont vous me soupçonnez,
Loin d'arrêter, Seigneur . . .

PALAMEDE.

Madame, pardonnez.
J'ai peut-être à vos yeux poussé trop loin mon zele
Mais, tel est de mon cœur l'empressement fidéle.
Je ne haïs point Itys, & sa fiere valeur.
Pourra seul aujourd'hui faire tout son malheur.
Oreste est généreux, il peut lui faire grace ;

J'y consens, mais d'Itys vous connoissez l'audace,
Il deffendra le sang qu'on va faire couler ;
Cependant il nous faut perir, ou l'immoler,
Et ce n'est qu'aux autels, qu'avec quelque avantage,
On peut jusqu'au tyran esperer un passage.
La garde qui le suit, trop forte en ce Palais,
Rend le combat douteux, encor plus le succés ;
Puisque vôtre ennemi pourroit encor sans peine,
Quoique vaincu, sauver ses jours de vôtre haine.
Mes ailleurs, malgré lui par la foule pressé,
Vous le verrez bien-tôt à vos pieds renversé.

ORESTE.

Venez, Seigneur, venez : si l'amour est un crime,
Vous verrez que mon cœur en est seul la victime ;
Qu'il peut bië quelquefois toucher les malheureux
Mais qu'il est sans pouvoir sur les cœurs généreux

PALAMEDE.

Il est vrai, j'ai tout craint du feu qui vous anime ;
Mais j'ai tout esperé d'un cœur si magnanime,
Et je connois trop bien le sang d'Agamemnon,
Pour soupçonner qu'Oreste en démente le nom :
Mon cœur, quoiqu'alarmé des sentimens du vôtre,
N'en présumoit pas moins & de l'un & de l'autre.
Si de vôtre vertu ce cœur a pû douter.
Mes soupçons n'ont servi qu'à la faire éclater.
Mais pour mieux signaler ce que j'en dois attêdre.
Aprés moi chez Arcas, Seigneur, daignez-vous rendre,
Vous me verrez bien-tôt expirer à vos yeux,
Ou venger d'un cruel, vous Electre, & les Dieux.

ORESTE.

Adieu, ma sœur, calmés la douleur qui vous presse ;
Vous sçavez à vos pleurs si mon cœur s'interesse.

ELECTRE.

Allez, Seigneur, allez, vengez tous nos malheurs,
Et que bien-tôt le Ciel vous redonne à mes pleurs.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ELECTRE.

TAndis qu'en ce Palais mon Hymen se prépare
Dieux! quel trouble secret de mon ame s'empare?
Le sévére devoir qui m'y fait consentir,
Est-il si-tôt suivi d'un honteux répentir?
Croiray je qu'un amour proscrit par tant de larmes
Puisse encor me causer de si vives allarmes?
Non, ce n'est point l'amour, l'amour seul dans un cœur.
Ne pourroit exciter tant de trouble & d'horreur.
Non, ce n'est point un feu dont ma fierté s'irrite.
Ah; si ce n'est l'amour, qu'est-ce donc qui m'agite?
Un amour si long temps sans succès combattu,
Voudroit-il aujourd'hui respecter ma vertu?
Festins cruels, & vous criminelles ténébres,
Plaintes d'Agamemnon, cris perçans, cris funebres,
Sang que j'ai vû couler, pitoyables odieux:
Soyez à ma fureur plus qu'Oreste & les Dieux.
Echauffez des transports que mon devoir anime.
Peignés à mon amour un Héros magnanime.
Non, ne me peignez rien, effacés seulement
Les traits trop bien gravés d'un malheureux Amãt
D'un injuste fierté trop constante victime,
Dont un pere inhumain fait ici tout le crime;
Toûjours prêt à défendre un sang infortuné,

Aux

Aux caprices du sort long-tems abandonné,
On vient Helas, c'est lui ! que mon ame éperduë
S'attendrit & s'émeut à cette chere veuë !
Dieux! qui voyez mon cœur dans ce triste moment,
Ai-je assez de vertu pour perdre mon Amant ?

SCENE II.

ELECTRE, ITYS.

PEnetré d'un malheur où mon cœur s'interesse,
M'est-il enfin permis de revoir ma Princesse ?
Si j'en crois les apprêts qui se font en ces lieux,
Je puis donc sans l'aigrir m'offrir à ses beaux yeux
Quelque prix qu'on prépare au feu qui me dévore,
Malgré tout mon espoir, que je les crains encore !
Dieu! se peut-il qu'Electre, aprés tant de rigueurs,
Daigne choisir ma main pour essuyer ses pleurs !
Est-ce elle qui m'éleve à ce comble de gloire ;
Mon bonheur est si grand que je ne le puis croire.
Ah, Madame, à qui dois-je un bien si doux pour moi ?
(Amour, fait s'il se peut qu'il ne soit dû qu'à toi.)
Electre, s'il est vrai que tant d'amour vous touche?
Confirmés nôtre Himen d'un mot de vôtre bouche
Laissés-moi dans ces yeux de mon bonheur jaloux,
Lire au moins un aveu qui me fait vôtre epoux.
Quoi vous les détournez : Dieux, quel affreux silence !
Ma Princesse, parlez, vous fait-on violence ?
De tout ce que je vois, que je me sens troubler ?
Ah, ne me cachez point vos pleurs prêts à couler
Confiez à ma foi le secret de vos larmes ;
N'en craignez rien, ce cœur quoi qu'épris de vos charmes,

N'abusera jamais d'un pouvoir odieux.
Madame, par pitié tournez vers moy les yeux.
C'en est trop je pénétre un mystere funeste ;
Vous cedez au destin qui vous enleve Oreste ,
Vous croyés désormais que pour vous aujourd'hui
L'Univers tout entier doit perir avec lui.
Vôtre cœur cependant à sa haine fidelle ;
Accablé des rigueurs d'une Mere cruelle ,
Au moment que je crois qu'il s'attendrit pour moi
M'abhorre,& ne se rend qu'aux menaces du Roi.

ELECTRE.

Fils d'Egysthe,reviens d'un soupçon qui me blesse.
Electre ne connoît ni crainte, ni foiblesse ;
Son cœur dont rien ne peut abbaisser la fierté ,
Même au milieu des fers agit en liberté.
Quelqu'apui que le sort m'enleve dans mon frere
Je crains plus tes vertus que le fers, ni ton pere.
Ne crois pas qu'unTyrã pour toi puisse en ce jour
Ce que ne pourrois pas ou l'estime ou l'amour.
Non quelque soit le sang qui coule dans tes veines
Je ne t'impute rien de l'horreur de mes peines.
Je ne puis voir en toi qu'un Prince généreux
Que de tout mon pouvoir je voudrois rendre heureux.
Non, je ne te haïs point, je serois inhumaine
Si je pouvois payer tant d'amour de ma haine.

ITYS.

Je ne suis point haï! Comblés donc tous les vœux
Du cœur le plus fidéle & le plus amoureux.
Vous n'avés plus de haine?eh bien qui vous arrête?
Les Autels sont parez, & la Victime est prête.
Venez, sans differer, par des nœuds éternels ,
Vous unir à mon sort aux pieds des Immortels,
Egysthe doit bien-tôt y conduire la Reine ;
Souffrez que sur leurs pas mon amour vous entraîne
On n'attend plus que vous

ELECTRE *à part.*

On n'attend plus que moi.
Dieux cruels. que ce mot redouble mon effroi,
Quoi, tout est prêt, Seigneur ?

ITYS.

Oüi, ma chere Princesse,

ELECTRE.

Hélas !

ITYS.

Ah ! dissipez cette sombre tristesse.
Vos yeux d'assez de pleurs ont arrosé ces lieux.
Songez que cet Hymen va finir vos miseres ;
Livrés vous à l'Epoux que vous offrent les Dieux.
Qu'il vous fait remonter au Trône de vos Peres ;
Que lui seul peut briser vos indignes liens.
Et terminer des maux qui redoublent les miens.
Le plus grand de mes soins, dans l'ardeur qui m'anime,
Et de vous arracher au sort qui vous opprime.
Mycenes vous déplait ; eh bien j'en sortirai ;
Content du nom d'Epoux par tout je vous suivrai.
Trop heureux pour tout prix du feu qui me consume,
Si je puis de vos pleurs adoucir l'amertume.
Aussi touché que vous du destin d'un Heros...

ELECTRE.

Hélas, que ne fait-il le plus grand de mes maux!
Et que ce triste hymen où ton amour aspire,
Cet hymen, non Itys, je ne puis y souscrire.
J'ai promis, cependant je ne puis l'achever :
Ton pere est aux autels, je m'en vai l'y trouver ?
Attends moi dans ces lieux.

ITYS.

Et vous êtes sans haine !
Aux autels, quoi sans moi! Demeurez, inhumaine?
Demeurez ; ou bien tôt d'un amant odieux.

Ma main fera couler tout le sang à vos yeux.
Vous gardiez donc ce prix à ma perseverance.

ELECTRE.

Ah plus tu m'attendris, moins nôtre himen s'avance.

ITYS *se jettant à ses genoux.*

Quoi, vous m'abandõnez à mes cruels transports;

ELECTRE.

Que fais tu, malheureux, laisse-moi mes remords;
Leve-toi, ce n'est point la haine qui me guide.

SCENE III.

ELECTRE, ITYS, IPHIANASSE.

IPHIANASSE.

QUe faites vous, mon frere, aux pieds d'une perfide?
On assassine Egysthe; & sans un prompt secours,
D'une si chere vie on va trancher le cours.

ITYS.

On assassine Egysthe! ah cruelle Princesse!

SCENE IV.

ELECTRE, IPHIANASSE.

ELECTRE.

QUoi malgré la pitié qui pour toi m'interesse
Ta mort de tant d'amour va donc être le fruit,
Je n'ai pû t'arracher au sort qui te poursuit,
Prince trop généreux!

IPHIANASSE.

Cessez, cessez de feindre,
Ingrate; c'est plûtôt l'insulter, que le plaindre.
La pitié vous sied bien au moment que c'est vous
Qui le faites tomber sous vos barbares coups!
J'entends par tout voler le nom de vôtre frere.
Quel autre que ce traître ennemi de mon pere...

ELECTRE.

Respectez un Héros qui ne fait en ces lieux
Que son devoir, le mien, & que celui des Dieux.
Le crime n'a que trop triomphé dans Micéne;
Il est tems qu'un barbare en reçoive la peine;
Qu'il éprouve ces Dieux, qu'il bravoit l'inhumain,
Quoique lents à punir, ils punissent enfin.
Si le Ciel indigné n'eût hâté son supplice,
Il eût fait à la fin soupçonner sa justice.
Entendez-vous ces cris & ce tumulte affreux,
Ce bruit confus de voix de tant de malheureux?
Tels furent les apprêts de ce festin impie,
Qu'Egysthe par sa mort dans ce moment expie.
Mais ce que j'ai souffert de nos cruels malheurs,
M'apprend, en les vengeant, à respecter vos pleurs.
Je ne vous offre point une pitié suspecte;
Un interêt sacré veut que je les respecte.
Vous insultiez mon frere, & ma juste fierté
Avec trop de rigueur a peut-être éclaté.
D'ailleurs c'est un Héros que vous devés cônoître
A vos yeux, comme aux miens, tel il a dû paroître.

SCENE V.

ELECTRE, IPHIANASSE, ARCAS.

ARCAS.

Madame, c'en est fait tout cede à nos efforts ;
Ce Palaïs se remplit de mourans & de morts.
Vous savez qu'aux autels nôtre chef intrépide
Devoit d'Agamemnon punir le parricide.
Mais les soupçons d'Ægysthe, & des avis secrets ?
Ont hâté ce grand jour si cher à nos souhaits.
Oreste regne enfin : ce Héros invincible,
Semble armé de la foudre en ce moment terrible
Tout fuit à son aspect, ou tombe sous ses coups.
De longs ruisseaux de sang signalét son courroux.
J'ai vû prêt à perir le fier Itys lui-même
Desarmé par Oreste en ce désordre extrême.
Ce Prince au desespoir, cherchant le seul trépas,
Portant par tout la mort, & ne la trouvant pas.
A son pere peut-être eût ouvert un passage ;
Mais sa main desarmée a trompé son courage.
Ainsi de ses exploits interrompant le cours.
Le sort malgré lui-même a pris soin de ses jours.
Oreste qu'irritoit une fureur si vaine,
A sa valeur bien-tôt fait tout ceder sans peine.
J'ai crû de ce succez devoir vous avertir.
De ces lieux cependant gardez vous de sortir,
Madame, la retraite est pour vous assûrée ?
Des amis affidez en deffendent l'entrée.
Vôtre ennemi d'ailleurs au gré de vos désirs,
Aux pieds de son vainqueur rend les derniers soûpirs.

IPHIANASSE.

O mon pere, à ta mort je ne veux point survivre
Je ne puis la venger, je vais du moins te suivre.
(à Electre)
Cruel, redoutez, malgré tout mon malheur,
Que l'amour n'arme encor pour moi plus d'un vengeur.

SCENE IV.

ORESTE, ELECTRE, IPHIANASSE, ARCAS, Gardes.

ORESTE.

AMis, c'en est assez, qu'on épargne le reste;
Laissez, laissez agir la clemence d'Oreste.
Je suis assez vengé.

IPHIANASSE.

Dieux! qu'est ce que je voi!
Sort cruel, c'en est fait, tout est perdu pour moi.
Celui que j'implorois est Oreste.

ORESTE.

Oüi, Madame,
C'est lui, c'est ce guerrier, que la plus vive flâme
Vouloit en vain soustraire aux devoirs de ce nom?
Et qui vient de venger le sang d'Agamemnon.
Quel que soit le courroux que ce nom vous inspire.
Mon devoir parle assez je n'ai rien à vous dire.
Vôtre pere en ces lieux m'avoit ravi le mien.

IPHIANASSE.

Oüi, mais je n'eus point part à la perte du tien.

SCENE VII.

ORESTE, ELECTRE, PALAMEDE, ARCAS, Gardes.

ORESTE.

Suivez-là Dieux! quels cris se font encor en-[tendre?
D'un trouble affreux mon cœur a peine à se deffendre.
Palaméde, venez rassûrer mes esprits.
Que vous calmez l'horreur qui les avoit surpris!
Amy trop généreux, mon deffenseur, mon pere,
Ah, que vôtre présence en ce moment m'est chere!
Quel triste & sombre accueïl! Seigneur, qu'ai je donc fait?
Vos yeux semblẽt sur moi ne s'ouvrir qu'à regret;
N'ai je pas assez loin étendu la vengeance?

PALAMEDE.

On la porte souvẽt bien plus loin qu'on ne pense.
Oüi, vous êtes vengé, les Dieux le sont aussi;
Mais, si vous m'en croyez, éloignez vous d'icy.
Ce Palais n'offre plus qu'un spectacle funeste:
Ces lieux soüillez de sang sont peu dignes d'O-[reste.
Suivez-moi l'un & l'autre.

ORESTE.

Ah, que vous me troublez;
Pourquoi nous éloigner, Palaméde, parlé?
Craint-on quelque trãsport de la part de la Reine.

PALAMEDE.

Non, vous n'avés plus rien à craindre de sa haine;
De son triste destin laissez le soin aux Dieux:
Mais pour quelques momens abandonnez ces lieux,

Venez.

ORESTE.

Non, non, ce soin cache trop de mystere;
Je veux en être instruit, parlés, que fait ma mere?

PALAMEDE.

Eh bien, un coup affreux...

ORESTE.

Ah, Dieux, quel inhumain
A donc jusques sur elle osé porter la main?
Qu'à donc fait Antenor chargé de la deffendre;
Et comment, & par qui s'est il laissé surprendre;
Ah, j'atteste les Dieux que mon juste courroux..

PALAMEDE.

Ne faites point, Seigneur, de sermens contre vous.

ORESTE.

Qui, moi, j'aurois commis une action si noire!
Oreste parricide ... ah, pourriez-vous le croire?
De mille coups plûtôt j'aurois percé mon sein,
Juste Ciel! Et qui peut imputer à ma main...

PALAMEDE.

J'ai vû: Seigneur, j'ai vû: ce n'est pas l'imposture
Qui vous charge d'un coup dont frémit la nature
De vos soins généreux plus irritée encor,
Clytemnestre a trompé le fidéle Antenor;
Et remplissant ces lieux & de cris & de larmes,
S'est jetté à travers le péril & les armes,
Au moment qu'à vos pieds son parricide époux
Etoit prêt d'éprouver un trop juste courroux,
Vôtre main redoutable alloit trancher sa vie:
Dans ce fatal instant la Reine la saisie.
Vous, sans considerer qui pouvoit retenir
Une main que les Dieux armoient pour le punir,
Vous avez d'un seul coup qu'ils conduisoient peut-être,
Fait couler tout le sang dont ils vous firent naître

ORESTE.

Sort! ne m'as-tu tiré de l'abîme des flots
Que pour me replóger dans ce gouffre de maux?

Pour me faire attenter sur les jours de ma mere,
Elle vient ; quel objet, où fuirai je ?

ELECTRE.

Ah, mon frere ;

SCENE VIII.

CLYTEMNESTRE, ORESTE, ELECTRE, PALAMEDE, ARCAS, ANTENOR, MELYTE, Gardes.

CLYTEMNESTRE.

Ton frere : Quoi, je meurs de la main de mon fils,
Dieux, justes ! mes forfaits sont ils assez punis ;
Je ne te revois donc fils digne des Atrides,
Que pour trouver la mort dãs tes mains parricides
Joüis de tes fureurs, vois couler tout ce sang,
Dont le Ciel irrité t'a formé dans mon flanc,
Monstre, que bien plûtôt forma quelque Furie,
Puisse un destin pareil payer ta barbarie.
Frape encor, je respire, & j'ai trop à souffrir,
De voir que je fis naître, & qui me fait mourir
Acheve,épargne moi ce tourment qui m'accable.

ORESTE.

Ma mere !

CLYTEMNESTRE.

Quoi ? ce nom qui te rend si coupable.
Tu l'ose prononcer ? n'affecte rien cruel,
La douleur que tu feins ? te rend plus criminel.
Triomphe Agamemnon,joüis de ta vengeance ;
Ton fils ne dément point ton nom ni ta naissance
Pour l'en voir digne au gré de mes vœux& des tiés
Je lui laisse un forfait qui passe tous les miens.

SCENE DERNIERE.

ORESTE, ELECTRE, PALAMEDE, ANTENOR, ARCAS, Gardes.

ORESTE.

Frapez, Dieux tout-puissans, que ma fureur implore,
Dieux vengeurs, s'il en est, puisque je vis encore,
Frapez, mon crime affreux ne regarde que vous.
Le Ciel n'a-t'il pour moi que des tourmens trop doux;
Je vois ce qui retient un courroux legitime;
Dieux vous ne sçavés point comme on punit mon crime.

ELECTRE.

Ah, mon frere, calmez cette aveugle fureur:
N'ai je donc pas assez de ma propre douleur?
Voulés-vous me donner la mort, mon cher Oreste?

ORESTE

Ah! ne prononcez plus ce nom que je déteste.
Et toi, que fait frémir mon aspect odieux,
Naturé tant de fois outragée en ces lieux,
Je viens de te venger du meurtre de mon pere?
Mais, qui te vengera du meurtre de ma mere?
Ah! si pour m'en punir, le Ciel est sans pouvoir,
Prêtons-lui les fureurs d'un juste desespoir.
O Dieux! que mes remords, s'il se peut, vous fléchissent;
Que mon sang, que mes pleurs, s'il se peut, t'attendrissent.
Ma mere; vois couler . . .

Il veut se tuer.

PALAMEDE *le desarmant.*

Ah, Seigneur !

ORESTE.

Laisse-moi,
Je ne veux rien, cruel, d'Electre, ny de toi.
Vôtre cœur affamé de sang & de victimes,
M'a fait soüiller ma main du plus affreux des crimes,
Mais quoi? quelle vapeur vient obscurcir les airs?
Grace au Ciel, on m'entr'ouvre un chemin aux enfers.
Descendons, les enfers n'ont rien qui m'épouvante,
Suivons le noir sentier que le sort me presente.
Cachons-nous dans l'horreur de l'éternele nuit;
Quelle triste clarté dans ce moment me luit?
Qui ranime le jour dans ces retraites sombres ?
Que vois-je ? mon aspect épouvante les ombres ?
Que de gémissemens ! que de cris douloureux !
Oreste ! qui m'appelle en ce séjour affreux ?
Egysthe, ah ! c'en est trop. Il faut qu'à ma colere.
Que vois-je ? dans ses mains, la tête de ma mere
Quel regards ! où fuirai-je ? ah monstre furieux,
Quel spectacle ose-tu presenter à mes yeux ?
Je ne souffre que trop, monstre cruel, arréte,
A mes yeux effrayez dérobe cette tête.
Ah, ma mere, épargnez vôtre malheureux fils.
Ombre d'Agamemnon, sois sensible à mes cris.
J'implore ton secours, chere ombre de mon pere,
Viens deffendre ton fils des fureurs de sa mere.
Prens pitié de l'état où tu me vois réduit.
Quoi, jusques dans tes bras la barbare me suit,
C'en est fait, je succombe à cet affreux suplice.
Du crime de ma main mon cœur n'est point complice.
J'éprouve cependant des tourmens infinis.
Dieux ! les plus criminels seroient-ils plus punis.

FIN.

RHADAMISTHE
ET
ZENOBIE.
TRAGEDIE
Par *Mr.* DE CRÉBILLON.

A SON ALTESSE SERENISSIME
MONSEIGNEUR LE PRINCE DE VAUDEMONT.

MONSEIGNEUR,

Je n'ai jamais douté du ſuccez de RHADAMISTHE. *Une Tragedie qui vous avoit plû pouvoit-elle n'être*

pas approuvée ? Le Public l'a applaudi en effet, & ce sont ces mêmes applaudissemens qui me donne aujourd'hui la hardiesse de la dédier à Vôtre Altesse Serenissime. Ne craignez pas, MONSEIGNEUR, *que cette liberté soit suivie d'auçune autre : Vôtre modestie n'aura rien à souffrir avec moi. Tel affronte la mort avec intrépidité, tel par son habilité à la guerre échappe à des perils certains, & sçait se couvrir de gloire dans le tems qu'il paroît le plus prés de sa perte, qui ne soûtiendroit pas la plus petite loüange sans se déconcerter. Accoûtumé d'ailleurs à peindre des Heros de mon imagination, peut-être réussirois-je mal en peignant d'aprés le plus parfait modéle. Et quels éloges encore que ceux d'une Epître pour un Prince consacré à l'Histoire & la Tradition ? L'Histoire sans se charger d'un encens superflu par le simple recit des faits, loüe avec plus de noblesse que les traits les plus recherchez ; ainsi le Lecteur trouvera bon que je l'y renvoye : c'est-là, où mieux que dans une Epître, souvent suspecte de flaterie, il verra quel prix étoit reservé aux grandes actions de V. A. S. Trop heureux que la permission que vous avez eu la bonté de me*

donner de placer vôtre Nom à la tête de cet Ouvrage me mettre à portée de vous assûrer que personne au monde n'est avec plus de vénération & un plus profond respect que moy,

MONSEIGNEUR,

DE VÔTRE ALTESSE SERENISSIME,

Le très-humble & très-obéïssant serviteur,

JOLYOT DE CRÉBILLON.

ACTEURS.

PHARASMANE, Roy d'Iberie.

RHADAMISTHE, Roy d'Armenie, Fils de Pharasmane.

ZENOBIE, Femme de Rhadamisthe, sous le nom d'Isménie.

ARSAME, Frere de Rhadamisthe.

HIERON, Ambassadeur d'Armenie, & Confident de Rhadamisthe,

MITRANE, Capitaine des Gardes de Pharasmâne.

HIDASPE, Confident de Pharasmâne.

PHENICE, Confidente de Zenobie.

GARDES.

La Scene est dans Artanisse, Capitale de l'Iberie, dans le Palais de Pharasmâne.

RHADAMISTHE ET ZENOBIE.

TRAGEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

ZENOBIE, *sous le nom d'Ismenie*, PHENICE.

ZENOBIE.

AH ; laisse-moi, Phenice à mes mortels ennuis,
Tu redouble l'horreur de l'état où je suis.
Laisse-moi, ta pitié, tes conseils & la vie
Sont le comble des maux pour la triste Ismenie.
Dieux justes ! Ciel vengeur, éfroi des malheureux :
Le sort qui me poursuit est-il assés affreux ?

PHENICE.

Vous verrai je toûjours les yeux baignés de larmes ?

Par d'éternels transports remplir mon cœur d'alarmes ?
Le sommeil en ces lieux verse en vain ses pavots,
La nuit n'a plus pour vous ni douceur ni repos ;
Cruelle si l'amour vous éprouve inflexible,
A ma triste amitié soyez du moins sensible.
Mais quels sont vos malheurs ! captive dans des lieux
Où l'amour soûmet tout au pouvoir de vos yeux,
Vous ne sortez des fers où vous fûtes nourrie,
Que pour vous asservir le grand Roy d'Iberie.
Et que demãde encor ce Vainqueur des Romains ?
D'un sceptre redoutable il veut orner vos mains
Si, rebuté des soins où son amour l'engage
Il s'est enfin lassé d'un inutile hommage,
Par combien de mépris, de tourmens, de rigueur
N'avez vous pas vous même allumé sa fureur ?
Flatés, cõblez ses vœux loin de vous en défendre,
Vous le verrés bien tôt plus soûmis & plus tendre.

ZENOBIE.

Je connois mieux que toi ce barbare vainqueur
Pour qui, mais vainement, tu veux fléchir mon cœur.
Quels que soient les grands noms qu'il tient de la victoire,
Et ce front si superbe où brille tant de gloire,
Malgré tous ses exploits, l'Univers à mes yeux
N'offre rien qui me doive être plus odieux.
J'ai trahi trop long tems ton amitié fidelle,
Il faut d'un autre prix reconnoître ton zele,
Me découvrir. Du moins quand tu sçauras mon sort.
Je ne te verrai plus t'opposer à ma mort.
Phenice, tu m'a vûë aux fers abandonnée,
Dans un abaissement où je ne suis point née ;
Je compte autant de Rois que je compte d'ayeux

Et le sang dont je sors ne le cede qu'aux Dieux.
Pharasmâne ce Roy qui fait trembler l'Asie,
Qui brave des Romains la vaine jalousie,
Ce cruel dont tu veux que je flatte l'amour,
Est frere de celui qui me donna le jour.
Plût aux Dieux qu'à son sang le destin qui me lie
N'eût point par d'autres nœuds attaché Zenobie:
Mais à ces nœuds sacrez joignant des nœuds plus doux,
Le sort l'a fait encor pere de mon époux;
De Rhadamisthe enfin.

PHENICE.

Ma surprise est extrême.
Vous Zenobie? ô Dieux!

ZENOBIE.

Oüi, Phenice, elle-même,
Fille de tant de Rois, reste d'un sang fameux,
Illustre, mais helas encor plus malheureux.
Aprés de longs débats Mitridate mon Pere
Dans le sein de la paix vivoit avec son frere;
L'une & l'autre Armenie asservie à nos lois
Mettoit cet heureux Prince au rang des plus grand Rois.
Trop heureux en effet si son frere perfide
D'un sceptre si puissant eût été moins avide:
Mais le cruel, bien loin d'appuyer sa grandeur,
Le dévora bien tôt dans le fonds de son cœur.
Pour éblouïr mon Pere, & pour mieux le surprendre,
Il lui remit son fils dés l'âge le plus tendre.
Mitridate charmé l'éleva parmi nous,
Comme un ami pour lui, pour moi comme un époux.
Je l'avoüerai, sensible à sa tendresse extrême,
Je me fis un devoir d'y répondre de même,
Ignorant qu'en effet sous des déhors heureux

On pût cacher au crime un penchant dangereux.

PHENICE

Jamais Roy cependant ne se fit dans l'Asie
Un nom plus glorieux & plus digne d'envie.
Déja des autres Rois devenu la terreur . . .

ZENOBIE.

Phenice, il n'a que trop signalé, sa valeur.
A peine je touchois à mon troisiéme lustre
Lorsque tout fut conclu pour cet hymen illustre:
Rhadamisthe déja s'en croyoit assuré,
Quand son Pere cruel contre nous conjuré,
Entra dans nos Etats suivis de Tiridate,
Qui brûloit de s'unir au sang de Mitridate;
Et ce Parthe indigné qu'on lui ravît ma foy;
Sema par tout l'horreur, le désordre & l'effroi,
Mitridate accablé par son perfide frere,
Fit tomber sur le fils les cruautez du Pere?
Et pour mieux se venger de ce frere inhumain,
Promit à Tiridate & son Sceptre & ma main.
Rhadamisthe irrité d'un affront si funeste;
De l'Etat à son tour embrasa tout le reste,
En dépoüilla mon Pere, en repoussa le sien;
Et dans son desespoir ne ménageant plus rien,
Malgré Numidius, & la Syrie entiere;
Il força Pollion de lui livrer mon Pere.
Je tentai pour sauver un Pere malheureux,
De fléchir un Amant que je crus généreux:
Il promit d'oublier sa tendresse offensée,
S'il voyoit de ma main sa foi récompensée,
Qu'au moment que l'hymen l'engageroit à moi;
Il remettroit l'Etat sous sa premiere loi.
Sur cet espoir charmant aux Autels entraînée,
Moi-même je hâtois ce fatal hymenée,
Et mon parjure Amant osa bien l'achever,
Teint du sang qu'à ce prix je prétendois sauver.
Mais le Ciel irrité contre ces nœuds impies.

Eclaira nôtre hymen du flambeau des Furies.
Quel hymen, justes Dieux! & quel barbare époux!

PHENICE.

Je sçai que tout un peuple indigné contre vous,
Vous imputant du Roy la triste destinée,
Ne vit qu'avec horreur ce coupable hymenée.

ZENOBIE.

Les cruels, sans sçavoir qu'on me cachoit son sort.
Oserent bien sur moi vouloir venger sa mort.
Troublée de ses forfaits dans ce péril extrême,
Rhadamisthe en parut comme accablé lui même,
Mais ce Prince bien tôt r'appellant sa fureur,
Remplit tout à son tour de carnage & d'horreur.
Suivez-moi, me dit-il. *Ce peuple qui m'outrage*,
En vain à ma valeur croit fermer un passage,
Suivez-moi. Des Autels s'éloignant à grands pas
Terrible & furieux il me prit dans ses bras,
Fuyant parmi les siens à travers Artaxate,
Qui vengeoit, mais trop tard la mort de Mitridate.
Mon époux cependant pressé de toutes parts,
Tournant alors sur moi de funeste regards....
Mais loin de retracer une action si noire,
D'un époux malheureux respectons la memoire;
Epargnes à ma vertu cet odieux recit,
Contre un infortuné je n'en ai que trop dit;
Je ne puis rappeller un souvenir si triste,
Sans déplorer encor le sort de Rhadamisthe.
Qu'il te suffise enfin, Phenice, de sçavoir,
Victime d'un amour réduit au desespoir,
Que par une main chere, & de mon sang fumante
L'Araxe dans ses eaux me vit plonger mourante.

PHENICE.

Quoi ce fut vôtre époux...... quel inhumain, grands Dieux,

ZENOBIE.

Les horreurs de la mort couvroient déja mes yeux
Quand le Ciel par les soins d'une main secourable
Me sauva d'un trépas sans elle inévitable.
Mais à peine échapée à des périls affreux ;
Il me fallut pleurer un époux malheureux.
J'appris, non sans frémir, que son barbare Pere
Prétextant sa fureur sur la mort de son frere,
De la grandeur d'un fils en effet trop jaloux,
Lui seul avoit armé nos peuples contre nous.
Qu'introduit en secret au sein de l'Armenie,
Lui-même de son fils avoit tranché la vie.
A ma douleur alors laissant un libre cours,
Je détestai les soins qu'on prenoit de mes jours :
Et quittant sans regret mon rang & ma patrie,
Sous un nom déguisé j'errai dans la Medie :
Enfin après dix ans d'esclavage & d'ennui,
Etrangere par tout sans secours, sans appui,
Quand j'esperois goûter un destin plus tranquile,
La guerre en un moment détruisit mon azile.
Arsame conduisant la terreur sur ses pas,
Vint la foudre à la main ravager ces climats.
Arsame né d'un sang à mes yeux si coupable,
Arsame cependant à mes yeux trop aimable,
Fils d'un Pere perfide, inhumain & jaloux,
Frere de Rhadamiste, enfin de mon époux.

PHENICE

Quel que soit le devoir du nœud qui vous engage
Aux Mânes d'un époux est-ce faire un outrage,
Que de ceder aux soins d'un Prince généreux,
Qui par tant de bien-faits a signalé ses feux ?

ZENOBIE.

Encor si dans mes maux une cruelle absence
Ne nous ravissoit point nôtre unique esperance :
Mais Arsame éloigné par un triste devoir,
Dans mon cœur éperdu ne laisse plus d'espoir,

Et

Et pour comble de maux j'aprens que l'Armenie,
Qu'un droit si legitime accorde à Zenobie :
Va tomber au pouvoir du Parthe, ou des Romains
Ou peut-être passer en de moins dignes mains.
Dans son barbare cœur flatté de sa conquête,
A quitter ces climats Pharasmâne s'apprête.

PHENICE.

Eh bien dérobez-vous à ses injustes loix,
N'avez-vous pas pour vous les Romains & vos droits ?
Par un Ambassadeur parti de la Sirie,
Rome doit décider du sort de l'Armenie.
Reine de ces Etats, contre un Prince inhumain
Faites agir pour vous l'Ambassadeur Romain :
On l'attend aujourd'hui dans les murs d'Artanisse;
Implorez de Cesar le secours, la justice,
De son Ambassadeur faites vous un appui,
Forcez-le à vous défendre, où fuyez avec lui.

ZENOBIE.

Comment briser les fers où je suis retenuë ?
M'en croira-t'on d'ailleurs ? fugitive, inconnuë:
Comment. Mais quel objet! Arsame dans ces lieux,

SCENE II.

ZENOBIE, *sous le nom d'Ismenie*, ARSAME, PHENICE.

ARSAME.

M'Est-il encor permis de m'offrir à vos yeux,

ZENOBIE.

C'est vous-même Seigneur quoi déja l'Albanie...

ARSAME.

Tout est soûmis, Madame, & la belle Ismenie,

Quand la gloire paroît me combler de faveurs,
Semble seule vouloir m'accabler de rigueurs.
Trop sûr que mon retour d'un inflexible pere
Va sur un fils coupable attirer la colére ;
Jaloux, desesperé, j'ose pour vous revoir,
Abandonner des lieux commis à mon devoir.
Ah, Madame, est il vrai qu'un Roi fier & terrible
Aux charmes de vos yeux soit devenu sensible?
Que l'himen aujourd'hui doive combler ses vœux?
Pardõnez aux transports d'un Amant malheureux.
Ma douleur vous aigrit, je vois qu'avec contrainte
D'un amour allarmé vous écoutez la plainte :
Ce n'est pas sans raison que vous la condamnez,
Le reproche ne sied qu'aux Amans fortunez :
Mais moi qui fus toûjours à vos rigueurs en butte,
Qu'un amour sans espoir devore & persecute :
Mais moi qui fus toûjours à vos loix si soûmis,
Qu'ai-je à me plaindre ? hélas ! & que m'a-t'on promis ?
Indigné cependant du sort qu'on vous prépare,
Je me plains & de vous & d'un rival barbare.
L'amour, le tendre amour qui m'anime pour vous
Tout malheureux qu'il est, n'en est pas moins jaloux.

ZENOBIE.

Seigneur, il est trop vrai qu'une flâme funeste
A fait parler ici des feux que je deteste :
Mais quel que soit le rang & le pouvoir du Roi.
C'est en vain qu'il prétend disposer de ma foi :
Ce n'est pas que sensible à l'ardeur qui vous flate,
J'approuve ces transports où vôtre amour éclate.

ARSAME.

Ah! malgré tout l'amour dont je brûle pour vous,
Faites moi seul l'objet d'un injuste courroux,
Imposez à mes feux la loix la plus severe,
Pourvû que vôtre main se refuse à mon pere.

Si pour d'autres que moi vôtre cœur doit brûler,
Donnés-moi des rivaux que je puisse immoler ;
Contre qui ma fureur agisse sans murmure.
L'amour n'a pas toûjours respecté la nature,
Je ne le sens que trop à mes transports jaloux.
Que sçai-je, si le Roy devenoit vôtre époux,
Jusqu'où m'emporteroit sa cruelle injustice ?
Ce n'est pas le seul bien que sa main me ravisse:
L'Armenie attentive à se choisir un Roi,
Par les soins d'Hieron se déclare pour moi.
Ardent à terminer un honteux esclavage,
Je venois à mon tour vous en faire un hommage:
Mais un pere jaloux, un rival inhumain
Veut me ravir encor ce Sceptre & vôtre main
Qu'il m'enleve à son gré l'une & l'autre Armenie:
Mais qu'il laisse à mes yeux la charmãte Ismenie.
Je faisois mon bonheur de plaire à ses beaux yeux
Et c'est l'unique bien que je demande aux Dieux.

ZENOBIE.

Et pourquoi donc ici m'avés-vous amenée ?
Quelle que fût ailleurs ma triste destinée,
Elle couloit du moins dans l'ombre du repos,
C'est vous par trop de soins qui combiés tous
mes maux.
D'ailleurs qu'espérés-vous d'une flâme si vive ?
Tant d'amour convient-ils au sort d'une captive?
Vous ignorés encor jusqu'où vont mes malheurs
Rien ne sçauroit tarir la source de mes pleurs.
Ah ! quand même l'amour uniroit l'un & l'autre,
L'himen n'unira point mon sort avec le vôtre :
Malgré tout son pouvoir, & son amour fatal,
Le Roi n'est pas, Seigneur, vôtre plus fier rival.
Un devoir rigoureux dont rien ne me dispense
Doit forcer pour jamais vôtre amour au silence,
J'entens du bruit. On ouvre, Ah ! Seigneur, c'est le
Roi.
Que je crains son abord & pour vous & pour [moi ?

SCENE III.

PHARASMANE, ZENOBIE, ſous le nom d'Iſmenie, ARSANE, MITRANE, HIDASPE, PHENICE, Gardes.

PHARASMANE.

QUe vois-je ! c'eſt mon fils ! dans Artaniſſe Arſame.
Quel deſſein l'y conduit ; Vous vous taiſez, Madame ?
Arſame prés de vous, Arſame dans ma Cour ;
Lorſque moi même ici j'ignore ſon retour !
De ce trouble confus que faut-il que je penſe ?
Vous à qui j'ai remis le ſoin de ma vengeance,
Que j'honorois enfin d'un choix ſi glorieux.
Parlez, Prince, quel ſoin vous ramene en ces lieux ?
Quel beſoin quel projet a pû vous y conduire
Sans ordre de ma part, ſans daigner m'en inſtruire ?

ARSAME.

Vos ennemis domptez, devois-je préſumer
Que mon retour, Seigneur pourroit vous allarmer?
Ah ! vous connoiſſez trop & mon cœur & mon zele
Pour ſoupçonner le ſoin qui vers vous me rappelle.
Croyez aprés l'emploi que vous m'avez commis,
Puiſque vous me voyez, que tout vous eſt ſoumis.

Lorſqu'au prix de mon ſang je vous couvre de gloire,
Lorſque tout retenti du bruit de ma victoire,
Je l'avoüerai, Seigneur, pour prix de mes exploits
Que je n'attendois pas l'accueïl que je reçois.
J'apprens de toutes parts que Rome & la Sirie,
Que Corbulon armé menace l'Iberie;
Vôtre fils ſe flatoit, conduit par ſon devoir,
Qu'avec plaiſir alors vous pourriez le revoir;
Je ne ſoupçonnois pas que mon impatience
Dût dans un cœur ſi grand jetter la défiance;
J'attendois qu'on ouvrit pour m'offrir à vos yeux,
Quand j'ai trouvé, Seigneür, Iſmenie en ces lieux.

PHARASMANE.

Je crains peu Corbulon, les Romains, la Sirie,
Contre ces noms fameux mon ame eſt aguerrie;
Et je n'approuve pas qu'un ſi généreux ſoin
Vous ait ſans mon aveu ramené de ſi loin.
D'ailleurs qu'a fait de plus qu'à produit ce grand zéle
Que le devoir d'un fils, & d'un ſujet fidéle?
Doutez-vous, quels que ſoient vos ſervices paſſez,
Qu'un retour criminel les ait tous effacez?
Sachez que vôtre Roi ne s'en ſouvient encore
Que pour ne point punir des projets qu'il ignore.
Quoi qu'il en ſoit, partez avant la fin du jour,
Et courez à Colchos étouffer vôtre amour,
Je vous défends ſur tout de revoir Iſmenie,
Apprenez qu'à mon ſort elle doit être unie,
Que l'hymen dés ce jour doit couronner mes feux
Que cet unique objet de mes plus tendres vœux

N'a que trop merité la grandeur souveraine,
Vôtre escla e autrefois aujourd'hui vôtre Reine?
C'est vous instruire assés que mes transports jaloux,
Ne veulent point ici de témoins tels que vous,
Sortés.

SCENE IV.

PHARASMANE, ZENOBIE, sous le nom d'Ismenie, MITRANE, HIDASPE, PHENICE, Gardes.

ZENOBIE.

ET de quel droit vôtre jalouse flâme
Prétent elle à ses vœux assujettir mon ame?
Vous m'offrés vainement la suprême grandeur,
Ce n'est pas à ce prix qu'on obtiendra mon cœur.
D'ailleurs que sçavés-vous, Seigneur, si l'himenée
N'auroit point à quelqu'autre uni ma destinée?
Sçavés vous si le sang à qui je dois le jour
Me permet d'écouter vos vœux & vôtre amour?

PHARASMANE.

Je ne sçai en effet quel sang vous a fait naître:
Mais fût-il aussi beau qu'il mérite de l'être,
Le nom de Pharasmane est assés glorieux
Pour oser s'allier au sang même des Dieux.
En vain à vos rigueurs vous joignés l'artifice,
Vains détours, puisqu'enfin il faut qu'on m'obéisse
Je n'ai rien oublié pour obtenir vos vœux,
Moins en Roi qu'en amant, j'ai fait parler mes feux:
Mais mon cœur irrité d'une fierté si vaine

Fait agir à son tour la grandeur souveraine,
Et puisqu'il faut en Roi m'expliquer avec vous,
Redoutés mon pouvoir, ou du moins mon courroux,
Et sçachés que malgré l'amour & sa puissance,
Les Rois ne sont point faits à tant de résistance.
Quoique de mes transports vous vous soyés promis,
Que tout jusqu'à l'amour doit leur être soûmis.
J'entrevois vos refus, c'est au rétour d'Arsame
Que je dois le mépris dont vous payés ma flâme:
Mais craignés que vos pleurs avant la fin du jour
D'un téméraire fils ne vengent mon amour.

SCENE V.

ZENOBIE, PHENICE.

ZENOBIE.

AH! tyran, puisqu'il faut que ma tendresse agisse,
Et que de tes fureurs ma haine te punisse,
Crains que l'amour armé de mes foibles attraits
Ne te rende bien-tôt tous les maux qu'il m'a faits,
Et qu'ai-je à ménager? Mânes de Mitridate,
N'est il pas tems pour vous que m'a vengeance éclate?
Venés à mon secours, Ombre de mon époux,
Et remplissés mon cœur de vos transports jaloux;
Vengés-vous par mes mains d'un ennemi funeste;
Le crime que sur vous vôtre pere a commis,
Ne peut être expié que par son autre fils;
C'est à lui que les Dieux reservent son supplice;

Armons ſon bras vengeur, va le trouver, Phenice,
Dis lui qu'à ſa pitié qu'à lui ſeul j'ai recours :
Mais ſans me découvrir implore ſon ſecours,
Dis-lui pour me ſauver d'une injuſte puiſſance
Qu'il intereſſe Rome à prendre ma défenſe ;
De ſon Ambaſſadeur qu'on attend aujourd'hui
Dans ces lieux, s'il ſe peut qu'il me faſſe un appui,
Fais briller à ſes yeux le Thrône d'Armenie,
Retrace-lui les maux de la triſte Iſmenie,
Par l'interêt d'un Sceptre ébranle ſon devoir ;
Pour l'attendrir enfin peins-lui mon deſeſpoir.
Puiſque l'amour a fait le malheur de ma vie,
Quel autre que l'amour doit venger Zenobie ?

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

RHADAMISTHE, HIERON.

HIERON.

Est-ce vous que je vois, en croirai-je mes yeux?
Rhadamisthe vivant? Rhadamisthe en ces lieux!
Se peut-il que le Ciel vous redonne à nos larmes,
Et rendre à mes souhaits un jour si plein de charmes?
Est-ce bien vous Seigneur! & par quel heureux sort
Démentez-vous ici le bruit de vôtre mort?

RHADAMISTHE.

Hieron, plût aux Dieux que la main ennemie
Qui me ravit le Sceptre eût terminé ma vie:
Mais le Ciel m'a laissé pour prix de ma fureur
Des jours qu'il a tissus de tristesse & d'horreur.
Loin de faire éclater ton zele ni ta joye
Pour un Roy malheureux que le sort te renvoye,
Ne me regarde plus que comme un furieux
Trop digne du courroux des hommes & des Dieux,
Qu'a proscrit dès long-temps la vengeance céleste;
De crimes, de remords assemblage funeste,
Indigne de la vie, & de ton amitié;
Objet digne d'horreur, mais, digne de pitié?
Traître envers la nature, envers l'amour perfide.

Uſurpateur, ingrat, parjure; parricide.
Sans les remords affreux qui déchirent mon cœur,
Hieron, j'oublierois qu'il eſt un Ciel vengeur.

HIERON.

J'aime à voir ces regrets que la vertu fait naître:
Mais le devoir, Seigneur, eſt-il toûjours le maître?
Mitridate lui-même en vous manquant de foi,
Sembloit de vous venger vous impoſer la loi.

RHADAMISTHE.

Ah! loin qu'en mes forfaits ton amitié me flâte;
Peins moi toute l'horreur du ſort de Mitridate.
Rappelle toi ce jour & ces ſermens affreux
Que je ſoüillai du ſang de tant de malheureux.
S'il te ſouvient encor du nombre des victimes,
Compte ſi tu le peux, mes remords par mes crimes.
Je veux que Mitridate en trahiſſant mes feux
Fut digne même encor d'un ſort plus rigoureux,
Que je dûſſe ſon ſang à ma flâme trahie,
Mais à ce même amour qu'avoit fait Zenobie?
Tu frémis, je le vois, ta main ta propre main
Plongeroit un poignard dans mon perfide ſein,
Si tu pouvoit ſçavoir juſqu'où ma barbarie
De ma jalouſe rage a porté la furie.
Apprens tous mes forfaits, ou plûtôt mes malheurs:
Mais, ſans les retracer, juges-en par mes pleurs.

HIERON.

Auſſi touché que vous du ſort qui vous accable,
Je n'examine point ſi vous êtes coupable.
On eſt peu criminel avec tant de remords,
Et je pleins ſeulement vos douloureux tranſports.
Calmés ce deſeſpoir où vôtre ame ſe livre,
Et m'apprene ...

RHADAMISTHE.

Comment oserai-je poursuivre ?
Comment de mes fureurs oser t'entretenir,
Quand tout mon sang se glace à ce seul souvenir?
Sans que mon desespoir ici le renouvelle,
Tu sçais tout ce qu'a fait cette main criminelle:
Tu vis comme aux Autels un peuple mutiné
Me ravit le bonheur qui m'étoit destiné ?
Et malgré les périls qui menaçoient ma vie,
Tu sçais comme à leurs yeux j'enlevai Zenobie.
Inutiles efforts ! je fuyois vainement.
Peins-toi mon desespoir dans ce fatal moment,
Je voulus m'immoler : mais Zenobie en larmes
Arrosant de ses pleurs mes parricides armes,
Vingt fois pour me flechir embrassant mes genoux,
Me dit ce que l'amour inspire de plus doux.
Hieron, quel objet pour mon ame éperduë ?
Jamais rien de si beaux ne s'offrit à ma vûë.
Tant d'attraits cependant, loin d'attendrir mon cœur,
Ne firent qu'augmenter ma jalouse fureur.
Quoi, dis-je en frémissant, la mort que je m'apprête,
Va donc à Tiridate assûrer sa conquête?
Les pleurs de Zenobie irritant ce transport,
Pour prix de tant d'amour je lui donnai la mort,
Et n'écoutant plus rien que ma fureur extrême,
Dans l'Araxe aussi-tôt je la traînai moi-même.
Ce fut là que ma main lui choisit un tombeau,
Et que de nôtre himen j'éteignis le flambeau.

HIERON.

Quel sort pour une Reine à vos jours si sensible !

RHADAMISTHE.

Après ce coup affreux devenus plus terrible,
Privé de tous les miens pourſuivi ſans ſecours,
A mon ſeul deſeſpoir j'abandonnai mes jours.
Je me précipitai, trop indigne de vivre,
Parmi des furieux, ardens à me pourſuivre,
Qu'un pere plus cruel que tous mes ennemis
Excitoit à la mort de ſon malheureux fils:
Enfin percé de coups j'allois perdre la vie,
Lorſqu'un gros de Romains ſorti de la Sirie,
Juſtement indigné contre ces inhumains,
M'arracha tout ſanglant de leurs barbares mains.
Arrivé, mais trop tard, vers les murs d'Artaxate,
Dans le juſte deſſein de venger Mitridate,
Ce même Corbulon armé pour m'accabler,
Conſerva l'ennemi qu'il venoit immoler.
De mon funeſte ſort touché ſans me connoître,
Ou de quelque valeur que j'avois fait paroître.
Ce Romain par des ſoins dignes de ſon grand cœur
Me ſauva malgré moi de ma propre fureur.
Senſible à ſa vertu, mais ſans reconnoiſſance,
Je lui cachai long tems mon nom & ma naiſſance,
Traînant avec horreur mon deſtin malheureux,
Toûjours perſecuté d'un ſouvenir affreux;
Et pour comble de maux dans le fonds de mon ame
Brûlant plus que jamais d'une funeſte flâme,
Que l'amour outragé, dans mon barbare cœur,
Pour prix de mes forfaits, rallume avec fureur;
Ranimant ſans eſpoir pour d'inſenſibles cendres
De la plus vive ardeur les tranſports les plus tendres.
Ainſi dans les regrets, les remords & l'amour,

Crai-

Craignant également & la nuit & le jour,
J'ai traîné dans l'Asie une vie importune :
Mais au seul Corbulon attachant ma fortune,
Avide de périls, & par un triste sort
Trouvât toujours la gloire où j'ai cherché la mort
L'esprit sans souvenir de ma grandeur passée,
Lorsque dix ans sembloient l'en avoir effacée,
J'apprends que l'Armenie après differens choix,
Alloit bien tôt passer sous d'odieuses loix;
Que mon pere en secret méditant sa conquête,
D'un nouveau Diadême alloit ceindre sa tête.
Je sentis à ce bruit ma gloire & mon courroux.
Reveiller dans mon cœur des sentimens jaloux.
Enfin à Corbulon je me fis reconnoître.
Contre un pere inhumain trop irrité peut-être,
A mon tour en secret jaloux de sa grandeur,
Je me fis des Romains nommer l'Ambassadeur.

HIERON.

Seigneur,& sous ce nom quelle est vôtre espérãce?
Quels projets peut ici former vôtre vengeance ?
Avés vous oublié dans quel affreux danger
Vous a précipité l'ardeur de vous venger ?
Gardés-vous d'écouter un transport téméraire
Chargé de tant d'horreurs, que prétendez-vous faire ?

RHADAMISTHE.

Et que sçai je, Hieron ? furieux, incertain,
Criminel sans penchant ; vertueux sans dessein,
Joüet infortuné de ma douleur extrême,
Dans l'état où je suis me connois je moi même?
Mon cœur de soins divers sans cesse combatu,
Ennemi du forfait sans aimer la vertu,
D'un amour malheureux déplorable victime
S'abandonne au remord sans renoncer au crime.
Je cede au répentir mais en profiter,
Et je ne me reconnois que pour me détester.

Dans ce cruel séjour sçai je ce qui m'entraîne,
Si c'est le desespoir, ou l'amour, ou la haine ?
J'ai perdu Zenobie, aprés ce coup affreux
Peux tu me demander encor ce que je veux ?
Desesperé, proscrit, abhorrant la lumiere,
Je voudrois me venger de la nature entiere ;
Je ne sai quel poison se répand dans mon cœur:
Mais jusqu'à mes remords tout y devient fureur.
Je viens ici chercher l'auteur de ma misere,
Et la nature en vain me dit que c'est mon pere :
Mais c'est peut-être ici que le Ciel irrité
Veut se justifier de trop d'impunité ;
C'est ici que m'attend le trait inévitable
Suspendu trop long-tems sur ma tête coupable,
Et plût aux Cieux cruels que ce trait suspendu
Ne fût pas en effet plus long-tems attendu.

HIERON.

Fuyez, Seigneur, fuyez de ce séjour funeste,
Loin d'attirer sur vous la colére céleste.
Que la nature au moins calme vôtre courroux,
Sōgés que dans ces lieux tout est sacré pour vous,
Que s'il faut vous venger c'est loin de l'Iberie,
Reprenés avec moi le chemin d'Armenie.

RHADAMISTHE.

Non, non, il n'est plus tems, il faut remplir mon sort,
Me venger, servir Rome, ou courir à la mort.
Dans ses desseins toûjours à mon pere contraire,
Rome de tous ses droits m'a fait dépositaire,
Sûre, pour rétablir son pouvoir & le mien
Contre un Roi qu'elle craint, que je n'oublierai rien.
Rome veut éviter une guerre douteuse,
Pour elle contre lui plus d'une fois honteuse ;
Conserver l'Armenie, ou par des soins jaloux
En faire un vrai flambeau de discorde entre nous

Par un don de César je suis Roi d'Armenie,
Parce qu'il croit par moi détruire l'Iberie:
Les fureurs de mon pere ont assez éclaté,
Pour que Rome entre nous ne craigne aucun traité.
Tels sont les hauts projets dont sa grandeur se pique
Des Romains si vantés telle est la politique;
C'est ainsi qu'en perdant le pere par le fils
Rome devient fatale à tous ses ennemis:
Ainsi pour affermir une injuste puissance
Elle ose confier ses droits à ma vengeance,
Et sous un nom sacré m'envoyer en ces lieux
Moins comme Ambassadeur, que comme un furieux,
Qui sacrifiant tout au transport qui le guide,
Peut porter sa fureur jusques au parricide;
J'entrevois ses desseins: mais mon cœur irrité
Se livre au desespoir dont il est agité,
C'est ainsi qu'ennemi de Rome & des Iberes
Je revois aujourd'hui le Palais de mon pere.

HIERON.

Député comme vous, mais par un autre choix
L'Armenie à mes soins a confié ses droits,
Je venois de sa part offrir à vôtre frere
Un Trône où malgré nous veut monter vôtre pere,
Et je viens annoncer à ce superbe Roi
Qu'en vain à l'Armenie il veut donner la loi:
Mais ne craignés-vous pas que malgré vôtre absence...

RHADAMISTHE.

Le Roi ne m'a point vû dès ma plus tendre enfance,
Et la nature en lui ne parle pas assés
Pour rappeller des traits dès long-tems effacés.
Je n'ai crains que tes yeux, & sans mes soins peut-être

Malgré ton amitié tu m'allois méconnoître.
Le Roi vient : que mon cœur à ce fatal abord
A de peine à dompter un funeste transport !
Surmontons cependant toute sa violence,
Et d'un Ambassadeur employons la prudence.

SCENE II.

PHARASMANE, RHADAMISTE, HIERON, MITRANE, HIDASPE, Gardes.

RHADAMISTHE.

Un peuple triomphant maître de tant de Rois
Qui vers vous en ces lieux daigne emprunter ma voix,
De vos desseins secrets instruit cõme vous-même
Vous annonce aujourd'hui sa volonté suprême ;
Ce n'est pas que Neron de sa grandeur jaloux
Ne sçache ce qu'il doit à des Rois tels que vous ;
Rome n'ignore pas à quel point la victoire
Parmi les noms fameux éleve vôtre gloire :
Ce peuple enfin si fier & tant de fois vainqueur
N'en admire pas moins vôtre haute valeur :
Mais vous sçavés aussi jusqu'où va sa puissance,
Ainsi gardés-vous bien d'exciter sa vengeance.
Alliée, ou plûtôt sujette des Romains
De leur choix l'Armenie attend ses Souverains ;
Vous le sçavés, Seigneur, & du pied du Caucase
Vos soldats cependant s'avançent vers le Phaze,
Le Cyrus sur ses bords chargés de combattans
Fait voir de toutes parts vos étendars flottans :
Rome de tant d'apprêts qui s'indigne & se lasse,
N'a point accoûtumé les Rois à tant d'audace ;
Quoique Rome peut-être au mépris de ses droits

N'ait point interrompu le cours de vos exploits,
Qu'elle ait abandonné Tigrane & la Medie,
Elle ne prétend point vous ceder l'Armenie ;
Je vous déclare donc que César ne veut pas
Que vers l'Araxe enfin vous adressiés vos pas.

PHARASMANE.

Quoique d'un vain discours je brave la ménace,
Je l'avoüerai, je suis surpris de vôtre audace :
De quel front osés-vous, soldat de Corbulon,
M'apporter dans ma Cour les ordres de Neron ?
Et depuis quand croit-il qu'au mépris de ma gloire.
A ne plus craindre Rome instruit par la victoire,
Oubliant désormais la suprême grandeur,
J'aurai plus de respect pour son Ambassadeur ;
Moi qui formant au joug des peuples invincibles
Ai tant de fois bravé ces Romains si terribles,
Qui fais trembler encor ces fameux Souverains,
Ces Parthes aujourd'hui la terreur des Romains,
Ce peuple triomphant n'a point vû mes images
A la suite d'un char en butte à ses outrages.
La honte que sur lui répandent mes exploits
D'un airain orgueilleux a bien vengé des Rois.
Mais quel soin vous conduit en ce païs barbare ?
Est-ce la guerre enfin que Neron me déclare ?
Qu'il ne s'y trompe point ; la pompe de ces lieux,
Vous le voyés assés, n'éblouït point les yeux.
Jusques aux Courtisans qui me rendét hommage,
Mon Palais, tout ici n'a qu'un faste sauvage ;
La nature marâtre en ces affreux climats,
Ne produit au lieu d'or que du fer, des soldats,
Son sein tout hérissé n'offre aux désirs de l'hôme
Rien qui puisse tenter l'avarice de Rome.
Mais pour trancher ici d'inutiles discours,
Rome de mes projets veut traverser le cours.
Et pourquoi, s'il est vrai qu'elle en soit informée,

N'a t'elle pas encore assemblé son armée ?
Que font vos legions ; Ces superbes vainqueurs
Ne combattent ils plus que par Ambassadeurs
C'est la flâme à la main qu'il faut dans l'Iberie
Me distraire du soin d'entrer dans l'Armenie ,
Non par de vains discours indignes des Romains
Quand je vais par le fer m'en ouvrir les chemins;
Et peut être bien plus, dédaignant Artaxate,
Défier Corbulon jusqu'aux bords de l'Euphrate.

HIERON.

Quand même les Romains attentifs à vos loix ,
S'en remetroiét à nous pour le choix de nos Rois,
Seigneur , n'esperés pas au gré de vôtre envie
Faire en vôtre faveur expliquer l'Armenie.
Les Parthes envieux, & les Romains jaloux
De toutes parts bien-tôt armeroient contre nous.
L'Armenie occupée à pleurer sa misere ,
Ne demande qu'un Roi qui lui serve de pere.
Nos peuples désolez n'ont besoin que de paix ,
Et sous vos loix , Seigneur, nous ne l'aurions jamais.
Vous avés des vertus qu'Artaxate respecte :
Mais vôtre ambition n'en est pas moins suspecte,
Et nous ne soûpirons qu'aprés des Souverains
Indifferens au Parthe , & soûmis aux Romains
Sous vôtre Empire enfin prétendre nous réduire ,
C'est moins nous conquérir , que vouloir nous détruire.

PHARASMANE.

Dans ce discours rempli de prétexte si vains ,
Dicté par la raison, moins que par les Romains,
Je n'entrevois que trop l'interêt qui vous guide.
Est bien,puisqu'on le veut,que la guerre en décide
Vous apprendrés bien-tôt qui de Rome,ou de moi
Dût prétendre, Seigneur, à vous donner la loi ?
Et malgré vos frayeurs & vos fausses maximes,

Si quelqu'autre eut sur vous des droits plus légitimes.

Et qui doit succeder à mon frere? à mon fils?
A qui des droits plus saints ont-ils été transmis?

RHADAMISTHE.

Quoi vous, Seigneur qui seul causâtes leur ruïne!
Ah! doit-on hériter de ceux qu'on assassine?

PHARASMANE.

Qu'entend je! dans ma Cour on ose m'insulter?
Hola, Gardes...

HIERON.

Seigneur, qu'osez vous attenter?

PHARASMANE.

Rendés graces au nom dont Neron vous honore?
Sans ce nom si sacré que je respecte encore,
En dûssai je péril l'affront le plus sanglant
Me vengeroit bien tôt d'un Ministre insolent.
Malgré la dignité de vôtre caractére,
Croyés moi cependant, évités ma colére;
Retournés dès ce jour apprendre à Corbulon
Comme on reçoit ici les ordres de Neron.

SCENE III.

RHADAMISTHE, HIERON.

HIERON.

QU'avés-vous fait, Seigneur? Quand vous
devés tout craindre...

RHADAMISTHE.

Hieron, que veux-tu? je n'ai pû me contraindre.
D'ailleurs en l'aigrissant j'assure mes desseins,
Par un pareil éclat j'en impose aux Romains.
Pour remplir les projets que Rome me confie,
Il ne me reste plus qu'à troubler l'Iberie,
Qu'à former un parti qui retienne en ces lieux
Un Roi que ses exploits rendẽt trop orguëilleux.
Indociles au joug que Pharasmane impose,
Rebutés de la guerre où lui seul les expose,
Ses sujets en secret sont tous ses ennemis :
Achevons contre lui d'irriter les esprits ;
Et pour mieux me vẽger des fureurs de mon pere.
Tâchons dans nos desseins d'interesser mon frere?
Je sçais un sûr moyen pour surprendre sa foi :
Dans le crime du moins engageons le avec moi,
Un Roi, pere cruel, & tiran tout ensemble,
Ne merite en effet qu'un sang qui lui ressemble.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

RHADAMISTHE *seul.*

MOn frere me demande un secret entretien!
Dieux, me connoîtroit il? quel dessein est le sien?
N'importe, il faut le voir. Je sens que ma vengeãce
Commence à se flatter d'une douce esperance.
Il ne peut en secret s'exposer à me voir,
Que réduit par un pere à trahir son devoir.
On ouvre, je le vois. Malheureuse victime!
Je ne suis pas le seul qu'un Roi cruel opprime.

SCENE II.

RHADAMISTE, ARSAME.

ARSAME.

SI j'en crois le courroux qui se lit dans ses yeux,
Peu content des Romains le Roi quitte ces lieux.
Je connois trop l'orguëil du sang qui m'a fait naître.
Pour croire qu'à son tour Rome ait sujet de l'être
Seigneur, sans abuser de vôtre dignité,
Puis-je sur ce soupçon parler en sûreté.

Puis-je esperer que Rome exauce ma priere,
Et ne confonde point le fils avec le pere ?

RHADAMISTHE.

Quoi qu'il ait violé le respect qui m'est dû,
Attendés tout de Rome & de vôtre vertu ?
Ce n'est pas d'aujourd'hui que Rome la respecte.

ARSAME.

Ah ! que cette vertu va vous être suspecte :
Que je crains de détruire en ce même entretien
Tout ce que vous pensés d'un cœur comme le mien,
En effet quel que soit le regret qui m'accable,
Je sens bien que ce cœur n'en est pas moins coupable,
Et de quelques remords que je sois combattu
Qu'avec plus d'appareil c'est trahir ma vertu.
Dès qu'entre Rome & nous la guerre se déclare,
Que même avec éclat mon pere s'y prépare,
Je sçai que je ne puis vous parler, ni vous voir
Sans trahir à la fois mon pere & mon devoir.
Je le sçai ; cependant plus criminel encore,
C'est vôtre pitié seule aujourd'hui que j'implore.
Un pere rigoureux, de mon bonheur jaloux,
Me force en ce moment d'avoir recours à vous
Pour me justifier lorsque tout me condamne,
Je ne veux point, Seigneur, vous peignant Pharasmâne,
Répandre sur sa vie un venin dangereux.
Non, quoy qu'il soit pour moi si fier, si rigoureux,
Quoi que de son courroux je sois seul la victime,
Il n'en est pas pour moi moins grand, moins magnanime.
La nature, il est vrai, d'avec ses ennemis
N'a jamais dans son cœur sçû distinguer ses fils.
Je ne suis pas le seul de ce sang invincible.

Qu'ait proscrit en naissant sa rigueur infléxible.
J'eus un frere, Seigneur, Illustre & généreux,
Digne par sa valeur du sort le plus heureux.
Que je regrette encor sa triste destinée,
Et jamais il n'en fut de plus infortunée.
Un pere conjuré contre son propre sang,
Lui même lui porta le coûteau dans le flanc.
De ce jeune Héros partageant la disgrace,
Peut être qu'aujourd'hui même sort me ménace;
Plus coupable en effet je n'en attends pas moins!
Mais ce n'est pas, Seigneur, le plus grand de mes soins.
Non, la mort désormais n'a rien qui m'intimide,
Qu'un soin bien different & m'agite & me guide!

RHADAMISTHE.

Quels que soient vos desseins, vous pouvés sans effroi
Sûr d'un appui sacré vous confier à moi.
Plus indigné que vous contre un barbare pere,
Je sens à son nom seul redoubler ma colére.
Touché de vos vertus, & tout entier à vous,
Sans sçavoir vos malheurs je les partage tous.
Vous calmeriés bien tôt la douleur qui vous presse,
Si vous sçaviés pour vous jusqu'où je m'interesse.
Parlez, Prince, faut il contre un pere inhumain
Armer avec éclat tout l'Empire Romain?
Soyés sûr qu'avec vous mon cœur d'intelligence
Ne respire aujourd'hui qu'une même vengeance.
S'il ne faut qu'attirer Corbulon en ses lieux;
Quels que soient vos projets, j'ose attester les Dieux
Que nous aurons bien-tôt satisfait vôtre envie,
Falût-il pour vous seul conquerir l'Armenie.

ARSAME.

Que me proposez-vous? quels conseils: ah, Seigneur,

Que vous pénétrés mal dãs le fonds de mon cœur
Que moi, que trahissant mon pere & ma patrie
J'attire les Romains au sein de l'Iberie?
Ah! si jusqu'à ce point il faut trahir ma foi,
Que Rome en ce moment n'attende rien de moi,
Je n'en exige rien dès qu'il faut par un crime,
Acheter un bienfait que j'ai crû légitime,
Et je vois bien, Seigneur qu'il me faut aujourd'hui
Pour des infortunés chercher un autre appui:
Je croyois, ébloüi de ses titres suprémes,
Rome utile aux mortels autant que les Dieux mêmes,
Et pour en obtenir un secours généreux,
J'ai crû qu'il suffisoit que l'on fût malheureux,
J'ose le croire encore que sur cette esperance
Souffrés que des Romains j'implore l'assistançe;
C'est pour une captive asservie à nos loix,
Qui pour vous attendrir à recours à ma voix;
C'est pour une captive aimable, infortunée,
Digne par ses appas d'une autre destinée,
Enfin par ses vertus à juger de son rang,
On ne sortit jamais d'un plus illustre sang;
C'est vous instruire assés de sa haute naissance
Que d'interesser Rome à prendre sa défense
Elle veut même ici vous parler sans témoins,
Et jamais on ne fut plus digne de vos soins.
Pharamasne entraîné par un amour funeste
Veut me ravir. Seigneur ce seul bien qui me reste,
Le seul où je faisois consiler mon bonheur;
Et le seul que pouvoit lui disputer mon cœur
Ce n'est pas que plus fier d'un secours que j'espere,
Je prétends à mon tour l'enlever à mon pere:
Quand même il cederoit sa captive à mes feux,
Mon sort n'en seroit pas plus doux ni plus heureux,

Je

Je ne veux qu'éloigner cet objet que j'adore,
Et même sans espoir de le revoir encore.

RHADAMISTHE.

Suivi de peu des miens, sans pouvoir où je suis,
Vous offrir un azile est tout ce que je puis.

ARSAME.

Et tout ce que je veux. Mon ame est satisfaite.
Je vais tout disposer, Seigneur, pour sa retraite,
Je ne sçai : mais pressé d'un mouvement secret
J'abandonne Ismenie avec moins de regret.
Pour calmer la douleur de mon ame inquiete
Il suffit qu'en vos mains Arsame la remette,
Encor si je pouvois aux dépens de mes jours
M'acquitter envers vous d'un généreux secours :
Mais je ne puis offrir dans mon malheur extrême
Pour prix d'un tel bien-fait que le bien-fait lui-même.

RHADAMISTHE.

Je n'en demande pas, cher Prince, un prix plus doux
Il est digne de moi s'il n'est digne de vous.
Souffrés que désormais je vous serve de frere.
Que je vous plains d'avoir un si barbare pere !
Mais de ses vains transports pourquoi vous allarmer ?
Pourquoi quitter l'objet qui vous a sçû charmer ?
Daignés me confier & son sort & le vôtre,
Dans un azile sûr suivés-moi l'un & l'autre.
Sensible à ses malheurs, je ne puis sans effroi
Abandonner Arsame aux fureurs de son Roi.
Prince vous dédaignés un conseil qui vous blesse,
Mais si vous connoissiés celui qui vous en presse.

ARSAME.

Donnés-moi des conseils qui soient plus généreux,
Dignes de mon devoir, & dignes de tous deux.

Le Roi doit dés demain partir pour l'Armenie,
Il s'agit à ses vœux d'enlever Isménie ?
Mon pere en ce moment peut l'éloigner de nous.
La sa captive en pleurs n'espere plus qu'en vous.
Déja sur vos bontez pleine de confiance
Elle attend vôtre vûë avec impatience.
Adieu, Seigneur, adieu, je craindrois des troubler
Des secrets qu'à vous seul elle veut reveler.

SCENE III.

RHADAMISTHE *seul.*

AInsi, pere jaloux, pere injuste & barbare,
C'est contre tout ton sang que ton cœur se déclare ?
Crains que ce même sang tant de fois dédaigné
Ne se souleve enfin de sa source indigné,
Puisque déja l'amour maître du cœur d'Arsame
Y verse le poison d'une mortelle flâme.
Quel que soit le respect de ce vertueux fils ;
Est-il quelques rivaux qui ne soient ennemis ;
Non, il n'est point de cœur si grand si magnanime
Qu'un amour malheureux n'entraîne dans le crime.
Mais je prétens en vain l'armer contre son Roi,
Mon frere n'est point fait au crime comme moi,
Méritois-tu, barbare, un fils aussi fidéle ;
Ta rigueur semble encore en accroître le zele ?
Rien ne peut ébranler son devoir ni sa foi,
Et toûjours plus soûmis... quel exemple pour moi !
Dieux, de tant de vertus n'ornez-vous donc mon frere
Que pour me rendre seul trop semblable à mon pere ;

Que prétend la fureur dont je suis combattu ?
D'un fils respectueux séduire la vertu ?
Imitons-la plûtôt, cedons à la nature,
N'en ai-je pas assés étouffé le murmure ?
Que dis-je dans mon cœur moins rebéle à ses loix
Dois-je plûtôt qu'un pere en écouter la voix ;
Peres cruels, vos droits ne sont-ils pas les nôtres ;
Et nos devoirs sont-ils plus sacrés que les vôtres ;
On vient, c'est Hieron.

SCENE IV.

RHADAMISTHE, HIERON.

RHADAMISTHE.

Cher ami, c'en est fait,
Mes efforts redoublez ont été sans effet
Tout malheureux qu'il est le vertueux Arsame
Presque sans murmurer voit traverser sa flâme,
Et qu'en attendre encor quand l'amour n'y peut rien ?
Hieron, que son cœur est bien different du mien !
J'ai perdu tout espoir de troubler l'Iberie,
Et le Roi va bien-tôt partir pour l'Armenie :
Devançons-y ses pas, & courons achever
Des forfaits que le Sort semble me reserver.
Pour partir avec toi je n'attens qu'Ismenie,
Tu sçais qu'à Pharasmane elle doit être unie.

HIERON.

Quoi, Seigneur ?

RHADAMISTHE.

Elle peut servir à mes desseins.
Elle est d'un sang, dit-on, allié des Romains.
Pourrois-je refuser à mon malheureux frere

Un secours qui commence à me la rendre chére ?
D'ailleurs pour l'enlever ne me suffit il pas
Que mon pere cruel brûle pour ses appas ?
C'est un garant pour moi, je veux ici l'attendre,
Daigne observer des lieux où l'on peut nous surprendre.
Adieu, je crois la voir, favorise mes soins,
Et me laisse avec elle un moment sans témoins.

SCENE V.

RHADAMISTHE, ZENOBIE.

ZENOBIE.

Seigneur, est-il permis à des infortunées
Qu'au joug d'un fier tyran le sort tient enchaînées ;
D'oser avoir recours dans la honte des fers
A ces mêmes Romains maîtres de l'Univers ?
En effet quel emploi pour ces maîtres du monde
Que le soin d'adoucir ma misere profonde !
Le Ciel qui soumit tout à leurs augustes loix....

RHADAMISTHE.

Que vois-je ! ah ; malheureux, quels traits ! quels son de voix !
Justes Dieux ! quel objet offrés vous à ma vûë ?

ZENOBIE.

D'où vient à mon aspect que vôtre ame est émûë,
Seigneur ?

RHADAMISTHE.

Ah ! si ma main n'eût pas privé du jour...

ZENOBIE.

Qu'entens-je ! quels regrets, & que vois-je à mon tour :
Triste ressouvenir : je frémis, je frissonne,

Où suis-je, & quel objet : la force m'abandonne :
Ah ! Seigneur, dissipés mon trouble & ma terreur,
Tout mon sang s'est glacé jusqu'au fonds de mon cœur.

RHADAMISTHE.

Ah je n'en doute plus au transport qui m'anime,
Ma main n'as-tu commis que la moitié du crime;
Victime d'un cruel contre vous conjuré,
Triste objet d'un amour jaloux, desesperé,
Que ma rage a poussé jusqu'à la barbarie,
Aprés tant de fureurs, est-ce vous Zenobie ;

ZENOBIE.

Zenobie, ah grands Dieux : cruel, mais cher Epoux :
Aprés tant de malheurs, Rhadamisthe est-ce vous ;

RHADAMISTHE.

Se peut-il que vos yeux le puissent méconnoître ?
Oüi je suis ce cruel ; cet inhumain, ce traître,
Cet époux meurtrier. Plût au Ciel qu'aujourd'hui
Vous eussiés oubliés ses crimes avec lui.
O Dieux, qui la rendés à ma douleur mortelle,
Que ne lui rendez vous un époux digne d'elle :
Par quel bonheur le Ciel touché de mes regrets
Me permet-il encor de revoir tant d'attraits ?
Mais hélas, se peut-il qu'à la Cour de mon pere
Je trouve dans les fers une épouse si chere :
Dieux ! n'ai-je pas assés gémi de mes forfaits,
Sans m'accabler encor de ces tristes objets ?
O de mon desespoir victime trop aimable,
Que tout ce que je vois rend vôtre époux coupable ?
Quoi vous versés des pleurs ?

ZENOBIE.

Malheureuse & comment
N'en répandrois je pas dans ce fatal moment.

Ah cruel : plût aux Dieux, que ta main ennemie
N'eût jamais attenté qu'aux jours de Zenobie :
Le cœur à ton aspect désarmé de courroux,
Je ferois mon bonheur de revoir mon époux ;
Et l'Amour s'honorant de ta fureur jalouse
Dans tes bras avec joye eût remis ton épouse.
Ne croi pas cependant que pour toi sans pitié,
Je puisse te revoir avec inimitié.

RHADAMISTHE.

Quoi loin de m'accabler, grands Dieux, c'est Zénobie
Qui craint de me haïr, & qui s'en justifie :
Ah ! punis-moi plûtôt, ta funeste bonté,
Même en me pardonnant tient de ma cruauté.
N'épargne point mon sang cher objet que j'adore
Prive moi du bonheur de te revoir encore.

Il se jette à ses genoux.

Faut-il pour t'en presser embrasser tes genoux ?
Songe au prix de quel sang je devins ton époux,
Jusques à mon amour tout veux que je périsse :
Laisser le crime en paix c'est en être complice,
Frape : mais souviens toi que malgré ma fureur,
Tu ne sortis jamais un moment de mon cœur,
Que si le répentir tenoit lieu d'innocence,
Je n'exciterois plus ni haine ni vengeance ?
Que malgré le courroux qui te doit animer,
Ma plus grande fureur fut celle de t'aimer.

ZENOBIE.

Leve-toi, c'en est trop, puisque je te pardonne,
Que servent les regrets où ton cœur s'abandonne
Va, ce n'est pas à nous que les Dieux ont remis
Le pouvoir de punir de si chers ennemis.
Nomme moi les climats où tu souhaites vivre :
Parle ; dès ce moment je suis prête à te suivre.
Sûre que les remords qui saisissent ton cœur
Naissent de ta vertu, plus que de ton malheur.

Heureuse, si pour toi les soins de Zenobie
Pouvoient un jour servir d'exemple à l'Armenie,
La rendre comme moi soumise à ton pouvoir,
Et l'instruire du moins à suivre son devoir.

RHADAMISTHE.

Juste Ciel, se peut-il que des nœuds légitimes
Avec tant de vertus unissent tant de crimes?
Que l'himen associe au sort d'un furieux,
Ce que de plus parfait firent naître les Dieux!
Quoi tu peux me revoir? sans que la mort d'un pere,
Sans que mes cruautez, ni l'amour de mon frere,
Ce Prince, cet Amant si grand, si généreux,
Te fassent détester un époux malheureux?
Et je puis me flatter qu'insensible à sa flâme,
Tu dédaignes ses vœux du vertueux Arsame:
Que dis-je: trop heureux que pour moi dans ce jour,
Le devoir dans ton cœur me tienne lieu d'amour.

ZENOBIE.

Calme les vains soupçons dont ton ame est saisie,
Ou cache-m'en du moins l'indigne jalousie?
Et souviens-toi qu'un cœur qui peut te pardonner,
Est un cœur que sans crime on ne peut soupçonner.

RHADAMISTHE.

Pardonne, chere épouse, à mon amour funeste,
Pardonne des soupçons que tout mon cœur déteste.
Plus ton barbare époux est indigne de toi,
Moins tu dois t'offenser de son injuste effroi.
Rends-moi ton cœur, ta main, ma chere Zenobie,
Et daigne dés ce jour me suivre en Armenie;
César m'en a fait Roi, viens me voir désormais
A force de vertus effacer mes forfaits.
Hieron est ici, c'est un Sujet fidéle.

Nous pouvons confier nôtre fuite à son zéle.
Aussi tôt que la nuit aura voilé les Cieux,
Sûre de me revoir viens m'attendre en ces lieux.
Adieux. N'attendons pas qu'un ennemi barbare,
Quand le Ciel nous réjoint, pour jamais nous sépare.
Dieux, qui me la rendés pour combler mes souhaits,
Daignés me faire un cœur digne de vos bienfaits.

Fin du Troisiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ZENOBIE, PHENICE.

PHENICE.

AH: Madame, arrêtés. Quoi ne pourrai-je apprendre,
Qui fait couler les pleurs que je vous vois répandre?
Après tant de secrets confiés à ma foi,
En avés vous encor qui ne soient pas pour moi?
Arsame va partir. Vous soupirés Madame,
Plaindriés-vous le sort du généreux Arsame?
Fait-il couler les pleurs dont vos yeux sont baignés?
Il part; & prévenu que vous le dédaignés,
Ce Prince malheureux banni de l'Iberie,
Va pleurer à Colchos sa perte d'Ismenie.

ZENOBIE.

Loin de te confier mes coupables douleurs,
Que n'en puis-je effacer la honte par mes pleurs?
Phenice, laisse-moi, je ne veux plus t'entendre.
L'Ambassadeur Romain près de moi va se rendre,
Laisse-moi seul.

SCENE II.

ZENOBIE *seul.*

OU vais je ? & quel est mon espoir ?
Imprudente, où m'entraîne un aveugle devoir,
Je devance la nuit, pour qui ? pour un parjure
Qu'à proscrit dãs mon cœur la voix de la nature.
Ai-je donc oublié que sa barbare main
Fit tomber tous les miens sous un fer assassin ?
Que dis-je ? le cœur plein de feux illegitimes,
Ai je assés de vertu pour lui trouver des crimes ?
Et me paroîtroit il si coupable en ce jour,
Si je ne brûlois pas d'un criminel amour ?
Etouffons sans regret une honteuse flâme;
C'est à mon époux seul à regner sur mon ame.
Tout barbare qu'il est, c'est un present des Dieux
Qu'il ne m'est pas permis de trouver odieux.
Hélas ! malgré mes maux, malgré sa barbarie,
Je n'ai pû le revoir sans en être attendrie.
Que l'himen est puissant sur les cœurs vertueux !
On vient. Dieux, quel objet offrés-vous à mes yeux !

SCENE III.

ZENOBIE, ARSAME.

ARSAME.

EH quoi je vous revois ! c'est vous même Madame ?

Quel Dieu vous rend aux vœux du malheureux
Arſame ?

ZENOBIE.

Ah ! fuyez-moi, Seigneur, il y va de vos jours.

ARSAME.

Dût mon pere cruel en terminer le cours,
Hélas ! quand je vous perds, adorable Iſmenie,
Voudrois je prendre encor quelque part à la vie ?
Accablé de mes maux, je ne demande aux Dieux
Que la triſte douceur d'expirer à vos yeux.
Le cœur auſſi touché de perdre ce que j'aime,
Que vous répondiez à mon amour extrême,
Je ne veux que mourir. Je vois couler vos pleurs,
Madame, ſeriez-vous ſenſible à mes malheurs ?
Le ſort le plus affreux n'a plus rien qui m'étonne.

ZENOBIE.

Ah ! loin qu'à vôtre amour vôtre cœur s'abandonne ;
Vous voyez & mon trouble, & l'état où je ſuis,
Seigneur, ayez pitié de mes mortels ennuis.
Fuyez n'irritez point le tourment qui m'accable,
Vous avez un rival, mais le plus redoutable.
Ah ! s'il vous ſurprenoit en ce funeſte lieu,
J'en mourrois de douleur. Adieu, Seigneur, adieu.
Si ſur vous ma priere eut jamais quelqu'empire,
Loin d'en croire aux tranſports que l'amour vous
inſpire ...

ARSAME.

Quel eſt donc ce rival ſi terrible pour moi ?
En ai-je à craindre encor quelqu'autre que le Roi ?

ZENOBIE.

Sans vouloir pénétrer un ſi triſte miſtere,
N'en eſt-ce pas aſſez, Seigneur, que vôtre pere ?
Fuyez, Prince, fuyez, rendez-vous à mes pleurs,
Satisfait de me voir ſenſible à vos malheurs,
Partez, éloignez-vous, trop généreux Arſame.

ARSAME.

Un infidéle ami trahiroit-il ma flâme ?
Dieux quel trouble s'éleve en mon cœur alarmé!
Quoi, toûjours des rivaux, & n'être point aimé !
Belle Ismenie en vain vous voulés que je fuye ;
Je ne le puis, dússai-je en perdre ici la vie.
Je vois couler des pleurs qui ne sont pas pour moi
Quel est donc ce rival ? dissipez mon effroi.
D'où vient qu'en ce Palais je vous retrouve encore?
Me refuseroit on un secours que j'implore ?
Les perfides Romains m'ont-ils manqué de foi ?
Ah daignés m'éclaircir du trouble où je vous voi?
Parlés, ne craignés pas de lasser ma constance,
Quoi vous ne romprés point ce barbare silence?
Tout m'abandonne-t'il en ce funeste jour ?
Dieux ! est-on sans pitié, pour être sans amour ?

ZENOBIE.

Eh bien, Seigneur, eh bien il faut vous satisfaire ?
Je me dois plus qu'à vous cet aveu necessaire.
Ce seroit mal répondre à vos soins généreux
Que d'abuser encor vôtre amour malheureux.
Le sort a disposé de la main d'Ismenie.

ARSAME.

Juste Ciel !

ZENOBIE.

Et l'époux à qui l'himen me lie
Est-ce même Romain dont vos soins aujourd'hui
Ont imploré pour moi le secours & l'appui.

ARSAME.

Ah dans mon desespoir fût-ce César lui-même!

ZENOBIE.

Calmés de ce transport la violence extrême.
Mais c'est trop l'exposer à vôtre inimitié :
Moins digne de courroux, que digne de pitié,
C'est un rival, Seigneur, quoique pour vous terrible ,

Qui

Qui n'éprouvera point vôtre cœur insensible,
Qui vous est attaché par les nœuds les plus doux,
Rhadamisthe en un mot.

ARSAME.

Mon frere !

ZENOBIE.

Et mon époux.

ARSAME.

Vous Zenobie ! ô Ciel ! étoit-ce dans mon ame
Où devoit s'allumer une coupable flame ?
Aprés ce que j'éprouve, ah! quel cœur désormais
Osera se flater d'être exempt de forfaits ;
Madame, quel secret venés vous de m'aprendre ?
Reserviés vous ce prix à l'amour le plus tendre ?

ZENOBIE.

J'ai resisté Seigneur, autant que je l'ai pû :
Mais puisque j'ai parlé, respectés ma vertu.
Mon nom seul vous apprend ce que vous devés faire,
Mon secret échapé, vôtre amour doit se taire.
Mon cœur de son devoir fut toûjours trop jaloux.
Quelqu'un vient. Ah fuyés, Seigneur, c'est mon époux.

SCENE IV.

RHADAMISTHE, ZENOBIE, ARSAME, HIERON.

RHADAMISTHE.

à part.

QUe vois je ! quoi, mon frere ... Hieron, va m'attendre,
D'un trouble affreux mon cœur a peine à se défendre.

Madame, tout est prêt, les ombres de la nuit
Effaceront bien-tôt la clarté qui nous luit.

ZENOBIE.

Seigneur, puisqu'à vos soins désormais je me livre,
Rien ne m'arrête ici je suis prête à vous suivre.
Seul maître de mon Sort, quels que soient les climats
Où le Ciel avec vous veüille guider mes pas,
Vous pouvez ordonner, je vous suis

RHADAMISTHE *à part.*

Ah perfide!
Prince, je vous ai crû parti pour la Colchide.
Trop instruit des transports d'un pere furieux,
Je ne m'attendois pas à vous voir en ces lieux:
Mais si prés de quitter pour jamais Ismenie,
Vous vous occupez peu de soin de vôtre vie;
Et d'un pere cruel quel que soit le courroux,
On s'oublie aisément en des momens si doux.

ARSAME.

Lorsqu'il faut au devoir immoler sa tendresse?
Un cœur s'alarme peu du péril qui le presse,
Et ces momens si doux que vous me reprochez,
Coûtent bien cher aux cœurs que l'amour a touchez.
Je vois trop qu'il est tems que le mien y renonce;
Quoiqu'il en soit du moins vôtre accuëil me l'annonce:
Mais avant que la nuit vous éloigne de nous,
Permettés-moi, Seigneur, de me plaindre de vous.
A quoi dois je imputer un discours qui me glace?
Qui peut d'un tel accuëil m'attirer la disgrace?
Ce jour même, ce jour, il me souvient qu'ici,
Vôtre vive amitié ne parloit point ainsi.
Ce Rival qu'avec soin on me peint inflexible,
N'est pas de mes Rivaux, Seigneur, le plus terrible,
Et malgré son courroux il en est aujourd'hui

Pour mes feux & pour moi de plus cruels que lui.
Ce discours vous surprend il n'est plus tems de feindre ;
La nature en mon cœur ne peut plus se contraindre
Ah, Seigneur ! plût aux Dieux qu'avec la même ardeur
Elle eût pû s'expliquer au fonds de vôtre cœur ;
On ne m'eût point ravi sous un cruel mystére
La douceur de cônoitre & d'embrasser mon frere:
Ne vous dérobés point à mes embrassemens,
Pourquoi troubler Seigneur, de si tendres momés
Ah ! revenés à moi sous un front moins sévere,
Et ne m'accablés point d'une injuste colére ?
Il est vrai, j'ai brûlé pour ses divins appas:
Mais, Seigneur, mais mon cœur ne la connoissoit pas.

RHADAMISTHE.

Dieux, qu'est ce que j'entens! quoi, Prince Zenobie
Vient de vous confier le secret de ma vie ?
Ce secret de lui-même est assés important
Pour n'en point rendre ici l'aveu trop éclatant.
Vous connoissés le prix de ce qu'on vous confie,
Et je crois vôtre cœur exempt de perfidie,
Je ne puis cependant approuver qu'à regret
Qu'on vous ait revelé cet important secret ;
Du moins sans mon avû l'on n'a point dû le faire
A mon exemple enfin on devoit vous le taire,
Et si j'avois voulu vous en voir éclairci,
Ma tendresse pour vous l'eût découvert ici.
Qui peut à mon secret devenir infidelle,
Ne peut, quoi qu'il en soit, n'être point criminelle
Je connois, il est vrai, toute vôtre vertu ;
Mais mon cœur de soupçons n'est pas moins combatu.

ARSAME.

Quoi la noire fureur de vôtre jalousie

Seigneur, s'étend aussi jusques à Zenobie?
Pouvés vous offenser . . .

ZENOBIE.

Laissés agir, Seigneur,
Des soupçons en effet si digne de son cœur ;
Vous ne connoissés pas l'Epoux de Zenobie,
Ni les divers transports dont son ame est saisie.
Pour oser cependant outrager ma vertu,
Répons moi, Rhadamisthe, & dequoi te plains tu?
De l'amour de ton frere? Ah! barbare quand même
Mon cœur eût pû se rendre à son amour extrême,
Le bruit de ton trépas confirmé tant de fois
Ne me laissoit-il pas maîtresse de mon choix?
Que pouvoient te servir les droits d'un hymenée
Qui vit rompre & former une même journée?
Ose te prévaloir de ce funeste jour
Où tout mon sang coula pour prix de mon amour
Rappelle toi le sort de ma famille entiere ;
Songe au sang qu'a versé ta fureur meurtriere,
Et considere aprés sur quoi tu peux fonder
Et l'amour & la foi que j'ai dû te garder.
Il est vrai, que sensible aux malheurs de ton frere,
De ton sort & du mien j'ai trahi le mystere :
J'ignore si c'est là le trahir en effet :
Mais sçache que ta gloire en fut le seul objet.
Je voulois de ses feux éteindre l'esperance,
Et chasser de son cœur un amour qui m'offense :
Mais puisqu'à tes soupçons tu veux t'abandonner
Connois donc tout ce cœur que tu peux soupçonner,
Je vais par un seul trait te le faire connoître,
Et de mon sort aprés je te laisse le maître.
Ton frere me fut cher, je ne le puis nier,
Je ne cherche pas même à m'en justifier :
Mais malgré son amour, ce Prince qui l'ignore,
Sans tes lâches soupçons l'ignoroient encore.

à Arsame.

Prince, aprés cet aveu, je ne vous dis plus rien,
Vous connoissez assez un cœur comme le mien,
Pour croire que sur lui l'amour ait quelqu'empire,
Mon époux est vivant, ainsi mon ame expire.
Cessez donc d'écouter un amour odieux,
Et sur tout gardez-vous de paroître à mes yeux.

à Rhadamisthe.

Pour toi, dés que la nuit pourra me le permettre,
Dans tes mains en ces lieux je viendrai me remettre;
Je connois la fureur de tes soupçons jaloux:
Mais j'ai trop de vertu pour craindre mon époux.

Elle sort.

RHADAMISTHE.

Barbare que je suis, quoi ma fureur jalouse
Deshonore à la fois mon frere & mon épouse?
Adieu, Prince, je cours honteux de mon erreur
Aux pieds de Zenobie expier ma fureur.

SCENE V.

ARSAME *seul.*

CHer objet de mes vœux, aimable Zenobie,
C'en est fait pour jamais vous m'êtes donc ravie?
Amour, cruel amour, pour irriter mes maux
Devois-tu dans mon sang me choisir mes rivaux?
Ah! fuyons de ces lieux... Ciel! que me veut Mitrâne?

SCENE VI.

ARSAME, MITRANE, Gardes.

MITRANE.

J'Obéis à regret, Seigneur : mais Pharasmâne
Dont en vain j'ai tenté de fléchir le courroux.

ARSAME.

Hé bien ?

MITRANE.

Veut qu'en ces lieux je m'assure de vous.
Souffrés ...

ARSAME.

Je vous entens. Et quel est donc mon crime ?

MITRANE.

J'en ignore la cause, injuste ou légitime :
Mais je crains pour vos jours & les transports du Roi
N'ont jamais dans nos cœurs répandu plus d'éfroi.
Furieux, inquiet, il s'agite, il vous nomme,
Il menace avec vous l'Ambassadeur de Rome ;
On vous accuse enfin d'un entretien secret.

ARSAME.

C'est assés, Mitrâne, & je suis satisfait.
O Destin ! à tes coups j'abandonne ma vie :
Mais sauve, s'il se peut, mon frere & Zenobie.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

PHARASMANE, HIDASPE, Gardes.

PHARASMANE.

Hidaſpe, il eſt donc vrai que mon indigne fils
Qu'Arſame eſt de concert avec mes ennemis ?
Quoi ce fils autrefois ſi ſoûmis, ſi fidelle,
Si digne d'être aimé, n'eſt qu'un traître, un rebelle?
Quoi, contre les Romains ce fils tout mon eſpoir,
A pû juſqu'à ce point oublier ſon devoir ?
Perfide, c'en eſt trop que d'aimer Iſmenie,
Et que d'oſer trahir ton pere & l'Iberie . . .
Traverſer à la fois & ma gloire & mes feux . . .
Pour de moindres forfaits ton frere malheureux..
Mais en vain tu ſéduis un Prince téméraire,
Rome, de mes deſſeins ne crois pas me diſtraire;
Ma défaite ou ma mort peut ſeule les troubler,
Un ennemi de plus ne me fait pas trembler.
Dans la juſte fureur qui contre toi m'anime,
Rome, c'eſt ne m'offrir de plus qu'une victime ?
C'eſt aſſés que mon fils s'intereſſe pour toi,
Dès qu'il faut me venger tout eſt Romain pour moi.
Mais que dit Hieron ? t'es-tu bien fait entendre?
Sçait-il enfin de moi tout ce qu'il doit attendre?

S'il veut dans l'Armenie appuyer mes projets ?

HIDASPE.

Peu touché de l'espoir des rares bienfaits,
A vos offres, Seigneur, toûjours plus infléxible,
Hieron n'a fait voir qu'un cœur incorruptible;
Soit qu'il veüille en effet signaler son devoir,
Ou soit qu'à plus haut prix il mette son pouvoir
Trop instruit qu'il peut seul vous servir ou vous nuire,
Je n'ai rien oublié, Seigneur, pour le séduire.

PHARASMANE.

Hé bien, c'est donc en vain qu'on me parle de paix;
Dûssai je sans honneur succomber sous le faix,
Jusques chés les Romains je veux porter la guerre
Et de ces fiers tyrans venger toute la terre.
Que je haï les Romains! Je ne sai quelle horreur
Me saisi au seul nom de leur Ambassadeur;
Son aspect a jetté le trouble dans mon ame.
Ah! c'est lui qui sans doute aura séduit Arsame.
Tous deux en même jour arrivés dans ces lieux...
Le traître! C'en est trop. Qu'il paroisse à mes yeux,
Il faut... Mais je le vois.

SCENE II.

PHARASMANE, ARSAME, HIDASPE, MITRANE, Gardes.

PHARASMANE.

Fils ingrat & perfide,
Que dis-je? au fonds du cœur pour être parricide
Esclave de Neron, & quel est ton dessein?
à Hidaspe.
Qu'on m'amene en ces lieux l'Ambassadeur Romain.
Traître, c'est devant lui que je veux te confondre,
Je veux savoir du moins ce que tu peux répondre;
Je veux voir de quel œil tu pourras soûtenir
Le témoin d'un complot que j'ai sçû prévenir:
Et nous verrons après si ton lâche complice
Soûtiendra sa fierté jusques dans le supplice.
Tu ne me vantes plus ton zèle ni ta foi.

ARSAME.

Elle n'en est pas moins sincere pour mon Roi.

PHARASMANE.

Fils indigne du jour, pour me le faire croire
Fais que de tes projets je perde la memoire.
Grands Dieux! qui connoissés ma haine & mes desseins,
Ai je pû mettre au jour un ami des Romains?

ARSAME.

Ces reproches honteux dont en vain l'on m'accable,
Ne rendrôt pas, Seigneur, vôtre fils plus coupable.

Que sert de m'outrager avec indignité ?
Donne-moi le trépas si je l'ai merité :
Mais ne vous ne flatés point que tremblant pour ma vie,
Jusqu'à la demander la crainte m'humilie.
Qui ne cherche en effet qu'à me faire périr
En faveur d'un Rival pourroit-il s'attendrir ?
Je sçai que près de vous, injuste ou légitime,
Le plus leger soupçõ tient toûjours lieu de crime;
Que c'est être proscrit que d'être soupçonné ;
Que vôtre cœur enfin n'a jamais pardonné.
De vos transports jaloux qui pourroit me défendre,
Vous qui m'avés toûjours condamnés sans m'entendre ?

PHARASMANE.

Pour te justifier, eh que me diras-tu ?

ARSAME.

Tout ce qu'a dû pour moi vous dira ma vertu ;
Que ce fils si suspect pour trahir sa patrie
Ne vous fût pas venu chercher dans l'Iberie.

PHARASMANE.

D'où vient dont aujourd'hui ce secret entretien,
S'il est vrai qu'en ces lieux tu ne médites rien ?
Quand je voüé aux Romains une haine immortelle,
Voir leur Ambassadeur, est ce m'être fidéle ?
Est-ce pour le punir de m'avoir outragé,
Qu'à lui parler ici mon fils s'est engagé ?
Car il n'a point dû voir l'ennemi qui m'offense,
Que pour venger ma gloire, ou trahir ma vengeance,
Un de ces deux motifs a dû seul le guider,
Et c'est sur l'un des deux que je dois décider.
Eclaircis-moi ce point, je suis prêt de t'entendre.
Parle.

ARSAME.

Je n'ai plus rien, Seigneur, à vous apprendre,
Ce n'est pas un secret qu'on puisse reveler :
Un interêt sacré me défend de parler.

SCENE III.

PHARASMANE, ARSAME, MITRANE, HIDASPE, Gardes.

HIDASPE.

L'Ambassadeur de Rome & celui d'Armenie...

PHARASMANE.

Hé bien ?

HIDASPE.

De ce Palais enlevent Ismenie.

PHARASMANE.

Dieux, qu'est-ce que j'entens ? ah, traître, en est-ce assés ?
Qu'on rassẽble en ces lieux mes Gardes dispersés
Allés dès ce moment, qu'on soit prêt à me suivre,
Lâche, à cet attentat n'espere pas survivre.

HIDASPE.

Vos Gardes rassemblés, mais par divers chemins,
Déja de toutes parts poursuivent les Romains.

PHARASMANE.

Rome, que ne peux tu témoin de leurs supplices,
De ma fureur ici recevoir les prémices.

Il veut sortir.

ARSAME.

Je ne vous quitte point, en dûssai-je périr.
Eh bien écoutés-moi, je vais tout découvrir.

Ce n'est pas un Romain que vous allés poursuivre,
Loin qu'à vôtre courroux sa naissance le livre.
Du plus illustre sang il a reçû le jour,
Et d'un sang respecté même dans cette Cour.
De vos propres regrets sa mort seroit suivie.
Ce ravisseur enfin est l'Epoux d'Ismenie.
C'est...

PHARASMANE.

Acheve. Imposteur, par de lâche detours,
Crois tu de ma fureur interrompre le cours?

ARSAME.

Ah! permettés du moins, Seigneur, que je vous suive,
Je m'engage à vous rendre ici vôtre captive.

PHARASMANE.

Retire toi, perfide, & ne replique pas,
Mitrâne, qu'on l'arrête; & vous suivés mes pas.

SCENE IV.

ARSAME, MITRANE.

Gardes.

ARSAME.

Dieux, témoins des fureurs que le cruel medite,
L'abandonnerés-vous au transport qui l'agite?
Par quel destin faut-il que ce funeste jour.
Charge de tant d'horreurs la nature & l'amour?
Mais je devois parler, le nom de fils peut-être...
Hélas! que m'eût servi de le faire connoître?
Loin que ce nom si doux eût fléchi le cruel,
Il n'eût fait que le rendre encor plus criminel.

Que

Que dis-je, malheureux? que me sert de me plaindre ?
Dans l'état où je suis & qu'ai je encor à craindre?
Mourons : Mais que ma mort soit utile en ces lieux
A des infortunés qu'abandonnent les Dieux . .
Cher ami, s'il est vrai que mon pere inflexible
Aux malheurs de son fils te laisse un cœur sensible
Dans mes derniers momens à toi seul j'ai recours.
Je ne demande point que tu sauves mes jours ;
Ne crains pas que pour eux j'ose rien entreprendre.
Mais si tu connoissois le sang qu'on va répandre,
Aux prix de tout le tien tu voudrois le sauver.
Suis moi, que ta pitié m'aide à le conserver.
Desarmé, sans secours, suis je assés redoutable
Pour alarmer encor ton cœur inéxorable?
Pour toute grace enfin je n'éxige de toi
Que de guider mes pas sur les traces du Roi.

MITRANE.

Je ne le nierai point, vôtre vertu m'est chere :
Mais je dois obéir, Seigneur à vôtre Pere,
Vous prétendés en vain séduire mon devoir.

ARSAME.

Eh bien, puisque pour moi rien ne peut t'émouvoir . . .
Mais hélas, s'en est fait, & je le vois paroître.
Justes Dieux ! de quel sang nous avez-vous fait naître ?

à part.

Ah, mon frere n'est plus ! Seigneur, qu'avez-vous fait ?

SCENE V.

PHARASMANE, ARSAME, MITRANE, HIDASPE, Gardes.

PHARASMANE.

J'Ai vengé mon injure, & je suis satisfait,
Aux portes du Palais j'ai trouvé le perfide
Que son malheur rendoit encor plus intrépide.
Un long rempart des miens expirez sous ses coups.
Arrêtant les plus fiers, glaçoit les cœurs de tous.
J'ai vû deux fois le traître au mépris de sa vie
Tenter même à mes yeux de reprendre Ismenie:
L'ardeur de recouvrer un bien si précieux
L'avoit déja deux fois ramené dans ces lieux.
A la fin indigné de son audace extréme
Dans la foule des siens je l'ai cherché moi même
Ils en ont pâli tous, & malgré sa valeur
Ma main a dans son sein plongé ce fer vengeur.
Va le voir expirer dans les bras d'Ismenie,
Va partager le prix de vôtre perfidie.

ARSAME.

Quoi; Seigneur, il est mort? Aprés ce coup affreux
Frapés, n'épargnés plus vôtre fils malheureux.

à part.

Dieux! ne me rendiés-vous mon déplorable frere
Que pour le voir périr par les mains de mon Pere?
Mitrâne soûtiens moi.

PHARASMANE.

D'où vient donc que son cœur
Est si touché du sort d'un cruel ravisseur?
Le Romain dont ce fer vient de trancher la vie,
Si j'en crois ses discours, fut l'époux d'Ismenie;

Et cependant mon fils charmé de ses appas,
Quand son rival perit gémit de son trépas !
Qui peut lui rendre encor cette perte si chere !
Des larmes de mon fils quel est donc le mystere?
Mais moi même d'où viêt qu'aprés tant de fureur
Je me sens malgré moi partager sa douleur !
Par quel charme, malgré le courroux qui m'enflâme,
La pitié s'ouvre-t'elle un chemin dans mon ame,
Quelle plaintive voix trouble en secret mes sens;
Et peut former en moi de si tristes accens ?
D'où vient que je frissonne? & quel est donc mon crime ?
Me serois je mépris aux choix de la victime?
Ou le sang des Romains est-il si précieux,
Qu'on n'en puisse verser sans offenser les Dieux ?
Par mon ambition d'illustres destinées
Sans pitié, sans regret ont été terminées;
Et lorsque je punis qui m'avoit outragé,
Mon foible cœur craint il de s'être trop vengé ?
D'où peut naître le trouble où son trépas me jette
Je ne sais: mais sa mort m'alarme & m'inquiete.
Quand j'ai versé le sang de ce fier ennemi,
Tout le mien s'est émû, j'ai tremblé, j'ai frémi;
Il m'a même paru que ce Romain terrible,
Devenu tout à coup à sa perte insensible,
Avare de mon sang quand je versois le sien,
Aux dépens de ses jours s'est abstenu du mien.
Je rappelle en tremblant ce que m'a dit Arsame.
Eclaircissés le trouble ou vous jettés mon ame?
Ecoutés moi, mon fils, & reprenés vos sens.

ARSAME.

Que vous servent hélas ! ces regrets impuissans?
Puissiés vous à jamais, ignorant ce mistere,
Oublier avec lui de qui vous fûtes pere

PHARASMANE.

Ah ! c'est trop m'alarmer, expliqués-vous ; mon fils.

De quel effroi nouveau frapés-vous mes esprits ?

Mais pour le redoubler dans mon ame éperduë...

Dieux puissans! quel objet offrés-vous à ma vuë ?

SCENE DERNIERE.

PHARASMANE, RHADAMISTHE, ZENOBIE, ARSAME, HIERON, MITRANE, HIDASPHE, PHENICE, Gardes.

PHARASMANE.

Malheureux, quel dessein te ramene en ces lieux !

Que cherches tu !

RHADAMISTHE.

Je viens expirer à vos yeux...

PHARASMANE.

Quel trouble me saisit ?

RHADAMISTHE.

Quoyque ma mort approche...

N'en craignés pas, Seigneur, un injuste reproche.

J'ai reçû par vos mains le prix de mes forfaits:

Puissent les justes Dieux en être satisfaits.

Je ne meritois pas de joüir de la vie.

à Zenobie.

Seche tes pleurs : adieu ma chere Zenobie ;

Mitridate est vangé.

PHARASMANE.

Grands Dieux ! qu'ai je entendu ?

Mitridate ! ah quel sang ai-je donc répandu ?
Malheureux que je suis, puis je le méconnoître?
Au trouble que je sens quel autre pourroit-ce être ?
Mais hélas si c'est lui, quel crime ai je commis?
Nature ! ah vange-toi, c'est le sang de mon fils

RHADAMISTHE.

La soif que vôtre cœur avoit de le répandre
N'a-t'elle pas suffi, Seigneur, pour vous l'apprendre ?
Je vous l'ai vû poursuivre avec tant de courroux,
Que j'ai crû qu'en effet j'étois connu de vous.

PHARASMANE.

Pourquoi me le cacher ? Ah Pere déplorable !

RHADAMISTHE.

Vous vous êtes toûjours rendu si rédoutable,
Que jamais vos enfans proscrits & malheureux
N'ont pû vous regarder comme un pere pour eux.
Heureux, quand vôtre main vous immoloit un traitre,
De n'avoir point versé le sang qui m'a fait naitre
Que la nature ait pû trahissant ma fureur,
Dans ces momés affreux s'emparer de mon cœur
Enfin lorsque je perds une épouse si chere,
Heureux, quoi qu'en mourant, de retrouver mon Pere.
Vôtre cœur s'attendrit, je vois couler vos pleurs,
à Arsame.
Mon frere, approchez-vous, embrassés-moi, je meurs.

ZENOBIE.

S'il faut par des forfaits que ta justice éclate,
Ciel ! pourquoi vengeois tu la mort de Mitridate ? *Elle sort.*

PHARASMANE.

O mon fils ! ô Romains ? êtes-vous satisfaits?
à Arsame.

Vous que pour m'en vanger j'implore désormais,
Courés vous emparer du Trône d'Armenie.
Avec mon amitié je vous rends Zenobie,
Je dois ce sacrifice à mon fils malheureux:
De ces lieux cependant éloignés-vous tous deux.
De mes transports jaloux mon sang doit se défendre:
Fuyés, n'exposés plus un Pere à le répandre.

FIN.

TAYLOR INST. OXFORD

LETTRE CRITIQUE A MONSIEUR DE ***

SUR

RHADAMISTHE

ET

ZENOBIE.

Tragedie de Monſieur de CRÉBILLON.

LETTRE CRITIQUE

*A MONSIEUR DE****

SUR

RHADAMISTHE ET ZENOBIE.

Tragedie de Monsieur de CRE'BILLON.

JE lûs hier, Monsieur, la Tragedie nouvelle qui fait tant de bruit, vôtre approbation soûtenuë des suffrages du Public, m'avoit prévenu pour elle de veneration & d'estime; mais j'eus à peine achevé de lire la premiere Scene, que je vous perdis de vûë aussi bien que le Public, & que ne voyant plus personne entre l'Auteur & moi, je me donnai la liberté de le critiquer de Scene en Scene, jusqu'à la fin; je suis au-

jourd'hui plus hardi encore, car il me prend envie de vous mettre par écrit ma Critique, & j'ose m'imaginer qu'elle vous fera remarquer des défauts très considerables, que vôtre déference aux suffrages de la multitude, & vôtre bienveillance pour l'Auteur vous ont assûrément voilés.

La Piece de Monsieur de Crébillon est remplie de traits hardis, d'expressions heureuses, il y a ménagé des situations très intéressantes, ses Héros y parlent quelquefois avec une majesté digne de ceux que le grand Corneille a mis au Théatre, mais tout cela n'est pas précisément la Piéce, c'est son ornement, sa décoration, son faste. Lors donc que j'éxamine le corps de la Piéce tout m'y paroît confus & embarrassé, je vois d'abord une exposition chargée d'une si grande multiplicité de faits, & de faits si contraires à la vrai-semblance, que l'Auditeur le plus attentif & le plus crédule ne peut ny les adopter, ny les rassembler; l'action particuliere de la Piece me revolte autant que son sujet, je ne trouve aucune liaison dans les Scenes, les caractères des rôles ne sont point du tout soûtenus; enfin je n'ai pas l'idée d'avoir jamais lû une Tragedie plus embarrassée, plus fausse & moins intelligibles; j'ai l'avantage de pouvoir dire ici tout ce que je pense, sans craindre de faire tort à l'Auteur: car, où je m'égare dans le jugement que j'expose, & en ce cas le Public le vangera de moi, ou le Public déferera à mes remarques, & en ce cas même il en réjaillira beaucoup de gloire à Monsieur de Crébillon; on estimera à la verité un peu moins sa Piéce; mais il paroîtra d'autant plus grand, qu'il aura mieux trouvé l'art de fasciner les esprits, en leur cachant les défauts de sa Tragedie, à force de splendeur & de magnificence.

Je vais suivre dans ma Critique l'ordre qui m'est prescrit, pour ainsi dire, par la Piece même; j'examinerai tout de Scene en Scene; à commencer la premiere Scene du premier Acte, où l'Auteur commence l'exposition de son sujet.

ACTE I.

Le premier Acte dans les Tragedies modernes tient lieu du Prologue que les anciens avoient imaginé pour exposer aux Spectateurs le sujet de la piece, c'est-à-dire, pour les instruire des évémemens anterieurs, & leur faire pressentir les interêts des Héros qui devoient avoir la principale part à l'action; ce Prologue chés les Anciens étoit absolument détaché du corps de la Piece: Euripide y introduit un Acteur unique, pour instruire l'Auditeur des faits qui fondent le Spectacle: ce Prologue fini, l'on entre en action, la Piece commence.

L'usage de ces Prologues ne s'est pas soûtenu jusqu'à nous, les Modernes ont trouvé l'art de donner aux Spectateurs, dans la conduite même de leurs Pieces, les éclaircissemens généraux que les anciens donnoient par un récit purement historique & hors d'œuvre.

Quand cet art des Modernes est bien employé, l'Auditeur y trouve mieux son compte; il s'instruit sans s'en apercevoir, les Acteurs de la Piece ont soin de l'éclairer lorsqu'il est necessaire, en sorte qu'il n'est point arrêté dans la conduite de l'action, & il arrive souvent que les faits qui sont purement protatiques lui font une vive impression, parce que le Héros lui même les rapporte, agité des passions convenables à son recit, au lieu que l'Acteur d'un Prologue est un Historien incapable par lui-même d'échauffer sa narration.

Mais ces éclairciſſemens doivent être ſi finement maniez dans la Tragedie, que l'Auditeur ne s'apperçoive pas qu'ils ſont amenez pour lui rendre l'action intelligible ; ils doivent être liez à l'action même, & lui être de quelque utilité.

Monſieur de Crébillon ouvre ſon premier Acte par un Dialogue entre Zenobie & Phenice : Zenobie raconte confidemment à celles-cy l'Hiſtoire de ſa vie & des infortunes de ſa famille. Par ce Dialogue, le Spectateur s'inſtruit des faits qui fondent la Piéce ; mais il ſent que par cette narration on veut préciſément l'inſtruire, & que Phenice n'eſt là que pour recevoir ces éclairciſſemens au nom de l'aſſemblée : en effet, Phenice eſt oiſive dans tout le cours de la Piéce; il n'importe à la conduite & au dénoüement qu'elle lui revele tant de myſteres, ainſi l'auditeur peut bien s'imaginer qu'il eſt le veritable confident de Zenobie, & que c'eſt à lui en effet qu'elle conte toutes ſes avantures.

Je ne prétend pas dire que toutes les confidences faſſent le même effet ſur l'eſprit de l'Auditeur, il y en a de telle eſpece contre laquelle il n'eſt point en garde, & qu'il ne s'imagine pas lui être adreſſée ; je m'en rappelle un exemple dans la Medée de Seneque Tragique : Pollux paſſant par Corinthe y trouve Jaſon ; celui-cy conte à Pollux toutes ſes avantures, ſon divorce avec Medée, ſa paſſion pour Creüſe, l'enlevement de Creüſe par Egée, mais Pollux qui écoute ce recit, n'eſt point un phantôme, il eſt utile aux deſſeins de Jaſon, il lui facilite les moyens de tirer Creüſe des mains d'Egée, il n'eſt point oiſif dans la Piéce, le Spectateur voit hors de lui-même l'utilité de cette confidence raiſonnable, une expoſition maniée avec art.

Mais

Mais quand on expose le sujet d'une Piéce par une confidence de l'espèce de celle de Zenobie, dont le Spectateur ne voit point l'utilité hors de lui, alors il est en garde, il s'apperçoit qu'on pense à lui, que tout se fait pour lui, il perd de vûë le Héros qu'il vouloit reverer, il ne voit plus que le Comedien qui veut l'instruire.

Si j'étois Poëte tragique, & que je ne pusse trouver moyen de lier utilement mon sujet à l'action même, j'aimerois mieux encore avoir recours aux Prologues de l'antiquité, que de défigurer ma Piéce par un mélange capable de lui faire manquer son effet.

On donne & on reçoit les choses pour leur valeur; je donnerois donc un Prologue précisement pour instruire mes Auditeurs des évenemens sur lesquels j'aurois fondé ma Piéce, & des interêts differens de mes principaux Acteurs: l'Auditeur étant instruit, j'entrerois en action, rien ne me feroit plus obstacle, mon action seroit simple & débarrassée, le Spectateur respecteroit d'autant plus mes Héros, qu'ils ne feroient rien pour lui, & que tout lui sembleroit être fait pour eux, son illusion pourroit par ce moyen se soûtenir jusqu'à la fin sans interruption.

Mais le mélange grossier du sujet avec l'action, non-seulement ôte à la Piéce de Monsieur de Crébillon, certain air de liberté & d'indépendance qui fait la majesté de cette espèce de Poëme, mais il y répād encore un desordre qui la rend presque intelligible; je suis bien certain que ceux même de qui elle a été plus applaudie, ne l'ont pas parfaitement comprise après plusieurs representatiōs il faut avoir le Livre à la main & méditer pour pouvoir recueillir & concevoir la premiere Scene, elle est chargée d'une si grande multiplicité de

faits protatiques, & son Histoire est reserrée dans une narration si précise qu'il est impossible que le Spectateur puisse donner aux paroles, dans le tems de la simple récitation, tout le sens & l'extention que ces paroles demandent dans les vûës de l'Auteur.

Monsieur de Crébillon a tiré avantage de l'obscurité de cette premiere exposition; car l'Auditeur, qui ne l'avoit point comprise n'a pas laissé de se livrer à l'action sans en comprendre le fondement: il y a vû des situations heureuses, des faits merveilleux, des traits magnifiques, il ne s'est plus embarrassé d'examiner si tout cela avoit un fondement raisonnable, il s'est livré au spectacle désarmé pour ainsi dire, il en est sorti satisfait, précisément parce qu'il y a été émû & la reconnoissance lui a imposé au point de lui interdire tout examen.

Pour juger du prix d'un édifice, il faut commencer par l'examen des fondemens sur lesquels il est érigé, ainsi je ne crois pas qu'on puisse juger sainement du prix d'une Tragedie, si l'on n'examine d'abord la protase, c'est-à-dire, le sujet qui la fonde: voyons donc la protase de Monsieur de Crébillon comme elle est un peu confuse dans sa versification, je lui donnerai un peu d'extention dans la recollection que j'en vais faire.

Recollection de tous les faits protatiques de la premiere Scene du premier Acte.

Mitridate Roi d'Armenie, & Pharasmane Roi d'Iberie son frere, aprés s'être faits long-tems la guerre, firent un traité de paix en consequence duquel Rhadamisthe, fils de Pharasmane, devoit épouser Zenobie fille de Mitridate; Mais comme

Rhadamisthe & Zenobie étoiēt encore adolescens & que Mitridate craignoit que dans le tems intermediaire du mariage, son frere n'enfraignoit le traité, & ne retracta la foi jurée, il exigea que Rhadamisthe lui fut confié pour être élevé dans sa Cour jusqu'au tems de célébrer l'alliãce solemnelle : Rhadamisthe & Zenobie élevez ensemble dès leur plus tendre enfance, instruits de leur destination, s'attachent l'un à l'autre : Rhadamisthe conçoit pour Zenobie toute la passion dõt ses differens âges sont capables, Zenobie n'a pas la même passion pour Rhadamisthe ; mais la force de l'habitude & des liaisons, la réconnoissance & le devoir suppléent dans elle au défaut de l'amour.

Tandis que ces jeunes Amans croissent sous de si heureux auspices, Mitridate vit dans une parfaite sécurité, & ne craint rien de la part de son frere il ne l'imagine pas capable de violer le traité solemnel, tandis qu'il a son fils même pour gage de sa foi.

Cette confiance, quoique fondée en apparence, fut fatale à Mitridate, & causa sa perte. Pharasmane son frere n'avoit fait avec lui qu'une paix feinte, l'alliance qui sembloit devoir la rendre durable, n'étoit de la part de ce perfide qu'un stratagême dicté par la politique pour ôter toute défiance à Mitridate: ce pere cruel avoit livré son propre fils à l'ennemi qu'il méditoit de trahir, & ce fils malheureux étoit dans les desseins de son pere, non pas le gage de sa foi, mais le prix & l'instrument de sa perfidie.

Les desseins de Pharamasne ne commencent à éclater que dans le tems qu'on se prépare dans la Cour de Mitridate à célébrer le mariage de Rhadamisthe & de Zenobie.

Tiridate Prince de Parthe aimoit Zenobie, &-

avoit par consequent interêt de mettre obstacle à l'hymen de son Rival; ce Prince dans ces circonstances, joint ses armes à celles de Rhadamisthe contre Mitridate.

Mais comme ces deux Princes déferent, dans une cause commune à des passions, & à des interêts differens, Mitridate trouve moyen de les desunir, en offrant à Tiridate sa fille & son sceptre, à condition qu'il se joindra à lui pour repousser la violence de Pharasmane son frere.

Rhadamisthe apprenant l'alliance que le Roi d'Armenie vient de contracter avec Tiridate, prend conseil de son désespoir, soûleve en sa faveur les peuples d'Armenie, & appuyé d'un parti de séditieux, chasse premierement Pharasmane son pere des Etats de Mitridate, tourne ensuite ses forces contre l'armée même de Mitridate, usurpe le trône d'Armenie, & veut immoler à sa vengeance le malheureux Mitridate, que le sort des armes a fait tomber entre ses mains.

Alors Zenobie vient implorer la clemence du vainqueur en faveur de son pere; il feint de se laisser fléchir, & lui promet d'accorder la vie, & de restituer le trône à Mitridate, le jour même qu'elle lui aura engagé sa foi en éxecution de l'ancien traité.

Zenobie défere aux vœux de Rhadamisthe : la tendresse & la pitié paternelle la conduisent au Temple, où elle lui engage solemnellement sa foi, mais tandis qu'elle croit donner aux pieds des Autels le prix de la délivrance de son pere, ce pere malheureux reçoit la mort par ordre du parjure Rhadamisthe.

Ce parricide éclate dans l'instant même, les peuples d'Artaxate en ont horreur, & accusent Zenobie de complicité : la multitude Armée in-

vestit le Temple,& veut vanger sur l'un & l'autre coupable le meurtre de leur Roi ; alors Rhadamisthe rappelle à lui toutes ses fureurs; il prend Zenobie dans ses bras,sort du Temple, & s'ouvre un chemin à travers la multitude : il fuit durant quelque-tems avec Zenobie , jusqu'à ce que se voyant assailli de tous côtés; & perdant tout espoir, il tourne ses régards vers sa chere Zenobie; il se presente en ce moment affreux cette même Zenobie livrée aux désirs de Tiridate : il ne peut soûtenir cette image,le voilà livré aux transports de la jalousie la plus desesperée,il s'arme de son épée , la plonge dans le sein de Zenobie , & la précipite sanglante dans l'Araxe.

Il faut ici perdre de vûë Rhadamisthe : on apprendra ses destinées personnelles au second Acte; revenons à Zenobie.Le coup d'épée dont Rhadamisthe l'a frapé n'est pas mortel; elle échape au second péril par un secours étranger;alors elle apprend par la renommée que Rhadamisthe a reçû la mort de la main de son pere même,qui s'étant introduit secrettement dans Artaxate, le jour du mariage y avoit excité les peuples à la revolte , par la considération du meurtre de Mitridate.

Zenobie apprenant la mort de son époux,verse des pleurs sur sa destinée , & va se refugier dans la Medie,où elle vit sous le nom d'Ismenie pendant dix années , jusqu'à ce qu'Arsame frere de Rhadamisthe vient avec une armée subjuguer la Medie, & mene Ismenie, en qualité de captive , à la Cour de Pharasmane son pere.

Ce jeune Guerrier devient amoureux de sa captive & lui inspire sans le savoir une égale passion, Pharasmane pere. d'Arsame , devient lui même amoureux d'Ismenie; mais ce pere jaloux craignant que son fils ne fasse obstacle aux desseins

qu'il médite, l'envoye commander une de ses Armées en Albanie, dont les peuples s'étoient soûlevés ; tandis qu'Arsame soûmet les rebelles, Pharasmane son pere fait éclater son amour pour Ismenie, & veut l'épouser.

Voilà la protase du premier Acte; je dis du premier Acte, car nous verrons au second l'Histoire particuliere de Rhadamisthe, qui est à peu près aussi chargée.

Je ne conçois pas comment Monsieur de Crébillon a pû former le dessein d'un spectacle, pour l'intelligence duquel le Spectateur dût par préliminaire être instruit de tant de faits, ne sçait-il pas que la memoire de l'Auditeur ne veut presque aucune part au Spectacle, si ce n'est à titre d'imagination ? Un sujet de Tragedie est inconrestablement inadmissible, lors qu'il est si chargé de faits, que la memoire de l'Auditeur ne les peut recueillir sans un travail & une contention fatiguante.

Mais, non-seulement, le sujet d'une Tragedie doit être simple, & contenir peu de faits aisez à rassembler; ce sujet doit encore être vrai-semblable, & ne presenter rien que l'Auditeur ne puisse supposer veritable, sans rougir de sa crédulité.

Or le sujet de Mr. de Crébillon, est un assemblage confus d'évenemens, qu'il a imaginez contre les premieres regles du bon sens, & il est d'autant moins pardonnable qu'il pouvoit donné à son sujet, tout bizare qu'il est, certain air de vraisemblance qui l'eût rendu plus tolerable ; Je vais donc désigner en détail ces traits qui revoltent la foi du Spectateur attentif, & je proposerai pour chacun de ces traits, les expediens qui se sont presentez à moi.

Monsieur de Crébillon suppose d'abord, que Pharamasne voulant surprendre Mitridate son frere, lui remit entre les mains son fils Rhadamisthe, pour lui ôter toute défiance ; voici comme il s'explique :

C'est Zenobie qui parle.

Pour éblouïr mon pere, & pour mieux le surprendre,
Il lui remit son fils dès l'âge le plus tendre.

Il n'est pas vrai-semblable que la seule ambition ait pû obtenir de Pharasmane le sacrifice de son propre fils, je dis sacrifice, car il doit compter en le livrant à Mitridate, que ce fils sera la malheureuse victime de la perfidie qu'il médite.

Mais si Pharasmane a le dessein que l'Auteur lui suppose, pourquoi tarde-t'il tant à éclater ? Rhadamisthe arrive enfant chez Mitridate, il parvient à l'âge nubil avant que Pharasmane son pere, entreprenne sur l'Armenie, lorsque tout se prepare pour le mariage de Rhadamisthe, c'est alors seulement que Pharasmane se souvient, qu'il a juré la perte de son frere, cela est assurément déraisonnable.

L'Auteur pouvoit parer ces deux inconveniens, en supposant que depuis le traité fait de bonne foi de la part de Pharasmane & de Mitridate ; il seroit survenu entre eux des sujets de division, & que la fureur de la haine fraternelle jointe à l'ambition, auroit fait oublier à Pharasmane le peril de son fils.

Il sacrifie alors son fils, non à la seule ambition, mais à l'ambition soûtenuë des fureurs de la haine qu'il porte à son frere & du desir vio-

lent qu'il a de s'en venger : il faut ajoûter à cela, que la voix de la nature a moins de force pour se faire entendre à un pere lors qu'elle lui parle en faveur d'un fils qu'il a perdu de vûë depuis plusieurs années, & qui peut même lui être devenu odieux par l'éducation qu'il a reçûë de son ennemi.

L'Auteur me paroît aussi n'avoir pas raison de feindre que Rhadamisthe fait assassiner Mitridate, tandis qu'il reçoit dans le Temple le prix de sa redemption, & un prix que son extrême passion pour Zenobie lui doit rendre si précieux.

Quand on fait commettre un crime á un Héros de Tragedie, on doit fonder ce crime sur des passions capables par elles mêmes de le produire. Or je ne vois pas que Rhadamisthe pût être porté à ce parricide par une autre passion que celle de regner avant la mort naturelle de Mitridate, passion insuffisante à produire un crime si éxécrable dans un Héros.

Il est vrai que Monsieur de Crébillon suppose dans Rhadamisthe le desir de se venger des engagemens que Mitridate avoit récemment contractez avec Tiridate ; mais à quoi se reduit ce prétendu crime qu'on va punir, Mitridate avoit promis Zenobie sa fille en mariage à Rhadamisthe, par un traité qui ne l'oblige plus depuis l'infraction de Pharasmane son frere, il appelle à son secours Tiridate, & lui promet Zenobie, à condition qu'il l'appuyera de ses forces pour repousser la violence de Pharasmane ; il n'y a dans tout cela aucune perfidie, il est forcé à prendre ce parti pour son propre salut ; Rhadamisthe n'a aucun lieu de se plaindre de lui, il ne doit accuser que son pere & son mauvais destin, de toutes ces diverses révolutions.

L'Auteur n'a donc pas raison d'agiter Rhadamisthe d'une passion de vengeance contre Mitridate, puisque cette vengeance n'a aucun fondement apparent. Si neanmoins ; la vengeance de Rhadamisthe n'est pas fondée, son parricide est lui-même sans un fondement convenable à son atrocité ; ce qui est un grand défaut, parce qu'il faut ménager à ses Héros, même criminels, quelque résource d'indulgence & de commiseration, qui les rendent en quelques manieres tolerables aux Spectateurs.

Mais suivons l'Auteur . . . . . . durant le tems qu'on employe au Temple à la célébration du mariage, on fait mourir le Roi par ordre de Rhadamisthe, un meurtre de cette espece, qui selon les regles de la prudence ordinaire, devoit être executé secretement, dans l'endroit du Palais où Mitridate étoit retenu prisonnier, un meurtre, dis-je, de cette espece, est executé par les Ministres de Rhadamisthe avec tant d'éclat, que dans le moment même tous les peuples d'Artaxate en sont avertis, sont excitez à la revolte, prennent les armes & investissent Rhadamisthe & Zenobie dans le Temple.

C'est ici que va paroître la plus grande merveille : Rhadamisthe échape à la multitude, il prend Zenobie dans ses bras, c'est-à-dire, sur un bras & combat de l'autre, & chargé de ce précieux fardeau, il fuit assez bien, pour échaper à la premiere poursuite de ses assaillans, mais se sentant à la fin épuisé, & ne pouvant aller plus loin, il prend le parti de jetter son fardeaux dans l'Araxe, semblable à ces Marchands, qui pressez par l'orage, jettent dans la Mer, leurs plus précieuses marchandises.

L'Auteur me demandera s'il y avoit un moyen

plus convenable pour operer la mort de Mitridate & l'évasion de Rhadamisthe & de Zenobie.

Je réponds, qu'il devoit se servir pour cela de Tiridate, à qui Mitridate avoit récemment promis sa fille en mariage; qui l'empêchoit donc de feindre que Rhadamisthe & Zenobie, étant encore dans le Temple, apprennent que Tiridate instruit de leur hymen, & soupçonnant Mitridate d'y avoir souscrit, vient de le faire assassiner dans le Palais, tandis qu'avec une autre troupe de conjurés, il s'avance vers le Temple, alors Rhadamisthe aura le tems de sortir du Temple avec Zenobie, & ne pouvant tenir ferme contre un Rival qui le surprend inopinément, il fuira, mais plus décemment, & d'une maniere plus sérieuse, & lorsque Rhadamisthe sera tellemét investi par les Troupes de Tiridate, qu'il n'aura plus aucun moyen d'échaper à la poursuite de son Rival, il commettra dans la personne de Zenobie, son premier meurtre, & il le commettra avec d'autant plus de probabilité, que l'aspect de ce Rival sera capable d'exciter mieux sa jalouse furie. Revenons à l'Auteur ..... Il suppose que Zenobie échapée des flots, apprend par la Renommée que Rhadamisthe a reçû la mort de la main de Pharasmane son pere, qui s'étant introduit dans Artaxate le jour du mariage, y avoit excité les peuples à la revolte, par la consideration du parricide de Rhadamisthe. Pharasmane n'avoit il pas bonne grace d'exciter les peuples d'Armenie à vanger la mort de Mitridate? lui qui étoit la premiere cause de ce meurtre ? & de tous les malheurs du Royaume d'Armenie ? Pour l'introduction secrete de Pharasmane dans Artaxate: Voici ce que j'en pense.

Je ne blâmerois pas un Auteur pour avoir sup-

posé, qu'un Roi se fût ainsi hazardé dans un Royaume Ennemi, pour y mouvoir quelques ressorts de politique ; mais il faut pouvoir fonder la conduite de ce Prince sur un dessein digne de son peril : Or je ne vois pas, dans la situation des affaires de Pharasmane, & dans l'état du Royaume d'Armenie avant la mort de Mitridate, la raison de cette secrete introduction de Pharasmane en Armenie, d'où il vient d'être chassé avec son Armée.

Je viens de proposer à la verité la méme supposition pour le Prince de Parthe, mais chez lui cette secrete introduction a un fondement raisonnable, il aime passionnément Zenobie, que son Rival vainqueur veut épouser, Zenobie lui appartient, & le Trône même d'Armenie en consequéce d'un traité, il peut avoir un parti considerable dans le Royaume, les peuples d'Armenie doivent étre impatient d'un joug sous lequel ils ont éprouvé tant d'infortunes diverses; on peut donc supposer dans ces circonstances, que Tiridate est aux portes d'Artaxate, ou dans Artaxate même le jour du mariage de Rhadamisthe & de Zenobie, qu'il y fait éclater une conspiration, qu'une partie des conjurez va au Palais où le Roi est enfermé, tandis que l'autre partie s'avance vers le Temple pour y investir Rhadamisthe, à qui neanmoins je donnerois le tems de fuïr avec Zenobie ; d'une maniere digne de l'un & de l'autre.

L'Auteur me dira qu'il avoit besoin de feindre que Pharasmane eut tué, ont crut avoir tué son fils Rhadamisthe, parce qu'il falloit necessairement fonder la haine de celui-ci contre son pere; mais il pouvoit le feindre avec des circonstances plus raisonnables.

Je n'eus donc pas dit que Pharasmane eut été

l'excitateur de la revolte des peuples, j'aurois mis cela sur le compte du Prince de Parthe; mais j'aurois fait venir Pharasmane avec son Armée pour profiter de ces conjonctures & s'emparer du Trône, j'aurois supposé que Rhadamisthe échapé déja de divers périls, seroit tombé à la rencontre de son pere, & le reste.

Il est vrai que selon ce systême, on ne pourroit pas concevoir que Rhadamisthe fut tombé à la rencontre de son pere le jour même qu'il précipita Zenobie dans l'Araxe; mais quelle necessité y avoit-il de tant charger ce malheureux jour? Monsieur de Crébillon fait dire à Zenobie qu'étant échapée des eaux de l'Araxe, elle apprît par la Renommée, que la revolte des peuples d'Armenie avoit été excitée par Pharasmane, & que ce même Pharasmane avoit tué son fils; il n'avoit qu'à lui faire dire que la Renommée lui apprît quelque-tems après, que Pharasmane s'étant avancé avec son Armée en Armenie pour s'emparer du Trône vacant, Rhadamisthe échapé à divers périls, n'auroit pû échaper à la fureur ambitieuse de son pere, cela eut été assurément plus tolerable.

Voilà à peu près tout ce que j'ai remarqué sur l'exposition que l'Auteur fait de son sujet à l'entrée du premier Acte.

Examinons à present l'action même. J'ai déja dit qu'elle ne me paroissoit pas bien conduite, que je ne voyois pas dans les Scenes certaine harmonie qu'elles doivent avoir entre elles: que les caracteres des Rôles me paroissent mal soûtenus, je m'expliquerai sur cela seulement; la versification m'y paroît assés soûtenuë pour devoir être respectée: Entrons en matiere.

Dans la premiere Scene du premier Acte, il paroît

paroît que Pharasmane ayant proposé à Zenobie de l'épouser, Zenobie avoit resisté à son amour, & que ce Roi s'étoit enfin lassé de lui rendre un vain hommage, qu'à force de tourmens, de rigueurs, de mépris, Zenobie avoit converti l'amour du Roi en fureur.

Phenice parle à Zenobie.

Et que demãde encor ce Vainqueur des Romains?
D'un Sceptre redoutable il veut orner vos mains,
Si rebuté des soins où son amour l'engage,
Il s'est enfin lassé d'un inutil hommage.
Par combien de tourmens,de mépris,de rigueurs
N'avés vous pas vous-même allumé sa fureur,
Flatés, comblés ses vœux, loin de vous en défendre;
Vous le verrés bien-tôt plus soumis & plus tendre.

On nous annonce ici Pharasmane, comme un Amant furieux, que les mépris & les refus d'Ismenie ont rebuté d'un vain hommage lors donc que je vois arriver ce même Pharasmane dans la troisiéme Scene, je compte qu'il va faire éclater moins d'amour que de furie, d'autant plus que le retour d'Arsame qu'il surprend avec Zenobie, doit encore cette fureur, dont on m'a annoncé qu'il étoit agité; neanmoins je le trouve très-moderé & même galant envers Zenobie. Il improuve à la verité le retour d'Arsame, il en conçoit de la jalousie, le renvoye à Colchos; mais il ne lui échape rien de dur envers Zenobie, il parle, au contraire, très galamment de son futur Hymenée, & il en parle avec une confiance qu'il

ne devroit pas avoir, en ſuppoſant les refus & les mêmes anterieurs de Zenobie

Voici donc comment Pharaſmane s'explique sur ſon mariage avec Zenobie, il adreſſe la parole à Arſame.

Apprenés qu'à mon ſort elle doit être unie,
Que l'Hymen dès ce jour doit couronner mes feux,
Que cet unique objet de mes plus tendres vœux,
N'a que trop merité la grandeur ſouveraine,
Vôtre Eſclave autrefois, aujourd'hui vôtre Reine.

Une Scene pourroit être belle & raiſonnable conſiderée en elle-même, qui ſeroit en même-tems fauſſe & intolerable, conſiderée dans ſa diſcordance avec une autre Scene, l'Auteur tombe ſouvent dans ces inconveniens, je ſuis ſurpris que le Public ait ſi peu d'attention aux défauts de cette eſpece dans l'examen des Poëmes Dramatiques.

Zenobie dans la quatriéme Scene oppoſe aux offres de Pharaſmane, deux raiſons que voici.

D'ailleurs que ſavez vous, Seigneur, ſi l'Hymenée
N'auroit pas à quelqu'autre uni ma deſtinée ?
Savez-vous ſi le ſang, à qui je dois le jour,
Me permet d'écouter vos vœux, & vôtre amour.

Pharaſmane répond au ſecond prétexte qui eſt équivoque, pourquoi ne dit-il rien ſur le premier qui eſt très-clair, & de nature à devoir exciter ſa curioſité ?

Mais ſi dès la premiere Scene, on nous a dit que Pharaſmane a propoſé le prétendu mariage à

Zenobie, que Zenobie a rejetté ses offres, qu'elle leur a opposé des mépris, des rigueurs ; on conçoit que ces pretextes qu'elle allegue ici à Pharasmane, sont des prétextes usez qu'elle a fait valoir il y a long tems.

Pharasmane paroît surpris du peu de cas que Zenobie fait de ses offres, & impute ce traitement au retour d'Arsame.

J'entrevois vos refus, c'est au retour d'Arsame,
Que je dois le mépris dont vous payez ma flâme.

Si avant le retour d'Arasme, Pharasmane avoit éprouvé les refus injurieux de Zenobie, comme Phenice le dit dans la premiere Scene, comment peut-il paroître surpris ici de ces mêmes refus, & les imputer au retour d'Arsame.

Le même Pharasmane dans la quatriéme Scene parle ainsi :

Je n'ai rien oublié pour obtenir vos vœux,
Moins en Roi qu'en Amant j'ai fait parler mes feux,
Mais mon cœur irrité d'une fierté si vaine,
Fait agir à son tour la grandeur souveraine,
Et puis qu'il faut en Roi m'expliquer avec vous.

Il paroît ici que Pharasmane fait parler pour la premiere fois la grandeur souveraine, qu'il s'est jusqu'à present expliqué avec Zenobie, non en Roi, mais en Amant. Cependant on annonce dès la premiere Scene, qu'il s'étoit lassé d'un hommage inutil, que ses fureurs avoient éclaté. Phenice même dans cette premiere Scene conseille à Zenobie de calmer son ressentiment, & de le

rendre plus soûmis en flattant ses vœux; voilà justement ce qu'Horace appelle cacophine de Scene.

Je remarque une faute plus considerable encore dans la seconde Scene, où Arsame dit à Zenobie ce qui suit.

L'Armenie attentive à se choisir un Roi
Par les soins d'Hieron se declare pour moi,
Ardent à terminer un honteux esclavage,
Je venois à mon tour vous en faire homage,
Mais un Pere jaloux, un Rival inhumain,
Veut me ravir encor le Sceptre & vôtre main.

Je ne trouve pas mauvais qu'Arsame dise ici à Zenobie que les peuples d'Armenie veulent le couronner, les Etats de ce Royaume peuvent lui avoir envoyé en Albanie un Deputé pour lui faire part de leur déliberation; mais Arsame ne doit pas dire que son Pere a refusé de souscrire à ce choix. Pour bien sentir toute l'étenduë de cette faute, il faut faire les remarques suivantes. Arsame arrive d'Albanie, en partant de là il espere que son pere déferera aux vœux des Armeniens; à son arrivé il dit à Zenobie que son pere refuse d'y souscrire; il n'a point encore vû son pere. l'Ambassadeur chargé de la negociation en question, ne doit arriver qu'au second Acte, dans tout le cours de la Piéce le Roi agit comme ignorant, & il ignore en effet, que les peuples d'Armenie eussent eu dessein de couronner son fils Arsame. Hieron, Ambassadeur, chargé par les Etats d'en faire la proposition au Roi, n'éxécute pas même sa commission, lors qu'il reçoit son audience au second Acte, comment donc Arsame peut-il dire

lui que son pere ne veut pas souscrire aux choix que les Armeniens font de lui ?

ACTE II.

Le second Acte commence par un dialogue entre Rhadamisthe & Hieron, celui-ci est deputé par les Etats d'Armenie vers Pharasmane; l'objet de sa députation est de lui faire agréer la couronne d'Armenie pour son Fils Arsame, Rhadamisthe est Ambassadeur de la part des Romains, pour déclarer à Pharasmane que les Romains prétendent être en droit de donner un Roi aux Armeniens leurs Alliez & que ces mêmes Romains lui feront obstacle s'il ose en tenter la conquête, cōme il semble s'y préparer; ces deux Ambassadeurs se reconnoissent, Hieron est surpris de retrouver dans la Cour de Pharasmane ce même Rhadamisthe dont la mort étoit si universellement confirmée, Rhadamisthe faisant à Hieron le recit de ses diverses avantures parle ainsi de Zenobie.

Je voulus m'immoler, mais Zenobie en larmes
Arrosant de ses pleurs mes parricides armes,
Vingt fois pour me fléchir embrasſāt mes genoux
Me dit ce que l'amour inspire de plus doux.

Il ne convenoit nullement à Zenobie d'éclater en demonstration de tendresse, & d'embrasser si humblement les genoux d'un mōstre tel que Rhadamisthe, qui venoit de faire assassiner son pere contre la foi jurée Lorsque ce parjure veut se tuer, il se rend justice, & non-seulement il ne convient pas à Zenobie d'user du tendre langage de l'amour, pour l'en détourner, que je ne sçai même s'il n'eût pas été plus à propos qu'elle lui

arracha des mains ses armes parricides, pour de ces mêmes armes vanger sur l'assassin la mort de son pere.

Quelques gens diront avec l'Auteur, qu'il est beau que Zenobie se souvienne ici que le meurtrier de son pere est son Epoux, que cet Epoux est un present des Dieux qu'il ne lui est pas permis de detester, quelque criminel qu'il soit, que l'hymen est bien puissant sur les cœurs vertueux; mais qu'elle illusion? Zenobie vient d'épouser Rhadamisthe, elle lui engage sa foi, comme le prix de la délivrance de son pere: Rhadamisthe fait assassiner son pere pendant la célébration de l'hymen. Zenobie dans l'instant même est instruite de ce meurtre; lui convient il dans ces circonstances d'exercer son héroïsme sur les devoirs d'un hymenée si détestable; lui convient-il de se refuser à la voix de la nature qui lui demande la vengeance de son pere, pour écouter seulement les devoirs du lien conjugal. Je ne sçais pas l'effet que cela a fait sur les esprits, mais j'avoüe, que je suis ici & dans tout le cours de la piéce indigné contre Zenobie, de ce qu'elle oublie perseveremment son pere, ou qu'elle n'en parle que pour faire remarquer aux Spectateurs, son peu de sensibilité à sa mort sinistre.

Rhadamisthe continuë son Histoire, & dit qu'après avoir éteint le flambeau de son hymen, il se précipita dans une troupe de furieux commandés par Pharasmane, que ces furieux excités par leur chef le percerent de plusieurs coups, mais que Corbulon qui s'étoit avancé avec une Armée Romaine jusqu'aux portes d'Artaxate pour venger la mort du Roi, l'arracha tout sanglant des mains de ces assassins, & sauva celui même qu'il venoit immoler.

Comment se peut-il faire que Corbulon ait pû dans un même jour, apprendre en Syrie la mort de Mitridate, & venir dans ce jour même avec une Armée pour venger ce meurtre ?

L'Auteur a peut être dessein qu'on suppose que ce ne fut que plusieurs jours après que Zenobie eut été précipitée dans l'Araxe que Rhadamisthe éprouva cette avanture, en ce cas Corbulon a le tems d'amener une Armée aux portes d'Artaxate.

Mais si Monsieur de Crébillon n'avoit pas dessein que ceci se passa le jour même du mariage de Rhadamisthe, qu'étoit il besoin qu'il feignit l'introduction secrete de Pharasmane dans Artaxate, il n'étoit pas necessaire qu'il le fit excitateur de la revolte des peuples ; il pouvoit assurément parer cette absurdité, comme je l'ai déja fait voir ailleurs.

Rhadamisthe continuë, & dit qu'il attacha sa fortune à Corbulon pendant dix années ; mais qu'aprenant que son pere méditoit de s'emparer du Trône d'Armenie, son courroux, & sa jalousie s'étoient tout à coup reveillés, qu'il s'étoit fait connoître à Corbulon, que Corbulon lui avoit fait avoir le Sceptre d'Armenie par un don de César avec le titre d'Ambassadeur dans la Cour de Pharasmane.

Voilà bien du merveilleux, mais voyons si tout ce merveilleux est raisonnable, les Romains donnent le Sceptre d'Armenie à Rhadamisthe, cela est bien jusques-là, les Romains le nomment Ambassadeur auprés de Pharasmane, voilà ce qui est contre toute apparence. Il n'y a pas d'exemple que jamais les Empereurs ayent fait au nom Romain l'injure de donner le titre auguste d'Ambassadeur de la République à un barbare, c'est ainsi qu'ils nommoient les Rois les plus puissans, mê-

me ceux qui étoient alliez de l'Empire ; & d'ailleurs c'est violer l'idée que l'Histoire nous donne de l'équité & de la générosité Romaine, que de feindre que les Romains ont revêtu du caractere d'Ambassadeur de la République, un scelerat capable, comme, il le dit lui-même, de porter sa fureur jusqu'au parricide, & d'avoir sous ce titre, envoyé ce scelerat dans la Cour de son pere même, pour y faire usage des fureurs dont ils le voyent agité, un Ambassadeur est un negociateur pacifique, contre lequel on n'est point en garde, & l'on ne peut pas feindre raisonnablement, qu'un Empire aussi équitable & aussi reveré que l'étoit l'Empire Romain, dans les premieres années du regne de Neron, ait pû penser à faire mouvoir un ressort de cette espece.

Je conviens avec Monsieur de Crébillon, que les Romains ont quelquefois armé le fils contre le pere, c'est-à-dire, que lors qu'un Roi étoit devenu puissant, au point de leur faire ombrage, ils tâchoient, pour abaisser sa trop grande puissance, de faire naître dans sa famille des haines & des divisions, persuadez que les guerres entre les proches sont souvent irréconciliables, mais tout cela se faisoit selon les regles de la politique ordinaire, & je ne crois pas qu'on en puisse rien conclure en faveur de la fiction de l'Auteur, qui impute aux Romains une perfidie atroce deffenduë par le droit des gens, & dont on ne trouveroit pas un seul exemple dans tous les siécles, & chez les peuples les plus féroces.

Revenons à l'Ambassadeur d'Armenie. On ne sçait sur quelle autorité est fondé son caractere d'Ambassadeur ; il y a dix ans que Mitridate, Rhadamisthe & Zenobie, sont présumez morts, on ne dit point qu'elle forme de gouvernement,

le Royaume d'Armenie a pris depuis la vacance du Trône ; mais ce qui est le plus étonnant, c'est que Pharasmane à qui le Royaume d'Armenie appartient de droit du sang, ne s'avise qu'après dix ans de se souvenir qu'il est l'héritier légitime de ce Trône. Voici donc les Etats d'Armenie qui envoyent un Ambassadeur à Pharasmane, c'est-à-dire, que ce sont des sujets qui envoyent un Ambassadeur à leur Souverain legitime; un Ambassadeur de cette espece n'est-il pas un phantôme? ce phantôme neanmoins se fera respecter tantôt par Pharasmane, comme s'il étoit appuyé d'une autorité indépendante.

Il n'y avoit qu'un moyen de rendre la députation d'Hieron sensée, qui étoit de dire qu'aprés la mort de Mitridate, Tiridate se seroit emparé du Trône que Pharasmane auroit dès-lors armé contre l'Usurpateur qui se seroit maintenu d puis dix années par d'heureux succès, mais qu'Arsame étant de retour de la conquête de la Medie, le Roi son pere l'auroit envoyé commander son Armée en Armenie, que ce jeune Conquerant auroit défait Tiridate, & l'auroit forcé d'abdiquer la Couronne : alors on aura bonne grace à feindre, que les peuples d'Armenie charmés de la valeur & des vertus d'Arsame, conçoivent le dessein de l'élever au Trône dont il a chassé l'usurpateur, ils peuvent dans ces circonstances envoyer, non pas un Ambassadeur insolent, mais un deputé humble & pacifique, pour exposer à Pharasmane qu'il y va de son interêt d'accorder le Sceptre d'Armenie à son fils Arsame, parce que par là il prévient une guerre cruelle contre les Romains, qui craignent, avec quelque fondement, un Prince qui réüniroit en sa personne deux Roïaumes si puissans, on auroit quelque plaisir à voir ce Deputé manier une

negoiation aussi délicate, il seroit dans le caractere d'un Roi feroce & ambitieux comme Pharasmane, de combattre les raisons specieuse du deputé, & de lui faire perdre tout espoir de succez. Le Roi d'Arsame deviendroit plus interessant & moins froid, les mauvais traitemens de son pere, & sa passion pour Zenobie, lui fourniroient l'occasion de voir l'Ambassadeur Romain, & d'operer la reconnoissance du troisiéme Acte. Enfin il me semble, comme je l'ai déja dit, que le sujet de cette Piéce, tout bizarre qu'il est, pourroit être reformé, ensorte qu'il fut tolerable: mais suivons l'action du second Acte.

Dans la seconde Scene le Roi donne audience à l'Ambassadeur de Rome, & à celui d'Armenie en même-tems: Peut-il tomber sous le sens, qu'un Roi donne, en même-tems audience à deux Ambassadeurs, & les rende l'un & l'autre témoin des mysteres de leur differente negociation? d'ailleurs ces deux Ambassadeurs ne sont point presentez au Roi, comme cela devroit être; c'est le Roi qui vient les trouver, pour savoir ce qu'ils souhaitent de lui.

Mais écoutons enfin, ces graves Ambassadeurs. Celui des Romains declare à Pharasmane que les Romains ne veulent pas qu'il prenne possession du Trône d'Armenie, & que Neron lui défend d'addresser ses pas vers l'Araxe.

Pharasmane répond au discours extravagant de Rhadamisthe, avec beaucoup de Majesté, il prononce trente ou quarante Vers avec une magnificence digne d'un Maître de l'Art. Il y a dans cette Tragedie un grand nombre de ces traits hardis; qui annoncent Monsieur de Crébillon comme un homme superieur, & qui dédommagent liberalement des fautes que je remarque ici; il est bon

neanmoins qu'il sache qu'on remarque ses fautes afin que respectant un peu plus le Public, il se donne la peine à l'avenir d'accorder dans ses Piéces le raisonnable avec le magnifique.

Lorsque Pharasmane a répondu à l'Ambassadeur Romain, celui d'Armenie entre en discours, & déclare insolemment au Roi que les peuples d'Armenie ne veulent point subir son joug tyrannique.

L'Armenie occupée à pleurer sa misere
Ne demande qu'un Roi qui lui serve de pere ;
Nos peuples désolés n'ont besoin que de paix,
Et sous vos loix, Seigneur ! nous n'en aurons jamais,
Vous avés des vertus qu'Artaxate respecte ;
Mais vôtre ambition n'en est pas moins suspecte,
Et nous ne soûpirons qu'aprés des Souverains,
Indifferens au Parthe, & soumis aux Romains,
Sous vôtre Empire enfin prétendre nous reduire,
C'est moins nous conquerir que vouloir nous détruire.

On est surpris d'entendre un sujet parler si insolemment à son Roi, on est plus surpris encore de ce que Pharasmane ne rapelle pas cet insolent à son devoir, & ne le fait pas souvenir qu'il parle à son Souverain: Pharasmane ne soûtient assurément pas contre l'Ambassadeur d'Armenie, le caractere de Auteur qui éclate dans sa réponse à l'Ambassadeur de Rome, Voici donc sa réponse à Hieron.

Dans ce discours rempli de prétextes si vains,
Dicté par la raison moins que par les Romains,

Je n'entrevois que trop l'interêt qui vous guide,
Eh bien puis qu'on le veut que la guerre en décide
Vous apprendre bien tôt qui de Rome, ou de moi
Dût prétendre, Seigneur, à vous donner un Roi.
Et malgré vos frayeurs & vos fausses maximes,
Si quelqu'autre eût sur vous des droits plus légitimes,
Et qui doit succeder à mon frere, à mon fils,
A qui des droits plus saints ont ils été transmis?

Cette réponse du Roi n'est pas digne de l'insulte qu'il a soufferte, & il merite bien ici que l'Ambassadeur de Rome insulte à sa foiblesse par les deux vers qui suivent.

Quoi vous, Seigneur, qui seul causâtes leur ruine?
Ah! doit-on hériter de ceux qu'on assassine?

Rhadamisthe n'avoit il pas bonne grace à faire ce reproche à son pere, lui qui avoit fait assassiner Mitridate, pour hériter du Trône d'Armenie.

Le Roi entendant ce reproche de Rhadamisthe appelle ses Gardes pour le faire arrêter; mais Hieron qui n'est gueres moins aussi coupable, trouve moyen de calmer le courroux de Pharasmane par ces paroles: *Seigneur, qu'osez-vous attenter?* ... Pharasmane se contente donc d'ordonner à Rhadamisthe de sortir de sa Cour le jour même, & se retire ensuite, laissant sur la Scene les deux Ambassadeurs; celui d'Armenie, qui parce qu'il a été plus heureux que l'autre, croit avoir été plus sage. Hieron; dis-je, represente à Rhadamisthe qu'il s'est exposé à un extrême peril par ses excès injurieux envers le Roi; Rhadamisthe répond:

Hieron

Hieron que veux-tu? je n'ai pû me contraindre!
D'ailleurs, en l'aigrissant j'assûre mes desseins,
Par un pareil éclat j'en impose aux Romains,
Pour remplir les projets que Rome me confie,
Il ne me reste plus qu'à troubler l'Iberie,
Que former un parti qui retienne en ces lieux
Un Roi que ses exploits rendét trop orgüeilleux.

Il est assez singulier que Rhadamisthe, qui a ordre de sortir du Royaume le jour même, ne voye pas qu'une conspiration de l'espece de celle qu'il doit conduire demande plus d'un jour pour le projet, les moyens & l'éxécution.

ACTE III.

Voici l'acte le plus interessant de toute la piece. Rhadamisthe & Zenobie s'y reconnoissent, & je comprends que cette reconnoissance a dû faire un grand effet sur le Public. Examinons donc la conduite de cet Acte. Il commence par un monologue où Rhadamisthe dit, que son frere Arsame lui demande un entretien secret. Cette démarche d'Arsame fait craindre d'abord à Rhadamisthe qu'il ne soit connu de lui.

Cette crainte est très-bien fondée, en effet, en arrivant à la Cour de Pharasmane, il est reconnu par Hieron, il peut être recônu de même par quelque Armenien du Cortege de l'Ambassadeur; enfin il me semble qu'il ne doit point être ici occupé d'autre passion que de la crainte d'avoir été reconnu par quelqu'un qui ait découvert son mistere à Arsame, néanmoins Mr. Crébillon lui fait rejetter cette crainte dans l'instant, & le livre à

un eſpoir qui n'a pas aſſez de fondement.

Mon frere me demande un ſecret entretien,
Dieux me connoîtroit-il ? quel deſſein eſt le ſien?
N'importe il faut le voir : je ſens que ma vengéance.
Commence à ſe flatter d'une douce eſperance,
Il ne peut en ſecret s'expoſer à me voir,
Que réduit par un pere à trahir ſon devoir.
On ouvre, je le vois Malheureuſe victime!
Je ne ſuis pas le ſeul qu'un Roi cruel opprime.

Quoique l'évenement réponde dans la ſeconde Scene a l'eſperance dont ſe flatte ici Rhadamiſthe, il n'en eſt pas moins vrai que l'Auteur a eu tort de lui faire preſſentir ce même évenement, ſans un fondement raiſonnable d'eſpoir.

Dans la ſeconde Scene ; Arſame implore la protection de Rhadamiſthe en faveur d'Iſmenie, que le Roi ſon pere veut épouſer ; il prie donc l'Ambaſſadeur de faciliter l'évaſion de cette captive qu'il aime lui-même avec une extrême paſſion.

Rhadamiſthe prend de là occaſion d'exciter Arſame à la revolte contre ſon pere, il lui conſeille de fuir avec Zenobie: lui promet d'armer l'Empire Romain pour lui faciliter la conquête de l'Armenie, cela devoit faire d'autant plus d'impreſſion ſur le cœur d'Arſame ; qu'il ſavoit les Armeniens diſpoſez à le revoir favorablement ; mais ce vertueux Prince ſe refuſe à ces conſeils, ſon amour pour Iſmenie, tout violent qu'il eſt, cede au devoir ? il ne veut donc préciſément que ſauver Iſmenie, & demeurer ſous la main de ſon pere, pour être la victime du ſalut qu'il procûre à cette infortunée.

Mais ce même Arsame qui porte ici son respect & sa fidelité envers son pere, jusqu'à l'heroïsme, ne promettoit pas au premier Acte des vertus de cette espece. Voicy ce qu'il dit, parlant à Zenobie dans la seconde Scene du premier Acte.

L'amour n'a pas toûjours respecté la nature,
Je ne le sens que trop à mes transports jaloux,
Que sçai je, si le Roy devenoit vôtre époux,
Jusqu'où m'emporteroit sa cruelle injustice?

Ces quatre vers annoncent Arsame dés le premier Acte, comme un Prince audacieux & capable de tout franchir en faveur de sa passion? il n'est rien moins que cela dans la suite de la Piece: je feray remarquer des variations semblables dans le caractere de Zenobie, & même dans celuy de Pharasmane.

Je ne crois pas qu'il convienne à Arsame de parler ainsi à l'Ambassadeur Romain de Rhadamisthe son frere.

J'eus un frere Seigneur, illustre & généreux,
Digne par sa valeur du sort le plus heureux.

Un Prince aussi vertueux qu'Arsame ne doit pas dire que la valeur féroce & parricide dont ce frere dont il parle, fut digne d'un meilleur sort; il ne doit pas non plus le désigner par les titres d'Illustre & de Généreux; il ne fût jamais généreux; il est vray qu'il fut illustre, mais illustre scelerat. Arsame pratique parfaitement la vertu, mais Rhadamisthe en parle plus raisonnablement, & semble la connoitre mieux; il déteste toutes ses horreurs, & convient qu'elles sont dignes du sort le plus sinistre.

Arſame quitte l'Ambaſſadeur Romain, en luy diſant qu'Iſmenie veut luy confier d'importans ſecrets, & qu'il ſe retire pour ne point troubler cette confidence. On ne voit pas bien pour qu'elle raiſon Iſmenie ne confie pas ces prétendus miſteres à Arſame, & qu'elle ne craint pas de les reveler à l'Ambaſſadeur Romain.

La troiſiéme Scene eſt un Monologue de Rhadamiſthé, interrompu par Hieron qui ne dit dans toute la quatriéme Scene que ces mots :

Quoi, Seigneur ?

Zenobie arrive, & forme avec Rhadamiſthe la cinquiéme Scene, qui eſt très-intereſſante & bien conduite ; je l'ai lû pluſieurs fois avec un plaiſir égal, j'y ay été ſeulement choqué d'un mot que dit Zenobie dans le temps de la reconnoiſſance.

Ah, grands Dieux ! cruel, mais cher Epoux ;
Aprés tant de malheurs, Rhadamiſte eſt-ce vous.

Lorſqu'on fait attention que Zenobie n'a jamais aimé Rhadamiſthe, que ce perfide a fait aſſaſſiner ſon pere, qu'il l'a poignardée elle-même, ajoûtez à cela qu'elle aime tendrement Arſame, on ne peut pas s'imaginer que Zenobie dans ces circonſtances, retrouvant ce monſtre dont elle croyoit que la vengeance celeſte l'avoit défaite depuis dix ans ; retrouvant, dis-je, ce monſtre, elle doit à ſon premier aſpect être accablée, & la nature en elle ne doit point éclater en démonſtrations tendres. Le mot de cher époux eſt donc icy hors de place. Je luy pardonne quelques momens aprés de dire,

Va, ce n'eſt point à vous que les Dieux ont remis
Le pouvoir de punir de ſi chers ennemis.

Je ne laisse pas de trouver encore de l'excés icy dans le mot de *chers*; mais cet excez, s'il y en a en effet, est tolerable : parce que Zenobie a eu le tems de rappeller à elle les devoirs de son hymenée, ce n'est plus la nature qui parle en elle; mais dans l'instant de la reconnoissance qui ne suppose aucune reflexion, cela me semble absolument faux & intolerable.

ACTE IV.

La premiere & la seconde Scene de cet Acte n'ont rien de remarquable ; la troisiéme se passe entre Arsame & Zenobie, Arsame ouvre le Dialogue par ces deux vers.

Eh quoi je vous revois! c'est vous-même, Madame!
Quel Dieu vous rend aux vœux du malheureux Arsame!

Je ne vois pas pourquoi Arsame est si surpris de retrouver encore Zenobie dans la cour de son pere elle vient de conferer avec l'Ambassadeur Romain, c'est Arsame qui a luy-même ménagé cette entrevûë, Zenobie ne lui a point encore rendu compte du succés de cette entrevûë, l'Ambassadeur de Rome n'a point quitté la Cour, sur quel fondement Arsame s'imaginoit-il donc que Zenobie fût déja sortie de la Cour, sans lui donner la consolation de le voir, & de lui parler avant son départ?

Je ne sçai si l'on ne peut pas accuser Zenobie d'infidelité & même d'imprudence: lorsqu'elle confie à Arsame des secrets dont dépend le salut de Rhadamisthe son rival, elle devoit se souvenir qu'elle avoit oüy dire au même Arsame, *que l'amour ne respecte pas toûjours la nature.*

Rhadamisthe arrive tandis que Zenobie confere avec Arsame alors la jalousie commence à s'emparer de son cœur, & elle éclate dans l'accüeil incivil qu'il fait à Arsame. Cette jalousie est parfaitement dans le caractere que la protase donne à Rhadamisthe; mais il me paroît qu'elle auroit pû être mieux maniée; en effet, Rhadamisthe ne doit pas être fort surpris qu'Arsame, avant son départ pour la Colchide, vienne faire ses adieux à Zenobie, il ne doit donc pas concevoir de violens soupçons, précisément parce qu'il les trouve en conférence ensemble, il suffiroit qu'il fit entrevoir dans son accüeil quelque legere inquiétude; mais lorsqu'il apprend que Zenobie a confié à son rival le secret auquel son salut est attaché, c'est alors que ses soupçons jaloux ont un fondement raisonnable, & alors seulement ils doivent éclater sans retenuë. Je voudrois donc que l'Auteur eût au moins supprimé ces deux mots, Ah perfide! que Rhadamisthe prononce à part, parlant de Zenobie, dans le temps même qu'elle luy déclare qu'elle est disposée à le suivre par tout où il lui plaira d'aller.

Lors qu'Arsame ne pouvant tenir plus longtemps contre la voix de la nature, reproche à son frere sa dissimulation, & le conjure de recevoir ses embrassemens, c'est alors que la jalousie de celuicy doit s'irriter par la perfidie apparente de Zenobie: il pourroit donc placer icy, Ah perfide! qui lui est échapé mal-à-propos ailleurs.

Zenobie dit icy à Rhadamisthe que le bruit de son trépas tant de fois confirmé, lui donnoit droit de passer à un second hymenée.

Le bruit de ton trépas, confirmé tant de fois,
Ne me rendoit-il pas maîtresse de mon choix.

Monsieur de Crébillon ne se souvient apparemment pas qu'il a fait tenir un langage tout contraire à Zenobie dans la seconde Scene du premier Acte. Voici donc ce qu'elle dit à Arsame même.

Ah! quand même l'amour uniroit l'un & l'autre,
L'Hymen n'unira point mon sort avec le vôtre,
Malgré tout son pouvoir & son amour fatal,
Le Roi n'est pas, Seigneur, vôtre plus fier rival:
Un devoir rigoureux, dont rien ne me dispense,
Doit forcer pour jamais vôtre amour au silence.

Ce fier rival dont parle icy Zenobie est Rhadamisthe même qu'elle croit mort depuis dix ans, & qui par conséquent ne peut faire obstacle à son second hymenée avec Arsame, la consanguinité n'étant point un empêchement dans le systhéme de cette Tragedie, qui conduit toute son action au mariage d'Arsame & de Zenobie.

Je suis charmé de l'aveu que Zenobie fait à son époux de la passion qu'elle avoit conçuë pour Arsame; cet aveu quoyque hardy en luy-même, est amené par des circonstances qui semblent le rendre nécessaire: il punit noblement les fureurs jalouses de Rhadamisthe, & donne en même temps à Zenobie un caractere de candeur & de fermeté convenable à l'innocence & à la vertu de cette Princesse. Après ce trait de fermeté, Zenobie à bonne grace à prononcer ces deux vers parlant à Rhadamisthe.

Je connois la fureur de tes soupçons jaloux:
Mais j'ay trop de vertu pour craindre mon époux.

Je suis bien fâché que des deux sens dont ce dernier vers est susceptible, le beau & le raisonnable ne se présente pas le premier : le premier sens que présentent ces paroles, c'est que Zenobie a trop de vertu pour craindre qu'il luy échappe rien qui puisse exciter la jalousie de son époux ... Je suis persuadé que la plûpart des Spectateurs n'ont pas saisi d'abord le veritable sens de l'Auteur, qui prétend faire dire à Zenobie qu'elle a trop de vertu pour se soustraire au devoir qui l'attache à son époux, & que la crainte d'être encore une fois la victime de ses fureurs, n'est pas capable de la détourner du dessein de le suivre.

Dans la derniere Scene de cet Acte, le Roi instruit de l'entretien secret de son fils Arsame avec l'Ambassadeur Romain, fait arrêter Arsame par le Capitaine de ses Gardes. Cette détention prépare l'action du cinquiéme Acte.

ACTE V.

Dans la premiere Scene de cet Acte, Pharasmane parlant de son fils Arsame qu'il a fait arrêter, dit avec ostentation :

Un ennemi de plus ne me fait pas trembler.

Un ennemi dans la situation où est son fils Arsame, n'est pas en effet fort rédoutable.

Dans la seconde Scene le Roi interroge son fils Arsame, & lui demande le sujet de l'entretien qu'il a eu avec l'Ambassadeur Romain, celui cy proteste de sa fidelité, mais il refuse de dire le sujet de son entretien avec l'Ambassadeur, alors Hidaspe confident de Pharasmane, vient annoncer au Roi que l'Ambassadeur Romain, & le dé-

puté d'Armenie, enlevent Iſmenie du Palais : le Roi donne ſes ordres, & ſort lui-même pour pourſuivre ces raviſſeurs : mais il perd beaucoup de tems en diſcours inutiles, il ſort enfin, & revient un inſtant aprés retrouver Arſame, à qui il dit :

J'ay vengé mon injure, & je ſuis ſatisfait,
Aux portes du Palais j'ay trouvé le perfide.

On a averti le Roi dans le commencement de la troiſiéme Scene que les deux Ambaſſadeurs enlevoient Iſmenie du Palais., il a tardé quelque tems à les pourſuivre, & néanmoins il les retrouve encore à la porte du Palais, cela n'eſt pas malheureux ? Au reſte, il faut moins de temps à Pharaſmane pour gagner des batailles, que pour en faire le ſimple recit.

Aprés que le Roi a fait à Arſame le recit de ſon combat, Arſame répond,

Quoi, Seigneur! il eſt mort aprés ce coup affreux.
Frappés, n'épargnés plus vôtre fils malheureux.

La douleur que fait éclater Arſame, ſurprend le Roi, voici donc ce que dit le Roi.

Des larmes de mon fils quel eſt donc le miſtere?
Mais moi-même d'où vient qu'aprés tant de fureur,
Je me ſens malgré moi partager ſa douleur ?
Par quel charme, malgré le courroux qui m'enflâme,
La pitié s'ouvre-t'elle un chemin dans mon ame?
Quelle plaintive voix trouble en ſecrets mes ſens?

Et peut former en moy de si tristes accens ?
D'où vient que je frissonne ? & quel est donc mon crime ?
Me serois-je mépris au choix de la victime ?
Ou le sang des Romains est-il si précieux ?
Qu'on n'en puisse verser sans offenser les Dieux ;

Et un peu plus bas ?

Quand j'ay versé le sang de ce fier ennemy,
Tout le mien s'est émû, j'ay tremblé, j'ay frémy.

L'Auteur ne soûtient pas icy le caractere qu'il a donné à Pharasmane dans les Actes précedens : il y paroît perseveremment cruel & infléxible envers ses enfans, il a autrefois trempé ses mains dans le sang de Rhadamisthe, il préparoit il n'y a qu'un moment le même sort à son fils Arsame, comment donc le cœur de Pharasmane peut-il être devenu accessible à ces coups secrets de la nature dont il parle icy ;

Dans la derniere Scene de cet Acte, Rhadamisthe vient expirer à la vûë de son pere, & se fait connoître à lui. Voici ce que dit Pharasmane.

Grands Dieux ! qu'ai-je entendu !
Malheureux que je suis puis-je le méconnoître,
Au trouble que je sens quel autre pourroit ce être ?
Mais hélas, si c'est lui, quel crime ay-je commis,
Nature ? ah vange-toi, c'est le sang de mon fils.

Pharasmane est icy agité de remors ; & croit avoir commis un grand crime en versant le sang d'un fils qui est coupable envers lui des horreurs les plus irrémissibles.

Ce n'eſt pas-là le même pere qui vouloit il y a un moment ſacrifier ſon fils Arſame ſur un leger ſoupçon & qui ſe ſouvenoit avec joye d'avoir autrefois immolé un autre fils à ſon ambition.

Mais voyons combien la mort de Rhadamiſthe opere d'effets merveilleux ſur Pharaſmane; elle le livre à des remords cruels, elle éteint ſa paſſion pour Zenobie, elle modere ſon ambition, enfin elle le détermine à ceder Zenobie, & le trône d'Armenie à ſon fils Arſame. Je laiſſe à juger ſi l'on devoit raiſonnablement attendre tous ces évenemens du mobile qui les entraine.

FIN.

PYRRHUS,
TRAGEDIE.

Par Monsieur DE CREBILLON.

ACTEURS.

PYRRHUS *Roi d'Epire, élevé sous le nom d'Hélénus, fils de Glaucias.*
GLAUCIAS *Roi d'Illyrie.*
NEOPTOLEME *Usurpateur de l'Epire, Prince du Sang de Pyrrhus.*
ILLYRUS *Fils de Glaucias.*
ERICIE *Fille de Néoptoléme.*
ANDROCLIDE *Officier des Armées de Glaucias, & Sujet de Pyrrhus.*
CYNEAS *Confident de Pyrrhus.*
ISMENE *Confidente d'Ericie.*
GARDES.
SUITTE.

La Scene est à Byzance dans le Palais de Lysimachus.

PYRRHUS,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

GLAUCIAS.

VOUS à qui j'offre ici tant de vœux inutiles,
Dieux vengeurs des forfaits, protecteurs des aziles,
Que le soin de vous plaire & de vous imiter,
Contre un Roi généreux semble encor irriter;
Si les pleurs que j'oppose à vos decrets terribles,
Si ma juste douleur vous éprouvent infléxibles,
Du moins ne laissez pas succomber ma vertu
Sous les divers transports dont je suis combattu.
Glaucias ne peut-il, sans cesser d'être pere,
Soutenir de son rang l'auguste caractere?

O mon fils, cher espoir, malheureux Illyrus,
Faut il livrer ta tête, ou celle de Pyrrhus ?
Voici le jour fatal qui veut que je décide
Entre l'ami parjure, ou le pere homicide.
Il ne m'est plus permis d'accorder dans mon cœur
Les droits de la nature avec ceux de l'honneur :
L'une attend tout de moi, ma foi doit tout à l'autre.
J'ai rempli mon devoir, Dieu, remplissez le vôtre ;
Vous fûtes les garants des sermens que je fis ;
Sauvez-moi du parjure, où me rendez mon fils.
Barbare Cassander, traitre Néoptoléme,
Est ce à vous que je dois livrer la vertu même ?
Frappez, Dieux tout puissants, c'est assez protéger
Deux Tyrans dont la foudre auroit dû me venger.
Laisserez-vous Pyrrhus vôtre plus digne ouvrage
En proye aux noirs projets de leur jalouse rage ?
Est ce un crime pour lui que d'avoir merité
De joüir comme vous de l'immortalité ?
Et n'est ce point assez qu'une main parricide
Ait terminé les jours de l'illustre Æacide ?
Abandonnerez vous son fils infortuné
Au malheur qui poursuit ce sang dont il est né !
Non, il ne mourra point, le mien en vain l'ordonne ;
Je dois tout à Pyrrhus, ma gloire, ma couronne,
Et la vie ; & pour dire encor plus pour un Roi,
Je lui dois d'un ami le secours & la foi ;
Il ne l'éprouvera legere, ni perfide.
Mais qu'est ce que je vois ! n'est-ce point Androclide !
Et que viens-tu chercher dans ces funestes lieux,
Prés d'un Roi le joüet du sort injurieux ?

SCENE II.

GLAUCIAS, ANDROCLIDE.

ANDROCLIDE.

SEigneur, un sort plus doux n'à pas servi le zéle
D'un sujet malheureux, & cependant fidéle;
Peu digne des honneurs dont il fut revétu,
Capitaine sans gloire, & soldat sans vertu,
Que l'Illirie a veu de retraite en retraite.
Mandier des secours garants de sa défaite,
Réduit à déclarer la honte & le malheur
D'un combat dont un autre a remporté l'hôneur,
Cassander m'a vaincu; sa fureur, & ma fuite
N'ont laissé qu'un bucher dans l'Epire détruite,
Tout ce qu'avoit conquis la valeur d'Hélénus,
Tout ce que j'avois fait en faveur de Pyrrhus
A suivi le succès d'une lâche victoire
Que le tyran obtint, & poursuivit sans gloire;
Et pour comble de maux, Seigneur, je vous revoi
Parmi des ennemis sans honneur & sans foi.
Puis-je, sans succomber à ma frayeur extrême,
Voir le Roi d'Illirie avec Néoptoléme?

GLAUCIAS.

Calme le vain effroi dont ton cœur est saisi;
Un interêt plus grand doit le toucher ici.
Mes pertes, mes perils n'ont rien d'assez terrible
Pour un Roi que l'honneur éprouve seul sensible;
Tu ne sçais pas encor jusqu'où va mon malheur;
Apprend tout. Mais avant que de t'ouvrir mon cœur,

Prend garde si quelqu'un ne pourroit nous entendre.
Pyrrhus avec le jour près de moi doit se rendre;
Le soleil va bien tôt se montrer à nos yeux,
Et c'est Pyrrhus, sur tout, que je crains en ces lieux.

ANDROCLIDE.

Vous me parlés toûjours d'un Roi que je revere,
Vous sçavez à quel point je fus cheri du pere ;
Lorsque Néptoléme armé contre ses jours
Par un noir parricide en eut tranché le cours,
Vous sçavez que c'est moi qui trompant le perfide,
Sauvai de sa fureur les enfans d'Æacide.
Je vous remis Pyrrhus encor dans le berceau,
Qui pour lui, sans vos soins eut été son tombeau.
Penetré des malheurs qui l'avoient poursuivie,
Vous jurâtes, Seigneur, de défendre sa vie.
Mais depuis que Pyrrhus est en vôtre pouvoir,
Il ne m'a pas été permis de le revoir ?
Et c'est des immortels le seul bien que j'implore.

GLAUCIAS.

Tu l'as veu mille fois, tu vas le voir encore.
Tes yeux peuvent ils bien se méprendre à Pyrrhus ?
Quoi, tu peux méconnoître, en voyant Hélénus,
La majesté des traits du redoutable Achylle ?
Sa fierté sa valeur, son indocile ?
Un héros, en un mot, si digne de celui
Dont le nom seul encor fait trembler aujourd'hui ?
Qui n'a point démenti le sang qui l'a fait naitre!
Il en est digne, autant qu'un mortel le peut être.
Qui reçut dans son cœur avec le sang des Dieux,
Tout l'éclat des vertus que l'on adore en eux?

Qui fit à l'Univers dés l'âge le plus tendre
Par un nouvel Achille oublier Alexandre ?
Du nom de ses ayeux, s'il n'est pas informé,
Son grand cœur se sent bien du sang qui l'a formé ;
Il passe pour mon fils, & ma tendresse extrême
Redouble chaque jour pour cet autre moi même.
Mais hélas ! que lui sert ma funeste amitié,
Quand les Dieux, & le sort sont pour lui sans pitié !

ANDROCLIDE

J'ai toûjours soupçonné malgré vôtre silence,
Que Pyrrhus en secret, élevé dés l'enfance,
Sous le nom d'Hélénus, cachoit dans vôtre fils.
Le précieux dépôt que je vous ai remis.
Mais, Seigneur, quel peril si puissant le menace,
Lui dont tout l'Univers craint le bras & l'audace?
Pyrrhus est-il de ceux pour qui l'on doit trembler ?

GLAUCIAS.

Le coup est cependant tout prêt à l'accabler.
Tu sçais, lors qu'Hélénus eut reconquis l'Epire.
Qui fut de ses ayeux le legitime Empire,
Que je te confiai le soin de conserver
Ces Etats qu'en secret j'avois fait soulever ;
Et dont enfin je fis sortir Néoptoléme.
Hélénus n'écoutant que son ardeur extrême
Poursuivit l'inhumain qui fuyoit devant lui ;
Cassander le reçut, & devint son appui ;
Cassander de tout tems ennemi d'Æacide
Arma pour soûtenir son ami parricide ;
Mais ils crûrent en vain arrêter le vainqueur :
Hélénus remplit tout de carnage & d'horreur ;
Les atteignit enfin vers les murs d'Ambracie ;
Lieu fatal jour funeste au reste de ma vie !
Hélénus plein d'ardeur & l'œil étincelant.

N'avoit jamais paru ni plus fier, ni plus grands.
Mais s'il fit voir alors Achille formidable,
Il ne nous fit pas voir Achille invulnerable ;
Il fut blessé. Mon fils jaloux de sa valeur.
Crut pouvoir par lui seul réparer ce malheur,
Et poursuivre sans crainte une sûre victoire.
Dont Hélénus devoit s'attribuer la gloire ;
Mais ce fut pour servir de triôphe au vainqueur;
Il fut défait & pris. Juge de ma douleur
Quand je vis Illyrus tomber en la puissance
De ceux qu'au desespoir reduisoit ma vengeance
A peine je rendis un reste de combat.
Hélénus languissoit, & manquoit au soldat,
Que l'ayant veu couvert de sang & de poussiere,
Et croyant qu'il touchoit à son heure derniere,
Malgré mes vains efforts plia de toutes parts.
Et je me crus enfin aprés mille hazards,
Trop heureux de pouvoir regagner l'Illirie,
Moy, qui me préparois à conquerir l'Asie !

ANDROCLIDE.

L'état où j'ai trouvé vôtre Peuple réduit,
De ce cruel revers ne m'a que trop instruit.
Mais quel que soit ici le sort qui le menace,
Vous pouvez d'Illyrus réparer la disgrace.
Seigneur, dés qu'Hélénus survit à ce malheur,
Quelles pertes pourroient étonner vôtre cœur ?
Je ne vois point encor ce que vous devez crain-
dre.

GLAUCIAS.

Ecoute, & tu verras si mon sort est à plaindre.
Néoptoléme enflé de ses heureux succès,
Prétend s'en assurer le fruit par une paix;
Il sçait que Pyrrhus vit, & que j'en suis le maître,
Que son interêt seul m'arme contre le traître;
Il m'a fait proposer de lui livrer Pyrrhus,
Qu'il mettoit à ce prix le salut d'Illyrus;
Mais que pour épargner mon hôneur & ma gloire

Et ne me point soüiller d'une action si noire
Qui décréditeroit & mon nom & ma foi,
Cet article seroit entre lui seul & moi
Dans ce cruel séjour voilà ce qui m'améne.
Lysimachus qui veut terminer nôtre haine
S'est de lui même offert pour garant du traité.
Néoptoléme & moi nous l'avons accepté.
Tous deux depuis huit jours dans les murs de Byzance,
Nous nous sommes tous deux remis en sa puissance;
Enfin Lysimachus garant de nôtre paix
A de soldats sans nombre investi ce Palais;
Nul n'en sçauroit sortir sans un ordre suprême
Qui vienne de ma part ou de Néoptoléme
Qu'on laisse cependant disposer de mon fils.
Mais le barbare y met un trop indigne prix;
Il veut plus, il prétend s'unir à ma famille,
Fier du panchant qu'il voit en mon fils pour sa fille,
Il prétend qu'elle soit le lien d'une paix
Qu'aux dépens de Pyrrhus on ne verra jamais.
Non je ne puis souffrir qu'une si belle vie
Serre les nœuds sanglants de l'himen d'Ericie;
Et ce même Pyrrhus met au rang de ses Dieux
L'objet qui de son sang est le prix odieux;

ANDROCLIDE.

Pourquoi l'ameniez-vous en ce séjour funeste?
Quels sont donc vos desseins,& quel espoir vous reste?

GLAUCIAS.

Que veux-tu que je fasse?on me retient mon fils,
Et Pyrrhus a trop fait trembler mes ennemis.
Néoptoléme a craint que fier de mon absence
Ce Héros n'entreprit de surprendre Byzance;
Enfin il a voulu qu'il me suivit ici.

Mais je mourrois plûtôt ..... Taisons-nous, le
voici.
Garde-toi bien sur tout de lui faire connoître
Quel péril le menace, & quel sang l'a fait naître.
Va, t'éloigne point de cet appartement.

SCENE III.

GLAUCIAS, HELENUS, CYNEAS.

HELENUS à CYNEAS.

Allez, cher Cyneas, laissez-nous un moment.

GLAUCIAS.

Approchez, Hélénus, venez, fils magnanime,
Unique espoir d'un Roi que le destin opprime.
Voici le jour cruel marqué par sa fureur.
Pour éclairer ma honte, ou me percer le cœur
Il faut livrer Pyrrhus, ou perdre vôtre frere ;
Et je ne puis livrer qu'une tête bien chere.

HELENUS.

Je ne dois point parler en faveur de Pyrrhus,
Ni prononcer, Seigneur, sur le sort d'Illyrus ;
Je vois que tous les deux vous tiennent en balance,
Et je dois sur tous deux observer le silence.
L'un ne m'est pas connu, mais il a vôtre foi,
L'autre doit m'être cher, mais doit être mon Roi.
Et je ne puis servir ni perdre l'un ou l'autre,
Sans trahir mon honneur, ou sans blesser le vôtre ;
Sans me rendre, Seigneur, suspect d'ambition,

Ou sans vous conseiller une indigne action.
Un Roi né genereux, un pere né sensible
Peut lui seul prononcer sur un choix si terrible,
Où l'hôneur & le sang doivent seuls vous guider,
Où le pere & l'ami doivent seuls décider.
Daignez me dispenser d'en dire davantage,
Sur ces combats affreux où vôtre cœur s'engage;
Seigneur, dès qu'il s'agit de si grands interêts,
Helénus craint sur tout les reproches secrets.
J'avoüerai cependant que ce Pyrrhus m'étonne;
Est-il digne des soins qu'un si grand Roi se dône?
Vous faites tout pour lui, que fait il donc pour vous?
Et quel déguisement le cache parmi nous?
Peut-il être en ces lieux, si voisin d'un perfide,
Sans le sacrifier aux mânes d'Æacide?
Sans faire pour mon frere un généreux effort?
Un descendant d'Achille a-t'il peur de la mort?

GLAUCIAS.

Mon fils, n'insultez point au malheur qui l'opprime,
Pyrrhus n'en est pas moins digne de nôtre estime;
Dans l'état où je suis pourroit-il me venger,
Sans mettre mon hôneur & mes jours en danger?
Le fier Lysimachus nous tient tous pour ôtages;
Mais ma foi suffisoit sans ces précieux gages;
Mon ennemi lui-même ose s'y confier,
Sûr qu'à sa foi mon cœur sçait tout sacrifier.
Adieu, je vais revoir ce tyran que j'abhorre,
Le fléchir s'il se peut, ou le tenter encore.
Que n'offrirai-je point pour Pyrrhus & mon fils?
Mon cœur pour les sauver ne connoit point de prix.

SCENE IV.

HÉLENUS.

O Roy trop vertueux ! un exemple si rare
Puisse-t'il désarmer un ennemi barbare,
Et servir de leçon aux Rois peu genereux
A ne pas délaisser leurs amis malheureux.
Hélas que je vous plains & que je vous admire !
Sentimens de vertu que la pitié m'inspire,
Mon frere peut perir, mon frere est mon rival,
Ne vous devrois je point à mon amour fatal ?
Ah n'est-ce point à lui que l'honneur sacrifie ?
Mon frere ainsi que moi brûle pour Ericie.
Prend garde qu'en ton cœur, trop sensible Hélénus,
Ericie aujourd'hui ne parle pour Pyrrhus.
Fais toi d'autres vertus dont le choix legitime
N'offre point avec lui l'apparence du crime.
Quand du moindre interêt le cœur est combatu,
Sa generosité n'est plus une vertu.
Mon frere est dans les fers d'un ennemi perfide,
Monstre nourri de sang, & de meurtres avide ;
Voilà ce qui me doit parler pour Illyrus ;
Laissons aux Dieux le soin du malheureux Pyrrhus,
Trop de pitié pour lui me touche & m'interesse.
J'entends du bruit, on vient, ô Ciel ! c'est la Princesse.

SCENE V.

SCENE V.

HELENUS, ERICIE, ISMENE.

HELENUS,

MAdame, & quel bonheur vous presente à mes yeux,
Lors qu'à peine le jour vient d'éclairer ces lieux?
Puisse cet heureux jour confirmer l'avantage
Que me fait esperer un si charmant présage.

ERICIE.

S'il dépendoit de moi de le rendre plus doux,
Seigneur, bien tôt la paix regneroit entre nous.
J'allois offrir aux Dieux les vœux les plus sinceres,
Les prier de fléchir la haine de nos Peres.

HELENUS.

Le vôtre avec la paix offre ici vôtre main.
Mais hélas qu'il en fait un present inhumain!
Juste Ciel! se peut il que d'un objet si rare
Une aveugle fureur fasse un present barbare!
Et que ce même himen qui cōbleroit nos vœux,
Soit devenu le prix du sang d'un malheureux!

ERICIE.

Seigneur, de ce present j'ignore le mistere,
Et ne me charge point des secrets de mon pere.
Mais, s'il faut sans détour s'expliquer avec vous,
La paix n'est pas l'objet de vos vœux les plus doux;
Vôtre cœur élevé dans le sein des allarmes
N'interrompt qu'à regret le tumulte des armes:
Le sang, les cris, les pleurs, cent Peuples gémissants;

Voilà pour vos pareils, les objets ravissants.
Vôtre nom n'a-t'il pas assez rempli la terre ?
Qu'a t'il besoin encor des horreurs de la guerre?
Mon pere offre la paix, vôtre frere y consent,
Elle trouve en vous seul un obstacle puissant ;
Vôtre haine pour nous éclatte en ma presence,
Sans daigner un moment se côtraindre au silence:
Je vois qu'en vain mon pere esperoit aujourd'hui
Vous trouver pour la paix de concert avec lui ;
Ne me déguisez point ce qu'il en doit attendre ;
Du moins accordez-lui la grace de l'entendre ;
Ce Prince vous demande un moment d'entretien,
J'ose vous en prier . . . . , vous ne répondés rien.
Seigneur ! vous frémissez au seul nom de mon pere !
Ah je n'exigeois pas un aveu plus sincere.

HELENUS.

D'un reproche cruel accablez moins mon cœur,
Madame, je sens trop à qui j'en dois l'aigreur,
Je vois que pour la paix le vôtre s'interesse,
Et je crois entrevoir le motif qui le presse.
Illyrus avec vous de concert pour la paix,
A remis en vos mains de si chers interets :
Mais la guerre pour moi peut seule avoir des charmes,
Et je ne me nourris que de sang & de larmes ;
Je suis un furieux que rien ne peut toucher.
Ah Madame, est ce à vous de me le reprocher ?
Si j'étois moins suspect de traverser mon frere,
Vous m'accuseriez moins de haïr vôtre pere.
Je ne vous nierai pas que peut-être sans vous
Rien n'eut pû le soustraire à mon juste couroux?
Que ce même Palais vôtre commun azile,
N'auroit été pour lui qu'un rempart inutile.
Mais peut-il avec vous craindre des ennemis ?
Les plus fiers ne sont pas ici les moins soumis.

Les cœurs nourris de sang & de projets terribles,
N'ont pas toûjours été les cœurs les moins sensibles.
Le mien éprouve enfin que les plus grands hazards
Ne se trouvent pas tous sur les traces de Mars.
Dés mes plus jeunes ans enchainé par la gloire
Je n'ai connu d'autels que ceux de la victoire :
Mais vous m'avez appris qu'il n'étoit point de cœur
Qui ne dût à la fin redouter un vainqueur.

ERICIE.

A cet aveu si prompt j'ai dû si peu m'attendre,
Que l'étonnement seul m'a forcée à l'entendre.
Mon Pere est en ces lieux, Seigneur, c'est avec lui
Qu'il falloit sur ce point s'expliquer aujourd'hui.
Je sçais pour vos vertus jusqu'où va son estime,
Et la mienne jamais ne fut plus legitime,
Ainsi loin d'affecter cet orgueil éclatant
Dont la fierté s'honore & le cœur se répent,
J'avoüerai sans détour que j'ai craint vôtre haine
Et ne vous ai point vû nôtre ennemi sans peine;
Vous qui nous apprenez par cent faits glorieux
Qu'on peut voir des Mortels aussi grands que les Dieux,
Tels enfin qu'à l'amour un grand cœur inflexible
Pourroit les souhaiter pour devenir sensible.
Mais malgré cet aveu que j'ai crû vous devoir,
L'estime est le seul bien qui soit en mon pouvoir.
Si vôtre amour ne peut se soumettre au silence,
Songez qu'il doit ailleurs porter sa confidence.
Mon Pere veut vous voir, quels que soient ses desseins,
Vous sçavez peu fléchir, Seigneur, & je vous crains.
Daignez vous souvenir que ce Prince est mon Pere.

Qu'il m'eſt cher encor plus que je ne lui ſuis chere ;
Que jamais de ſon rang on ne fut plus jaloux
Tout dépend de l'accüeil qu'il recevra de vous.
Je crois,après ces mots n'avoir rien à vous dire,
J'en ai même trop dit, s'il ne peut vous ſuffire.

SCENE VI.

HELENUS.

O Ciel, en quel état me trouvai je ré 'uit !
Cher eſpoir d'un amour qui m'avez trop ſéduit ,
Vous m'offrez vainement la Princeſſe que j'aime
Mon cœur oubliera tout devant Néoptoléme.
Qui , lui m'entretenir , & que veut-il de moi?
Je ne ſentis jamais tant d'horreur ni d'effroi.
J'abhorre ce Tyran , & ſon aſpect farouche
L'emporte dans mon cœur ſur l'amour qui le touche.
N'importe,il faut le voir,n'allõs point en ce jour
Hazarder le ſuccés d'un malheureux amour.
Quels que ſoient les tranſports dont mon ame eſt ſaiſie ,
Je ſens que les plus grands ſont tous pour Ericie.
Mais Illyrus paroît , ſortons.

SCENE VII.

ILLYRUS , HELENUS , GARDES.

ILLYRUS.

PRince , un moment.
J'ai beſoin avec vous d'un éclairciſſement;

Gardes, * éloignez vous Répondez moi mon frere,

Puis je avec vous ici m'expliquer sans mistere ?

HELENUS.

Oüi, Seigneur, vous pouvez parler en liberté.

ILLYRUS.

Calmez donc les soupçons dont je suis agité.
Avec empressement vous cherchez Ericie,
Et je ne puis souffrir vos soins sans jalousie.
Vous sçavez que je l'aime, & vous n'ignorez pas
Que l'hymen à mon sort doit unir tant d'appas.
Avec elle en ces lieux que faisiez-vous encore ?
Parlez.

HELENUS.

Je lui disois, Seigneur, que je l'adore.

ILLYRUS.

Hélénus ! Songez-vous que vous parlez à moi,
Et qu'Illyrus un jour doit être vôtre Roi ?

HELENUS

Je vous obéirai quand vous serez mon maître,
Si le destin m'abaisse au point d'en reconnoître ;
Jusques-là, mon amour craint peu vôtre pouvoir.
Je sçais jusqu où s'étend la regle du devoir ;
Mais j'ignore, Seigneur, ces tristes sacrifices
Qui font gémir un cœur en d'éternels supplices.
Le mien qui ne connoît ni crainte, ni détour,
Regarde d'un même œil & la guerre & l'amour.
Sans le peril affreux dont le sort vous menace,
Vous verriez sur ce point jusqu'où va mon audace.
Mais Hélénus sensible autant que généreux,
N'a jamais sçû, Seigneur, braver les malheureux.
Si l'amour vous livroit le cœur de la Princesse,
Ma fierté suffiroit pour bannir ma tendresse :
Mais si l'amour daigne me l'accorder,

* *A ses Gardes.*

Jusqu'au dernier soupir je sçaurai le garder.
Adieu, Seigneur.

SCENE VIII.

ILLYRUS, GARDES.

ILLYRUS.

INgrat, d'un orgüeil qui m'offense,
Je te ferai sentir jusqu'où va l'impuissance.
Illyrus, tu le vois, ce n'est plus un secret;
On ose t'avoüer un amour indiscret,
Et l'on te brave encor! Ah ma perte est jurée;
Mon rival m'a fait voir qu'elle étoit assûrée.
Glaucias abandonne un fils infortuné,
Qu'on ne braveroit pas s'il n'étoit condamné.
On me voit dans les fers avec indifference;
On n'a pour mon rival que de la déference;
Glaucias à mes yeux le nomme son appui,
C'est son Dieu tutélaire, enfin c'est tout pour lui.
Cependant, si j'en crois ma juste défiance,
Mon pere a de ce fils supposé la naissance.
Le mistere profond qu'il me fait de Pyrrhus,
Un respect qu'il ne peut cacher pour Hélénus,
Et sur ce point, malgré sa prévoyance extrême,
Quelques mots échapez à Glaucias lui-même,
N'éclaircissent que trop ses funestes secrets.
Hélénus, tu n'es pas ce que tu nous parois.
Je vois que c'est à toi que l'on me sacrifie;
Et je pourrois d'un mot mettre au hazard ta vie;
Mais un trait si perfide est indigne de moi;
Et je veux être encor plus généreux que toi.
Puisqu'on me l'a permis allons trouver mon pere,
De ses délais enfin je perce le mistere;

Mais sans nous prévaloir de son secret fatal,
Montrons-nous aujourd'hui plus grand que mon rival.
Humilions son cœur en lui faisant connoître
Des sentimens d'honneur qu'il n'auroit pas peut-être.

ACTE SECOND.

SCENE I.

NEOPTOLEME, ERICIE.

NEOPTOLEME.

VOUS ne m'apprenez rien de cette vive ardeur,
Que je n'eusse déja penetré dans son cœur,
Je n'ai vû qu'une fois ce guerrier invincible,
Qu'on dit par tout ailleurs si fier & si terrible,
Mais à vôtre aspect seul, ma fille aussi soumis,
Qu'il paroit redoutable à tous ses ennemis.
Ainsi, sur cet amour que je prévois sincere,
Je vais vous découvrir mon ame toute entiere.
Je regne, mais combien m'a coûté ce haut rang!
Et qu'est ce enfin qu'un Sceptre encor souillé de sang!
Prétexte à mes Sujets de recourir aux armes,
Source pour moi d'ennuis, de remors, & d'allarmes.

Illyrus eſt vaillant, mais il n'eſt que ſoldat,
Et la ſeule valeur défend mal un Etat;
Heritier d'un grand Roy, trop puiſſant, qui peut-être
Au lieu d'un défenſeur me donneroit un Maître.
J'ai beſoin d'un Héros qui tenant tout de moi,
Trouve en mes interêts de quoi veiller pour ſoi.
Hélénus, à la fois ſoldat & Capitaine,
N'attend que du deſtin la grandeur ſouveraine;
En l'uniſſant à vous par un ſacré lien
Je m'en fais pour moi-même un éternel ſoûtien,
Il eſt né genereux, & ſa reconnoiſſance
Ne m'enviera jamais la ſuprême puiſſance.
Voilà le ſucceſſeur que je me ſuis choiſi,
Et c'eſt pour l'en preſſer que je l'attends ici.
D'ailleurs, qui mieux que lui peut engager ſon Pere
A ſacrifier tout à ma juſte colere?
Cheri de Glaucias c'eſt le ſeul Hélénus
Qui pourra le forcer à me livrer Pyrrhus.

ERICIE.

Seigneur, ſur ſes projets qu'un grand Roi lui confie,
Daignera-t'il entendre un moment Ericie?
Je n'examine point quel ſera mon époux,
Son choix vous le ſçavez, ne dépend que de vous;
Ainſi j'obéïrai. Ce qui me reſte à dire
C'eſt vôtre gloire ici qui ſeule me l'inſpire.
D'un cœur rempli pour vous d'amour & de reſpect
Quel ſentiment, Seigneur, pourroit être ſuſpect?
Souffrez, que m'élevant juſqu'à Néoptoléme,
J'aille, ſans l'offenſer, le chercher dans lui-même.
C'eſt l'Univers entier qui parle par ma voix,
Que j'oſe interpréter pour la premiere fois.
Vous vous êtes vengé; le meurtre d'Æacide
Pour tout autre qu'un Roy ſeroit un parricide;

Mais si vous répandez le reste infortuné
De ce sang que les Dieux vous ont abandonné,
Les interêts d'Etat, le Thrône & ses maximes,
La politique enfin, voile de tant de crimes,
Ne seront désormais que de foibles garants
Pour vous sauver des noms qu'on prodigue aux Tyrans
Quand même à vos desirs son fils pourroit souscrire,
Glaucias voudra-t'il qu'il regne sur l'Epire?
Que du sang de Pyrrhus il achete ma main,
D'un sang que deux grands Rois redemandent en vain?
Lui, qui pour conserver une tête si chere,
Semble avoir étouffé les sentimens d'un Pere?
Si vous vous attachez le grand cœur d'Hélénus,
Que peut vous importer le trépas de Pyrrhus?
Laissez vivre, Seigneur, un Prince dont la vie
D'aucun malheur pour vous ne peut être suivie.
Æacide, ennemi des Princes de son sang,
Vous força malgré vous de lui percer le flanc.
Si sa mort fut pour vous un crime involontaire
Que son inimitié vous rendit necessaire,
Le salut de son fils, qui peut seul l'expier,
Plus necessaire encor doit vous justifier;
Et vous vous attachez à la seule victime
Qui pouvoit expier, ou consommer le crime!

NEOPTOLEME.

Tant que Pyrrhus vivra, mes Sujets ennemis
A ce funeste nom se croiront tout permis;
Et le fier Hélénus, fut-il plus grand encore,
Ne me sauveroit point d'un peuple qui m'abhorre
Les Dieux, en me livrant le superbe Illyrus;
Ont prononcé l'Arrêt du malheureux Pyrrhus;
Il m'a trop fait trembler il est tems qu'il périsse.
Glaucias m'en refuse envain le sacrifice?
Je ne peux, qu'à ce prix, arrêter ses projets,

Et fixer entre nous une constante paix.
Son cœur en gémira, mais vôtre himen ma fille
Unissant pour jamais l'une & l'autre famille,
Calmez la douleur d'un Roi trop généreux
Qui peut par cet hymen rendre Hélénus heureux.
Que Glaucias y soit favorable ou contraire,
Du trépas de Pyrrhus rien ne peut me distraire.
Que l'Univers alors éclatte contre moi;
Un crime necessaire est pour nous une Loi.
Voulez vous, qu'écoutant un discours téméraire,
J'asservisse le Sceptre aux erreurs du vulgaire?
Heureux qu'à nôtre égard son imbecillité
Nous assûre du moins de sa docilité;
A tout ce qui nous plaît c'est à lui de souscrire;
Dès que sans le troubler il nous laisse l'Empire,
Laissons lui des discours dont il est si jaloux;
Ce qui fait ses vertus seroit vice pour nous.
Le Peuple, en ce qui flatte ou choque sa manie,
Trouve de la justice, ou de la tyrannie;
Nous ne nous reglons point au gré de ses erreurs.
Les Dieux ont leurs justice, & le Thrône a ses mœurs.
Mais Glaucias paroît, ma fille, allez m'attendre.
Quel dessein le conduit, & que vient-il m'apprendre?

SCENE II.

GLAUCIAS, NEOPTOLEME.

GLAUCIAS.

Seigneur, vous triomphez, Androclide est défait;
Je ne sçais si sa honte est pour vous un secret;
Mais sous vos Loix l'Epire est desormais reduite,

Cassander l'a soumise, ou plûtôt la détruite.
Je ne vous cache point les pertes que je fais,
Et je vous viens moi même annoncer vos succés.
Le destin vous éleve, & le Ciel m'humilie,
J'ai commandé long-tems, aujourd'hui je suplie.
Voyons l'usage enfin, qu'en nos succés divers,
Vous ferez du triomphe, & moi de mes revers.
L'infortuné Pyrrhus n'est plus pour vous à craindre;
Sans être trop humain, je crois qu'on peut le plaindre;
La pitié, sur ce point dans un cœur irrité
N'a pas même besoin de générosité.
J'ai protegé sans fruit ce Prince déplorable;
Tout s'arme contre lui, tout vous est favorable;
Mais vous cõnoissez trop ma constance & ma foi,
Pour croire que le sort soit au dessus de moi.
Je ne vous parle point d'une vaste puissance,
Qui vous fit si long-temps éprouver ma vengeance.
A peine vôtre cœur se seroit satisfait,
Que vous sçavez assez quel en seroit l'effet.
Regnez donc, puisqu'ainsi le destin en ordonne;
Sans remors, & sans droit gardez une Couronne
Qu'un autre nommeroit le prix de vos forfaits,
Que je vais cependant consacrer par la paix.
Je rends à Cassander la Macedoine entiere;
Tout ce que j'ai conquis sera vôtre frontiére.
Je n'armerai jamais en faveur de Pyrrhus,
Et je consens enfin à l'himen d'Illyrus.
Je fais plus, je promets, Seigneur, que vôtre vie
Jamais de mon aveu ne sera poursuivie;
Qu'à Pyrrhus je tairai son nom & ses ayeux?
J'en jure par ce fert, j'en jure par les Dieux.
J'ai tout dit, répondez.

NEOPTOLEME.

Où donc eſt l'avantage
D'une paix dont Pyrrhus ne ſeroit point le gage?
Il eſt vrai que mon ſort, Seigneur, a bien changé;
Mais pour vous craindre moins, en ſuis-je plus vengé;
L'Epire en ſera t'elle à mes Loix plus ſoumiſe?
Mes jours plus à couvert d'une lâche entrepriſe?
Si Pyrrhus ſe connoît, pourra-t il oublier
Que ſon Pere fut Roi, qu'il eut un meurtrier,
Qu'il vit, & qu'entre nous un coup irréparable
Doit oppoſer ſans ceſſe un vengeur au coupable?
Malgré les nœuds du ſang dont nous ſortions tous deux,
Il fallut m'immoler un Roy trop ſoupçonneux,
Je ne m'en cache point; ſi c'eſt un parricide,
On ne doit l'imputer qu'aux rigueurs d'Æacide,
Son Thrône, après ſa mort, étoit le ſeul abri
Que je puiſſe choiſir à mon honneur fletri.
Je ne vis qu'un bandeau qui pût ſauver ma tête.
La force en fit le droit, un meurtre la conquête,
Il eſt vrai, mais combien de Thrônes ſont remplis
Par les uſurpateurs qui s'y ſont établis?
Vôtre ayeul en fut un, j'en nommerois mille autres
Qui n'eurent pour regner d'autres droits que les nôtres.
Quoi qu'il en ſoit, Seigneur, je demande Pyrrhus.
Et ne peux qu'à ce prix relâcher Illyrus.
De vos ſoins vertueux outrez moins la chimere;
Et reſſouvenez vous que vous êtes ſon pere;
Que s'il perit, c'eſt vous qui le voulez ainſi;
Que c'eſt vous, plus que moi, qui l'immolez ici.
Enfin que c'eſt vous ſeul qui m'impoſez un crime
Que la neceſſité va rendre legitime.
Vous m'entẽdés, Seigneur, adieux point de traités,

Si

Si du sang de Pyrrhus vous ne les cimentez.

GLAUCIAS.

Ah! cruel, arrêtez, puisqu'il vous faut un gage,
Si c'est peu de ma foi, prenez moi pour ôtage.
Je suis prêt de vous suivre en ces mêmes climats,
Où j'ai porté cent fois la flâme & le trépas.
Si ce n'est pas assez de vous ceder un Thrône,
Prenez encor le mien, & je vous l'abandonne.
Mais ne réduisez point un Prince vertueux
A trahir en Pyrrhus son honneur & ses Dieux.
Quand je reçus ce Prince échapé de vos armes;
Son berceau fut long-tems arrosé de mes larmes;
Je regardai Pyrrhus comme un present divin
Que le Ciel m'ordõnoit de cacher dans mon sein.
Enfin Pyrrhus m'est plus que si j'étois son pere;
Je répondrois aux Dieux d'une tête si chere;
Les sermens les plus saints ont répondu de moi,
Et je mourrois plûtôt que de trahir ma foi.
Il n'est fils ni sujets que je ne sacrifie
Au soin de conserver sa déplorable vie.

NEOPTOLEME.

Hé bien, vous pouvez donc au sortir de ce lieu,
Aller dire à ce fils un éternel adieu.

GLAUCIAS.

Pour dérober ce fils à ta main meurtriere,
Je me suis abaissé jusques à la priere;
Mais c'est trop honnorer un lâche tel que toi,
Que de lui témoigner le plus leger effroi.
Je brave ta fureur, si tu braves ma plainte.
Un monstre doit causer plus d'horreur que de crainte.
Délivre, ou perds mon fils je le laisse à ton choix,
Et je cours l'embrasser pour la derniere fois:
Oüi, barbare, je vole à cet adieu funeste.
Mais toi tremble en songeant au vengeur qui me reste.

SCENE III.

NEOPTOLEME.

Dans quel étonnement laisse t'il mes esprits!
Peut on jusqu'à ce point abandonner un fils!
Est ce ferocité, vertu, devoir, courage!
De quel nom appeller ce bizarre assemblage!
Quel oubli de soi-même! & quel mélange affreux
De pere sans tendresse & d'ami généreux!
Dépoüille t'on ainsi les entrailles de pere!
Quelles sauvages mœurs! ou plûtôt quel mistere!
Je l'ay trop admiré sur sa fausse vertu;
Des soins bien differens un pere est combattu.
Glaucias m'abusoit, & son indifference
Pour un fils sur qui va retomber ma vengeance,
Me fait voir où mon bras doit adresser ses *coups*.
Je reconnois enfin l'objet de mon courroux,
Il est entre mes mains; le Prince d'Illyrie
N'est autre que Pyrrhus que l'on me sacrifie;
Puis je en douter encor? mais je vois Hélénus;
J'éclaircirai bien-tôt mes soupçons sur Pyrrhus.

SCENE IV.

HELENUS, NEOPTOLEME.

NEOPTOLEME.

HEros, dont les exploits font revivre Alexandre ;
Ou plûtôt que femblez renaître de fa cendre ;
Qui jeune encor; ofez faire voir aux humains,
Qu'on peut même prétendre à de plus hauts destins.
Souffrez qu'un ennemi forti du fang d'Achille,
Sans qui n'offrit jamais un hommage fervile,
S'acquite cependant des innocens tributs
Que tout cœur genereux doit rendre à vos vertus.
Le mien, quoi qu'irrité d'une guerre inhumaine,
Vous partagea long-tems fon eftime & fa haine;
Mais l'eftime eut toûjours dequoi la furpaffer,
Et ce que l'une a fait, l'autre veut l'effacer.
J'ai propofé la paix & la main d'Ericie ;
Je l'ai moi-même offerte au Prince d'Illyrie ;
Pouvois je préfumer que les foibles attraits,
D'un triomphe plus beau comblant tous mes fouhaits,
Subjugueroient, Seigneur, un guerrier intrépide
Qui de nouveaux lauriers paroit toûjours avide.
C'eft à lui que je parle, & je n'ai pas befoin
De r'appeller fes traits & fon nom de plus loin.
Daignez me confirmer un amour qui me flatte ;
Les momens nous font chers, il eft temps qu'il éclatte
Seigneur, c'eft un aveu que j'éxige de vous,

Et je n'en puis entendre un qui me soit plus dou[x]

HELENUS.

Les charmes d'Ericie, & tout ce qu'elle inspire
En disent plus, Seigneur, que je n'en pourrois dire
Heureux si les vertus dont vous m'avés flatté
Lui paroissoient d'un prix digne de sa beauté.
Il est vrai que je l'aime & n'en fais point mistére;
J'ai cru même devoir l'avoüer à mon frere;
Mais Glaucias l'ignore, & du don de ma foi,
Je ne puis disposer sans l'aveu de mon Roi.
Mon cœur indépendant du pouvoir arbitraire
Se livre sans contrainte à ce qui peut lui plaire?
Mais cette liberté n'étend pas son pouvoir
Jusqu'à braver les loix d'un trop juste devoir,
Je fais gloire du mien, & jamais pour un pere
Amour ne fut plus grand, ni respect plus sincere;
Mais c'est moins en sujet que je lui soûmis,
Que par des sentimens qui sont plus que d'un fils.

NEOPTOLEME.

S'il est vrai qu'Hélénus brûle pour Ericie,
Prince, je réponds d'elle, & du Roi d'Illyrie.
Glaucias vous chérit; & verra sans regret
Le choix que mon estime & vôtre amour ont fait.
Quel successeur plus grãd & plus digne d'Achille
Pouvois je présenter à l'Epire indocile?
Qu'il m'est doux de pouvoir en couronnant vos feux.
Rendre à la fois ma fille & mes Sujets heureux.

HELENUS.

Cessez de vous flatter d'une esperance vaine;
Glaucias à la paix peut immoler sa haine,
Mais ne souffrira point que je sois possesseur
D'un Trône dont Pyrrhus est le seul successeur;
Nos malheurs, il est vrai, vous en ont rendu maître,
Et tant que vous vivrez vous pourrez toûjours l'être;

Je doute cependant qu'on vous laisse jamais
Le droit d'en disposer au gré de vos souhaits.
Mon himen, ou celui du Prince d'Illyrie,
Pourra vous garantir & le Sceptre & la vie.
Mais Pyrrhus, aprés vous reprenant tous ses droits,
A l'Epire, Seigneur, doit seul donner des loix.
Qui peut lui disputer alors ce diadême ?
Et malgré mon amour sçavez-vous si moi-même
Je pourrois consentir à l'en voir dépoüiller,
Et d'un Trône usurpé ma gloire se soüiller ?

NEOPTOLEME

Et quel est donc le but de la paix qu'on demande,
S'il faut que de Pyrrhus ma couronne dépende ?
Je n'aurai donc vaincu que pour être soumis,
Et que pour voir sur moi regner mes ennemis ?
Que pour voir un himen qui dépoüille ma fille,
Comme une grace encor qu'on fait à ma famille ?
Le sort, en remettant la victoire en nos mains,
Nous a fait concevoir de plus nobles desseins.

HELENUS

Oüi, vous avez vaincu, mais l'honneur & la gloire
Ne suivent pas toûjours le char de la victoire ;
Il en est qu'on ne doit imputer qu'au hazard ;
La vôtre est de ce rang, le sort vous en fit part,
Et l'arracha des mains d'un ennemi terrible,
Dont vous n'aviez pas crû la défaite possible.
Si mon sang répandu vous a fait triompher,
Ce n'est pas vous du moins qui le fites couler.
Le sort à mes pareils peut garder un outrage ;
Mais l'on n'obtient sur eux de parfait avantage
Qu'on ne les ait privez de la clarté du jour ;
Ou l'on n'en peut trop craindre un funeste retour.
Seigneur, je vous ai dit que j'aimois la Princesse ;
Ses charmes peuvent seuls égaler ma tendresse ;

Mais je n'ai desiré que son cœur & sa main ;
Ma valeur peut lui faire un assez haut destin,
Sans que j'aille à Pyrrhus ravir un diadême
Qui deshonoreroit vôtre fille elle-même.
Pour vous, qui vous osez déclarer mon vainqueur,
Montrez des sentimens dignes de tant d'honneur.

NEOPTOLEME.

Je vois bien qu'il est temps que je me fasse entendre ;
Et que vous sçachiés, vous, ce que j'ose prétendre.
Je ne sçais de quel prix Ericie est pour vous ;
Mais si de l'obtenir vôtre amour est jaloux,
Si sa main est un bien qui vous semble si rare,
Il faut qu'à me servir vôtre cœur se prépare.
Je demande Pyrrhus, ma fille est à ce prix ;
Tout autre n'est pour moi que refus ou mépris ;
Voilà ce que de vous exige ma vengeance.
Vous, qui sur Glaucias avez toute puissance,
Portez-le dès ce jour à remplir mes souhaits,
Ou determinez-vous à ne nous voir jamais.

HÉLENUS.

Vous-même eussiez en vain tenté cette entrevûë,
Sans les soins d'Ericie à qui seule elle est dûë.
Màis sur cet entretien si l'on m'eût préssenti,
Un mépris éternel m'en auroit garanti.
Barbare, voilà donc le fruit de vôtre estime ?
Un himen, qui pour dot m'apporteroit un crime!
Dés qu'il faut s'allier à vous par un forfait,
Gardez à Cassander ce funeste bienfait.
Et ne vous vantez plus d'être du sang d'Achille;
Ce sang qui fut toûjours en Héros si fertile,
Ne pourroit inspirer des sentimens si bas ;
Vous en êtes soüillé, mais vous n'en sortez pas.
Si je pouvois penser que la jeune Ericie
Eut reçû vos penchans de vous avés la vie ;

Ce ne feroit pour moi qu'un objet plein d'horreur :
Cruel, si vous voulez lui conserver mon cœur,
Déguisez du moins mieux cet affreux caractere
Qui me feroit rougir de vous nômer mon pere.
Montrez-moi des vertus qui vous fassent aimer,
Et qui dans mon amour puissent me confirmer.
Ce n'est pas vôtre rang, c'est la vertu que j'aime
Sans elle, vous m'offrez en vain un diadême.
D'eussiez-vous m'élever à des honneurs divins,
Je vous préfererois le plus vil des humains
Je me vois à regret forcé de vous confondre ;
Mais vous deviez prévoir ce que j'ai dû répondre.

NEOPTOLEME.

Hé bien. Prince, suivez ces transports genereux,
Mais ressouvenez-vous que pour vous rendre heureux,
J'ai voulu pénétrer jusqu'au fond de vôtre ame,
Et voir ce que pour nous oseroit vôtre flâme ;
Car sans vôtre secours je serai satisfait ;
Vous m'avez de Pyrrhus fait en vain un secret,
Il est en mon pouvoir ; c'est Illyrus lui même
Que son triste destin livre à Néoptoléme.

HELENUS.

Qui, luy Pyrrhus, Seigneur ! mais non pensez-y bien.....

NEOPTOLEME.

Adieu, vous même ici pesez vôtre entretien.
Je n'oublierai jamais un refus qui me blesse,
Et je vais de ce pas en instruire la Princesse.

SCENE V.

HELENUS.

AH tyran! de quel trait viens-tu fraper mon cœur!
Vertu dont les transports me coûtent mon bonheur,
Pour le prix de t'avoir sacrifié ma flâme,
Sauvez moi des regrets qui déchirent mon ame.
Tourne vers mon rival mes soins & ma pitié,
Et ramene pour lui ma premiere amitié.
Hlyrus est Pyrrhus! mais d'où vient que mon pere
M'en a fait si long-tems un barbare mistere?
M'auroit il soupçonné d'être moins généreux,
Et moins touché que lui du sort d'un malheureux.
Hélas! quoi qu'il ait fait pour défendre sa vie,
Tout ce qu'il a perdu valoit-il Ericie?
C'est Pyrrhus qui me l'ôte, & par un sort fatal
Je suis reduit encore à pleurer mon rival!
Allons trouver mon Pere, & cessons de nous plaindre.
Etouffons sans regret des feux qu'il faut éteindre;
Voilà des ennemis dignes de mon courroux;
Le triomphe du moins en est beau s'il n'est doux.
Héros, qui pour tout bien, recherchez la victoire,
Qu'un peu de sang perdu couvrit souvét de gloire.
Pour en sçavoir le prix, c'est peu d'être guerrier,
Il faut avoir un cœur à lui sacrifier.

ACTE TROISIE'ME.

SCENE PREMIERE.

ERICIE, ISMENE.

ERICIE.

TU combats vainement mon desespoir funeste ;
La plainte, chere Ismene, est tout ce qui me reste ;
Laisse-moi le seul bien des cœurs infortunez,
Que sous d'indignes fers, l'amour tien enchaînés.
Lieux témoins de ma honte & d'un perfide hommage
Payé de tout mon cœur, & suivi d'un outrage,
Lieux où j'ai crû soumettre un Héros à mes loix,
Hélas ! je vous vois donc pour la derniere fois.
Pardonne ces transports à mon ame éperduë ;
On me méprise, Ismene, & la paix est rompuë ;
Nous reverrons bien-tôt, l'acier cruel en main,
Fondre dans nos Etats un guerrier inhumain,
Et pour comble de maux, il faut partir, Ismene,
Sans pouvoir contre lui faire éclatter ma haine.
Je fais pour le trouver des souhaits superflus ;
Inutiles transports ! je ne reverrai plus
Ce cruel Hélénus que ma raison abhorre,
Que ma gloire déteste & mon cœur adore,

Ismene, je le vois ! ah mortelles douleurs!
Je succombe,& n'ai plus que l'usage des pleurs.
Fuïons:n'exposons point au mépris d'un barbare,
Les foiblesses d'un cœur où la raison s'égare.

SCENE II.

HELENUS, ERICIE, ISMENE.

HELENUS.

Près de voir succeder, peut être pour jamais,
Les horreurs de la guerre aux douceurs de la paix ;
Dans ce triste moment, où vôtre ame irritée
Contre un infortuné n'est que trop excitée,
M'est-il encor permis d'offrir à vos beaux yeux
Un amant qui ne peut que vous être odieux ?
Si je ne vous croyois genereuse, équitable,
Madame je craindrois de paroitre coupable :
Mais que peut craindre un cœur qui remplit son devoir ?
Et qu'ai je à redouter que de ne vous plus voir ?
Je ne vous dirai point que je vous aime encore;
Malgré ce que j'ai fait, mon ame vous adore ;
Mes refus m'ont privé de l'espoir le plus doux,
Mais n'ont point étouffé ma tendresse pour vous.
D'un rigoureux honneur déplorable victime,
Tendre amant sans foiblesse, & coupable sans crime,
D'un vertueux effort touché sans repentir ;
Mon cœur sent cependant tout ce qu'il peut sentir ;
Et si pour exciter le vôtre à la vengeance,
Ma generosité lui parut une offense ;
S'il a pû souhaiter de me voir malheureux,
Non, jamais le destin n'a mieux rempli vos vœux.

ERICIE.

Que parlez-vous ici de haine & de vengeance ?
Non, ne redoutez rien de mon indifference.
Quel desespoir éclatte, ou que soupçonnez vous,
Pour oser vous flatter d'un instant de courroux ?
Cessez de vous troubler d'une frayeur si vaine ;
C'est supposer l'amour que de craindre la haine:
Mais jusques-là mon cœur ne sçait point s'enflammer ;
C'est aux amants chéris, Seigneur, à s'allarmer.

HELENUS.

Je sçai que je dois peu ressentir leurs allarmes ,
Je craignois d'avoir fait une injure à vos charmes
Mais au ressentiment si mon cœur s'est mépris,
C'est qu'il se crut toûjours au dessus du mépris.
Ce n'est pas se flatter que de craindre, Madame;
Jamais un faux orgüeil n'a corrompu mon ame;
La vertu seule y mit une noble fierté,
Que l'amour laisse agir, même avec dignité.;
Qui n'a fait aujourd'hui que ce qu'elle a dû faire.
Heureux d'être un objet peu digne de colere ,
Qui n'osant me flatter de l'honneur d'être aimé,
Crois meriter du moins celui d'être estimé
Madame, je vois trop qu'un recit peu fidelle
M'a fait de mon devoir une lâche querelle :
Mais si vôtre courroux vous paroit trop pour moi
Songez qu'ici le mien doit causer de l'effroi.
Ceux qui de mes refus ont noirci l'innocence ,
En recevroient bien-tôt la juste récompense ,
Si mon amour pour vous ne daignoit retenir
Un bras qui n'est souvẽt que trop prompt à punir
Malgré tous vos mépris je sens que je vous aime:
Mais je n'ai jamais tant haï Néoptoléme.
Si jamais vôtre cœur a pû trembler pour lui ,
Dans les murs de Bysance arrêtez le aujourd'hui.
Je souscris à la paix; qu'on me rende mon frere :

Osez le demander vous-même à vôtre pere ;
Prévenez sur ce point un amant furieux
Qui hors vous, n'aura rien de sacré dãs ces lieux.

ERICIE.

Cruel, c'est donc ainsi que vôtre amour s'exprime:
Voilà ce feu si beau qui pour moi vous anime,
Et l'homage d'un cœur qui ne se donne à moi,
Que pour remplir le mien de douleur & d'éfroi.
On m'aime; & cependant il faut que je flechisse ;
On m'adore ; & c'est moi qui dois le sacrifice.
Il faut de mon devoir que j'étouffe la voix,
Et que de mon amant, je subisse les loix.
De l'amour supliant l'orgueil a pris la place,
Et je vois à ses soins succeder la ménace,
Les refus, les mépris, la fierté, la terreur : [reur,
Vos transports les plus doux ne sont que de fu-
Impétueux amant, dont l'ardeur téméraire
Ne déclare ses feux qu'en déclarant la guerre.
Inspira t'on jamais l'amour par la frayeur ?
C'est ainsi qu'Hélénus se rend maître d'un cœur ;
Il ordonne en tyran, il faut le satisfaire.
Barbare ; ma fierté vous devroit le contraire,
Je devrois n'écouter que mon juste courroux ;
Mais je veux me venger plus noblement de vous?
Je veux qu'en gémissant Hélénus me regrette,
Et qu'il sente du moins la perte qu'il a faite ;
Il ne tenoit qu'à vous de faire mon bonheur,
L'amour à cet espoir ouvroit déja mon cœur,
Heureuse de pouvoir offrir un diadême,
Sans rechercher en vous d'autre bien que vous-même :
Je ne me vengerai de vos refus honteux,
Qu'en vous faisant rougir de mes soins généreux;
Puisque vous le voulés, je vais trouver mon pere,
Je vais pour vous, ingrat, tomber à ses genoux,

Je

Je vais pour vous, ingrat tomber à ses genoux,
Et faire ce qu'en vain j'attends ici de vous.

SCENE III.

HELENUS.

O Devoir ! ta rigueur est-elle satisfaite ?
Vois ce qui m'est offert, & ce que je rejette
Quels bienfaits de ta part, me feront oublier
Ce que tu m'as forcé de te sacrifier ?
Ah Pyrrhus ! que le soin de défendre ta vie,
Sera d'un prix cruel, s'il en coûte Ericie !
Mais on vient; c'est lui-même : hélas! pour m'attendrir,
Que d'objets à la fois viennent ici s'offrir !

SCENE IV.

HELENUS, ILLYRUS, GARDES.

ILLYRUS.

SEigneur, car je ne sçai si je parle à mon frere,
Tant le sort entre nous a jetté de mistere.
Quoi qu'il en soit, avant que de quitter ce lieu,
J'ai crû devoir vous dire un éternel adieu,
Après avoir reçû ceux du Roi d'Illyrie,
Dont je suis plus touché que de sa barbarie.
Quel autre nom donner à sa rigueur pour moi,
Quand je n'y trouve plus mon Pere, ni mon Roi?
Par quel malheur son fils a-t'il cessé de l'être ?
Ai je deshonoré celui qui m'a fait naître?
Quel est donc ce Pyrrhus, pour lui d'un si haut (prix
Encor si c'étoit vous, j'en serois moins surpris;

Seigneur, vous soûpirez, je vois couler vos larmes;
Ces pleurs me causeroient de mortelles allarmes,
Si mon cœur étoit fait pour sentir de l'effroi.
Il s'émeut cependant de tout ce que je voy;
Une douleur si noble a dequoi me surprendre;
Ce n'est pas d'un rival que j'eusse osé l'attendre,
Ni me flatter qu'il dût être si genereux,
Lorsque tout abandonne un Prince malheureux.
Non qu'à vôtre vertu j'eusse fait l'injustice
De croire vôtre amour de ma perte complice:
Mais si je n'ai rien craint de vôtre inimitié,
Je n'en attendois pas non plus tant de pitié.

HELENUS.

Seigneur; quelques transports qu'une maîtresse inspire,
La gloire & le devoir ont aussi leur empire;
Entre ce qui me plait, & ce que je me dois,
L'honneur seul a toûjours determiné mon choix.
Je n'ai dans les soins d'une ardeur qui m'est chere,
Perdu le souvenir de mon malheureux frere?
Et dût il me haïr, même sans m'estimer,
Ses malheurs suffiroient pour me le faire aimer.
Je vois avec douleur le sort qu'on vous prépare,
Sans oser cependant immoler un barbare;
Ce palais est rempli de chefs & de soldats,
Qu'un ordre redoutable attache sur mes pas;
Le fier Lysimachus jaloux de sa puissance
Ne laisse à mon courroux nul espoir de vengeance.
Et si je n'en craignois un funeste succès,
J'aurois bien-tôt troublé l'azile de la paix.
Mais la peur d'exposer la tête de mon pere,
Me fait en frémissant, étouffer ma colere.
Et l'horreur de vous voir dans des fers odieux,
La porte à des accès quelquefois furieux.
J'ose tout, je crains tout, sans savoir qu'entreprendre?

Je plains même Pyrrhus, & voudrois le défendre,
Heureux, si son secret fut resté dans l'oubli.

ILLYRUS.

Vous n'êtes pas le seul qui le sçachiez ici,
A qui ce Pyrrhus doit encor plus qu'il ne pense:
Mais on veut lui garder un genereux silence,
Et pour sauver ses jours on fait plus aujourd'hui
Que jamais Glaucias n'osa faire pour lui,
Lorsque tout engageoit à le faire connoître.

HELENUS.

Ah! laissons ce Pyrrhus, Seigneur quel qui puisse (être;
Penetré de son sort jusqu'au saisissement,
Mon cœur n'a pas besoin d'autre éclaircissement.
Je ne connois que vous en ce moment funeste,
Où le rival s'oublie, & l'ami seul vous reste.
Mais Glaucias paroit, retirez vous, Seigneur,
Vôtre aspect ne feroit qu'irriter sa douleur;
Daignez la respecter dans un malheureux pere,
Et me laisser le soin d'une tête si chere.

ILLYRUS.

Non, non, ce seroit trop en exiger de vous,
Je vous exposerois Seigneur à son courroux;
Pour la derniere fois souffrez que je le voye.

SCENE V.

GLAUCIAS, ILLYRUS, HELENUS, GARDES.

GLAUCIAS *dans le fond du Theâtre.*

Dieux cruels, dont sur moi la rigueur se deploye,
Si rien à la pitié ne vous peut émouvoir,

Joüiſſez de mes pleurs & de mon deſeſpoir.
Que vois-je ! quels objets ! les deux Princes enſemble !
Ah que d'infortunez le ſort ici raſſemble !
Que cherchés-vous, mõ *fils, en ces funeſtes lieux
Où tout doit deſormais vous paroître odieux,
Où vous devez me fuir & m'abhorrer moi-même?

ILLYRUS.

Vous n'en êtes pas moins, Seigneur, tout ce que j'aime.
A mon frere, il eſt vrai, je me plaignois de vous,
Et j'en euſſe attendu des ſentimens plus doux ;
Je ſuis touché de voir en ce moment terrible,
Que mon rival ſoit ſeul à ma perte ſenſible.
Hélas ! qui fut jamais plus à plaindre que moi !
Mépriſé d'Ericie & peu cher à mon Roi,
C'eſt un Prince ſorti d'une race étrangere,
Qui l'emporte ſur moi dans le cœur de mon pere.
Je ne condamne point ſa generoſité :
Mais l'effort en devoit être plus limité,
La gloire n'admet point de ſi grands ſacrifices ;
Et ce n'eſt point à moi d'illuſtrer ſes caprices,
Victime des tranſports d'un chimerique honneur,
Sans avoir d'autre crime ici que mon malheur.
Ce reproche cruel dont vôtre cœur s'offenſe,
Ne regarde, Seigneur, que vôtre indifference ;
Je ne puis voir mon pere abandonner ſon fils,
Sans ſoupçonner pour moi d'injurieux mépris.
Voilà les ſeuls régrets dont mon ame eſt ſaiſie,
Et j'en ſuis plus touché que de perdre la vie :
Mais je n'en ai pas moins ſouhaitté vous revoir.

GLAUCIAS.

Illyrus, mon ſeul bien & mon unique eſpoir :
Ah! ſi c'eſt ton amour qui vers moi te rappelle,
Ne m'en refuſe point une preuve nouvelle.

* *à Illyrus.*

Viens mon fils, dans les bras d'un pere infortuné,
Dont le cœur ne t'a point encor abandonné;
Viens te baigner de pleurs qui couleront sans cesse
Et ne m'accuse point de manquer de tendresse.
Mon fils, je t'aime encor tout ce qu'on peut aimer
Et je te connois trop pour ne pas t'estimer.
Tes reproches honteux dont ma gloire murmure
Outragent plus que moi le sang & la nature;
Mon cœur de ses retours n'est que trop cõbattu,
Et je n'ay plus d'espoir qu'en ta propre vertu.
Loin de deshonorer mon auguste vieillesse,
Aide-moi de mon sang à dompter la foiblesse;
Le malheureux Pyrrhus est maître de ma foi,
Je ne suis pas le sien, & ta vie est à moi.
Fais voir par les efforts d'une vertu suprême,
La victime au-dessus du sacrifice même.
Adieu; sois genereux autant que je le suis:
Te pleurer & mourir, est tout ce que je puis.

ILLYRUS

Oüi, je vous ferai voir par un effort insigne,
De quel amour, Seigneur, Illyrus étoit digne;
Que ce fils malheureux, sans le faire éclater,
Des plus rares vertus auroit pû se flatter,
Qu'il sçait du moins mourir & garder le silence,
Quand son propre interêt peut être l'en dispense.
Je pourrois d'un seul mot éviter mon malheur;
Mais ce mot échapé vous perceroit le cœur.
C'est dans le fonds du mien qu'enfermant ce mistere,
Je vais sauver Pyrrhus, vôtre gloire, & me taire.
Adieu † cher Hélénus, vous apprendrez un jour
Si j'avois merité de vous quelque retour.

† à Hélénus.

SCENE VI.

GLAUCIAS, HELENUS.

HELENUS.

Seigneur de ce discours que faut-il que je pense ?
Sur quoi le Prince ici vante t'il son silence ?

GLAUCIAS.

Ah ! mon fils, ce secret ne regarde que moi ;
Mais il a d'un seul mot glacé mon cœur d'effroi.
Hélas que de son sort mon ame est attendrie !
Pyrrhus, que de vertu ma foi te sacrifie !

HELENUS.

Le Prince va, dit-il, se perdre pour Pyrrhus :
Et c'est lui cependant sous le nom d'Illyrus,
Si j'en crois les soupçons du tyran de l'Epire ;
Seigneur, de ce secret vous pouvez seul m'instruire.
Mon respect m'a forcé de cacher jusqu'ici
Les desirs que j'avois de m'en voir éclairci ;
Mais s'il a triomphé de mon impatience,
Je rougis à la fin de vôtre défiance :
Si jamais vôtre cœur fut sensible pour moi,
Si mon amour pour vous a signalé ma foi,
Si j'ai pû m'illustrer en marchant sur vos traces,
Et par quelque exploits sçû meriter des graces
Du sang que j'ay perdu je n'exige qu'un prix :
Est-il vray qu'Illyrus ne soit point vôtre fils ?

GLAUCIAS.

Je ne suis point surpris qu'un lâche cœur soupçonne
Qu'Illyrus soit Pyrrhus, dés que je l'abandonne :
Mais vous jusqu'à ce jour élevé dans mon sein,
Vous à qui des vertus j'aplanis le chemin,
Que j'instruisis d'exemple, auriez-vous osé croire

Que d'une lâcheté j'eusse soüillé ma gloire ?
Non, mon cher Hélénus, ce fils abandonné.
N'en est pas moins celui que les Dieux m'ont donné :
Et plût au sort cruel qu'il eut un autre pere !

HELENUS

Vous n'éclairoissez pas, Seigneur, tout le mistere.

GLAUCIAS.

Prince, c'est trop vouloir pénétrer un secret ;
Offrez à ma douleur un zéle plus discret,
Et n'en exigez pas plus que je n'en veux dire.

HELENUS.

C'en est assez pour moi, Seigneur, je me retire
Satisfait qu'Illyrus soit toûjours vôtre fils,
Et je vais de ce pas trouver ses ennemis.

GLAUCIAS.

Ah ! cruel, arrêtez, qu'allez vous entreprendre ?

HELENUS

Ce que de ma vertu mon frere doit attendre.
Je cours le dérober à son sort inhumain,
Ou mourir avec lui les armes à la main ?
Et je n'écoute plus dans l'ardeur qui me guide,
Que la soif de verser le sang d'un parricide.

GLAUCIAS.

Barbare, immole donc le mien à ta fureur ;
Cours exposer ma vie & me perdre d'honneur.

HELENUS.

Ah! vous ne craignez pas, Seigneur pour vôtre vie?
Ce n'est pas l'effroi dont vôtre ame est saisie,
Elle est trop au dessus d'une lâche frayeur ;
Pyrrhus, le seul Pyrrhus occupe vôtre cœur,
Indifferent pour nous, pour lui plein de tendresses
Voilà pour m'arrêter le motif qui vous presse.
Et l'unique frayeur qui vous trouble aujourd'hui :
N'avons nous pas assez versé de sang pour lui ?

S'il est reconnoissant que veut il d'avantage ?
Je sçai qu'à le sauver vôtre foi vous engage,
Que vous lui devez même une sainte amitié ;
Mais que lui dois-je moi, qu'une simple pitié ;
Qui doit céder aux soins de conserver mon frere,
Hé bien! qu'à vos deux fils vôtre hôneur le préfere
Consacrez à jamais ces transports vertueux,
Et me laissez le soin de nous sauver tous deux :
Que Pyrrhus avec nous vienne aussi se défendre,
S'il est digne du sang que vous laissez répandre.
Et de quelles vertus l'ont enrichi les Dieux,
Pour vous rendre, Seigneur, le sien si précieux
Je ne sçai : mais je crains que le grand nom d'Achille
Ne soit pour lui d'un poids plus onéreux qu'utile
Que sans honneur ses jours ne se soient écoulez.

GLAUCIAS.

Ah ! si vous connoissiez celui dont vous parlez,
Vous changeriez bien-tôt de soins & de langage,
Et je verrois mollit ce superbe courage.

HELENUS,

Seigneur, à ce discours, c'est trop me le cacher ;
Je dois de vôtre sein désormais l'arracher.

GLAUCIAS.

Quoi ce même Hélénus que l'Univers admire,
Et dont les Dieux sembloiét lui designer l'Empire
L'ennemi des tyrans l'ami des malheureux,
Flétrit en un seul jour tant de jours si fameux.
Et me demande à moi le sang d'un miserable !

HELENUS.

Ah Dieux ! de ces horreurs me croyez-vous capable ?
Non vous ne m'imputez ces lâches mouvemens,
Que pour vous delivrer de mes empressemens ;
C'est le droit d'un refus acquis par une offense,

Et dont à vos remords je laisse la vengeance.
Ce jour qu'on croit des miens avoir flétri le cours,
Est peut-être, Seigneur le plus beau de mes jours.
A ce même Pyrrhus j'ai fait un sacrifice,
Qui sera pour mon cœur un éternel suplice,
Et dont mon amour seul connoissoit tout le prix:
Mais en vain aux refus vous joignez le mépris ;
Si vous voulez calmer la fureur qui m'agite,
Cessez de retenir un secret qui m'irrite ;
Ou de sang & d'horreurs je vais remplir ces lieux.

GLAUCIAS.

Ah mon fils ! étouffez ces desirs curieux,
Et Pyrrhus puisse-t'il pour jamais disparoitre.

HELENUS.

Je commence, Seigneur, à ne me plus connoître.
Pour la derniere fois j'embrasse ¶ vos genoux.

GLAUCIAS.

Ah! quel emportement : c'en est trop, levez vous.
Reconnoissez Pyrrhus à ma douleur extrême.

HELENUS.

Achevez ....

¶ *Il embrasse avec violence les genoux de Glaucias.*

GLAUCIAS.

Je me meurs... malheureux! c'est vous même.

PYRRHUS.

Seigneur, c'en est assez, & je suis satisfait.

GLAUCIAS.

Arrêtez ¶ Prince ingrat, quel est donc le projet
Qu'en ce triste moment vôtre fureur médite?
Non, ce n'est pas ainsi, Seigneur, que l'on me quite,
Je n'en conçois que trop à vos yeux enflammez:
Mais je verrai bien-tôt, cruel, si vous m'aimez.

¶ Il veut se retirer, Glaucias l'arrête.

ACTE QUATRIEME.

SCENE I.

PYRRHUS, ANDROCLIDE, CYNEAS.

ANDROCLIDE.

ENFIN il m'est permis, Seigneur, de vous connoître,
Et d'oser embrasser les genoux de mon maître.
Dieux, quel ravissement ! quelle douceur pour moi
De trouver un Héros dans le fils de mon Roi !
Mais de ce bien si doux que vous troublés la joie,
Par les transports secrets où je vous vois en proie !
Glaucias à son tour accablé de douleur,
Semble plus que jamais ressentir son malheur,
Seigneur, daignez calmer cette douleur cruelle,
Sôgez qu'un seul instant peut la rendre mortelle,
Ne l'abandonnez point en ces tristes momens.

PYRRHUS.

Je puis avoir pour lui d'autres empressemens.

Androclide, je sçai que je vous dois la vie ;
Que sans vous en naissant on me l'auroit ravie.
Allez, de ce bienfait, je sçaurai m'acquitter.

ANDROCLIDE.

Le Roi m'a commandé de ne vous point quitter.

PYRRHUS.

Glaucias est un Roi que j'estime & que j'aime :
Mais je ne dépends plus ici que de moi même.
Pour vous que le destin a soumis à mes loix,
Respectez-les du moins une premiere fois,
Et cessez d'écouter une crainte frivole :
Glaucias me connoît, j'ai donné ma parole ;
J'ai juré d'épargner un tyran odieux,
Et de ne point troubler l'azile de ces lieux ;
Que pouvois-je de plus pour le Roi d'Illirie ?
Allez, si vous m'aimez, prenez soin de sa vie.

ANDROCLIDE.

Seigneur . . .

PYRRHUS.

Obéïssez. Profitons des instans.
Que j'ai pû dérober à leurs soins vigilans.

SCENE II.

PYRRUS, CYNEAS.

PYRRHUS.

Cynéas, approchez, l'heure fatale presse ;
Puis-je encore esperer de revoir la Princesse ?
Sçait-elle qu'Hélénus doit se trouver ici ?

CYNEAS.

Oüi, Seigneur, & bien-tôt vous l'y verrez aussi.
J'ai laissé la Princesse avec Néoptolême,
Qui m'a paru frappé d'une surprise extrême,

Lorsque

Lorsque je l'ay flatté de l'espoir d'une paix,
Qu'il devoit regarder cõme un de vos bienfaits.
Au seul nom de Pyrrhus j'ai vû sa défiance
Balancer ses desirs & son impatience.
„ Je douterois, dit il, qu'on voulut le livrer,
„ Si d'autres qu'Hélénus osoient m'en assurer :
„ Mais dés que ce Héros souscrit à ma demande.

PYRRHUS.

Ami, ç'en est assez, dites-lui qu'il m'attende.

SCENE III.

PYRRHUS.

DEsirs imperieux que je ne puis dompter,
Et qu'envain mon devoir s'attache à surmonter
Redoutables momens d'une trop chere veuë,
Que vous allez coûter à mon ame éperduë,
Pyrrhus, à quels transports ose tu te livrer?
Est-ce l'amour ici qui doit t'en inspirer?
Néoptoléme vit, & le sang d'Æacide,
S'enflâme pour le sang d'un lâche parricide.
Mais pour lui mon amour eut envain combattu,
Si de plus hauts desseins n'occupoient ma vertu.
Infortuné Pyrrhus, il est temps qu'elle éclatte.
Non, de quelque valeur que l'Univers te flatte,
Quels que soient tes exploits & tes honneurs passez.
Illyrus en un jour les a tous effacez;
Et telle est aujourd'hui ta triste destinée,
Qu'il faut que par toi seul elle soit terminée.
C'est vainement qu'au Ciel tu comptes des ayeux
Si ta propre vertu ne t'y place avec eux.
Le sang d'Achille est beau, mais l'honneur d'en descendre.

Ne vaut pas désormais celui de le répandre.
Un rival genereux qui s'immoloit pour toi,
T'en a tracé l'exemple & prononcé la loi.
Ah! que tant de grãdeur me touche & m'humilie!
Pere & fils vertueux que je vous porte envie!
Comment vous surpasser? Dieux, voilà les mortels
Dignes de partager avec vous les autels;
Non ces barbares nez pour l'effroi de la terre,
Ces idoles de sang, fiers rivaux du tonnerre,
Qui font de leur valeur un horrible métier,
Et dont je n'ai que trop suivi l'affreux sentier.
Cherchons au dessus d'eux une gloire nouvelle,
Plus digne des transports que j'eus toûjours pour
elle;
Heureux si mon devoir pouvoit les redoubler,
A l'aspect d'un objet qui peut seul les troubler.

SCENE IV.

PYRRHUS, ERICIE.

ERICIE.

JE sors en ce moment d'avec le Roi d'Epire;
En croirai-je, Seigneur, ce qu'il vient de me
dire?
Est ce bien Hélénus qui nous donne une paix,
Qu'on croit même devoir à mes foibles attraits?
Mais loin de rappeller le souvenir funeste
D'un sacrifice affreux que ma vertu déteste,
Je ne veux m'occuper que du soin genereux,
De pleurer avec vous un Prince malheureux.
Que n'ai je point tenté près de Néoptoléme?
J'ai regardé Pyrrhus comme un autre vous-même
Non, l'horreur de son sort n'égalera jamais

Mes regrets de l'avoir défendu sans succès.
Je sçais trop à quel point Pyrrhus vous interesse.
Pour ne point partager la douleur qui vous presse
Jugez combien mon cœur s'est senti penetrer
De vous voir désormais réduit à le livrer:
Et plût aux Dieux, Seigneur, pour comble d'injustice,
Qu'on ne m'imputat point ce cruel sacrifice,
Et qu'au bien de la paix, l'amour trop indulgent,
N'eut point pris sur lui même un si triste present,
Hélénus eut moins fait pour desarmer ma haine,
S'il sçavoit qu'un remords en triomphe sans peine
Mais quoi! vous rougissez & ne répondez rien:
Pourquoi me demander un secret entretien?

PYRRHUS.

Je rougis, il est vrai, d'un discours qui m'offense,
Et jamais mon courroux n'eut plus de violence.
Puis-je voir sans frémir qu'avec un si beau feu,
Ce cœur où j'aspirois m'ait estimé si peu?
Puis je voir sans rougir de honte & de colere,
Qu'Ericie ait de moi pensé comme son pere?
Et qu'elle ose imputer aux transports d'Hélénus,
Le funeste present qu'il vous fait de Pyrrhus.
Je ne sais si l'amour peut nous rendre excusables
Mais il ne doit jamais nous rendre méprisables.
Le crime est toûjours crime, & jamais la beauté
N'a pû servir de voile à sa difformité.
Peut-être que mon cœur dans l'ardeur qui l'enflâme,
Tout vertueux qu'il est, n'est point exempt de blâme,
Mais ce qu'à mon devoir je vais sacrifier,
Aux yeux de l'Univers va me justifier.
Eternisei mon nom, expier ma tendresse,
Et venger ma vertu d'un soupçon qui la blesse,

ERICIE.

Seigneur, daignez calmer un si noble courroux:
Je sçais ce que je dois attendre ici de vous.

PYRRHUS.

Dans un moment du moins vous pourrez le connoître,
Et loin de me haïr vous me plaindrez peut-être.
Connoissez mieux, Madame, un cœur où vous regnez,
Et ne l'outragez point si vous le dédaignez.
Belle Ericie enfin croyez que je vous aime,
Mais ne le croyez point comme Néoptoléme.
Mon amour n'a jamais soûmis à vos beaux yeux
Qu'un cœur digne de vous, & peut être des Dieux
Qui ne sçait point offrir pour sacrifice un crime
Qui deshonoreroit l'autel & la victime.
Je vais à son destin livrer un malheureux,
Mais ce ne sera point par un traité honteux;
Ma vertu n'admet point de si lâche injustice,
Et mon cœur vous devoit un autre sacrifice:
Trop heureux si ce cœur facile à s'enflâmer,
Au gré de mon devoir l'avoit pû consommer:
Mais dans l'état cruel où mon malheur me laisse,
On peut me pardonner un instant de foiblesse,
Et vous m'avez offert des soins si genereux,
Qu'ils m'ont fait oublier qui nous étions tous deux.
Vôtre pere m'attend, adieu, belle Ericie:
J'ai voulu vous revoir, mais mon ame attendrie
Ne pourroit soûtenir vos pleurs prêts à couler,
Et qu'un fatal instant va bien-tôt redoubler.

ERICIE.

Ah! Seigneur, arrêtez, & si je vous suis chere,
Daignez de vos adieux m'expliquer le mistere.
Je sens un froid mortel qui me glace le cœur,

Et la mort n'a jamais causé plus de frayeur.
Hélas! au trouble affreux dont mon ame est saisie,
Puis-je encor souhaiter de me voir éclaircie?
Vous allez, dites-vous, livrer un malheureux,
Sans cesser d'être grand ni d'être genereux.
Ah! je vous reconnois à cet effort suprême.
Justes Dieux! c'est Pyrrhus qui se livre lui-même.

PYRRHUS.

Oüi, Madame, c'est lui, c'est ainsi qu'Hélénus
Pouvoit du moins livrer l'infortuné Pyrrhus
Qui sous ce triste nom ne craint plus de paroître,
Dès qu'à de nobles traits on veut le reconnoitre.

ÉRICIE.

Dites plûtôt; Seigneur, qu'à ce cœur sans pitié,
Dont je n'ay jamais pû fléchir l'inimitié.
J'aurois dû reconnoitre une race ennemie.
Qui ne s'immole ici que pour m'ôter la vie,
Inhumain, consommez vos genereux projets:
De vôtre haine enfin voilà les derniers traits.
Quel ennemi, grands Dieux, offrez-vous à la mienne!
Quel dessein venez vous d'inspirer à la sienne!
Ah! si c'est à ce prix que vous donnez la paix
Barbare, faites nous la guerre pour jamais.
Vous ne démentez point le sang qui vous fit naistre
Ingrat, vous ne pouviez mieux vous faire connoitre.
Que par un noir projet qui n'est fait que pour vous;
Je reconnois Pyrrhus à ces funestes coups:
Quand par des soins trompeurs il a séduit mon ame,
Des plus cruels refus je vois payer ma flâme;
Et quand je crois joüir d'un destin plus heureux,

Je retrouve Pyrrhus dans l'objet de mes vœux.
Qui vous a devoilé Seigneur, vôtre naissance?
Glaucias n'a t'il plus ni vertu ni prudence ;
Devoit-il un moment douter de vos desseins,
Et méconoitre en vous le plus grand des humains
Il faut pour mon malheur que le Roy d'Illyrie
Vous ait moins estimé que ne fait Ericie.
Cruel, songez du moins en courant à la mort,
Qu'ũ amour malheureux me garde un même sort
Ne croyez point en moi trouver Néoptoleme,
Vous ne voyez que trop à quel point je vous
aime.

PYRRHUS.

Ah! voilà les transports que j'aurois dû prévoir.
Si l'amour m'eut laissé maître de mon devoir.
J'ai voulu consacrer à l'objet que j'adore
Quelques tristes momens qui me restoit encore.
Je bravois le trépas, mais je sens à vos pleurs,
Qu'il a pour les amans son trouble & ses horreurs
Ne m'offrez vous les soins d'une amour mutuelle
Que pour me rendre encor ma perte plus cruelle?
Quel bien à nôtre amour peut s'offrir desormais;
Un parricide affreux nous separe à jamais.
Songez, si je ne meurs, qu'il faut que je punisse;
Qu'un coupable avec moi n'est pas loin du suplice
Songez enfin, Madame, à ce que je me doy,
A ce que mon honneur m'impose envers un Roi
A qui je dois un fils son unique esperance,
Et le plus digne effort de ma reconnoissance.

ERICIE.

Glaucias vous doit-il être plus cher que moi,
Seigneur; ne pouvez vous recompenser sa foi
Qu'aux dépens de vos jours & de ma propre vie
Que vous sacrifiez au Prince d'Illirie ;
Ah ! laissez moi le soin de vous le conserver,
Et par pitié pour moi, songez à vous sauver,

C'est Ericie en pleurs qui vous demande grace;
Verrez-vous sans pitié le sort qui la menace;
Est-ce par vous, cruel, qu'elle doit expirer?
Ah! du moins attendez qu'on ose vous livrer.

PYRRHUS.

Non, non, au sang d'Achille épargnez cet outrage;
Je dois d'ũ sang si beau faire un plus noble usage.
La mort pour mes pareils n'est qu'un leger instãt
Dont la crainte aux humains a fait seule un tour-mẽt
Je vous perds pour jamais adorable Ericie,
C'est là pour un amant perdre plus que la vie.
Mais ne présumez pas qu'en lâche criminel,
Je souffre que Pyrrhus soit conduit à l'Autel
D'ailleurs pourGlaucias j'eus toûjours trop d'estime
Pour lui laisser jamais la honte d'un tel crime.

ERICIE.

C'est à dire Seigneur qu'il vous paroit plus doux
D'en rejetter ici l'indignité sur nous;
Et que vous aimez mieux deshonorer mon pere,
Pour m'en laisser à moi la douleur toute entiere,
Et me faire haïr qui m'a donné le jour,
Voilà ce que Pyrrhus gardoit à tant d'amour!
Hé bien, cruel allez trouver Néoptoléme,
Puisque vous le voulez je vous rend à vous même,
Mais dans tous vos transports de generosité,
Je vois moins de vertu que de ferocité.

PYRRHUS.

Ne me reprochez point une vertu farouche,
L'honneur ainsi le veut, & l'honneur seul me touche;
S'il se pouvoit trouver d'accord avec mes jours,
Vous ne m'en verriez point précipiter le cours.
Comme mortel, je sens tous le prix de la vie,
Comme amant, tout le prix d'être aimé d'Ericie:
Mais Pyrrhus en Héros épris de vos appas,

Se met en immortel au dessus du trépas.

ERICIE.

Vous prétendez envain qu'au gré de vôtre envie,
Je vous laisse, Seigneur, maître de vôtre vie :
Si vous ne rejettez vos projets inhumains,
Je cours à Glaucias découvrir vos desseins.

PYRRHUS.

Si vous m'aimez encor gardez de l'entreprendre;
Belle Ericie, au nom de l'amour le plus tendre,
N'abusez point ici des secrets d'un amant
Qui pourroit de dessein changer en un moment.
Considerez sur qui tomberoit ma colere,
Vous plaignez un amant, vous plûreriez un pere,
En faveur de Pyrrhus tâchez de le fléchir,
J'y consens, mais daignez ne le point découvrir:
Et ne lui faites point meriter vôtre haine.
Qu'esperez-vous enfin d'une pitié si vaine ?
Songez que dans l'état où m'a reduit le sort,
Il ne me restent plus que l'honneur de ma mort;
Ne me l'enviez point, & respectez ma gloire;
Vivez pour en garder une tendre memoire;
Et cessez de vouloir partager mes malheurs;
Laissez mourir Pyrrhus digne enfin de vos pleurs
Adieu, Madame, allez trouver Néoptoléme;
J'irai dans un moment le rejoindre moi-même;
M'exposer plus long-temps à tout ce que je vois,
C'est mons braver la mort que mourir mille fois.

ERICIE.

Quoi, Seigneur, *vous iriés vous livrer à mon pere
Ah ! puisqu'en vos fureurs vôtre cœur persevere;
L'inflexible Pyrrhus qui déchire le mien,
Va le voir surpasser la fermeté du sien.
Mais Glaucias paroît; ici quel soin ici l'appelle;
Eclatez vains transports de ma douleur mortelle:
Et laissez dans mes pleurs lire un triste secret.

* *Pyrrhus sort.*

SCENE V.

GLAUCIAS, ERICIE.

GLAUCIAS.

PRinceſſe, un ennemi qui ne l'eſt qu'à regret.
Et qui touche peut-être à ſon heure derniere,
Oſera t'il ici vous faire une priere ?
S'il fut long-temps l'objet de vôtre inimitié,
Il ne doit plus, hélas ! l'être que de pitié ;
Les Dieux viennent ſur moi d'épuiſer leur colere.
Je n'ay rien oublié pour flechir vôtre pere,
Mais le cruel qu'il eſt me redemande un bien
Que ma pitié protege, & qui n'eſt pas le mien;
Il veut Pyrrhus, il veut que je lui ſacrifie
Le malheureux dépôt que le Ciel me confie ;
Il veut à mon honneur portant le coup mortel,
Couvrir mes cheveux blancs d'un affront éternel,
Et plonger dans l'horreur les reſtes de ma vie.
Plaignez mon triſte ſort genereuſe Ericie,
Vous êtes deſormais nôtre unique recours :
A des infortunez prêtez vôtre ſecours.
Je ſçais dans les faveurs dont le Ciel vous partage
Que la beauté n'eſt pas vôtre ſeul avantage ;
Et que les Dieux ſur vous épuiſa[illegible]enfaits
Ont de mille vertus enrichi vos [illegible]
Mon cœur prêt de vous voir unie à [illegible]
Vous prodiguoit déja les tendres noms [illegible]
Mais puiſque le deſtin me ravit la douceur,

D'un bien qui m'eut comblé de joie & de bonheur
Je veux traiter pour vous un plus noble hymenée,
De vous & de Pyrrhus unir la deſtinée.
Je ſçais que je ne puis former ces triſtes nœuds
Sans outrager les Loix, la Nature & les Dieux ;
Mais la paix ne veut pas un moindre ſacrifice.
Rendez à cet hymen vôtre pere propice ;
S'il ſoupçonne ma foi, qu'il emmeine Illirus,
Et confie à mes ſoins Ericie & Pyrrhus.
Vous vous ſerez tous trois un mutuel ôtage :
Néoptoléme aura l'Epire pour partage ;
Et je l'en laiſſerai paiſible poſſeſſeur,
Pourvû que vôtre époux en ſoit le ſucceſſeur.

ERICIE.

Ah! Seigneur, plût aux Dieux, & pour l'un & pour l'autre,
Que tous les cœurs ici fuſſent tels que le vôtre,
Et ſçuſſent comme vous regler ſur l'équité
La vengeance des Rois & leur avidité.
Qui ne ſeroit touché de l'état déplorable
Où vous réduit le ſoin du ſort d'un miſerable ;
Les Dieux tout grands qu'ils ſont en ont ils autant fait ?
Qu'un pere tel que vous eſt digne de regret !
Jugez à ma douleur ſi le cœur d'Ericie
A pû garder pour vous une haine endurcie ?
Seigneur, tant de vertu trouve peu d'ennemis.
Hélas pour conſerver Pyrrhus & vôtre fils,
Vous n'aviez pas beſoin d'employer la priere.
Que n'a[illegible] point déja tenté près de mon pere !
Rien [illegible]exible [illegible] ſarmer ſa haine & ſa rigueur ;
Je [illegible] le voir ſ[illegible] point quelle en eſt ma douleur,
M[illegible]s Gl[illegible]s aujourd'hui m'a couté plus de larmes
Que le ſoin de ſes jours ne vous cauſa d'allarmes.
Plût au Ciel que celui de nous unir tous deux,

Pût rendre à vos ſouhaits ce Prince malheureux;
Et que de nôtre hymen les funeſtes auſpices
Ne fuſſent point ſuivis de plus noirs ſacrifices.
Adieu : puiſſe le Ciel attendri par mes pleurs,
Les faire avec ſuccés parler dans tous les cœurs.
Vous ne connoiſſez pas le plus inexorable ;
Mais ſi je n'obtiens point un aveu favorable,
Seigneur, au même inſtant fuyez avec Pyrrhus,
Et me laiſſez le ſoin du deſtin d'Illyrus.
Emparez-vous ſur tout d'un guerrier invincible
Dont rien ne peut dompter le courage inflexible:
Que dis-je ! où mon amour ſe va-t'il égarer !

GLAUCIAS

O Ciel, à quels malheurs faut il me préparer !
Dans l'état où m'a mis la fortune cruelle,
En ai je à redouter quelque atteinte nouvelle ?
Ah ! Madame, daignez ne me le point cacher,
Si d'un infortuné le ſort peut vous toucher.
Vous avez vû mon fils je ſçai qu'il vous adore,
Et j'ai crû près de vous le retrouver encore ;
Je venois m'emparer d'un ingrat qui me fuit,
Et que par tout en vain ma tendreſſe pourſuit.
Ma vie à ce crüel devoit être aſſez chere,
Pour ne point l'arracher à ſon malheureux pere.
Mais je vois qu'Hélénus ne s'éloigne de moi
Que pour mieux me manquer de parole & de foi.
Il a par ſes ſermens ſurpris ma vigilance,
Diſſipé mes ſoupçons & trompé la prudence
D'un pere en ſa faveur toûjours trop prévenu :
Apprenez-moi du moins ce qu'il eſt devenu.
Veut-il nous perdre tous,ou ſe perdre lui-même?
Grands Dieux, faudra-t'il voir périr tout ce que j'aime !
Madame, ayez pitié de l'état où je ſuis.

ERICIE.

Ah! que demandez-vous, & qu'eſt-ce que je puis ?
N'ajoûtez rien vous-même au trouble qui m'agite.
Les momens nous ſont chers, ſouffrez que je vous quitte,
Seigneur, il n'eſt pas tems d'interroger mes pleurs
Lorſqu'il faut prévenir le plus grand des malheurs.

ACTE

ACTE CINQUIE'ME.

SCENE I.

ERICIE, ISMENE.

ERICIE.

SI je n'ai pû toucher un amant qui m'adore,
Que pourrai-je obtenir d'un pere qui l'abhorre ?
Malheureuse, les Dieux ont-ils doüé tes pleurs
De ces charmes puissant qui fléchissent les cœurs?
Et tu croit attendrir un Prince inexorable,
Que la soif de regner va rendre impitoyable;
Qui maître du plus fier de tous ses ennemis,
Pour ne le craindre plus se croira tout permis,
Funéste ambition, détestable manie,
Mére de l'injustice & de la tirannie;
Qui de sang la premiere a rempli l'Univers,
Et jetté les humains dans l'opprobre & les fers;
C'est toi dont les fureurs toûjours illégitimes
Firent naître à la fois les sceptres & les crimes.
Sãs toi, rien n'eut borné ma gloire & mõ bonheur
Quel sort plus beau pouvoit jamais flater un cœur
Et mes yeux effrayez verront fumer la terre
D'un sang qui doit sa source au Maître du tonnerre.

Grand Dieu, ne souffre point qu'un pere furieux
S'immole sans pitié le plus pur sang des Dieux,
Daigne, loin d'emploïer la foudre à sa vangeance
Tonner au fond des cœurs, & prévenir l'offence.

ISMENE.

Madame, il faut cacher ce mortel desespoir.
Glaucias, disiez-vous demandoit à vous voir.

ERICIE.

Je ne l'ay que trop vû ce Prince déplorable.
Des Rois les plus vantez modele inimitable!
Qui n'a que l'honneur seul pour guide & pour objet;
Pere moins malheureux encor, qu'ami parfait.
Que de son sort cruel mon ame est attendrie!
Qu'il redouble les maux de la triste Ericie!
Et ce Roi genereux si digne de pitié,
De ses malheurs encore ignore la moitié.
Helas! que je le plains, que de vertus Ismene!
Est-ce dont là, Grãds Dieux, l'objet de vôtre haine
Que mon pere n'a-t'il un cœur tel que le sien;
Qu'il auroit épargné de desespoir au mien;
Ismene, il ne vient point, & mon impatience
Commence à soupçonner une si longue absence.
Quel autre qu'Hélénus pourroit le retenir?
Sans doute le cruel m'a voulu prévenir:
Et si j'en crois mes pleurs, sa triste destinée
Dans les flots de son sang est déja terminée.
Je ne sçai quelle horreur me saisit malgré moi?
Je sens à chaque instant redoubler mon effroi.
Je demande mon pere, & mon ame éperduë
N'a peut-être jamais tant redouté sa veuë.
Enfin je l'aperçois, soûtenez-moi Grands Dieux!

TAYLOR INST. OXFORD

SCENE II.

NEOPTOLEME, ERICIE, ISMENE.

NEOPTOLEME.

Hélénus que j'attens va paroître en ces lieux;
Ma fille, ç'en est fait ce guerrier redoutable
Loin d'offrir à Pyrrhus une main secourable,
Lui-méme doit bien-tôt le livrer à mes coups;
Et ce spectacle affreux n'a pas besoin de vous.
Allez, quoi vous pleurez! qui fait couler vos larmes?
D'où peut naitre à la fois tant de trouble & d'allarmes?
Parlez, c'est trop se taire aprés ce que je voy,
Avés-vous des secrets qui ne soient pas pour moi?

ERICIE.

Non, Seigneur, mais ce n'est qu'aux genoux * de mon pere.
Que je puis éclaircir ce funeste mistere.

NEOPTOLEME *la relevant.*

Ma fille, en cet état que me demandez-vous?
Et qui peut vous forcer d'embrasser mes genoux?
Que craignez vous enfin d'un pere qui vous aime.

ERICIE.

Ah! Seigneur, pardonnez à ma douleur extrême,
Je say que vous m'aimez, & ce n'est pas pour moi
Que je viens implorer les bontez de mon Roi.
Ne vous offensez point si les pleurs d'Ericie
Osent d'un malheureux vous demander la vie.

* *Elle se jette aux genoux de Néoptoléme.*

L'infortuné Pyrrhus va vous être remis . . . .

NEOPTOLEME.

Quoi, c'est du plus cruel de tous mes ennemis,
Que vous osé, ma fille, embrasser la défence ?
Et ne craignez-vous point vous-même ma vengeance ?
D'où naissent pour Pyrrhus des sentimens si vains?
Est-ce à vous que je dois compte de mes desseins?
Vous que je dois sur eux ou consulter ou croire.

ERICIE.

Non, mais vous me devez compte de vôtre gloire;
Elle est à moi, Seigneur, autant qu'elle est à vous.
Et ce qui la flétrit se partage entre nous
Si rien ne peut fléchir vôtre haine endurcie,
Songez de quels malheurs elle sera suivie.
Vous verrez contre vous armer tout l'Univers,
Et Pyrrhus chaque jour renaître des enfers.
Quoi ! pour faire oublier le meurtre d'Æacide,
Vous medités encore un double parricide ?
Faudra-t'il vous compter au rang des assassins,
Et vous voir devenir l'opprobre des humains,
Lorsque vous en pouviez devenir le modele,
Si vôtre ambition eut été moins cruelle ?
Le Ciel vous a comblé de ses dons précieux;
Et vos vertus pouvoient vous égaler aux Dieux;
La noblesse du sang, la valeur, la prudence,
En faudra t'il, Seigneur, excepté la clemence ?
Malgré mille revers vous avez vû cent fois
L'Univers vous placer parmi ses plus grands Rois
Et de tant de vertus le parfait assemblage,
Deviendroit d'un tyran l'inutile partage.

NEOPTOLEME.

Ma fille, quel discours !

ERICIE.

Je m'égare, Seigneur;
Mais daignez pardõner ces transports à mon cœur

Mon respect a toûjours égalé ma tendresse.
Loin de me reprocher un discours qui vous blesse
A mes larmes, Seigneur, laissez vous attendrir :
Ou du moins écoutez ce qu'on vient vous offrir.
Glaucias est tout prêt de vous ceder l'Epire,
Pour vous en assurer le legitime Empire,
Ce Prince, pour Pyrrhus, vous demande ma main.

NEOPTOLEME.

Pour Pyrrhus! Glaucias croit m'éblouïr en vain.
Je connois mieux que lui le sang des Æacides ;
Rien ne peut arrêter leurs vengeances perfides.,
Loin que cette union dût assurer mon sort,
Vôtre hymen ne seroit que l'arrêt de ma mort.
C'est mettre sous Pyrrhus ma courōne en tutelle,
Et nourrir entre nous une guerre éternelle :
Ce n'est point ma fureur qui demande son sang-
Je regne & je dois tout à ce superbe rang.
Si de Pyrrhus enfin je m'immole la vie.
C'est au bien de la Paix que je le sacrifie.

ERICIE.

Si jamais vous osiez lui donner le trépas,
Quelle guerre, Seigneur, n'allumeriez-vous pas.

NEOPTOLEME.

Hélénus est le seul dont je crains le courage,
Et son amour pour vous dissipera l'orage ;
Mais son courroux bien tôt retomberoit sur moi,
Si j'osois à Pyrrhus engager vôtre foi ;
Vous voyez qu'Hélénus me le livre lui-même :
Jugez par ce present à quel point il vous aime.

ERICIE.

Ah : ne vous fiez point au present qu'il vous fait.
C'est peut-être, Seigneur, quelque piege secret.
Ce Palais vous met il à couvert de surprise ?
Je ne sçais, mais sur vous je crains quelque entreprise
Ne vous exposez point à revoir Hélénus :

Et si vous m'en croyez, emmenez Illyrus.

NEOPTOLEME.

Qu'auroi-je à redouter d'une ame genereuse?
Vôtre crainte, ma fille, est trop ingenieuse.

ERICIE.

Vôtre haine, Seigneur, l'est plus que mon effroi,
Et vous ferme les yeux sur tout ce que je voi.
L'ardeur de vous venger vous rend tout legitime;
Et la soif de regner vous déguise le crime.
Mais si mes pleurs en vain combattent vos fureurs
Vous allez voir ma mort prévenir tant d'horreurs.

NEOPTOLEME.

Ah! c'en est trop, ma fille, & ce discours m'outrage:
Pyrrhus n'auroit osé m'en dire davantage.
Mais Hélénus paroît.

ERICIE.

Justes Dieux!

NEOPTOLEME.

Laissez nous.

ERICIE.

Ah! Seigneur, par pitié souffrez moi prés de vous.
Je ne vous quitte point.

NEOPTOLEME.

Quels transports!

ERICIE.

Ah! mon pere,
Si jamais vôtre fille a pû vous être chere,
Daignez à ma douleur accorder un moment.

NEOPTOLEME.

Fuyez, dérobez-vous à mon ressentiment.
Je me lasse à la fin d'une douleur si vaine.

ERICIE.

De ces funestes lieux ôte-moi, chere Ismene:
Si d'un infortuné je veux sauver les jours,
C'est à d'autres qu'à lui qu'il faut avoir recours.

NEOPTOLEME.

Que de trouble s'éleve en mon ame éperduë !

SCENE III.

PYRRHUS, NEOPTOLEME, GARDES.

NEOPTOLEME.

Seigneur, enfin la paix si long-temps attenduë
M'est redonnée ici par ce même Heros
Dont la seule valeur nous causa tant de maux :
Heureux si cette paix qui tous deux nous raproche,
Pouvoit être entre nous exempte de reproche.
Mais on doit pardonner aux soins de ma Grãdeur,
Ce que semble de vous exiger ma fureur.
Je say ce qu'il en coûte à des cœurs magnanimes.
Lorsqu'il faut immoler d'innocentes victimes.

PYRRHUS.

Ne te sied-t'il pas bien de t'en justifier,
Toi qui nous a contraints à les sacrifier ?
Epargne à ton honneur un discours inutile
Qui doit faire rougir un descendant d'Achille.
Et ne nous fais pas voir la seconde fois,
Un Sujet alteré du meurtre de ses Rois.

NEOPTOLEME.

Ai-je bien entendu ! quel sinistre langage !
A-t-on l'oser tenir qu'est ce donc qui t'engage ?
Pourquoi par Cyneas me faire pressentir.
Sur un espoir trompeur que tu viens démentir ?
Est-ce en me preparant des injures nouvelles
Que l'on croit terminer de si grandes querelles ?
Tu declares la guerre en demandant la paix.

PYRRHUS.

Non, cruel, avec moi tu ne l'auras jamais ;
Quoique je vienne ici remettre en ta puissance
Celui dont tu devrois éprouver la vengeance,
Cet innocent objet de tes noires fureurs,
Ce Pyrrhus que ta haine accable de malheurs.

NEOPTOLEME.

Hé bien? puisque c'est toi qui dois me le remettre
Ne differe donc point, ou cesse de promettre.

PYRRHUS.

Tu me connois, tu peux t'en reposer sur moi,
Et de plus relâcher Illyrus sur ma foi.

NEOPTOLEME.

Hélénus, tu vas voir combien je m'y confie.
Gardes, faites venir le Prince d'Illyrie:
Je vais dans un moment te le remettre ici.
Mais commande à ton tour que Pyrrhus vienne aussi.

PYRRHUS.

Inhumain, ne crains point qu'on te le fasse attendre ;
Crains plûtôt un aspect qui pourra te surprendre.
Mais daigne auparavant m'instruire de son sort;
Sois sincere sur tout, quel sera-t'il ?

NEOPTOLEME.

La mort.

PYRRHUS.

S'il ne craignoit que toi, tyran, ta barbarie
Te coûteroit bientôt & le Trône & la vie.
Voyons donc jusqu'où peut aller ta fermeté.
Mais pour laisser ta haine agir en liberté,
Je vais te rassurer contre un fer redoutable
Qui rendoit dans mes mains ta perte inévitable:
Frappe *, voilà Pyrrhus.

* *Il jette son épée aux pieds de Neoptoleme.*

SCENE IV.

PYRRUS, NEOPTOLEME, ILLIRUS.

ILLYRUS *en entrant.*

Dieux, qu'est-ce que je vois !

PYRRUS.

Je m'acquite, Illyrus, de ce que je vous dois.

NEOPTOLEME.

Où suis-je ? quel transport de mon ame s'empare !
Quel soudain mouvement tout à coup s'y declare
A l'aspect impréveû de cet audacieux !

SCENE DERNIERE.

GLAUCIAS, PYRRHUS, NEOPTOLEME, ILLYRUS, ERICIE, ANDROCLIDE, CYNEAS, ISMENE, GARDES.

GLAUCIAS, *Glaucias entre avec Ericie.*

Que vois-je! quel objet se presēte à mes yeux?
Helénus désarmé devant Néoptoléme !

NEOPTOLEME.

Tu vois un ennemi qui se livre lui-même ;
Et qui loin d'essayer de fléchir ma rigueur ,
Ose par sa fierté défier ma fureur.
Qui me brave, me hait, me méprise & m'offence.

GLAUCIAS

Dequoi va s'occuper ton injuste vengeance ?
Sont ce les mouvemens qu'il te doit inspirer ?
Il se livre à tes coups , que veux-tu ?

NEOPTOLEME.

L'admirer.
Ne juge point de moi par ce que j'ai pû faire ;
Le malheur rend souvent le crime necessaire ?
Et le penchant des cœurs ne dépend non plus d'eux ,
Qu'il en dépēd de naître heureux ou malheureux,
C'est dans le sang des Rois que j'ai puisé la vie ,
Mais quand je serois né des mōstres d'Hyrcanie,
J'aurois été touché d'un trait si genereux.
Pyrrhus, un même sang nous a formez tous deux!

Mais les mêmes vertus n'ont point fait mon partage.
Si j'ai troublé des jours que t'envioit ma rage,
Je te laisse aujourd'hui maître absolu des miens
Et je prodiguerois tout mon sang pour les tiens.
Je t'ai ravi le Sceptre, & je te l'abandonne,
Un ami tel que toi vaut mieux qu'une courōne ;
Et je préfererois à l'éclat de mon rang.
L'honneur d'être avoüé pour Prince de ton sang.

PYRRHUS.

Si j'osois me flatter, malgré la mort d'un pere,
Qu'un repentir si grand fut durable & sincere..

NEOPTOLEME.

C'est à vous que je dois ce retour vertueux,
Qui me rend à moi-même, à mon Prince, à mes Dieux.
Seigneur, je n'ose encor prétendre à vôtre estime;
Un bien si glorieux n'est pas le prix d'un crime;
Trop heureux que Pyrrhus ne m'en punisse pas;
Et veüille de ma main recevoir ses Etats.

PYRRHUS.

A ce noble retour je sens que ma justice,
Malgré la voix du sang, doit plus d'un sacrifice.
Puisqu'un remords suffit pour appaiser les Dieux,
Les Rois ne doivent pas en exiger plus qu'eux.
Dès qu'il leur plaît ainsi, joüissez de la vie;
Moi, je vous rends le sceptre en faveur d'Ericie.

NEOPTOLEME, *lui presente Ericie.*

Daignez donc accepter ce gage de ma foi,
Seigneur, c'est le seul bien qui soit encor à moi.
Prince, * sur cet hymen je n'ai rien à vous dire;
Vôtre cœur est trop grand pour ne point y souscrire.
Et vous, † digne mortel, dont les Dieux firent

* *A Illyras.*

† *A Glaucias.*

choix,
Pour être le vengeur & l'exemple des Rois,
Genereux Glaucias, à qui je dois la gloire
De pouvoir effacer l'action la plus noire;
Recevez vôtre fils pour prix d'un si grand bien:
Et vous, mon cher Pyrrhus, daignez être le mien.

FIN.

SEMIRAMIS,

TRAGEDIE

Par Mr. DE CRÉBILLON.

ACTEURS.

SEMIRAMIS.

NINIAS, Fils de Sémiramis, élevé ſous le nom d'Agénor.

BELUS, Frere de Sémiramis.

TENESIS, Fille de Bélus.

MERMECIDE, Gouverneur de Ninias.

MADATE, Confident de Bélus.

MIRAME, Confident de Ninias.

ARBAS, Capitaine des Gardes.

PHENICE, Confidente de Sémiramis.

GARDES.

La Scéne eſt à Babylone, dans le Palais de Sémiramis.

SEMIRAMIS,

TRAGEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

BELUS.

HÉ quoi! toûjours du ſort la barbare conſtance,
De mes juſtes deſſeins trahira la prudence?
Tandis que de ma Sœur appuyant les forfaits,
Il ſemble chaque jour prévenir ſes ſouhaits!
O juſtice du Ciel, que j'ai peine à comprendre,
Quel crime faut-il donc pour te faire deſcendre?
Quels forfaits aux Mortels ne ſeront pas permis,
Si tu vois ſans courroux ceux de Sémiramis?
Mere dénaturée, Epouſe parricide,
Moins Reine que Tiran, dans un ſexe timide,
Idole d'une Cour ſans honneur & ſans foi;
Voilà ce que le Ciel protége contre moi.

Envain à son devoir Bélus toûjours fidelle,
Implore le secours d'une main immortelle ;
Loin de me seconder dans mon juste transport,
Avec Sémiramis tout semble ici d'accord;
Elle triomphe, & moi je suis seul sans deffence.
Et depuis quand les Dieux sont ils donc sans vengeance ?
Mais que dis-je, & les Dieux ne me laissent ils pas
Pour tout oser, un cœur, & pour fraper, un bras ?
Le crime est avéré, pour lui livrer la guerre,
Ma vertu me suffit au défaut du Tonnerre.
Puisque les noms de Fils & de Mere & d'Epoux,
Sont désormais des noms peu sacrés parmi nous,
Qui peut me retenir ? est-ce le nom de Frere
Qui puisse être un obstacle à ma juste colére ?
Ombre du Grand Ninus, Bélus te fera voir
Qu'il ne connoît de nom que celui de devoir.
Hé ! ne suffit-il pas au courroux qu'il m'anime,
Que ton sang m'ait tracé le nom de la victime ?
Mais que vois-je, déja, Madate de retour
Devance dans ces lieux la lumiere du jour !
Qu'il m'est doux de revoir un ami si fidéle ?
Je n'eus jamais ici plus besoin de ton zéle.

SCENE II.

BELUS, MADATE.

MADATE.

ET quel secours encor vous en promettez-vous,
Quand le sort en fureur éclate contre nous ?
Seigneur, ne comptés plus, si voisin du naufrage,
Que sur les Immortels ou sur vôtre courage ;

Sémiramis triomphe, Agénor est vainqueur,
Rien n'a pû soûtenir sa funeste valeur;
Ce Héros que le Ciel jaloux de vôtre gloire
Forma pour vous ravir tant de fois la victoire,
Chéri d'elle, encor plus que de Sémiramis,
Inonde nos Sillons du sang de vos amis.
Mais ce n'est pas pour vous le sort le plus à craindre;
Si j'en crois mes soupçons que vous êtes à plaindre?
Vous êtes découvert, Megabize a parlé.

BELUS.

Megabize?

MADATE.

Sans doute, il a tout révélé.
Seigneur, il vous souvient que de nôtre entreprise
Vous aviés nommé chef le traître Megabize;
Cet infidéle & moi, nous nous étions promis
De faire sous nos coups tomber Sémiramis.
Déja, le bras levé, sa mort étoit certaine.
Nous nous étions tous deux placés près de la Reine,
Tous prêts en l'immolant de vous proclamer Roi.
Megabize un instant s'est approché de moi,
Gardons-nous d'achever, m'a-t'il dit, cher Madate.
Il faut qu'en lieux plus sûrs nôtre courage éclate;
Tu sçais que nous verrons bien tôt Sémiramis
Voler avec fureur parmi ses ennemis;
Laissons la s'y porter, sans nous éloigner d'elle;
Observons cependant cette Reine cruelle.
Je ne sçai quel soupçon tout-à-coup m'a saisi.
Je l'observois, Seigneur, & Megabize aussi.
Le combat cependant de toutes parts s'engage,

Et n'offre à nos régards qu'une effroïable image,
Megabize, ai je dit, il est tems de fraper,
La victime à nos coups ne sçauroit échaper,
On ne se connoit plus, le désordre est extrême...
Je reserve, a-t'il dit, cet honneur pour moi-même.
Et le lâche a tant fait, que par mille détours
Il a de nos malheurs éternisé le cours
Seigneur, j'ai vû périr tous ceux que vôtre haine
Avec tant de prudence armoit contre la Reine.
Au retour du combat, jugés de ma douleur,
Quand j'ai vû, l'œil terrible & rempli de fureur,
Vôtre Sœur en secret parler à Megabize?
A ce cruel aspect, peignez vous ma surprise?
Le perfide à son tour surpris, déconcerté;
De la Reine à l'instant vers moi s'est écarté;
Je l'attire aussi tôt dans la Forêt prochaine;
Et là, sans consulter qu'une rage soudaine,
Furieux, j'ai percé le sein où trop de foi
Vous avoit fait verser vos secrets malgré moi.
J'ai mieux aimé porter trop loin ma prévoyance,
Que de risquer vos jours par trop de confiance.

BELUS.

Tout est perdu, Madate, il n'en faut plus douter,
Si tu pouvois sçavoir ce qu'il m'en va coûter?
Mais, ce seroit te faire une injure nouvelle,
Que de cacher encore ce secret à ton zéle.
Cher ami, ne crois pas qu'un soin ambitieux
Arme contre sa Sœur un Frere furieux;
Ce n'est pas qu'à regret la fierté de mon ame
N'ait ployé jusqu'ici sous les loix d'une femme;
Mais je suis peu jaloux du pouvoir souverain,
Jamais Sceptre sanglant ne soüillera ma main;
Tu ne me verras point, quelque gloire où j'aspire,
Du sang des malheureux acheter un Empire;
De soins plus généreux mon esprit agité,

N'aime que du devoir l'âpre sévérité.
Ce n'en est pas l'éclat, c'est la vertu que j'aime ;
Je fais la guerre au crime, & non au Diadême ;
Je veux vanger Ninus, & couronner son Fils.
Voilà ce qui m'a fait soulever tant d'amis ;
Et d'une Sœur enfin qui soüille ici ma gloire,
Je ne veux plus laisser qu'une triste memoire.

MADATE.

Que parlés-vous, Seigneur, d'un Fils du Grand Ninus ?
Toute la Cour prétend que ce Fils ne vit plus.

BELUS.

Depuis dix ans entiers qu'une fuite imprudente
Le dérobe à mes vœux & trompe mon attente,
Je commence en effet à douter à mon tour,
S'il vit & si je dois compter sur son retour.
Les malheurs de son Pere ont trop rempli l'Asie,
Pour retracer ici l'histoire de sa vie.
L'Univers, jusqu'à lui, n'avoit point vû ses Rois
Couronner une femme & s'imposer ses loix.
Tu sçais, comme ce Prince autrefois si terrible,
Devenu foible Amant de Monarque invincible,
Perdu d'un fol amour pour mon indigne Sœur,
Osa de son vivant s'en faire un Successeur.
Rien ne put me contraindre à celer ma pensée
Sur ce coupable excès d'une flâme insensée.
Mais je voulus en vain déchirer le bandeau ;
L'amour avoit juré ce prodige nouveau.
Tu sçais quel prix suivit le don du Diadême,
Et l'essai que ma Sœur fit du pouvoir Suprême ;
Ninus fut égorgé sans secours sans amis,
Au pied du même Thrône où Ninus fut assis ;
Et pour comble d'horreurs, je vis la Cour souscrire
Aux noirs commencemens de ce nouvel Empire.
Pour moi, je renfermai mon courroux dans mon cœur,

Où les Dieux l'ont laissé vivre de ma douleur.
Mais, redoutant toûjours après son parricide,
De nouveaux attentats d'une Reine perfide,
Je lui ravis son Fils, ce dépôt précieux
Que me cache à son tour la colére des Dieux.
Je m'étois apperçu que sa cruelle Mere
Craignoit de voir en lui croître un vengeur severe;
Jengageai Mermécide à sauver de la Cour
Ce gage malheureux d'un trop funeste amour.
Tu dois avoir connu ce fameux Mermécide,
Sa farouche vertu, son courage intrépide;
Il fit passer long tems Ninias pour son Fils,
Mais ce secret parvint jusqu'à Sémiramis.

MADATE.

Seigneur, & par quel sort dévoilant ce mystére,
N'a t'elle point porté ses soupçons sur son Frere?

BELUS.

J'employai tant de soins à calmer sa fureur,
Que je ne fus jamais moins suspect à son cœur;
Mais craignant le courroux dont elle étoit saisie,
Mermécide courut jusqu'au fond de l'Asie,
Cacher dans les Deserts ce Pupille sacré
Qu'à ses fidéles mains la mienne avoit livré.
Cependant pour tromper une Mere cruelle,
De la mort de son Fils je sémai la nouvelle;
On la crus, & bien-tôt j'eus la douceur de voir
Mes projets réussir au gré de mon espoir.
Ninias qui croissoit, Héros dès son enfance.
Réchauffoit chaque jour le soin de ma vengeãce.
Tu sçais pour occuper mon odieuse Sœur,
Tout ce que j'ai tenté dans ma juste fureur;
Par combien de détours, armé contre sa vie,
J'ai de fois en dix ans soulevé l'Assirie.
Je fis plus, tu connois ma fille Ténésis,
Délices de Bélus & de Sémiramis,

Qui, l'entraînant par tout où l'entraînent ses armes.
L'éléve malgré moi dans le sein des allarmes ;
Et que rien jusqu'ici n'en a pû séparer,
Mes dégoûts sur ce point n'osant se déclarer ;
D'elle & de Ninias, par un saint hymenée,
Je formai le dessein d'unir la destinée ;
Pour rendre encor mon cœur par un lien si doux,
Plus avide du sang qu'éxige mon courroux.
Près de Synope enfin je conduisis ma Fille,
Ce reste précieux d'une illustre Famille ;
Là, dans un bois aux Dieux consacré dès long-tems,
J'unis par de saints nœuds ces augustes Enfans ;
L'un & l'autre touchoient à peine au premier lustre,
Quand je serrai les nœuds de cet hymen illustre ;
Avec tant de mystére on les unit tous deux,
Que tout, jusqu'à leur nom, fut un secret pour eux.
Depuis vingt-ans mes yeux n'ont point revû le Prince ;
On le cherche sans fruit de Province en Province ;
Depuis dix ans, envain Mermécide a couru.
Après ce Fils si cher tout-à coup disparu.
Mais qui vient nous troubler ? quelle indiscrette audace !
Que vois-je ! Mermécide ! est-ce toi que j'embrasse ?
Ah cher ami, le jour qui te rend à mes vœux,
Ne sçauroit plus pour nous être qu'un jour heureux
Du sort de Ninias ton retour va m'instruire....

SCENE III.

BELUS, MERMECIDE, MADATE.

MERMECIDE.

Plaise au Ciel, que ce jour qui commence à nous luire,
N'éclaire pas du moins le sort le plus affreux
Qui puisse ménacer un cœur si généreux.
Seigneur, n'attendés plus d'une recherche vaine
Un Prince dont la vie est assés incertaine.
Depuis dix ans entiers je parcours ces climats;
J'ai fait deux fois le tour de ces vastes Etats.
J'eusse dû mieux veiller, depuis cette journée
Où par vous Ténésis à Synode amenée,
A la face des Dieux, dans un bois consacré,
Au Roi de l'Univers vit son hymen juré;
Je crus que sa beauté qui devançoit son âge,
Fléchiroit vers l'amour ce jeune & fier courage;
Mais je ne vis en lui qu'une boüillante ardeur.
Déja sa destinée entraînoit ce grand cœur.
Je fis pendant dix ans des efforts inutiles
Pour remplir Ninias de desirs plus tranquilles:
Son cœur ne respiroit que l'horreur des combats;
Il rougissoit souvent de me voir sans Etats;
Déja, peu satisfait de n'avoir qu'un tel Pere,
Il sembloit de son sort pénétrer le mystére.
Enfin il disparut, & je le cherche envain.
Mais, Seigneur, de Bélus quel sera le destin?
Hier, sans me fixer une route certaine,
En attendant la nuit dans la Forêt prochaine,
Je vis un corps sanglant, étendu sur mes pas,
Qu'un reste de chaleur déroboit au trépas;
J'en approche aussi tôt; jugés de ma surprise,

Lorsque dans ce mourant je trouvai Megabize ;
Il méconnut long tems ma secourable main ;
Mais, ses régards sur moi s'arretans à la fin,
Que vois-je, me dit il, est-ce vous, Mermécide,
Qui le cœur indigné des fureurs d'un perfide,
Venés pour conserver les restes de be sang
Que le cruel Madate a tiré de mon flanc?
C'est ainsi que Bélus traite un ami fidéle.
A ces mots, peu content du succés de mon zéle,
Peut être que la main qui prolongeoit ses jours
Plus prudente bien-tôt en eût tranché le cours,
Si de quelques Soldats la troupe survenuë
Ne m'eût forcé de fuïr leur importune vûë.
Si Mégabize vit nous sommes découverts.

BELUS à MADATE

Trop prévoyant ami, qu'as-tu fait? tu nous perds.

MERMECIDE.

Non, Seigneur, il ne faut que prévenir la Reine;
C'est à nous désormais à servir vôtre haine ;
Si Ninias n'est plus, c'est à vous de régner,
Vous me voyés tout prêt à ne rien épargner,
A vous immoler même un Guerrier rédoutable,
Imprudent Deffenseur d'une Reine coupable ;
Vous n'avés qu'à parler, Seigneur, & cette main
Va percer dès ce jour & l'un & l'autre sein.
J'entends du bruit, on vient, c'est la Reine elle-même.

BELUS.

Fuis, Mermécide, fuis, le péril est extrême ;
Sa haine trop avant t'a gravé dans son cœur ;
Pour abuser des yeux qu'instruiroit sa fureur.

SCENE IV.

SEMIRAMIS, BELUS, TENESIS, MADATE, GARDES.

SEMIRAMIS.

JE triomphe, Bélus, une heureuse victoire
Combleroit aujourd'hui mes désirs & ma gloire,
Si le sort, dangereux même dans ses bienfaits,
Ne m'eût fait triompher de mes propres Sujets.
Verrai je encor long-tems la rebelle Assyrie
Attaquer en fureur & mon Sceptre & ma vie ?
Vous, de qui la vertu soûtenant le devoir,
Contre mes ennemis fut toûjours mon espoir,
A qui j'ai confié les murs de Babylone,
Ou plûtôt partagé le poids de ma Couronne,
Mon Frere, je ne sçai, malgré ce nom si doux,
Si mon cœur n'auroit pas à se plaindre de vous.

BELUS.

De moi!

SEMIRAMIS.

Je sçais, Bélus, que de vos soins fidéles
Je dois mieux présumer; mais enfin, les rebelles
De mes desseins contr'eux sont si bien informés.
Qu'ils sont tous prévenus aussi tôt que formés.

BELUS.

Suis-je de vos secrets le seul dépositaire ?
Et surquoi fondez-vous un soupçon téméraire ?
Sur quelle conjecture, ou sur quelle acti n ?
Vous sçavés que mon cœur est sans ambition.

SEMIRAMIS.

On me trahit, c'est tout ce que je puis vous dire.

(*à ses Gardes*)

Allés, c'en est assés, & vous qu'on se retire

(A

(*à Ténésis.*)
Princesse, demeurez, l'aimable Ténésis
Sçait qu'elle fut toûjours chere à Sémiramis.

SCENE V.

SEMIRAMIS, TENESIS.

SEMIRAMIS.

JE vois qu'on me trahit, & je crains vôtre Pere,
Mais sans le soupçonner d'un odieux mystére ;
Et quand même il auroit merité mon courroux,
Son injuste rigueur n'iroit point jusqu'à vous.

TENESIS.

Au grand cœur de Bélus, rendez plus de justice ;
Sa vertu n'admet point un si noir artifice.

SEMIRAMIS.

C'est de cette vertu que je crains les transports ;
Bélus ne me tient point compte de mes remords ;
Quelque tendre amitié que m'inspire mon Frere,
Je crois toûjours en lui voir un Juge sévére,
Dont les troubles cruels qui déchirent mon cœur,
Me font plus que jamais redouter la rigueur.
De quel œil verra t'il une superbe Reine,
Le front humilié d'une honteuse chaîne ?
Ninus, que de ta mort le Ciel s'est bien vengé,
Ma chere Ténésis, que mon cœur est changé.
Cette Sémiramis si fiére & si hautaine,
Du sort de l'Univers Arbitre & Souveraine,
Rivale des Héros dont on vante les faits,
Qui de son Sexe enfin n'avoit que les attraits ;
Vile Esclave au milieu de la Grandeur Suprême,
Maîtresse des Humains, ne l'est plus d'elle-même.
Je ne triomphe pas de tous mes ennemis ;
Qu'il en est que mon cœur voudroit avoir soumis.

Je vois Ténésis indignée & surprise ;
Condamne des transports que sa vertu a éprise ;
Mais de nôtre amitié les liens sont trop doux,
Pour me permettre encor quelques secrets pour vous ?
Je vous en dis assés pour vous faire comprendre
Tout ce que ma fierté craint de vous faire entendre.

TENESIS.

Je conçois aisément qu'une cruelle ardeur,
De vos jours malgré vous a troublé la douceur ;
Le reste est un secret, que mon respect, Madame,
Me deffend de chercher jusqu'au fond de vôtre ame.
Vôtre défaite envain me suppose un Vainqueur ;
J'ignore qui s'est pû soumettre un si grand cœur ;
Je n'ose le chercher dans la foule importune
Qu'attire sur vos pas vôtre auguste fortune.
J'avois crû jusqu'ici que pour plaire à vos yeux,
Il falloit ou des Rois ou des Enfans des Dieux.

SEMIRAMIS.

Et voilà ce qui met le trouble dans mon ame,
Et qui me fait rougir d'une honteuse flâme.
Agénor inconnu ne compte point d'ayeux,
Pour me justifier d'un amour odieux.

TENESIS.

Agénor !

SEMIRAMIS.

Le voilà ce Vainqueur redoutable,
Qu'un front sans ornement ne rend pas moins aimable ;
Plus funeste pour moi, que ceux qu'il m'a soumis,
Il a traité mon cœur comme mes ennemis ;
Ma raison s'arme en vain de quelques étincelles ;

Mon cœur semble grossir le nombre des rebelles.

TENESIS.

Madame, & quel dessein a t'il donc pû former ?
En aimant Agénor, que prétend t-il ?

SEMIRAMIS.

L'aimer.
Et si ce n'est assez, lui partager encore
Un Sceptre qu'aussi bien mon amour deshonore.

TENESIS.

Ah Ciel ! & que dira l'Univers étonné ?
A quels soins ce grand cœur s'est-il abandonné ?

SEMIRAMIS.

J'ai fait taire ma gloire, & tu veux que je craigne
Les discours importuns de ceux sur qui je regne.
Ténésis plût aux Dieux que mon funeste amour
N'eût d'autres ennemis à combattre en ce jour ;
Je braverois bien tôt ce que dira l'Asie ;
Ce n'est pas là l'effroi dont mon ame est saisie ;
Qu'aux Mortels indignés le Ciel se joigne encor,
De l'Univers entier je ne crains qu'Agénor ;
C'est ce rebelle cœur que je voudrois soumettre,
Et c'est ce que le mien n'oseroit se promettre,
Des Médes aujourd'hui je l'ai declaré Roi ;
Mais je l'éleve en vain pour l'approcher de moi ;
En vain dans les transports de mon amour extrême,
Sur son front dépoüillé j'attache un diadême :
Pour toucher ce Héros mes bienfaits superflus
Échauffent sa valeur, & ne font rien de plus.
De tant d'amour hélas ! foible reconnoissance ;
Ses exploits font encor toute ma récompense.
Ténésis, c'est à toi que ma flâme a recours ;
Souffre que de tes soins j'implore le secours.
C'est sur eux désormais que mon cœur se répose ;
Tu sçais ce que pour moi nôtre amitié t'impose ;
J'en exige aujourd'hui des efforts généreux ...

TENESIS.

Hé que puis-je pour vous qui réponde à vos
vœux ?

SEMIRAMIS.

Il faut faire approuver mon amour à mon Frere,
Fléchir en sa faveur sa vertu trop austere,
Retenir dans son cœur des leçons que je crains ;
Pour relever le mien tous reproches sont vains :
Ce n'est pas tout, il faut de l'amour le plus tendre,
Informer un Héros qui le voit sans l'entendre ;
Soûlager sur ce point mon courage abbatu,
Quand ma timidité fait toute ma vertu.
J'ai détrôné des Rois, porté par tout la guerre,
Nul Héros plus que moy n'a fait trembler la terre,
Tout respecte ma voix; & je crains de parler ;
Le seul nom d'Agénor suffit pour me troubler ;
Je ne sai quoi dans lui me fait sentir un Maître.
C'est ainsi que l'amour en ordonne peut être ;
Peins lui si bien le feu qui dévore mon cœur,
Qu'à son tour ce Héros reconnoisse un Vainqueur ;
Et si l'amour pour moi n'avoit rien à lui dire,
Tente du moins son cœur par l'offre d'un Empire.
Ce Guerrier va bien-tôt se montrer à nos yeux ;
Pour moi, que mille soins rappellent dans ces lieux,
Adieu, pour un moment souffre que je te laisse ;
Ma chere Ténésis, pardonne à ma foiblesse,
Des soins dont sur ta foi mon amour s'est remis ;
Juge par ses transports quel en sera le prix.

SCENE VI.

TENESIS.

EST ce à moi, juste Ciel, que ce discours s'adresse !
Qu'oses-tu m'avoüer, téméraire Princesse ?
Que je plains ton amour, foible Sémiramis,
Si son espoir dépend des soins de Ténésis ;
Pour t'en remettre à moi du succès de ta flâme,
Je vois bien que tu n'as consulté que ton ame ;
Tu m'aurois mieux caché ses secrets odieux,
Si l'amour d'un bandeau n'avoit couvert tes yeux.
Et toi, cruel amour, qui me poursuis sans cesse,
Est-ce pour éprouver une triste Princesse
Qui t'ose disputer l'empire de son cœur,
Que tu m'as confié les soins d'une autre ardeur ?
Tu ne peux mieux combler ta vengeance fatale,
Qu'en me faisant servir les feux de ma Rivale ;
Et pour comble de maux quelle Rivale encor ?
Quel triomphe pour toi, rédoutable Agénor ?
J'ai dédaigné tes soins, ma fierté trop farouche
A vingt fois étouffé tes soupirs dans ta bouche ;
Et l'amour jusques là vient de m'humilier,
Que peut-être à mon tour il faudra supplier ;
Entre une Reine & moi, sur quoi puis-je prétendre
Que ton cœur un moment balance pour se rendre ;
S'il se laisse éblouïr par les offres du sien,
Que de mépris suivront la défaite du mien.
Hé que m'importe, hélas ! qu'Agénor me méprise ?

Est-ce assez pour l'aimer, qu'un autre m'autorise?
Un cœur né sans vertu, sans honneur & sans foi,
Peut il être en effet un exemple pour moi ?
Que dis je ! quoi, déja ma prompte jalousie
Joint l'outrage aux transports dont mon ame est saisie ?
Ténésis, pour te faire un généreux effort,
Songe que tu n'es plus Maîtresse de ton sort.
Ah ! Bélus, plût aux Dieux qu'en mon triste hymenée,
Mon cœur eût de ma main subi la destinée.
Vains regrets, c'est assez, égaremens jaloux,
Mon austére vertu n'est point faite pour vous.
Parlons, n'exposons pas la tête de mon Pere
Aux noirs ressentimens d'une Reine en colére;
Que de malheurs suivroient son amour outragé,
Puis qu'à servir ses feux mon cœur est engagé,
Instruisons Agénor de cet amour funeste.
A mes foibles attraits laissons le soin du reste.
Vains désirs, taisés-vous pour la derniere fois,
C'est à d'autres qu'à vous qu'il faut prêter ma voix.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

AGENOR, MIRAME.

AGENOR.

Où suis-je, dans quels lieux la fortune me guide,
Dieux, que reservés vous au Fils de Mermécide ?
Vains honneurs, qu'Agénor n'a que trop recherchés,
Sous vos appas flateurs que de soins sont cachés.
Depuis dix ans entiers, éloigné de mon Pere,
Loin de me rapprocher d'une tête si chere,
Je transporte mes Dieux en ce fatal séjour,
Pour n'y sacrifier qu'au seul Dieu de l'Amour.
Mais que j'en suis puni, que l'hymen, cher Mirame,
Se vange avec rigueur d'une coupable flâme.
Moi que long-tems porté de climats en climats,
Fis le destin des Rois, subjuguai tant d'Etats ;
Qui semblois, pour me faire une gloire immortelle,
N'avoir plus à dompter qu'une Reine cruelle ;
Quand l'Univers en moi croit trouver un Vengeur,
Mon bras, de son Tyran devient le Défenseur ;

Enchanté malgré moi des exploits d'une Reine
Qui ne devroit peut-être exciter que ma haine,
Je viens en imprudent grossir des Etendarts
Sous qui l'amour m'a fait tenter tant de hazards,
Pourrois je sans rougir imputer à la gloire
Des faits où Ténésis attache la victoire ;
J'ai tout fait pour lui plaire, & mon cœur jusqu'ici
N'a dans ce triste soin que trop mal réussi.

MIRAME.

Hé quoi, Seigneur, l'éclat d'un nouveau Diadême
Ne pourra dissiper vôtre douleur extrême ?
Voulez-vous, trop sensible aux peines de l'amour,
Le front chargé d'ennuis, vous montrer à la Cour?
Songés que ce vain Peuple attentif à vous plaire,
En volant sur vos pas de plus près vous éclaire ;
Après ce que pour vous a fait Sémiramis....

AGENOR.

Laissons-là ses bienfaits, parle Ténésis ;
Dans ces superbes lieux voilà ce qui m'amene ;
Tout autre soin ne fait que redoubler ma peine.

MIRAME.

Seigneur, vous n'êtes plus dans ces Camps où vos pas
N'avoient d'autres témoins que les yeux des Soldats ;
Agénor y voyoit Ténésis sans contrainte,
Le Courtisan oisif n'y causoit nulle crainte;
La Reine dont la guerre occupoit tous les jours,
A vos amours d'ailleurs laissoit un libre cours.
Mais c'est ici qu'il faut dans le fond de vôtre ame,
Renfermes les transports d'une indiscrete flâme;
Sémiramis en proye à la plus vive ardeur ;
Laisse trop voir le feu qui dévore son cœur;
Pour oser vous flater de tromper sa tendresse ;

Songez à quels perils vous livrés la Princesse.

AGENOR.

Je ne le sçai que trop, & c'est le seul effroi
Qui de tant de dangers soit venu jusqu'à moi ;
D'autant plus allarmé, que déja las de feindre,
Mon cœur n'est point nourri dans l'art de se contraindre :
Mirame, tu connois jusqu'où va mon malheur,
Et tu peux condamner l'excès de ma douleur ?
Dieux cruels, falloit il prendre tant de vengeance
De l'oubli d'un serment juré dans mon enfance ?
Mais, qu'ai je à redouter, & qu'importe à mes feux
Que la Reine en courroux se declare contre eux?
Ce n'est pas sous ses Loix que le Ciel ma vû naître ;
Et l'amour jusqu'ici n'a point connu de maître.
J'avoüerai cependant que l'éclat de ces lieux
A plus ému mon cœur qu'il n'a frapé mes yeux ;
Je ne sçai, mais l'aspect des murs de Babylone
M'a rempli tout à coup d'un trouble qui m'étonne,
Quoique m'inspire enfin leur redoutable aspect,
Ces lieux n'ont rien qui doive exciter mō respect;
A la Reine, en un mot, nul devoir ne m'engage ;
Ses bienfaits, quels qu'ils soient, sont dûs à mon courage ;
C'est assés que ce jour m'ait vû déclarer Roi,
Pour ne vouloir ici dépendre que de moi.
Souffre que j'en excepte une Princesse aimable,
Qui soumit d'un coup d'œil un courage indomptable,
Qui peut-être auroit moins fait pour Sémiramis,
Si le sort à mes yeux n'eût offert Ténésis.
Mais je la vois, vers nous c'est elle qui s'avance ;
Laisse-moi seul ici joüir de sa presence

Prens garde cependant que la Reine en ces lieux
Ne trouble un entretien qui m'est si précieux.

SCENE II.

AGENOR, TENESIS.

TENESIS.

Je vous cherche, Seigneur

AGENOR.

Moi, Madame!

TENESIS.

Oüi, vous-même,
Et vous cherche de plus par un ordre suprême.
Pour remplir vôtre espoir par des soins éclatans,
Je viens vous revéler des secrets importans.

AGENOR.

Quel que soit le dessein qui vers moi vous adresse
Madame, plût au Ciel, dans le soin qui vous presse,
Que de tous les secrets qu'on veut me revéler,
A quelques uns des miens un seul pût ressembler;
Que las de les garder, mō cœur souffre à les taire.

TENESIS.

Je n'en viens point, Seigneur, pénétrer le mystére;
Je n'ai pas prétendu vous déclarer les miens,
Et vôtre cœur pour lui peut reserver les siens;
Le soin de les sçavoir n'est pas ce qui m'amene,
Je ne m'empresse ici que pour ceux de la Reine.

AGENOR.

Ah! Madame, daignez vous épargner ce soin;
Vôtre zéle pour elle iroit envain plus loin;
Je ne veux rien sçavoir des secrets de la Reine,
Que lors qu'il faut servir sa justice ou sa haine;
Ministre à son courroux malgré moi dévoüé,

Combien de fois mon cœur m'en a désavoüé.
S'il s'agissoit ici de dompter les rebelles ;
Ou de tenter encor des conquêtes nouvelles,
On ne vous auroit pas confié ces secrets.
Quoique tout soit sur moi possible à vos attraits,
La Reine dont l'Asie admire la prudence,
A-t'elle pû si mal placer sa confidence ?
Et quel est son espoir, ou plûtôt son erreur?
Que vous pénétrez peu l'une & l'autre en mon cœur.

TENESIS.

Qu'elle s'abuse ou non sur ce qu'elle en espere,
Vous pourrez avec elle éclaircir ce mystére ?
Je ne me charge ici que de vous informer
Qu'Agénor de la Reine a sçû se faire aimer ;
Que l'unique bonheur où son grand cœur aspire,
Seigneur, c'est de vous voir partager cet empire ;
Sa tendresse & sa main sont d'un assés grand prix
Pour ne pas s'attirer un injuste mépris.

AGENOR.

Les Dieux, pour ajoûter à sa grandeur suprême.
Eussent-ils dans ses mains mis leur puissance même,
Il est pour Agénor un bien plus précieux
Que toutes les grandeurs de la Reine & des Dieux ?
Mais puisque malgré moi vous avez pû m'apprendre
Ce dangereux secret que je craignois d'entendre,
Madame, permettez que mon cœur à son tour
Entre la Reine & vous s'explique sans détour.
J'aime, je l'avoüerai, mon courage inflexible
N'a pû me préserver d'un penchant invincible ;
Un regard a suffi pour mettre dans les fers,
Celui qui prétendoit y mettre l'Univers.
J'aime, le digne objet pour qui mon cœur soupire,

Quoi qu'il ne brille point par l'éclat d'un Empire,
N'en merite pas moins par sa seule beauté
Tout l'hommage qu'on rend à la Divinité;
Le Ciel mit dans son cœur la vertu la plus pure
Dont il puisse enrichir les dons de la Nature;
Jugez à ce portrait que je n'ai point flaté,
Si le nom de la Reine y peut être ajoûté.
Vous me vantés en vain son rang & sa tendresse,
En vain à la servir vôtre bouche s'empresse,
Que pourroit elle, hélas! me dire en sa faveur,
Que vos yeux aussi-tôt n'effacent de mon cœur!
Ah! ne les armez point d'une injuste colére,
Princesse, mon dessein n'est pas de leur déplaire,
Les miens ne sont ouverts que pour les admirer,
Et mon cœur n'étoit fait que pour les adorer.

TENESIS.

Je n'ai que trop prévû que l'amour de la Reine
Exciteroit en vous une audace si vaine,
Et mesurant bien-tôt tous les cœurs sur le sien,
Que parmi les Vaincus vous compteriez le mien.
Fier de tant de hauts faits, vous avez crû peut-être
Que la seule valeur vous en rendroit le Maître;
Mais si jamais l'Amour le soumet à vos Loix,
Ce sera le plus grand de vos fameux exploits.
Vingt Royaumes conquis, l'Egypte subjuguée,
L'Affrique en ses Deserts par vous seul releguée,
N'ont que trop signalé vôtre invincible cœur
Sans enchaîner le mien au Char de leur Vainqueur.
Seigneur, & quel espoir a donc pû vous promettre
Qu'à vos desirs un jour vous pourriez le soumettre?
Car, si vous n'en eussiez jamais rien attendu,

Vous

Vous auriés mieux gardé le respect qui m'est dû.
J'estimois vos vertus, & ce n'est pas sans peine
Que je vous vois chercher à meriter ma haine ;
Je ne vous parle point du péril où vos feux
Exposent tous les miens & moi même avec eux ;
Vous l'auriés dû prévoir, une plus belle flâme
De ce soin généreux eût occupé vôtre ame.
Je veux bien vous cacher d'autres secrets encor
Plus terribles cent fois pour l'Amour d'Agénor ;
Mais si vous en voulés pénétrer le mystére,
Daignés, si vous l'osés, interroger mon Pere,
Il vient, vous en pourrés mieux apprendre aujourd'hui
Ce qu'il faut esperer de sa Fille, & de lui.

Elle sort.

AGENOR *seul.*

Qu'entends-je ! quels mépris ! ah c'en est trop ; ingrate.
Vous n'abuserés plus d'un amour qui vous flatte.
Mais j'apperçois Bélus, fuyons un entretien
Qui ne peut plus qu'aigrir & son cœur & le mien.

SCENE III.

AGENOR, BELUS.

BELUS.

ARrêtés un moment, j'ai deux mots à vous dire
Qui me regardent, vous, la Reine, & tout l'Empire.
Au mépris de son sang, plus encor de nos Loix
Qui n'ont jamais admis d'étrangers pour nos Rois,
De ma Sœur & de vous on dit que l'hymenée,

Seigneur, doit dès ce jour unir la destinée;
L'esprit avec justice indigné de ce bruit,
J'ai voulu par vous-même en être mieux instruit.

AGENOR.

Si ce bruit, quel qu'il soit, a dequoi vous surprendre,
De la Reine, Seigneur, ne pouviez vous l'apprendre?

BELUS.

Ah! je ne sçai que trop ses projets insensés.

AGENOR.

Et moi de vos secrets plus que vous ne pensés.

BELUS.

Si jamais vôtre cœur fut vrayement magnanime,
Vous n'aurés donc pour moi conçû que de l'estime.

AGENOR.

Je ne démêle point les divers interêts
Qui vous font en ces lieux former tant de projets;
Il m'a suffi, sçavant dans l'art de les détruire,
D'en préserver l'état, mais sans vouloir vous nuire.
Ce discours vous surprend, mais Prince, poursuivés,
Et ne regardés point ce que vous me devés.

BELUS.

Je vous devrois beaucoup pour tant de retenuë,
Si la cause, Seigneur, m'en étoit mieux connuë.
Mon cœur n'est point ingrat, cependant je sens bien
Qu'il voudroit vous haïr & ne vous devoir rien.
Je vais donc aujourd'hui, par un aveu sincere
Justifier ici cette haine si chere.
Vous avés crû, sans doute, en vôtre vain courroux,

Qu'un Etranger sans nom fléchiroit devant vous,
Et sur tout au milieu d'une Cour ennemie
Où l'on voit sa puissance encor mal affermie ;
Que vous n'aviez, Seigneur, qu'à venir m'annoncer
Qu'à l'hymen de la Reine il falloit renoncer,
Pour me voir au dessein de conserver ma vie,
Sacrifier l'espoir de regner sur l'Asie.
Mais de mes ennemis je brave les projets ;
Je crains peu la menace, encor moins les effets.
Et si jamais l'Amour m'entraînoit vers la Reine,
Je consulterois peu ni Bélus ni sa haine.
Mais pour un autre objet dès long-tems prévenu,
Dans des liens plus doux mon cœur fut retenu.
Vôtre Fille, Seigneur, est celle que j'adore,
Ou que sans ses mépris j'adorerois encore.

BELUS.

Ma Fille ! Ténésis ?

AGENOR.

Un Captif tel que moi
Honoreroit ses fers même sans qu'il fût Roi.

BELUS.

Seigneur, si mes secrets ont besoin de silence,
Les vôtres n'avoient pas besoin de confidence.
Quoi ! d'Ayeux sans éclat Agénor descendu,
A l'hymen de ma Fille auroit il prétendu ?

AGENOR.

On vante peu le sang dont j'ai reçû la vie,
Mais je n'en connois point à qui je porte envie ;
D'aucun soin sur ce point mon cœur n'est combattu ;
Le destin m'a fait naître au sein de la vertu,
C'est elle qui prit soin d'élever mon enfance,
Et ma gloire a depuis passé mon esperance.
Quiconque peut avoir un cœur tel que le mien,
Ne connoît point de sang plus digne que le sien.

Et quand j'ai recherché vôtre auguste alliance,
J'ai compté vos vertus & non vôtre naissance.

BELUS.

C'est elle cependant qui décide entre nous,
Il est plus d'un mortel aussi vaillant que vous;
Mais je n'en connois point, quelque grand qu'il puisse être,
Dont le sang d'où je sors ne doive être le Maître.
La valeur ne fait pas les Princes & les Rois;
Ils sont Enfans des Dieux, du Destin & des Loix;
La valeur, quels que soient ses Droits & ses maximes,
Fait plus d'Usurpateurs que de Rois légitimes;
Si la valeur, plûtôt que la splendeur du sang,
Au dessus des Humains pouvoit nous faire un rang,
Il n'est point de Soldat qu'un peu de gloire inspire,
Qui ne pût à son tour aspirer à l'Empire.
En vain sur vos exploits vous fondez vôtre espoir;
Vous voilà revêtu de l'absolu pouvoir;
Mais comment? & par qui? Seigneur, une Couronne
N'est jamais bien à nous si le sang ne la donne;
La Reine comme moi sort de celui des Dieux,
Elle regne, est-ce assez pour oser autant qu'eux?
Imitons leur justice & non pas leur puissance,
L'équité doit regler & peine & récompense.
Quoi qu'il en soit, parmi de peu dignes Ayeux,
Ma Fille n'ira point mêler le sang des Dieux;
Sur un sang aussi beau si vôtre amour se fonde,
Venez-la disputer au Souverain du monde.

AGENOR.

L'orgueil de ces grands noms n'éblouït point mes yeux;

Le mien sans ce secours est assés glorieux
Pour ne rien voir ici dont ma fierté s'étonne ;
Un Guerrier généreux que la vertu couronne,
Vaut bien un Roi formé par le secours des Loix
Le premier qui le fut n'eut pour lui que sa voix ;
Quiconque est élevé par un si beau suffrage,
Ne croit pas du Destin deshonorer l'ouvrage.
Seigneur, à Ténésis je reservois ma foi,
Parce que mon amour la crut digne de moi ;
J'ai voulu vous l'offrir, dans la crainte peut-être
De me voir obligé de vous donner un Maître.
La Reine m'offre ici l'Empire avec sa main ;
Puisque vous m'y forcez, ce sera dès demain ;
Ne fût-ce qu'à dessein, Seigneur, de vous instruire
Qu'un Soldat n'en est pas moins digne de l'Empire.

BELUS.

Hé bien poursuivez donc, tâchés de l'obtenir ;
Mais songez aux moyens de vous y maintenir.

Il sort.

AGENOR *seul.*

Ah ! dût il m'en coûter le repos de ma vie,
Je veux de leur mépris punir l'ignominie.
La Reine vient, parlons, irritons son ardeur,
Associons ma haine aux transports de son cœur ;
Employons, s'il se peut, à flater sa tendresse,
Le moment de raison que mon dépit me laisse.

SCENE IV.

SEMIRAMIS, AGENOR.

SEMIRAMIS.

INvincible Héros, seul appui de mes jours,
A quel autre aujourd'hui pourrois-je avoir recours ?
Je viens de pénétrer le plus affreux mystere ;
On me trahit, Seigneur, & le Traître est mon Frere ;
Cette austere vertu dont se paroit l'ingrat,
Ne servoit que de voile au plus noir attentat ;
Comblé de tant d'honneurs, ce perfide que j'aime
De mes propres bienfaits s'arme contre moi-même ;
C'est lui dont la fureur séduisant mes Sujets,
M'en fait des ennemis declarés ou secrets.
L'auriés-vous soupçonné d'une action si noire ?

AGENOR.

D'un Prince tel que lui vous devés peu la croire.

SEMIRAMIS.

Seigneur, il n'est plus tems de le justifier,
Il ne faut plus songer qu'à le sacrifier ;
Ma tendresse pour lui ne fut que trop sincére,
Je n'en ait que trop fait pour cet indigne Frere ;
Malgré moi, car enfin ce n'est pas d'aujourd'hui
Que mon cœur en secret s'éleve contre lui.
Si vous sçaviés quelle est la fureur qui le guide,
Et toût ce qu'en ces lieux méditoit le perfide ;
Il en veut à vous même, à mon Thrône, à mes jours,
Si de tant de complots vous n'arrêtez le cours.
Mourant percé de coups par l'ordre de ce Traître,

Mégabize, Seigneur, dans ces murs va paroître ;
Je le fais en secret apporter en ces lieux.

AGENOR.

Madame, devez-vous en croire un furieux.
Il est vrai qu'il accuse & Bélus & Medate.

SEMIRAMIS.

Vous voyés, s'il est tems que ma vengeance éclate.

AGENOR.

Il faut dissimuler un si juste courroux,
Bélus est dans ces lieux aussi puissant que vous ;
Gardés vous d'éclater, plus que jamais, Madame,
Vous devés renfermer vos transports dans vôtre ame ;
Tout un Peuple pour lui prêt à se déclarer...

SEMIRAMIS.

Eh bien pendant la nuit il faut s'en assurer.
C'est de vous que j'attends cet important service,
Vous, pour qui seul ici j'ordonne son supplice.
Seigneur, vous vous troublés ! je ne sçai quels transports
Eclatent dans vos yeux malgré tous vos efforts !

AGENOR.

Reine, je l'avoüerai, qu'à regret contre un Frere
Mon bras vous prêteroit ici son ministere,
Non que de vous servir il neglige l'emploi,
Mais, daignez-le commettre à quelqu'autre que moi ;
Vous ne m'en verrez pas moins prompt à vous deffendre,
Contre des jours si chers si l'on ose entreprendre.

SEMIRAMIS.

Ah ! Seigneur, ce n'est pas l'interêt de mes jours
Qui me fait d'un Héros implorer le secours.
Plût au Ciel que Bélus n'en voulût qu'à ma vie,
D'un courroux moins ardent on me verroit saisie,

Mais, hélas ! le cruel attaque en sa fureur
Tout ce qui fut jamais de plus cher à mon cœur,
Ce n'est qu'à le sauver que ma tendresse aspire,
Et ce n'est pas pour moi que je défend l'Empire.
Seigneur, si Ténésis eût rempli mon espoir,
Mon cœur n'auroit plus rien à vous faire sçavoir;
Et le vôtre du moins plein de réconnoissance,
Rassureroit du mien la timide esperance.

AGENOR.

La Princesse a daigné dans un long entretien...

SEMIRAMIS.

Hé quoi, vous l'avés vûë & ne m'en dites rien ?
On sçait tout, cependant on garde un froid silence !
On se trouble, on soupire, & même en ma presence.
Quels regards, quel accueïl, & qu'est ce que je voi ?
Sans doute on vous aura prévenu contre moi.
Ah ! Seigneur, pardonnés ces pleurs à mes allarmes,
Et n'accusés que vous de mes premieres larmes.

AGENOR.

Quand on est comme vous si ressemblante aux Dieux,
Dans le cœur des Mortels on devroit lire mieux;
Que n'en doit point attendre une Reine si belle ?
Quel cœur à ses désirs pourroit être rebelle ?
Sans vous offrir ici des soupirs ni des soins,
Peut être qu'Agénor n'en aimera pas moins ;
Son cœur né pour la guerre & non pour la tendresse,
Des Camps qui l'ont nourri garde encor la rudesse ;
Et je crois qu'en effet vous n'en attendés pas
Des vulgaires Amants les frivoles éclats;

Mais tel qu'il eſt enfin, ſi ce cœur peut vous plaire,
J'accepte tous les dons que vous voulez me faire.

SEMIRAMIS.

Que vous me raſſeurés par un aveu ſi doux ;
Qu'avec crainte, Seigneur j'ai paru devant vous
Hélas ! ſans ſe flater, une Reine coupable
Pouvoit elle eſperer de vous paroître aimable ?
Pour toucher vôtre cœur je n'ay que mes tranſports,
Pour me juſtifier je n'ay que mes remors.
Mais, que dis-je, & pourquoi me reprocher un crime
Que mon amour pour vous va rendre legitime ?
Si jamais dans le ſang mes mains n'euſſent trempé,
Si quelque heureux forfait ne me fût échapé,
Je ne gouterois pas la douceur infinie
De pouvoir vous aimer le reſte de ma vie.
Venez, Seigneur, venez donner à l'Univers
(Qui me vît ſi long-tems lui préparer des fers)
Un ſpectacle pompeux qu'il n'oſoit ſe promettre,
C'eſt de voir à ſon tour un mortel me ſoumettre.
Venés, par un hymen ſi cher à mes ſouhaits,
Du perfide Bélus confondre les projets.
Par ces nœuds dont je cours hâter l'Auguſte Fête.
Venez de l'Univers m'annoncer la Conquête.
Hélas ! je l'ai privé du plus grand de ſes Rois ;
Mais je lui rends en vous plus que je ne lui dois.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

BELUS, MADATE.

BELUS.

Madare, ç'en est fait, la Fortune cruelle
A juré que ma Sœur l'éprouveroit fidéle;
Le traître Mégabize à tes coups échapé.
Nous vend cher à tous deux le trait qui l'a frapé,
Il a de nos complots fait avertir la Reine,
Et je sçai que près d'elle en secret on l'amene.
Il ne nous reste plus dans un si triste sort,
D'autre espoir que celui d'illustrer nôtre mort:
Mourons, mais s'il se peut avant qu'on nous opprime,
Honorons mon trépas de plus d'une victime.
Seul espoir, dont mon cœur s'est trop entretenu.
Imprudent Ninias, qu'êtes vous devenu?

MADATE.

Seigneur, dès que le sort contre nous se déclare,
Que pourroit contre lui la vertu la plus rare?
Et quel espoir encor peut vous être permis
Dans ces perfides lieux à la Reine soumis?
C'est loin d'ici qu'il faut conjurer un orage
Que prétendroit en vain braver vôtre courage.
Qui, moi, qu'en fugitif j'abandonne ces lieux!

Mes ennemis y sont, & je ne cherche qu'eux.
Le Ciel même dût-il m'accabler sous sa chûte,
Mon cœur n'est pas de ceux que le péril rebute ;
Il n'a jamais formé que d'illustres desseins,
Et ma perte aujourd'hui n'est pas ce que je crains.
As tu fait de ma part avertir Mermécide ?
C'est de lui que j'attends un conseil moins timide,
Il vient, cours cependant informer Agénor
u'un moment sans témoin je le veux voir encor ;
Je conçois un projet qui flate ma vengeance
Et rend à mon courroux sa plus chere esperãce.

SCENE II.

BELUS, MERMECIDE.

BELUS.

MErmécide, sçai-tu jusqu'où vont nos malheurs :
Que ce funeste jour nous prépare d'horreurs ;
Nous sommes découverts,& bien-tôt de la Reine
Nous allons voir sur nous tomber toute la haine.

MERMECIDE.

Je vous ai déja dit, Seigneur, que cette main
N'attend qu'un mot de vous pour lui percer le sein ;
Malgré le faix des ans, l'âge enfin qui tout glace,
Je sens par vos périls réchauffer mon audace.
Prononcés son Arrêt, condamnés vôtre Sœur,
J'immole avant la nuit elle & son Deffenseur ;
Il semble qu'avec nous le sort d'intelligence
Livre à tous vos desseins ce Guerrier sans défense.

BELUS.

Non, Mermecide, non je n'y puis consentir,
Epargne à ma vertu l'horreur d'un répentir.
Mon bras ne s'est armé que pour punir des crimes,
Et non pour immoler d'innocentes victimes.
Je l'ai vû ce Héros, tremblant à son aspect.
Je n'ai senti pour lui qu'amour & que respect;
De quel crime, en effet, ce Guerrier redoutable
Envers les miens & moi peut-il être coupable?
On n'est point criminel pour être ambitieux,
On offre à ses désirs un Thrône glorieux;
A ses voeux les plus doux moi seul ici contraire,
Je dédaigne un Hêros qui m'est si nécessaire;
Cependant je l'estime, & je sens dans mon cœur
Je ne sçai quel penchant parler en sa faveur.
Je n'ai peut être ici qu'avec trop d'imprudence,
Laissé d'un vain mépris éclater l'apparence.
Perdons ma Sœur, pour lui, consens à l'épargner;
Loin de le perdre il faut tâcher de le gagner;
Je sçai un sûr moyen de l'armer pour moi même,
Que te dirai-je, enfin, c'est Ténésis qu'il aime.

MERMECIDE.

Mais pour en disposer, Seigneur, est-elle à vous?
Ninias engagé dans des liens si doux,
En a gardé peut-être une tendre memoire.

BELUS.

Cette union n'étoit que trop chere à ma gloire;
Qui doit plus que Bélus en regretter les nœuds?
Cet hymen auroit mis le comble à tous mes vœux;
Mais un plus digne soin veut qu'on lui sacrifie
L'espoir qu'eût Ténésis au Thrône de l'Asie;
Il faut à Ninias conserver désormais
Un Sceptre qui doit seul attirer ses souhaits;
Ma fille fut à lui, mais ce n'est pas un gage

Qui

Qui lui puisse assurer un si noble avantage ;
A son premier hymen arrachons Ténésis,
Si je veux d'un second priver Sémiramis ;
Ninias n'auroit plus qu'une esperance vaine,
Si jamais Agénor s'unissoit à la Reine.
Enfin, puisque le sort m'y contraint aujourd'hui,
Il faut sans murmurer descendre jusqu'à lui ;
Et de honteux liens engager ma Famille,
Aux vœux d'un inconnu sacrifier ma Fille.

MERMECIDE.

Mais si de son hymen il dédaigne l'honneur ?

BELUS.

Je l'abandonne après à toute ta fureur.
Adieu, bien tôt ici ce Guerrier doit se rendre ;
En ces lieux cependant songeons à nous deffendre,
Disperse nos amis autour de ce Palais,
Qu'aux troupes de la Reine ils en fermēt l'accès ;
Il faut des plus hardis commandez par moy-même,
Placer ici l'élite en ce péril extrême ;
Semer de toutes parts des bruits séditieux
Qui puissent ranimer les moins audacieux ;
Dire que Ninias voit encor la lumiere,
Qu'il revient pour venger le meurtre de son Pere ;
Je veux de ce faux bruit faire trembler ma Sœur,
Porter le desespoir jusqu'au fond de son cœur ;
Tandis qu'ici tu vas signaler ton courage,
Que ma vertu du mien va faire un triste usage.

SCENE III.

BELUS.

ENfin, ç'en est donc fait, me voilà parvenu
Au point de m'abaisser aux pieds d'un inconnu,
De flater une ardeur que j'ai tant méprisée,
Mais que le sort injuste a trop favorisée.
De l'espoir le plus doux il faut me dépoüiller;
Et du sang de ma Sœur peut être me soüiller.
Telle est donc de ces lieux l'influence cruelle
Qui jusqu'à la vertu s'y rendra criminelle;
Et lorsque de ses soins la justice est l'objet,
Elle y doit emprunter les secours du forfait.
Dieux jaloux, dont j'ai tant imploré la vengeance,
Confiez-m'en du moins l'invincible puissance.
Si tel est de mon sang le malheureux destin
Qu'il y faille ajoûter un crime de ma main;
Que l'Astre injurieux qui sur ce sang préside,
Lui doive un assassin aprés un parricide;
Grands Dieux, si vous n'osés vous joindre à mon courroux,
Daignés pour un moment m'associer à vous.
On vient, c'est l'Etranger, que de trouble à sa vûë
S'éleve tout à coup dans mon ame éperduë.

SCENE IV.

AGENOR, BELUS.

BELUS.

N'Eſt-ce point abuſer des momens d'Agénor,
Que de vouloir ici l'entretenir encor ?
Seigneur, ſans me flater d'une vaine eſperance,
Puis-je attendre de vous un peu de confiance ?
Aprés un entretien mêlé de tant d'aigreur,
Puis-je en eſperer un plus conforme à mon cœur?

AGENOR.

Dès qu'il en bannira l'orgueil & la ménace,
Qu'il n'ira point lui-même exciter mon audace,
Bélus peut-il penſer qu'Agénor aujourd'hui
Manque de confiance ou de reſpect pour lui ?

BELUS.

Je vais donc avec vous employer un langage
Dont jamais ma fierté ne me permit l'uſage.
Je vois ſur vôtre front une auguſte candeur,
Dont du Ciel, que n'a point démenti vôtre cœur,
Qui ſemble m'inviter à vous ouvrir ſans crainte
Celui d'un Prince né ſans détour & ſans feinte.
Mais avant qu'à vos yeux de mes deſſeins ſecrets
Il dévelope ici les ſacrez interêts,
Il m'importe, Seigneur, de regagner l'eſtime
D'un cœur que je ne puis croire que magnanime.
Vous avez crû, ſans doute, inſtruit de mes deſſeins,
Que l'ambition ſeule avoit armé mes mains ;
En effet, à me voir appliqué ſans relâche
Aux malheureux complots où mon courroux m'attache,

Qui ne croiroit, Seigneur, du moins sans m'offenser,
A de honteux soupçons pouvoir se dispenser?
Mais ce n'est pas sur moi qu'aucun desir n'enflâme,
C'est sur les Dieux qu'il faut en rejetter le blâme.
La fureur de regner ne m'a point corrompu,
Je regnerois, Seigneur, si je l'avois voulu;
Si ma Sœur elle-même avoit regné sans crime,
Si sur moi son pouvoir eût été légitime,
Ou si pour la punir d'un parricide affreux,
Les Dieux avoient été plus prompts, plus rigoureux,
Vous ne me verriés point attaquer sa puissance
Ou sur ces Dieux trop lents usurper la vengeance;
Mais ils m'ont de leurs soins dénié la faveur,
Comme si c'étoit moi qu'eût offensé ma Sœur;
Ou que je dûsse seul embrasser leur querelle.
Je ne suis que pour eux, ils ne sont que pour elle.
Mais vous, qu'à mes desseins j'éprouve si fatal,
Lorsque vous devriés en être le Rival,
Avec une vertu que l'Univers revére,
Qui devroit d'elle même épouser ma colére,
Je ne vois qu'un Héros Protecteur des forfaits,
Qui se laisse entraîner au torrent des bienfaits.
Car ne vous flatés point qu'avec quelque innocence
Vous puissiés de ma Sœur embrasser la deffense.
Et comment se peut il qu'épris de Ténésis,
Vous ayez pû, Seigneur, servir Sémiramis?
Quel étoit donc l'espoir du feu qui vous anime?
Vous sçaviés mes projets, ignorés-vous son crime?

AGENOR.

Et que m'importe à moi ce forfait odieux?

Est-ce à moi sur ce point de prévenir les Dieux ?
Pour vous charger ici du soin de son supplice,
Est ce à vous que le Ciel a commis sa Justice ?
Seigneur, dans ses desseins vôtre cœur trop ardent
Ne cache point assés le piége qu'il me tend ;
De vos divers complots la trame découverte,
Vous fait de vôtre Sœur vouloir hâter la perte ;
Dans le dessein affreux d'attenter à ses jours,
Vous voulés lui ravir son unique sécours.
Cessés de me flater que l'Univers m'admire,
Pour m'en faire un devoir de refuser l'Empire,
De rejetter l'honneur d'un hymen glorieux . . . .

BELUS.

Dites plûtôt, Seigneur, d'un hymen odieux.
Oüi, je veux vous ravir ce honteux Diadême,
Vous ôter à la Reine & vous rendre à vous-même ;
Retenir la vertu qui fuit de vôtre sein ;
De ma Fille & de moi vous rendre digne enfin.
Je vois où malgré vous le dépit vous entraîne ;
Mais je veux qu'en Héros la raison vous ramene,
Dûssai-je en suppliant embrasser vos genoux ;
Je ne vous nierai pas que j'ai besoin de vous ;
C'est en dire beaucoup pour une ame assés fiére,
Que l'on ne vit jamais descendre à la priere ;
Et si je m'en rapporte au bruit de vos vertus,
C'est en dire encor plus, pour vous que pour Bélus.
Croyés que le désir de sauver une vie
Qui malgré tous vos soins pourroit m'être ravie,
N'est pas ce qui m'a fait vous appeller ici ;
Ne me soupçonnés point d'un si lâche souci.
Foibles raisons pour moi, mon cœur en a bien d'autres
Que je veux essayer de rendre aussi les vôtres.

Dûssiez vous revéler mes secrets à ma Sœur,
Je vais vous découvrir jusqu'au fond de mon cœur ;
Quelque soin qui pour elle ici vous interesse,
Je n'exige de vous ni serment ni promesse.
Quel péril trouverois je encor à m'expliquer?
Je n'ai plus rien à perdre, & j'ai tout à risquer.
De mon indigne Sœur la mort est assurée,
Malgré les Dieux & vous mon couroux l'a jurée.
Oüi, Seigneur, & ce jour terminera les siens,
Deviendra le plus grand ou le dernier des miens,
Les conjurés sont prêts, leur Troupe audacieuse
Portoit jusques sur vous une main furieuse,
Si je n'eusse arrêté leurs complots inhumains.
Quoi que vous seul ici traversiez mes desseins,
La vertu sur mon cœur fut toûjours trop puissante
Pour vouloir immoler une tête innocente.
Mais je ne puis souffrir qu'avec tant de valeur
Vous vous deshonoriez à proteger ma Sœur.
Si je vous haïssois, vôtre mort est certaine,
Je n'ai qu'à vous livrer à l'hymen de la Reine;
Mais je veux vous ravir à ce honteux lien,
Et pour y parvenir je n'épargnerai rien;
Abandonnés la Sœur; je vous réponds du Frere.
Dites-moi, Ténésis vous est elle encore chere?

AGENOR.

Cruel, n'achevés pas, j'entrevois vos desseins;
Offrés à d'autres vœux vos presens inhumains;
Laissez moi ma vertu, la vôtre trop farouche
A mon cœur affligé n'offre rien qui le touche;
Et j'aime mieux encore essuyer vos mépris,
Que de vous voir tenter de m'avoir à ce prix;
Si vous l'aviés pensé, je tiendrois vôtre estime
Plus honteuse pour moi que ne seroit un crime.
Vôtre Fille m'est chere, & jamais dans mon cœur

Je ne sentis pour elle une plus vive ardeur ;
Je l'aime, je l'adore, & mon ame ravie
Eût préferé sa main au Thrône de l'Asie.
Je conçois tout le prix d'un bonheur si charmant,
Mais je le conçois plus en Héros qu'en Amant.
Vous remplissés mon cœur de douleur & de rage,
Sans remporter sur lui que ce foible avantage.
Triste & desesperé de vos premiers refus,
Et d'un illustre hymen moins touché que confus,
J'allois quitter ces lieux malgré ma foi promise,
Honteux qu'à mon dépit la Reine l'eût surprise.
Mais, Seigneur, c'est assés pour m'attacher ici,
Que de tous vos complots vous m'ayés éclairci ;
Vôtre Sœur en moi seul a mis son esperance,
Fallût-il de mon sang payer sa confiance,
Aux plus affreux dangers vous me verrés courir,
Sans donner à l'Amour seulement un soupir.

BELUS.

Courez donc immoler Ténésis elle-même,
Une Princesse encor qui peut être vous aime ;
Car enfin, à juger de son cœur par le mien,
Mon penchant doit assés vous répondre du sien.
Mais vôtre cœur se fait une gloire sauvage
De refuser du mien un si précieux gage.
Mon Fils, d'un nom si doux laissez moi vous nommer,
Et dans ses soins pour vous mon cœur se confirmer.
Une fausse vertu vous flate & vous abuse,
Au veritable honneur vôtre cœur se refuse ;
Fait il donc consister sa gloire à proteger
Des crimes dont déja vous m'auriés dû venger.

AGENOR.

Voyés ou vous emporte une aveugle colére.
Eh qui deffends je ici ? la Sœur contre le Frere.

Vôtre cœur croit en vain l'emporter sur le mien,
Malgré tout mon amour je n'écoute plus rien.
Mais si l'on en vouloit à vôtre illustre tête,
Ma main à la sauver n'en sera pas moins prête;
Entre la Reine & vous, juste, mais généreux,
Je me déclarerai pour les plus malheureux.
Adieu, Seigneur, je sens que ma vertu chancelle,
Et j'en dois à ma gloire un compte plus fidélle.
Je ne vous cache point ma foiblesse & mes pleurs,
Mon cœur est déchiré des plus vives douleurs;
Mais il faut meriter par un effort sublime,
S'il ne m'aime du moins que le vôtre m'estime.
Vous pouvés vous flater, malgré vôtre courroux,
Que vous m'avés rendu plus à plaindre que vous.

SCENE V.

BELUS.

ESclave de bienfaits, moins grand que téméraire,
Puisque tu veux mourir il faut te satisfaire,
Après t'avoir rendu maître de mes secrets,
Il faut que de tes jours je le sois désormais.
Grands Dieux, qui ne m'offrés que de cheres victimes,
Ne me les rendrés-vous jamais plus légitimes?
Mais puisque vous voulés un crime de ma main
Dieux cruels, il faut bien s'y résoudre à la fin.

SCENE VI.

BELUS, TENESIS.

TENESIS.

Ah, Seigneur, eſt-ce vous ? que mon ame éperduë
Avoit beſoin ici d'une ſi chere vûë.
Je ne ſçai quels projets on médite en ces lieux,
Mais je ne vois par tout que Soldats furieux,
Que des fronts menaçants, qu'épouvante, que trouble ;
La Garde du Palais à grands flots ſe redouble ;
La Reine frémiſſante erre de toutes parts,
Et je n'en ai reçû que de triſtes régards ;
(Quoi qu'elle m'ait appris que ſon hymen s'aprête.)
Mais quels aprêts, grands Dieux, pour une telle Fête !
Que mon cœur allarmé de tout ce que je voi,
En conçoit de douleur & de trouble & d'effroi ;
D'un ſon tumultueux tout ce Palais réſonne ;
Et je ſçai qu'en ſecret la Reine vous ſoupçonne.

BELUS.

Ma Fille, elle fait plus que de me ſoupçonner ;
Et de bien d'autres cris ces lieux vont réſonner ;
Que ces triſtes aprêts qui cauſent vos allarmes,
Vont vous coûter bien-tôt de ſoupirs & de larmes ;
Ma chere Ténéſis, on ſçait tous mes projets.
Et c'eſt contre moi ſeul que ſe font tant d'aprêts.

TENESIS.

Pourquoi donc en ces lieux vous arrêter encore ?
Souffrés que pour vous-même ici je vous implore ;

Fuyés, daignés du moins tenter quelque secours
Qui d'un Pere si cher me conserve les jours.
Mais un reste d'espoir me flate & vient me luire;
Je crois même, Seigneur, devoir vous en instruire.
Agenor a pour moi témoigné quelque ardeur
Que n'aura point peut-être étouffé ma rigueur;
Ainsi que son pouvoir sa valeur est extrême,
Que ne fera-t'il point pour plaire à ce qu'il aime?

BELUS.

Agenor! ah ma Fille, il n'y faut plus penser;
L'insolent! à quel point il vient de m'offenser.
Ténésis, si c'est là vôtre unique esperance,
Vous me verrés bien-tôt immoler sans deffense.
Je veux à vôtre gloire épargner un recit
Qui ne vous causeroit que honte & que dépit.
Au Maître des Humains je vous avois unie,
Après m'être flaté d'une gloire infinie.
Il m'a fallu descendre à des nœuds sans éclat,
Et d'un soin si honteux je n'ai fait qu'un ingrat.
Ma Fille, on vous préfere une Reine barbare,
Contre vous contre moi pour elle on se declare;
Je me suis abaissé jusques à supplier;
Mais qu'un vil Etranger vient de m'humilier.

TENESIS.

Je vous connois tous deux, violens l'un & l'autre,
Son cœur fier n'aura pas voulu ceder au vôtre;
Une timide voix sçaura mieux le fléchir.
Je n'examine rien s'il peut vous sécourir,
Souffrés pour un moment que je m'offre à sa vûë.

BELUS.

Ma Fille, il n'est plus tems, sa perte est résoluë;
Plus que les miens ici ses jours sont en danger.
De ses lâches refus son sang va me vanger.
Adieu, de ce Palais où bien-tôt le carnage

Va n'offrir à vos yeux qu'une effroyable image,
Fuyez; dérobez-vous de ce funeste lieu
Où je vous dis peut être un éternel adieu.

SCENE VII.

TENESIS.

O Sort, si nôtre sang te doit quelques victimes,
La Reine à ton courroux n'offre que trop de crimes:
Hélas! ç'en est donc fait, & je touche au moment
Où je verrai périr mon Pere ou mon Amant;
L'un par l'autre, & tous deux, soit l'Amant, soit le Pere,
Ils n'armeront contre eux qu'une main qui m'est chere,
Et ne me laisseront pour essuyer mes pleurs
Que celle qui viendra de combler mes malheurs;
Mais, en est-ce un pour moi, que la mort d'un Perfide
Qui préfere à ma main une main Parricide?
Dès qu'un lâche interêt le jette en d'autres bras
Que m'importe son sort? ce qu'il m'importe, hélas
Malheureuse, malgré ta tendresse trahie,
Dis qu'il t'importe encor plus que ta propre vie;
Et que l'ingrat lui seul occupe plus ton cœur
Qu'un Pere infortuné n'excite ta douleur.
Non, non, malgré Bélus il faut que je le voye;
De leur hymen du moins je veux troubler la joye;
M'offrir à leurs regards, l'œil ardent de courroux;

Les immoler tous deux à mes transports jaloux.
Hélas! que ma douleur tromperoit mon attente;
L'ingrat ne me verroit qu'affligée & mourante.
Loin de les immoler, me traîner à l'Autel,
Et moi-même en mon sein porter le coup mortel;
De leur hymen, offrir pour premiere victime
Un cœur qui sans amour auroit été sans crime.
Ah! lâche, si tu veux t'immoler en ce jour,
Que ce soit à ta gloire & non à ton amour.
N'importe, il faut le voir, un répentir peut être
A mes pieds malgré lui ramenera le traître;
Pour mon Père du moins implorons son secours,
Lui seul peut m'assurer de si précieux jours;
Heureuse que ce soin puisse aux yeux d'un Parjure
Voiler ceux que l'Amour dérobe à la Nature.

Fin du troisiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

AGENOR.

OU vais-je, malheureux, & quel est mon
espoir ?
Indomptable fierté, chimérique devoir,
Si tu veux qu'à tes Loix la gloire encor m'en-
chaîne,
Cache donc mieux l'abîme où mon dépit m'en-
traîne,
Ou ne me reduis point à te sacrifier
Un bien à qui mon cœur se promit tout entier.
Ah ! fuyons de ces lieux, ou laissons dans mon
ame
Renaître les transports de ma premiere flâme.
Allons chercher ailleurs des lauriers dont l'hon-
neur
Flate plus ma vertu coûte moins à mon cœur ;
Il ne me reste plus pour l'ébranler encore,
Que de m'offrir aux yeux de celle que j'adore ;
Qu'à regret je combats ce funeste desir.
Mais je la vois, grands Dieux, que vais-je de-
venir ?
Fuyons, n'attendons pas que mon ame éperduë
S'abandonne aux transports d'une si chere vûë.

SCENE II.

AGENOR, TENESIS.

TENESIS.

NE fuyez point, Seigneur, un cœur si généreux
Ne doit pas éviter l'abord des malheureux.
Hélas! je ne viens point pour troubler par mes larmes
Un hymen qui pour vous doit avoir tant de charmes;
Vous ne me verrés point, contraire à vos désirs,
A des transports si doux mêler mes déplaisirs;
Je viens, Seigneur, je viens, tremblante pour un pere,
Confier à vos soins une tête si chere;
Embrasser vos genoux, & d'un si ferme appui
Implorer le secours moins pour moi que pour lui.
Je ne demande point qu'à la Reine infidéle,
Pour sauver des ingrats vous vous armiez contre elle,
Tant d'espoir n'entre point au cœur des malheureux;
Ils ne sçavent former que de timides vœux.
Non d'un amour juré sous de si noirs auspices,
Je n'attends plus, Seigneur, de si grands Sacrifices.
Hélas! qui m'auroit dit qu'après des soins si doux
Je viendrois sans succès tomber à vos genoux;
Qu'on ne me répondroit que par un froid silence
Ah! d'un regard du moins rendez moi l'esperance,

Ne suffisoit il pas du refus de ma main;
Sans me plonger encor le poignard dans le sein?
Daignez prendre pitié d'une triste Famille,
N'immolez pas du moins le Pere avec la Fille.

AGENOR.

Ah! ne m'outragez point par cet indigne effroi;
Si j'immole quelqu'un ce ne sera que pour moi.
N'accablez point vous même un Amant déplorable
Plus malheureux que vous, peut être moins coupable.
Hélas! où malgré moi m'avez-vous engagé?
Dans quel abîme affreux vos rigueurs m'ont plongé?
Il est vrai qu'au dépit mon ame abandonnée
A voulu se venger par un prompt hymenée;
J'ai fait plus, un devoir sacré quoi qu'inhumain
M'a fait avec fierté rejetter vôtre main;
Mais on en exigeoit pour prix un sacrifice
Dont jamais ma vertu n'admettra l'injustice;
Et si je vous avois acceptée à ce prix,
Vous-même ne m'eussiez reçû qu'avec mépris.
Ce n'est pas que mon cœur rebuté de sa chaîne
Se soit un seul moment écarté vers la Reine;
J'aurois trop à rougir si pour Sémiramis
J'avois abandonné l'aimable Ténésis.
Je la perds cependant si je lui suis fidéle,
Si je lui sacrifie une Reine cruelle,
Je ne suis plus qu'un cœur sans honneur & sans foi
Sceptre, Maîtresse, honneur, tout est perdu pour moi.
Adieu, Madame, adieu, je vais loin de l'Asie
Signaler la fureur dont mon ame est saisie.
Mais avant mon départ je sauverai Bélus.
Je sauverai la Reine, & ne vous verrai plus.

A des perils trop sûrs c'est exposer ma gloire,
Que d'oser à vos yeux disputer la victoire.

TÉNÉSIS.

Hélas ! malgré les soins de ce que je me doi,
Que la mienne, Seigneur, sera triste pour moi.
Qu'Agénor frémiroit de mon destin barbare,
S'il sçavoit comme moi tout ce qui nous sépare,
Et de combien d'horreurs nos cœurs sont menacez.
Mais sans vous informer de mes malheurs passez,
Je ne souffrirai point qu'une flâme si belle
Dont je merite peu l'attachement fidelle,
Pour tout prix des secours que j'implore pour vous,
Vous fasse renoncer à l'espoir le plus doux.
Quoi qu'il m'en coûte il faut vous donner à la Reine ;
Je veux former moi-même une si belle chaine.
Ne pouvant vous payer que du don de sa foi.
Mais croyez, si ma main eût dépendu de moi,
Que j'aurois fait Seigneur, le bonheur de ma vie
De voir à vos vertus ma destinée unie,
Et si jamais le Sort pouvoit nous rapprocher,
Que vôtre cœur n'auroit rien à me reprocher.
Je ne vous nierai pas Seigneur, que je vous aime,
Je trouve à vous le dire une douceur extrême ;
Et l'amour n'a point crû deshonorer mon cœur
En y faisant pour vous naître une vive ardeur.
Mais, hélas ! cet aveu si doux en apparence,
N'en doit pas plus, Seigneur, flater vôtre esperance.
Je ne sçais point former de parjures liens ;
Quoi qu'un âge bien tendre ait vû serrer les miens,
Il n'en est pas moins vrai qu'un funeste hymenée
Aux loix d'un autre epoux soumet ma destinée.

AGENOR.

Vous, Madame!

TÉNÉSIS.

Et j'ai crû devoir vous reveler
Ce qu'ici vainement je voudrois vous céler.
Ce seroit vraiment vous trahir ...

AGENOR.

Ah! cruelle Princesse,
De quel barbare prix payez-vous ma tendresse?
Et puisqu'enfin j'allois abandonner ces lieux,
Pourquoi me dévoiler ces secrets odieux?

TÉNÉSIS.

Trop d'espoir eût seduit vôtre ame généreuse.

AGENOR.

Mais il en eût rendu la douleur moins affreuse.
Hélas! que le destin en unissant nos cœurs
S'est bien fait un plaisir d'égaler nos malheurs.
Comme vous à l'hymen engagé dès l'enfance,
Cependant de ses nœuds j'ai bravé la puissance;
Et de tous les sermens dont j'attestai les Dieux,
Je n'ai gardé que ceux que je fis à vos yeux.
Quelle étoit cependant celle à qui l'hymenée
Du parjure Agénor joignit la destinée?
J'ignore encor son nom, mais je sçais que jamais
La jeunesse ne vit briller autant d'attraits;
S'ils ont pû se former, qu'elle doit être belle?
La seule Ténésis l'emporteroit sur elle.
Prés de Synope, un Bois des Mortels reveré ....

TÉNÉSIS.

Près de Synope! O Ciel! qu'avez-vous proferé?
Ne fut ce point, Seigneur, près d'un antre terrible
Des Decrets du Destin interpreté invisible?

AGENOR.

C'est-là, pour la premiere & la derniere fois
Que je vis la beauté qu'on soumit à mes loix.
Du Pirôpe éclatant sa tête étoit ornée;

Sans pompe cependant elle fut amenée ;
Un Mortel vénérable & dont l'auguste aspect
Inspiroit à la fois la crainte & le respect,
Conduisoit à l'Autel cette jeune merveille ;
Age peu different, suite toute pareille,
Un Prêtre, deux Vieillards, nul Esclave après eux,
De la Pourpre des Rois on nous orna tous deux.

TÉNÉSIS.

Mais, Seigneur, à l'Autel ne vit-on point vos Meres ?

AGENOR.

L'un & l'autre avec nous nous n'avions que nos Peres.

TÉNÉSIS.

Achevez.

AGENOR.

J'ai tout dit.

TÉNÉSIS.

Hélas ! c'étoit donc vous?

AGENOR.

Quoi, Madame !

TÉNÉSIS

Ah ! Seigneur, vous êtes mon Epoux.

AGENOR.

Mais vôtre Epoux qui moi! le Fils de Mermécide.

TÉNÉSIS

Ah! Seigneur, ce nom seul de nôtre hymen décide;
Bélus m'en a parlé cent fois avec transport,
D'un Fils qu'il a perdu plaignant toûjours le sort;
De celui des Humains ce Fils doit être Arbitre.

AGENOR.

Mon cœur est moins touché d'un si superbe titre
Que d'un bien . . .

TÉNÉSIS.

Terminons des transports superflus,
Adieu, Seigneur, adieu, je cours chercher Bélus.

Les momens nous sont chers, il faut que je vous
laisse.

SCENE III.

AGENOR, MIRAME.

AGÉNOR.

QU'ai je entendu ! qui moi, l'Epoux de la
Princesse ?
Et comment ce Bélus si jaloux de son rang,
A t'il pû se choisir un Gendre de mon sang ?
Mais, quel est donc celui dont le Ciel m'a fait
naître,
Si l'Univers en moi doit adorer un Maître ?

MIRAME.

Seigneur, un Etranger qui se cache avec soin
Demande à vous parler un moment sans témoin.

AGÉNOR.

Qu'il entre, cependant que mon ame agitée
Toute entiere aux plaisirs dont elle est transportée
Auroit besoin ici d'un peu de liberté.

SCENE IV.

MERMECIDE, AGENOR, MIRAME.

AGENOR.

APprochez, vous pouvés parler en sûreté.

MERMECIDE.

D'un secret important chargé de vous instruire...
Mais daignés ordonner, Seigneur, qu'on se retire.

AGENOR *à Mirame.*

Sortez, hé bien quel eſt ce ſecret important ?
Hâtez-vous, tout m'appelle ailleurs en cet inſtant.

MERMECIDE.

Seigneur, dans ce billet que j'oſe ici vous rendre.

AGENOR.

De quelle main ?

MERMECIDE.

Liſez, & vous allez l'apprendre.

AGENOR.

C'eſt de Bélus, ſans doute, & ſon cœur généreux
Daigne encor... mais liſons, arrête, malheureux.

Mermécide tire un poignard.

D'une ſi foible main qu'eſperes-tu, perfide ?
Mais qu'eſt-ce que je vois ! Grands Dieux, c'eſt Mermécide !

MERMECIDE.

Ciel, que vois-je à mon tour ! Mérodate, mon Fils !
Et pour comble d'horreurs parmi mes ennemis.

AGENOR.

Seigneur, ne mêlez point d'amertume à ma joye ;
Pénétré du bonheur que le Ciel me renvoye,
Mon cœur ne reſſentit jamais tant de douceur.

MERMECIDE.

Et le mien n'a jamais reſſenti tant d'horreur.
En quels lieux m'offrez-vous une tête ſi chere ?

AGENOR.

O Ciel ! à quels tranſports reconnois-je mon Pere ?

MERMECIDE.

Dieux, ne m'a-t'il coûté tant de ſoins, tant de pleurs,
Que pour le voir lui ſeul combler tous mes malheurs ?
De l'éclat qui vous ſuit que mon ame allarmée,

Cruel, en d'autres lieux auroit été charmée.
Ah ! Fils trop imprudent, que faites vous ici ?
De vôtre sort affreux tremblez d'être éclairci.
Mais j'aperçois la Reine, ingrat, & je vous laisse.

AGENOR.

Ah, de noms moins cruels honorés ma tendresse ;
Du plaisir de vous voir ne privez point mes yeux ;
Vous n'avés près de moi rien à craindre en ces lieux.

SCENE V.

SEMIRAMIS, AGENOR, MERMECIDE.

SEMIRAMIS.

Que faites vous, Seigneur, & quel soin vous arrête,
Lorsque mille périls menacent nôtre tête ?
Babylone en fureur s'arme de toutes parts,
On a déja chassé nos Soldats des remparts ;
De ce Palais bien tôt les Mutins sont les Maîtres,
Si ce bras triomphant n'en écarte les Traîtres.
Venez, Seigneur, venez accompagné de moi,
Leur montrer leur Vainqueur, mon Epoux & leur Roi
Hé quoi, loin de voler où ma voix vous appelle,
De nos périls communs negligeant la nouvelle,
A peine vous daignez... mais que vois-je avec vous !
Mon ennemi, Seigneur, & le plus grand de tous !
Ah traître, enfin le Ciel te livre à ma vengeance.

AGÉNOR.

Daignez de ces transports calmer la violence.
De quels crimes s'est donc noirci cet Etranger,
Pour forcer une Reine à vouloir s'en venger ?

SEMIRAMIS.

De quels crimes, Seigneur ? le perfide, le lâche.
Mais envain à la mort vôtre pitié l'arrache ;
Le Ciel même dût-il s'armer en sa faveur,
Rien ne peut le soustraire à ma juste fureur.

AGÉNOR.

Je vous ai déja dit que j'ignore son crime,
Quel qu'il soit cependant j'adopte la victime ;
Cet Etranger m'est cher, j'ose même aujourd'hui
Ici, comme de moi, vous répondre de lui.
Dés mes plus jeunes ans je connois Mermécide.

SEMIRAMIS.

Vous n'avez donc connu qu'un rebelle, un perfide,
Indigne de la vie & de vôtre pitié,
Que loin de dérober à mon inimitié
Vous devriez livrer vous même à ma justice,
Ou m'en laisser du moins ordonner le supplice ;
Pour le priver Seigneur, d'un si puissant secours,
Faut il vous dire encor qu'il y va de mes jours ?
Mais, ingrat, ce n'est pas ce qui vous interesse.
En vain je fais pour vous éclater ma tendresse,
Ce généreux secours qu'on m'avoit trop promis
Se termine à sauver mes plus grands ennemis.

AGÉNOR.

Madame, si le Ciel ne vous en fit point d'autres,
Vous me verrez long-tems le Protecteur des vôtres ;
Si celui-ci sur-tout a besoin de secours,
Jusqu'au dernier soupir je deffendrai ses jours ;
Il n'est empire, honneur que je ne sacrifie
Au soin de conserver une si chere vie.

SEMIRAMIS.

Ah ! qu'eſt ce que j'entends ? Je ne ſçais quelle horreur
Se répand tout à-coup jusqu'au fond de mon cœur.
Je ne vois dans leurs yeux qu'un trouble qui me glace.
Seigneur, entre vous deux qu'eſt-ce donc qui ſe paſſe ?
Quel interêt ſi grand prenez vous à ſes jours ?

AGENOR.

Eſt-il beſoin encor d'éclaircir ce diſcours ?
Voulez vous qu'à vos coups j'abandonne mon Pere ?

MERMECIDE.

Non, je ne le ſuis pas, mais voilà vôtre Mere.

AGENOR.

Ma Mere !

SEMIRAMIS.

Lui mon Fils ! Grands Dieux qu'ai-je entendu ?
Cher Agénor, hélas ! je vous ai donc perdu.

MERMECIDE

Heureuſe bien plûtôt qu'en cette horrible flâme
Un myſtere plus long n'ait point nourri vôtre ame !
Je n'ai laiſſé que trop Ninias dans l'erreur,
Je frémis des périls où j'ai livré ſon cœur.
Hé qui pouvoit prévoir qu'une ardeur criminelle
Relegueroit au loin la Nature infidelle ?
Revenés tous les deux de vôtre étonnement ;
Et vous, Reine, encor plus de vôtre égarement.
Voilà ce Ninias ſi digne de ſon Pere,
Mais à qui les Deſtins devoient une autre Mere.

NINIAS.

Mermécide, arrêtés, c'eſt ma Mere, & je veux
Qu'on la reſpecte autant qu'on reſpecte les Dieux.

Je n'oublierai jamais que je lui dois la vie;
Et je ne prétends pas qu'aucun autre l'oublie.

SEMIRAMIS.

Non, tu n'es point mon Fils, en vain cet Imposteur
Prétend de mon amour démentir la fureur.
Si tu l'étois, déja la voix de la Nature
Eût détruit de l'Amour la premiere imposture.
Il n'est qu'un seul moyen de me montrer mon Fils,
C'est par un prompt secours contre mes ennemis;
Qu'à mon couroux sa main prête son ministere,
Qu'il t'immole, à ce prix je deviendrai sa Mere.
Mais je ne le suis pas, je n'en ressens du moins
Les entrailles, l'amour, les remords, ni les soins.
Cruel pour me forcer à te ceder l'Empire,
Il suffisoit de ceux que mon amour inspire;
Tu n'avois pas besoin d'emprunter contre lui
D'un redoutable nom l'incestueux appui.
Va te joindre à Bélus, cœur ingrat & perfide,
Rends-toi digne de moi par un noir parricide;
Viens toi même chercher dans mon malheureux flanc
Les traces de Ninus & le sceau de ton sang.
Mais soit Fils, soit Amant, n'attends de moi barbare,
Que les mêmes horreurs que ton cœur me prépare.
Comme Fils n'attends rien d'un cœur ambitieux,
Comme Amant encor moins d'un amour furieux.
Je périrai le front orné du Diadême,
Et s'il faut te ceder, tu périras toi-même.
Ingrat; je t'aime encor avec trop de fureur,
Pour te sacrifier aux transports de mon cœur;
Garde-toi cependant d'une Amante outragée,
Garde-toi d'une Mere à ta perte engagée.
Adieu, fuis sans tarder de ces funestes lieux;

Resp

Reſpectez-y du moins Mere, Amante, ou les Dieux.

NINIAS.

Oüi, je vais vous prouver par mon obéïſſance,
Combien le nom de Mere a ſur moi de puiſſance.
Puiſſe à vôtre grand cœur, ce nom qui m'eſt ſi doux,
N'inſpirer que des ſoins qui ſoient dignes de vous.

SCENE VI.

SEMIRAMIS, PHENICE.

SEMIRAMIS.

INgrat, quels ſoins veux-tu que la Nature inſpire
A ce cœur qui jamais n'en reconnut l'Empire?
Ce cœur infortuné que l'Amour a ſéduit,
A t'aimer comme un Fils fût il jamais inſtruit?
Un moment ſuffit-il pour éteindre ma flâme
Que le couroux du Ciel irrite dans mon ame?
Penſes-tu qu'en un cœur, ſi ſenſible à l'Amour,
L'effort d'en triompher ſoit l'ouvrage d'un jour?
Parce que tu me haïs tu le trouve facile.
Ta vertu contre moi te ſert du moins d'azile.
Nature trop muette, & vous Dieux ennemis,
Inſtruiſez-moi du moins à l'aimer comme un Fils;
Ou prêtez moi contre elle un ſecours favorable,
Ou laiſſez moi ſans trouble une flâme coupable.
Mais, pourquoi m'allarmer de ce Fils impoſteur
Suppoſé par Belus, démenti par mon cœur?
Quelle foi près de lui doit trouver Mermécide?
Puis-je en croire un moment un témoin ſi perfide?

Ninias ne vit plus, un frivole souci...

PHENICE.

Mégabize en mourant n'a que trop éclairci
Ce doute malheureux où vôtre cœur se livre;
Madame, Ninias n'a point cessé de vivre;
Avés-vous oublié tout ce que de son sort
Vient de vous revéler un fidelle rapport?
Et quel funeste espoir peut vous flatter encore,
Puis qu'enfin Ténésis est celle qu'il adore?
Vous seule l'ignorés, lorsque toute la Cour
Retentit dès long tems du bruit de son amour.
Loin d'en croire aux transports qui séduisent vôtre ame,
Dans ce péril pressant songés à vous, Madame.

SEMIRAMIS.

Qu'esperes-tu de moi dans l'état où je suis?
Detester mes forfaits est tout ce que je puis.
Toute en proye aux horreurs dont mon ame est troublée,
Je cede au coup affreux dont je suis accablée;
Je succombe, Phénice, & mon cœur abbatu
Contre tant de malheurs se trouve sans vertu.
Mais quoi, seule à gémir de mon sort déplorable
J'en laisserois joüir le cruel qui m'accable!
Mon Sceptre & mon Amour m'ont coûté trop d'horreurs
Pour n'y pas ajoûter de nouvelles fureurs;
Quelque destin pour eux que mon cœur ait à craindre,
Le vainqueur plus que moi sera peut-être à plaindre.
Non, je ne verrai point triompher Ténésis
Des malheurs où le sort reduit Sémiramis.
Sur l'objet que sans doute un ingrat me préfere,
Il faut que je me vange & d'un Fils & d'un Frere.
Elle est entre mes mains, & le fidelle Arbas

Au gré de mon couroux a juré son trépas.
Rentrons, c'est dans le sang d'une indigne Rivale
Qu'il faut que ma fureur désormais se signale.
Embrasons ce Palais par mes soins élevé,
Sa cendre est le tombeau qui m'étoit reservé.
C'est-là que je prétends du sang de son Amante,
Offrir à Ninias sa cendre encor fumante.
L'ingrat qui croit peut être insulter à mon sort,
Donnera malgré lui des larmes à ma mort.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

SEMIRAMIS.

QUe deviens-je ? où fuirai-je ? Amante déplorable,
Epouse sans vertu, Mere encor plus coupable,
Où t'iras-tu cacher ? quel gouffre assez affreux
Est digne d'enfermer ton amour malheureux ?
Tu n'en fis pas assés, Reine de sang avide,
Il falloit joindre encor l'inceste au parricide,
Tes vœux n'auroient été qu'à demi satisfaits
Grands Dieux, devois-je craindre après tant de forfaits,
Après que mon Epoux m'a servi de victime,
Que vous puissiés encor me reserver un crime ?
Terre, ouvre-moi ton sein, & redonne aux Enfers
Ce monstre dont ils ont effrayé l'Univers ;
Dérobe à la clarté l'abominable flâme
Dont les feux de Ténare ont embrasé mon ame.
Dieux, qui m'abandonnés à ces honteux transports,
N'en attendés, cruels, ni douleurs ni remords ;
Je ne tiens mon amour que de vôtre colére,

Mais pour vous en punir mon cœur veut s'y complaire ;
Je veux du moins aimer comme ces mêmes Dieux
Chés qui seuls j'ai trouvé l'exemple de mes feux.
Cesse de t'en flatter, malheureuse mortelle,
Où crois-tu de tes feux trouver l'affreux modele?
Et quel indigne espoir vient t'agiter encor?
Crois-tu dans Ninias retrouver Agénor,
Contente toi d'avoir sacrifié le Pere,
Et reprends pour le Fils des entrailles de Mere.
Dangereux Ninias, ne t'avois-je formé
Si grand, si généreux, si digne, d'être aimé,
Que pour me voir moi-même adorer mon ouvrage,
Et trahir la Nature à qui j'en dois l'hommage.
Mais de quel bruit affreux... Ciel qu'est-ce que je voi!
Phénice où courez-vous? & d'où naît vôtre effroi?

SCENE II.

SEMIRAMIS, PHENICE, ARBAS.

PHENICE.

Fuyés, Reine, fuyés, vos Soldats vous trahissent;
Du nom de Ninias tous ces lieux retentissent;
A peine a-t'il paru, qu'à son terrible aspect,
Vos Gardes n'ont fait voir que crainte & que respect.
La fierté dans les yeux, & boüillant de colere,
J'ai vû lui même encor vôtre perfide Frere
Des Soldats mutinés échauffant la fureur,

Ordonner à grands cris le trépas de sa Sœur,
Où sera vôtre azile en ce moment funeste ?

SEMIRAMIS.

Va, ne crains rien pour moi tant qu'un soupir me reste.
Au gré de son couroux le Ciel peut m'accabler,
Mais ce sera du moins sans me faire trembler.
Arbas, je sçai pour moi jusqu'où va vôtre zele
Et vous êtes le seul qui me restiez fidelle;
En remettant ici la Princesse en vos mains,
Je vous ai declaré quels étoient mes desseins.
Allez & vous rendez par vôtre obéissance
Digne de mes bien faits & de ma confiance.
Songez dans quels périls vous vous précipitez
Si ces ordres bien-tôt ne sont éxécutez
Et nous allons, Phenice, au-devant d'un Barbare,
Nous exposer sans crainte à ce qu'il nous prépare;
Viens me voir terminer mon déplorable sort;
Suis-moi, je vais t'apprendre à mépriser la mort.
Mais qu'est-ce que je vois...ah, couroux si terrible!
Qu'à cet aspect si cher vous devenez flexible.

SCENE III.

NINIAS, SEMIRAMIS, PHENICE.

SEMIRAMIS.

Traître, que cherches tu dans ces augustes lieux?

NINIAS.

La mort, ou le seul bien qui me fût précieux.
Ce que j'y cherche? hélas! j'y viens chercher ma Mere,

J'y viens livrer un Fils à toute sa colere.

SEMIRAMIS.

Toi mon Fils, toi cruel, l'objet de ma fureur,
Que je ne puis plus voir sans en frémir d'horreur.
Tandis que devant moi ton orgueil s'humilie,
Je vois que tu voudrois pouvoir m'ôter la vie;
Mais Ténésis retient un si noble couroux,
Incertain de son sort on tremble devant nous,
On vient livrer un Fils à toute ma colere,
Tandis qu'au fonds de l'ame on deteste sa Mere.
Tu m'as plainte un moment, perfide, mais ton cœur
S'est bien tôt rebuté de ce soin imposteur.
Juge si je puis voir sans un excès de joye
Les douloureux transports où ton ame est en proye.
Regarde en quel état un déplorable amour
Reduit l'infortunée à qui tu dois le jour;
Prive moi de celui qu'à regret je respire,
Ne t'en tiens point au soin de me ravir l'Empire,
Arrache-moi du moins aux horribles transports
Qui s'emparent de moi malgré tous mes efforts.
Quoi qu'il ne fut jamais Mere plus malheureuse
Mon sort doit peu toucher ton ame généreuse;
Dès que le crime seul cause tous nos malheurs,
On ne doit plus trouver de pitié dans les cœurs.

NINIAS.

Que le mien cependant est sensible à vos larmes;
Que ce sont contre un Fils de redoutables armes.
Quel que soit le dessein qui m'ait conduit ici,
Avez vous pû penser que ce Fils endurci,
Desherité des soins que la Nature inspire,
Ait voulu vous priver du jour ou de l'Empire!
Ah ma Mere! souffrez malgré vôtre couroux,

Que d'un nom si sacré je n'arme contre vous ;
Vôtre fureur en vain me le rend rédoutable ;
Envain on vous reproche un crime épouvantable ;
Les Dieux en ont semblé perdre le souvenir ,
Je dois les imiter loin de vous en punir.
Rendés-moi vôtre cœur, mais tel que la Nature
Le demande pour moi par un secret murmure.
Ou je vais à vos pieds rêpandre tout cè sang
Que mon malheur m'a fait puiser dans vôtre flanc.
Rendés-moi Ténésis , rendés moi mon Epouse ;
Est-ce à moi d'éprouver vôtre fureur jalouse ?

SEMIRAMIS.

Maître de l'Univers , ç'en est trop , levés vous
Ce n'est pas au Vainqueur à fléchir les genoux.
Arbitre Souverain de ce superbe Empire ,
Quels cœurs à vos souhaits ne doivent point souscrire ?
Jugés si c'est à moi d'en retarder l'espoir ;
Puisque c'est le seul bien qui reste en mon pouvoir ,
Je vais sans differer contenter vôtre envie ;
Vous rendre Ténésis , mais ce sera sans vie.

NINIAS.

Ah ! si je le croyois ...

SEMIRAMIS.

Je brave ta fureur ;
Fils ingrat , mon supplice est au fonds de mon cœur.
Menace, tonne , éclate , & m'arrache une vie
Que déja tant d'horreurs m'ont à demi ravie ;
Ose de mon trépas rendre ces lieux témoins ,
Te voilà dans l'état où je te crains le moins.
Tes soins & ta pitié me rendoient trop coupable ,
Et mon dessein n'est pas de te trouver aimable.
Je fais ce que je puis pour exciter ta main

A me plonger, Barbare, un poignard dans le ſein.
Et qu'ai-je à perdre encore en ce momẽt funeſte?
La lumiere du Ciel que mon ame deteſte ?
La mort de mon Epoux, graces à mes tranſports,
N'eſt plus un attentat digne de mes remords.
Et tu crois m'effrayer par des menaces vaines ?
Cruel un ſeul regret vient accroître mes peines,
C'eſt de ne pouvoir pas au gré de ma fureur
Immoler à tes yeux l'objet de ton ardeur.

NINIAS.

O Ciel, vit on jamais dans le cœur d'une Mere
D'auſſi coupables feux éclater ſans myſtére ?
Dieux, qui l'aviez prévû, falloit-il en ſon flanc
Permettre que Ninus me formât de ſon ſang ?
Que vous humiliez l'orgueil de ma naiſſance !

à Bélus.

Ah ! Seigneur, eſt ce vous ! que de vôtre preſence
Mon cœur avoit beſoin dans ces momens affreux;
Qu'ils ont été pour moi triſtes & rigoureux.
Mais quoi, ſans Ténéſis !

SCENE IV.

NINIAS, SEMIRAMIS, BELUS, PHENICE, MERMECIDE, MADATE, MIRAME, GARDES.

BELUS.

LA douleur qui me preſſe
Annonce aſſez, mon Fils, le ſort de la Princeſſe.

SEMIRAMIS *à part.*

L'auroit on immolée au gré de mes ſouhaits ?

BELUS.

Seigneur, j'ai vainement parcouru ce Palais,
En vain dans ſes détours ma voix s'eſt fait entendre,

De son triste destin je n'ai pû rien apprendre.
Ç'en est fait pour jamais vous perdés Ténésis.
Mais que vois-je avec vous, Seigneur, Sémiramis!
Hé quoi, cette inhumaine est en vôtre puissance,
Et ma Fille & Ninus sont encor sans vengeance?
Sourd à la voix du sang qui s'éleve en ces lieux,
Dans leur foible couroux imitez-vous les Dieux?
Et toi dont la fureur désole ma Famille,
Barbare répond moi qu'as-tu fait de ma Fille?

SEMIRAMIS.

Ce que ton lâche cœur vouloit faire de moi;
Et ce que je voudrois pouvoir faire de toi.
Mais qu'est-ce que je vois? O Ciel! je suis trahie,

NINIAS *à Ténésis.*

Quoi, Madame, c'est vous? une si chere vie..

SCENE DERNIERE.

NINIAS, TENESIS, SEMIRAMIS, BELUS, MERMECIDE, MIRAME, MADATE, PHENICE; GARDES.

TENESIS.

SEigneur, si c'est un bien pour vous si prétieux,
Rendés grace à la main qui nous réjoint tous deux.
En montrant Mermécide.
Vous voyés devant vous l'Etranger intrépide,
Par qui j'échape aux coups d'une main parricide.
Reine, rassurez-vous, Ténésis ne vient pas
Vous reprocher ici l'ordre de son trépas.
Je viens pour implorer & d'un Fils & d'un Frere

La grace d'une Sœur & celle d'une Mere,
Ou me livrer moi-même à leur juste couroux.
C'est ainsi que mon cœur veut se vanger de vous.

à Ninias.

Seigneur, si ma priere a sur vous quelque empire,
C'est l'unique faveur que de vous je désire ;
L'une & l'autre daignés l'accorder à mes vœux.

SEMIRAMIS.

Madame, je dois trop à ces soins généreux.
Cette noble pitié, quoique peu desirée,
N'en est pas moins ici digne d'être admirée.
Je ne m'attendois pas à vous voir aujourd'hui
Dans mon propre Palais devenir mon appui.
Jouissés du bonheur que le Ciel vous envoye,
Je n'en troublerai plus la douceur ni la joye ;
Je rends graces au Sort qui nous rassemble ici,
Vous voilà satisfaits, & je le suis aussi.

NINIAS.

Elle se tuë.

Ah juste Ciel !

SEMIRAMIS.

Ingrat, cesse de te contraindre ;
Aprés ce que j'ai fait est-ce à toi de me plaindre?
Que ne me plongeois tu le poignard dans le sein,
J'aurois trouvé la mort plus douce de ta main.
Trop heureux cependant qu'une Reine perfide
Epargne à ta vertu l'horreur d'un parricide.
Adieu, puisse ton cœur content de Ténésis,
Mon Fils, n'y pas trouver une Sémiramis.

Elle meurt.

FIN.

77783035

77783035

Aspin
17.3.78
£15.00

SHD